N° 643 36e Année Tome CLXXIX 1er Avril 1925

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | Étranger....... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

FRANCIS JAMMES

—

Les
Robinsons basques

— *ROMAN* —

Un volume in-16. — Prix.............................. 7 fr. 50

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1100 exemplaires sur papier de fil Montgolfier, savoir :

1075 ex. numérotés de 303 à 1377, à........................ 20 fr.
25 ex. marqués à la presse de A à Z........... (*hors commerce*)

Il a été tiré :

56 ex. sur papier de Madagascar, savoir :

55 ex. numérotés à la presse de 1 à 55, à................ 60 fr.

1 exemplaire..................................... (*hors commerce*)

247 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 302, à.. 40 fr.

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME

1er Avril — 1er Mai 1925

1er Avril — 1er Mai 1925 Tome CLXXIX

MERCVRE
DE
FRANCE

(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXV

PAUL-LOUIS COURIER

—

1825. Le 11 avril, au matin. La forêt de Larçay, qui est en Indre-et-Loire, au sud de Larçay même et au sud-ouest de Véretz.

Dans le canton sud-est de cette belle futaie, et assez près de la lisière, on trouve le cadavre d'un homme. On reconnaît M. Courier, et l'on constate qu'il a été tué net, la veille, d'un coup de fusil bien chargé et bien visé.

M. Courier était une des notabilités de la région. Il avait des propriétés par-ci par-là en Touraine, cette forêt où il a été assassiné lui appartenait, et sa résidence habituelle était La Chavonnière, à trois kilomètres des bois. La Chavonnière, domaine presque important, et très productif, à Déray-en-Véretz.

Pourquoi et par qui, ou à l'instigation de qui, cet homme a-t-il été supprimé ? Chacun le soupçonne, et le chuchote, non seulement à Véretz et à Larçay, mais aussi en Azay-sur-Cher, à Saint-Avertin, à Tours même, qui n'est distant que de deux petites lieues. Le parquet se livre à une enquête ample et bruyante, solennelle, — singulière cependant : il ne comprend visiblement point les sous-entendus, réticences, allusions, hypothèses, qui foisonnent dans la plupart des dépositions, et dès que l'on commence à préciser une indication, ou à formuler avec netteté une simple suggestion, l'on est interrompu et congédié. Si, entre la

sellette et la porte, l'interrogé manifeste la velléité de prononcer une phrase encore, il est menacé des foudres judiciaires — ou administratives. Et une fois que tout le monde a été inquiété, sauf les gens dont tout le monde a le nom sur les lèvres, une fois que le parquet s'est bien assuré du silence général, il retire du dossier, et il brûle, la majorité des pièces, il boucle le peu qui reste, et l'affaire est classée.

Chose non moins singulière qu'une telle procédure, personne, à Paris pas plus qu'en Touraine, ne s'étonne. A une époque où la propriété foncière est sacro-sainte, on estime logique, sinon régulier, que la loi ne venge pas ce propriétaire-là exceptionnellement. C'est que l'assassinat de M. Courier était comme attendu depuis quelques années. A l'intéressé on l'avait prédit à maintes reprises, et lui-même en avait publié son pressentiment. C'est aussi que le crime, on l'avait toujours su, ne pouvait avoir pour auteur premier qu'un homme ayant dans les ministères, et à la Cour, des parents et alliés influents, un homme, par conséquent, à qui ne se souciaient pas de toucher l'administration, la police, la magistrature, de Tours.

Au demeurant, le sieur Courier avait affiché des opinions indignes d'un propriétaire foncier. N'était il pas allé jusqu'à se proclamer roturier, et se vanter de sa roture, alors que son père avait possédé le fief de Méré, — sur l'Indre, dans la commune d'Artannes? Ce fief n'avait été à Courier le père que durant six années, et Courier le fils n'y avait ni résidé, ni même séjourné. Mais ledit fils, en refusant d'en ajouter ou substituer la désignation à son patronyme, n'avait-il pas blâmé implicitement tant de familles qui, depuis une dizaine d'années surtout, s'honoraient de porter le nom de domaines sur quoi elles n'avaient jamais eu aucun droit, ou qui jamais n'avaient existé ?

Dans les salons de ces familles, on ne parla du réprouvé que pendant quelques semaines, et que pour constater avec gratitude l'acharnement de la Providence contre ces espèces de dynasties, roturières ou non, où l'hostilité à la noblesse

était de tradition. Courier le fils avait en effet chassé de race. Pourquoi son père avait quitté Paris et Versailles, avait terré en Touraine la fin de sa vie, les salons se le rappelaient, et le public commençait à le savoir, à cause d'une biographie et bibliographie qu'un autre réprouvé, Henri de Latouche, venait de faire imprimer à Londres.

Courier le père vivait ouvertement, cyniquement, avec la duchesse d'Olonne, et longtemps le duc s'en arrangea, ayant petit à petit soutiré jusqu'à 160.000 francs à l'amant de sa femme. Et puis, un jour, le grand seigneur avait souhaité la disparition brusque de son créancier. Certes, il était allé un peu loin dans les préparatifs tendant à la réalisation de ce vœu. Il avait, en somme, exagéré. C'était d'ailleurs tout ce que l'on pouvait concéder, l'une des séculaires prérogatives de l'aristocratie consistant à ne point payer ses dettes, à mépriser les individus à qui l'on doit, et à les châtier implacablement s'ils osent n'avoir pas oublié qu'on leur doit.

Bref, un soir que Courier et sa duchesse sortaient de l'Opéra, deux hommes se jetèrent sur lui. Tandis qu'il se défendait, la femme criait de toutes ses forces.

Attroupement. Arrestation des deux assaillants. Il se trouva que c'étaient un soldat aux Gardes et son cousin, valet de chambre chez le duc d'Olonne. Ils furent jugés à huis clos, condamnés à la roue, exécutés en place de Grève. Le duc ne fut, naturellement, pas même interrogé. Famille si respectable! Songez que, parmi les petits-enfants de M. et Mme d'Olonne, il y eut le célèbre Mathieu de Montmorency.

Comme il fallait pourtant que la justice du roi passât plus haut que les têtes d'un laquais et d'un soudard, il fut enjoint à Courier de s'exiler dans ses terres. Ainsi la morale était vengée, la duchesse réhabilitée, le duc libéré de sa dette.

§

Dans l'opposition, en 1825, ou, selon l'expression d'alors, dans le parti libéral, fraternisaient provisoirement Bonapartistes, Orléanistes, Républicains. Et ces derniers à leur tour constituaient une coalition, provisoire aussi, de modérés, les suprêmes fidèles de la Gironde, de radicaux, les admirateurs, soit de Danton, soit de Robespierre, soit de Marat, de socialistes révolutionnaires, les Babouvistes, et de socialistes mystiques, les Saint-Simoniens et les Fouriéristes. Les éléments si divers de cet amalgame étaient unanimes à s'indigner que l'assassinat de Courier demeurât impuni. Mais comment donner cours public à ce sentiment ?

La Charte avait promis la liberté de la parole et de la plume. Les gens chargés d'appliquer ce texte s'acquittaient de leur mission avec loyauté. Les orateurs et les écrivains avaient la liberté de choisir entre le silence, ou la prison, ou l'approbation du régime, au besoin son éloge enthousiaste. Victor Hugo n'avait-il pas eu, en 1820 et 1821, pleine latitude de célébrer la naissance, puis le baptême du duc de Bordeaux ?

Un système de liberté dont il est aisé de se rendre compte en regardant ce qui se passait et se passe au pays des tsars, blancs ou rouges.

L'opposition en était donc réduite à pleurer Courier, et à continuer d'idolâtrer ses œuvres. Elle le pleurait d'autant plus qu'il avait semblé résolu à faire enrager le gouvernement beaucoup encore. Et elle idolâtrait ses œuvres, parce que chaque fraction du parti pouvait y trouver à boire et à manger, les Bonapartistes parce que le pamphlétaire, tout en vitupérant contre l'empereur, avait présenté la Restauration sous le jour voulu pour que le lecteur regrettât l'Empire, — les Orléanistes parce qu'il avait couvert de fleurs la branche cadette, — les Républicains parce qu'il avait souvent affirmé de la vénération pour les prin-

cipes de 89 et toujours vilipendé le catholicisme et son clergé, — les socialistes enfin parce qu'il avait constamment plaidé pour tous les petits contre tous les grands.

Sa gloire a duré soixante et quelques années, tant que, précisément, l'Orléanisme a dominé l'enseignement secondaire, privé ou public, et que les Républicains ont lutté avec ferveur contre les ambitions et intrigues politiques de l'Eglise. Je m'empresse d'ajouter : tant que les Français instruits se sont intéressés à l'histoire, et ont gardé le culte de la langue française et le goût de l'esprit français.

Le centenaire de l'assassinat dresse devant nous trois questions : Pourquoi Paul-Louis Courier n'est-il plus guère lu ? Mérite-t-il qu'on le néglige ainsi ? Dans le cas contraire, quels arguments chacun de nous pourrait-il répandre autour de soi, en vue de recruter des amis à cet oublié ou ce méconnu ?

Soit dit en passant, M. Marchadier, à Véretz, avait fondé, pour le centenaire, un comité, que présidait Anatole France...

Les personnes qui, l'été prochain, circuleront par la Touraine, la jolie Touraine, devraient bien, par curiosité au moins, pousser une pointe vers la Chavonnière et une autre vers la forêt de Larçay. La Chavonnière, que Courier avait achetée le 21 avril 1818, a changé maintes fois de propriétaire, depuis un siècle, mais il y reste des choses qui parlent encore du fameux vigneron et ex-canonnier à cheval, et le détenteur actuel sait la valeur, en somme historique, de ces choses. Quant à la forêt, on y voit toujours le petit monument que la veuve de Courier a fait construire en 1828 à l'endroit où fut découvert le cadavre. Il s'agit simplement d'un cube de maçonnerie, avec inscription sur plaque de marbre.

§

Sept ou huit bonnes raisons expliquent le demi-oubli où sont tombées les œuvres de Paul-Louis Courier.

D'abord, ces œuvres sont écrites en français, c'est-à-dire

en un idiome qui devient de plus en plus difficile à déchiffrer. Courier se croyait obligé d'obéir constamment à la grammaire, et d'employer les seuls mots que l'on trouve dans les dictionnaires Il n'avait jamais recours aux tournures et locutions des illettrés, et il ne semble pas avoir soupçonné la nécessité de remplacer les termes et expressions de ce qui fut notre langue par des néologismes inutiles et laids, ou par des emprunts à l'argot, à l'anglais, etc. Il était de ces naïfs, ou de ces originaux, qui respectent la syntaxe, tiennent le vocabulaire français pour le plus riche du monde, et s'imaginent qu'en conséquence il se suffit à lui même.

Deuxième tare : en tant que pamphlétaire, il n'a que de l'esprit. Il en a énormément. Davantage encore, si vous voulez. C'est peu. Louis Veuillot, Henri Rochefort, Paul de Cassagnac, Edouard Drumont, Léon Bloy, pour ne mentionner que des morts, nous ont rendus plus exigeants. Du sel, même gros, des pichenettes et des pinçades, même logées aux endroits particulièrement sensibles, des coups d'épingle ou de canif, même fouilleurs, des applications de badine ou de cravache, quelques pluies de flèches, tout cela est fade. La satire aujourd'hui a d'autres procédés. Les flèches, soit, mais empoisonnées Et le poivre dans les yeux, et tout ce qu'enseignent les apaches.

Puis on s'intéresse de moins en moins aux livres de jadis. Ce n'est pas que manque le temps, car on n'a peut être jamais lu autant qu'à présent. C'est qu'à nulle époque les chefs-d'œuvre ne furent aussi nombreux. Il en est lancé plusieurs chaque mois. On n'arrive pas à les absorber tous Où trouver le loisir de feuilleter, ne serait-ce que feuilleter, ce qui est antérieur à 1920 ou environ ? D'ailleurs on y perdrait sa peine, rien ne valant, par définition, ce qui est publié en ce moment.

Notez qu'en outre on ne saurait comprendre les pamphlets de Courier que si l'on connaît l'histoire. Or, c'est un genre démodé. Nous ne pouvons plus admettre, nous n'avons plus

le droit de tolérer, que la légende. Soit la légende naturelle, telle qu'elle jaillit spontanément de la masse inconsciente et désintéressée des simples. Soit la légende artificielle, la stylisation consciente et intéressée, telle qu'on la fabrique pour servir, ou ne pas desservir, les propagandes d'extrême-droite ou d'extrême-gauche.

D'autre part, Courier est anticlérical. Contre les dogmes, il aiguise des arguments difficiles à réfuter. Contre les prêtres, il déploie une verve comparable à celle de Voltaire même. C'est pitoyable. Quelques personnes ont décidé que l'anticléricalisme est un très vieux jeu. Nous n'avons qu'à nous incliner. Ou bien nous semblerions n'être plus à la page. Et ce serait affreux. D'autant plus que l'Eglise a renoncé, de son côté, à se mêler de politique.

Courier est disqualifié, en sixième lieu, par son admiration pour l antiquité, les langues et les littératures, les religions et les philosophies, les monuments, de l'antiquité latine, surtout de la grecque. Il a prophetisé maintes choses, qui se sont réalisées dans les années consécutives à sa mort. On s'étonne qu'il n'ait pas deviné l'avènement de générations qui professeraient par exemple que, pour hâter le triomphe de la raison, il est superflu d'examiner des textes où furent épuisées une bonne fois toutes les formes de l'analyse et de la critique des idées et des sentiments, et que la démocratie moderne n'a pas besoin d'étudier ce qu'ont écrit les initiateurs, et les premiers observateurs et expérimentateurs, de toute démocratie.

Il doit déplaire encore au xxᵉ siècle parce qu'il aimait passionnément l'équitation, et qu'il avait l'impolitesse de ne pas infliger des désignations anglaises à des jeux de plein air qui sont nés en France et n'ont jamais cessé d'y être pratiqués, dans plusieurs provinces, depuis le moyen âge. S'il était notre contemporain, et qu'il versât dans les mêmes hérésies, ce malheureux serait capable de plaider en faveur, non seulement de l'équitation, mais de l'escrime et de la marche (je ne dis pas : la course à pied), de la natation et

de l'aviron, bref, d'exercices complets, utiles, bienfaisants, mais presque désuets. Au lieu de se pâmer devant des sports qui...qui améliorent l'espèce, comme le prouvent les portraits visibles dans les journaux, la lecture de certains faits-divers, et la santé physique et morale des enfants qu'ont les professionnels, quand ils en ont.

Enfin Courier a produit fort peu. Il ne suffit pas d'alléguer qu'on ne lui a point laissé le temps de produire davantage. Il n'avait tenu qu'à lui de publier tout ce qui lui passait par la tête. Il en serait résulté un chaos d'où chacun de nous aurait pu dégager un ouvrage, en veillant à ce que l'objet de son choix fût différent de celui pour lequel une préférence était affirmée par tel ou tel camarade. On aurait pu discuter, polémiquer, s'entre-dévorer. Tandis que le bagage de Courier est minime au point que l'on est obligé de l'adopter, ou de le rejeter, en bloc Matière ingrate à exploiter.

§

Beaucoup plus nombreux sont les motifs qui induisent à s'étonner que soit négligée à notre époque la lecture de Paul-Louis Courier.

Ainsi, point n'était-il romantique. Oh! mais là, pas le moindrement. On chercherait en vain dans ses écrits, fût-ce entre les lignes, un prétexte à l'accuser de ce crime, de ce qui est devenu un crime depuis cinq ou six ans. Il n'a rien su de l'espèce de révolution qui se déchaînait autour de lui dans la littérature et le théâtre, les arts plastiques et la musique. Il est vrai qu'il ne lisait pas une page qui ne fût consacrée exclusivement à l'antiquité, et que pour lui le théâtre et la musique n'existaient pas.

Classique de pur sang, il l'était par son éducation, ses goûts, sa manière, tout. En particulier ses ancêtres authentiques étaient les grands irrespectueux et caustiques des trois siècles précédents, les gaillards qui avaient sapé l'Église, la monarchie, l'aristocratie de naissance, la magistra-

ture : Rabelais, Montaigne et La Boëtie, Molière, le Racine des *Plaideurs* et le Pascal des *Provinciales*, La Fontaine, Boileau, La Bruyère, Regnard et Dancourt, le Montesquieu des *Lettres Persanes*, Voltaire et Beaumarchais, et le Florian des *Fables*, qui est aussi âpre que Beaumarchais. Vous me direz que ce genre de classicisme n'est pas précisément celui que l'on prône aujourd'hui...

Il pensait et il écrivait comme on l'exige en ce moment. Ignorance encyclopédique, — sauf, bien entendu, en ce qui concerne l'antiquité. Style « direct » et « dépouillé ». Jamais une description, jamais une ébauche d'analyse psychologique, jamais un élan de lyrisme.

Et ses opinions! On se demande ce qui leur manque pour cadrer avec nos divers snobismes. D'une part c'est un Orléaniste fervent, et s'il vivait, il vilipenderait, avec quelle verve, les réformes sociales. Le repos hebdomadaire était, à ses yeux, une monstruosité. Lui-même ne prodiguait-il pas l'exemple du travail perpétuel, lui laboureur, vigneron, bûcheron, etc.! Car il va de soi que, sur ses propriétés, nombreuses, rappelons-le, éparses dans la moitié de la Touraine, et d'une étendue assez ample, tout était fait de ses mains, et partout à la fois.

D'autre part, il est, à deux reprises, un déserteur, sans l'être, tout en l'étant, bien qu'il ne le soit pas. Peut-on être plus 1925? Et il est pacifiste, défaitiste, antimilitariste. Il n'y a pas de guerre juste. Les batailles ne comptent pas. Les généraux n'ont pas besoin d'être instruits, ni même intelligents. Aussi la majorité d'entre eux ne sont-ils ni ceci, ni cela. Et ainsi de suite.

Il a été le précurseur du tourisme actuel, en ce sens qu'il a parcouru beaucoup de pays, sans rien voir, et d'ailleurs sans rien regarder. Il a résidé entre les Vosges et le Rhin, en Bretagne et en Suisse, il a connu les Pyrénées et les Alpes, la Méditerranée, visité l'Italie entière, vécu en Touraine, avec des randonnées en Anjou et dans le Blésois. Nulle part il n'a rien vu ni regardé. Nos avaleurs de route

n'ont souci que de fouiller les antres de brocanteurs, dans l'espoir d'y découvrir, à quatre ou cinq cents kilomètres de Paris, des bouts de bois auxquels le Faubourg Saint-Antoine vient de conférer les signes d'une séculaire vétusté. Courier, lui, ne voyageait que pour fouiner chez les bouquinistes et dans les bibliothèques les plus empoussiérées.

Précurseur aussi de ces futuristes qui souhaitent la suppression, à bref délai, de tout monument antérieur à l'année dernière, sinon au mois dernier, et précurseur des apôtres du lotissement. Il a porté aux nues la bande noire. Il voulait que fussent rasés Chambord, Chenonceaux, Blois, tous les châteaux du val de Loire, parce que les rois, la cour, la noblesse, y avaient perpétré des adultères, et qu'au demeurant cette architecture n'offrait aucun intérêt. Il regrettait que dans le parc de Sceaux il y eût autre chose que du froment et des pommiers, et s'indignait que l'on ne déboisât pas le domaine de Chambord pour en découpailler le terrain en cent ou mille champs ou prés.

En résumé, il en est à cette heure comme en 1825 : on ne voit pas un parti, pas une secte, pas une coterie, qui ne puisse trouver dans les œuvres de Courier quelque pâture délectable.

§

Il existe, dans ces œuvres, quatre choses dont, à nul égard et sous aucune forme, personne ne contestera jamais la valeur très précieuse. Quatre choses auxquelles, par malheur, on ne peut essayer d'intéresser la masse. Leur auteur est puni par où il a péché. Il a vécu par, pour et dans les vieux livres. Il survit dans les bibliothèques particulières des érudits, et dans les bibliothèques publiques, ou prétendues telles, du type ancien, celles qui sont peu abordables, où la lumière et l'air sont systématiquement raréfiés, où l'on ne circule qu'à pas de loup et en se voûtant, où l'on n'ose que chuchoter, et encore! Il survit, et survivra, là seulement.

Ses traductions du grec sont incomparables, inégalables, pour la fidélité au sens et au style de l'original. Quand l'on parle d'elles, on ne pense, en général, qu'à *Daphnis et Chloé*, et à l'*Ane*, cette fable milésienne si bien présentée par Lucius de Patras, et que devaient exploiter Lucien, Apulée, Machiavel, Le Sage. Et qui avait inspiré à un homme de génie, philosophe profond entre tous, cicerone des âmes bien nées, etc., à saint Augustin, cette phrase sublime: « — *On ne sait s'il est vrai* que Lucius ait été quelque temps transformé en âne. »

Mais Courier s'était en outre attaqué à Plutarque et à Isocrate, à Hérodote et à Xénophon. Quatre fragments du Halicarnassien : le début du premier livre et celui du neuvième, la fin du huitième, et les trois premiers quarts du troisième. Les pauvres diables qui ont appris le grec, et ne l'ont pas oublié, et l'avouent (en rougissant), restent ébahis après avoir confronté ces quatre morceaux de Courier, d'un côté avec le texte, de l'autre avec les traductions, si j'ose dire, qu'on leur a mises entre les mains il y a vingt, trente ou quarante ans. Et force leur est de déplorer que Courier n'ait pas eu le temps de terminer cette tâche.

Il est vrai que si elle avait été achevée, ce n'eût pas été une raison pour qu'on la leur recommandât. On n'a pas craint de refaire après Courier des versions des deux ouvrages de Xénophon qu'il avait, ceux-là, interprétés jusqu'au bout : *L'Equitation* et *Le Commandement de la Cavalerie*. De les refaire en mauvais français, et avec maints contre-sens, explicables par l'incompétence technique du fabricant, tandis que Courier, dans son texte et ses notes, a traité les deux sujets en expert, et les a épuisés, au point que des officiers trouvent encore là, en plus d'un passage, un complément à l'éducation de Saumur.

Il est probable que Courier n'aurait pas tardé à délaisser le pamphlet et les genres connexes, pour se livrer tout entier à son évidente vocation, qui était de révéler à la France la littérature grecque sous sa figure véritable. Il

avait à peine cinquante-deux ans en 1825. Le climat tourangeau avait rétabli sa santé, jadis compromise par quelques attaques d'hémoptysie. Il avait les loisirs d'un presque riche propriétaire foncier, quoiqu'il eût la puérile manie de se poser en paysan surmené de labeur. Mme Courier, fille très instruite d'un autre helléniste, Clavier, membre de l'Institut, secondait avec joie son mari pour les démarches à Paris, recherches et copies de textes, corrections d'épreuves, lettres d'affaires professionnelles. Il eût pu, non seulement en finir avec Hérodote, mais nous pourvoir d'autres chefs-d'œuvre. Car ses traductions sont des chefs-d'œuvre.

Ce que nous n'avons pas perdu, ce sont les renseignements qui, dans sa correspondance, abondent sur l'Italie, telle qu'elle était à l'agonie du dix-huitième siècle et durant l'enfance du dix-neuvième. L'état politique et moral, économique et social, de la péninsule en cette période si curieuse, on ne le connaît pas si l'on n'a lu, ni la correspondance en question, ni Latouche, ni Stendhal. Et quand on les a lus, on n'a pas besoin d'autres témoignages. En dehors d'eux, il n'existe aucun document auquel on puisse se fier, aucun écrivain d'aucune nationalité, qui ait vu les choses et les gens avec netteté, et qui ait su les raconter avec indépendance. Par exemple, quand il s'agit de la façon dont les Français se comportaient alors envers les Italiens, et réciproquement.

Courier est précieux aussi à consulter si l'on veut se rendre compte de ce que fut la Terreur Blanche. Plus que précieux. Car, en ce qui concerne les arrière-plans de notre histoire entre 1814 et 1825, les informations circonstanciées et sûres sont rares autant, ou peu s'en faut, que pour l'Italie d'entre, disons, 1790 et 1820. Que de mémoires, souvenirs, lettres, etc., n'a-t-on pas exhumés des archives familiales pour nous montrer ce qui s'est passé dans tous les coins et recoins de la France pendant la Terreur Rouge ! Par contre, il paraît que les hommes, et les femmes,

qui ont constaté ou subi des persécutions sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, ne prenaient pas de notes, ou que les papiers laissés par eux ne sont pas intéressants, ou que les héritiers n'ont pas conservé les reliques de cette catégorie.

Trois hypothèses insoutenables. Comment les héritiers eussent-ils, après 1830, songé à détruire des preuves d'attachement à la branche cadette, — après 1848, des actes du martyrologe républicain, — après 1851, des titres de loyalisme bonapartiste? D'ailleurs la police de Louis-Philippe et celle de la deuxième République ne perquisitionnaient guère, et celle du second Empire n'ayant jamais opéré que chez les antimonarchistes, on devrait connaître au moins ce que des Orléanistes — et des Napoléoniens — avaient secrètement enregistré de la Terreur Blanche. Quant à cet enregistrement même, il est impossible qu'il n'ai pas été pratiqué beaucoup. Les gentilshommes, et les gentilles femmes capables d'écrire, et de vouloir écrire, étaient relativement peu nombreux encore à la fin du dix-huitième siècle, et, pour publier les mémoires de la majorité d'entre eux, il a fallu corriger un merveilleux luxe d'hérésies orthographiques, syntaxiques, etc., il a fallu, en somme, les récrire. Au lieu que dès le début du dix-neuvième siècle la plupart des bourgeois, voire des bourgeoises, savaient tenir une plume, et aimaient à s'en servir. Des bourgeois, c'est-à-dire de la classe que traquait la Restauration.

En attendant que cela change .. Mais cela ne changera peut-être jamais. A moins que l'on ne se décide à considérer l'histoire comme une science pure et simple, une science d'observation au même titre que les sciences naturelles, et sous l'un de leurs deux aspects, la physique et la chimie. Et non pas un genre littéraire ou plutôt un instrument de propagande. Or, une certaine propagande a besoin que l'on ignore le plus possible des hontes et des crimes de la Restauration. Et une autre, qui tremble de déplaire aux puissances de la démagogie, affecte de ne se passionner que pour

les victimes des régimes de 1830, de juin 1848, de 1851, de mai 1871, parce qu'elles appartenaient en majorité au prolétariat.

Donc, en attendant, il y a les pamphlets et la correspondance de Paul-Louis Courier. On y voit d'abord ce qui fut commis dans l'Indre-et-Loire par une administration, une police, une magistrature, un clergé, qui, naturellement, avaient servi l'Empire avec zèle. Cinq centaines d'hommes, — supposez qu'il s'agisse d'une région privilégiée, et multipliez quatre cents, pas davantage, par quatre-vingt-cinq, le nombre des autres départements d'alors, — cinq cents hommes incarcérés à cause de leurs opinions, ou des opinions qu'on leur attribue. Les dénonciations, anonymes ou non, des parents ennemis, des voisins jaloux, des rivaux, des débiteurs...

A peine ont-ils franchi le seuil de la geôle, qu'on les traite en condamnés de droit commun. On les garde des mois et des mois avant de leur accorder une parodie de jugement. Quand celle-ci intervient, quelques-uns sont morts de maladies contractées en prison ou de faim. Les autres s'en vont ruinés dans leurs intérêts matériels et moraux et leur santé, ou sont déportés à vie.

Les suspects que l'on a laissés libres, tout est permis, encouragé, machiné, contre eux. On vole et revole Courier, on essaie de brûler ses futaies. Il a la candeur de porter plainte. C'est sur lui que tapent et cognent les tribunaux. Un de ses domestiques prend au sérieux et défend ses droits de propriétaire en la forêt de Larçay. A coups de mensonges et de faux cet autre naïf est poussé de cachot en cachot jusqu'à deux pas du cimetière.

On aurait tort de s'imaginer que, pour être assuré de l'impunité, il suffit d'avoir nui à un adversaire du régime. Eût-on assassiné des coreligionnaires en catholicisme et en royalisme, on ne sera pas poursuivi si l'on exerce certaines professions, par exemple celle de prêtre. Lire, dans la seconde des « Réponses aux Anonymes », la bibliographie

de Mingrat, curé de Saint Aupre, qui avait pour maîtresses, au vu et au su de tout le monde, deux jeunes filles de quinze ans, et qui en tua une parce qu'il l'avait engrossée. On se contenta de le faire permuter avec son confrère de Saint-Quentin, à quelques kilomètres de là. Il occit une femme encore, la découpa, jeta les morceaux dans l'Isère. On l'obligea, cette fois, à disparaître. L'histoire était de notoriété publique, les preuves surabondaient, il fallut instruire, requérir, enfin condamner par contumace. Mais l'on eut pleine latitude de protester, du haut de toutes les chaires dauphinoises, contre la chose jugée, et d'organiser des pèlerinages solennels vers le cottage où Mingrat s'était installé à proximité de la frontière, et où il multipliait les miracles. Un jour peut-être il sera canonisé.

Ce dénouement, je veux dire celui de 1822, montra que le gouvernement conquis par les anciens émigrés et par les renégats de l'Empire barbotait dans la comédie aussi souvent que dans la tragédie. Que d'histoires amusantes, le long des pamphlets de Courier! Les vingt personnes de Nogent-le-Rotrou qui sont traduites en cour d'assises pour avoir dansé le dimanche sur la grand'place. Les combinainaisons ourdies pour tâcher que le sire de la Chavonnière ne soit pas inscrit sur les listes électorales, le scrutin pour la désignation d'un député à Tours en 1820.

Courier n'était pas sur les rangs ce jour-là. Deux ans après, à Chinon, il recueillit 160 voix, sans avoir, affirme-t-il, posé sa candidature, contre 220 au marquis d'Effiat, qui fut donc appelé à siéger au Palais-Bourbon.

Il avait sollicité, en 1819, des suffrages d'une autre catégorie. Son beau-père venant de mourir, il avait souhaité de lui succéder à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il s'était acquitté de toutes les visites. La majorité de ces messieurs, y compris des savants estimés, respectés, admirés, avaient promis de voter pour lui. Le grand jour arrivé, pas un bulletin en sa faveur. Il crut s'en venger en

décochant contre la compagnie une brochure, qui, en définitive, ne ridiculisa que son auteur.

S'il n'entra pas à l'Institut, du moins résida-t-il en prison. Rien qu'une fois, du reste. Le ministre de l'Intérieur avait envoyé à tous les conseils municipaux de France une circulaire pour leur demander s'ils ne participeraient point, oh! librement, et même spontanément, à une certaine souscription publique. Il s'agissait d'acheter le domaine de Chambord au profit du duc de Bordeaux. Courier, — par l'intermédiaire d'une imprimerie parisienne, — écrivit au conseil de Véretz pour l'engager à éviter cette dépense.

Cour d'assises. L'avocat général, Jean de Broë, commença par exiger douze ans de mise à l'ombre, puis se rabattit sur deux années. Grâce à la plaidoirie de Berville, Courier n'eut que deux mois, avec deux cents francs d'amende (28 août 1821). Jean de Broë s'en tira à moins bon compte, étant donné le récit que le condamné fit bientôt du procès. Récit d'ailleurs scrupuleusement exact. L'avocat général, talonné par Berville, avait été obligé de renoncer peu à peu à tous les chefs d'accusation, sauf un, et il en résulta que le pamphlétaire fut frappé à cause d'un seul mot, qui pourtant avait plus de cinq lettres. Parlant de l'Enfant du Miracle, il s'était exprimé ainsi : « Son métier est de régner un jour. » Métier! Presque un crime de lèse-altesse. En tout cas, un outrage à la morale publique.

A Sainte-Pélagie (du 11 octobre au 10 décembre), le principal de ses compagnons fut Béranger. Ils causèrent beaucoup, mais dans la suite ils ne se fréquentèrent point. Courier n'a pas collaboré à cette légende napoléonienne qui nous a valu le Deux-Décembre, Sadowa, Queretaro, Mentana, Sedan, Francfort.

Le prisonnier, — comment ne pas sourire en employant pareille expression, quand l'on a rendu tant de visites à tant d'hôtes politiques de Sainte-Pélagie, durant les dernières années de celle-ci, — le prisonnier reçut des mains de Latouche un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en*

Italie, sur lequel l'auteur avait écrit cette dédicace : « Hommage au Peintre de Jean de Broë. »

C'était flatteur. C'était faux. Paul-Louis Courier ne peignait les gens pas plus que les choses, et pas plus avec des nuances qu'avec des couleurs. Il n'évoquait même pas. Si son style est admirable, et il l'est, c'est par des qualités tout autres. Il ne s'en dégage pas la moindre impression esthétique, aucun sentiment n'y trouve son compte. Mais quelles satisfactions pour la raison!

Courier n'a pas grand'chose à dire. Il le dit du moins clairement et complètement. Exclusivement aussi, car il ne se donne jamais l'air d'en savoir ni d'en penser plus que ne le permettent ses facultés et connaissances. Et une telle réserve est devenue si rare qu'elle a maintenant le prix d'un trésor.

Son langage est pur et ferme comme du cristal de roche, et froid à l'avenant. Il est sobre jusqu'à la sécheresse, et concis jusqu'à l'étriqué. Il est salutaire, à condition de n'en pas abuser. Une cure de Paul-Louis Courier, pour se purger le cerveau, chaque fois que l'on se sent une indigestion de salade cosmopolite, de friandises artistiques ou artistes, et de rhétorique faubourienne.

A. CHABOSEAU.

REFAIRE L'AMOUR

—

I

Comme un chien fidèle, mon désir t'a suivie jusqu'au tournant de cette route, le nez dans ta robe, sans voir, sans entendre, sans essayer de comprendre, ne cherchant plus qu'à te sentir vivre du même frisson que le sien. Mais, d'un geste excédé, tu as laissé tomber la chaîne qui nous liait : je ne devais plus marcher à ton ombre, mes pas dans tes pas. J'ai attendu un nouveau signe de ta main, un mouvement des épaules, une petite inclination de la tête me rappelant, et ta silhouette, raidie par une obscure volonté, s'effaçait peu à peu derrière les arbres, rentrait dans la nuit, épaississait l'incertitude. Désormais tu t'en irais seule vers un autre destin très inconnu. Tu ne pouvais plus me souffrir. Je m'étais rendu insupportable. Tu m'avais trop porté ? En amour, il y a donc des choses plus sérieuses que l'amour ? Pourquoi m'avoir tant aimé ou me l'avoir laissé croire ?... Moi, tu sais bien, je n'ai pas d'âme, je ne saisis pas toutes les intentions dont les enfers de vos cœurs de femmes sont pavés. Je ne suis qu'une pauvre bête. De toutes les lois que vous nous imposez, je n'ai retenu que celle de l'obéissance, je ne peux vouloir que ta volonté.

Alors, je suis parti, en sens inverse, je me suis éloigné du tournant dangereux de notre route où tu m'aurais peut-être frappé, où je t'aurais peut-être mordue. Puisque tu me défends de te suivre ainsi, le nez dans ta robe, mendiant le pain blanc de ton corps, je te suivrai... en

allant à ton avance. Cercle vicieux, la terre est ronde, et, nous fuyant chacun de notre côté, nous nous rencontrerons fatalement ; ce n'est qu'une question de temps. Non ! je ne plaisante pas ! Je m'en vais, je cours, je me sauve de toi et du désespoir, front bas, aveuglé par la poussière que je soulève, aimanté vers mon pôle. Qu'est-ce donc que le temps pour la brute humaine, puissance inhumaine, qui peut s'offrir, en espérance ou en réalité, toute la joie du monde ? La joie unique au monde... Cela ne me lassera pas de te chercher parmi les formes, les couleurs, les parfums, car je suis *le faiseur d'images.*

Je crois que nous nous rencontrerons encore une fois. Ce sera très simple, comme tous les miracles... Assagis, l'un et l'autre, nous saurons que nous avons été heureux ensemble, que nous ne pouvons plus l'être, que nul trésor et nulle gloire ne remplacent une grande passion perdue, ce paradis terrestre que perdirent aussi nos premiers parents par leur faute, ou celle de l'amour.

...Et cette course folle fait tinter lugubrement ma chaîne que je traîne malgré moi. J'ai peur de devenir enragé avant de t'avoir revue.

Oui, oui, je me souviens ! Tu me disais : « Vous êtes un amant merveilleux, mais un ami détestable ! » Hélas ! Le chien fidèle ne te suffisait pas. En demeurant un humain ordinaire, en te trompant, pour calmer ma faim, resterai-je ton meilleur ami ?

Ah ! laisse-moi courir après ton ombre, l'ombre du bonheur ! Je préfère devenir enragé en me trompant moi-même. Il faut que j'anéantisse ton image sous le poids de mon bon plaisir, ou que je me figure l'avoir inventée.

II

Là, j'ai réglé des comptes et j'ai entendu des mots. L'existence quotidienne se passe en vérifications perpétuelles, puis cela finit par des concessions qui le sont

également. On se prouve, mutuellement, ce que l'on sait déjà, ou on se menace de tout, en oubliant la mort.

Je ne voyais pas l'homme, enfoui dans sa caisse, tassé sur son fauteuil ; il avait l'aspect d'un gros fromage et la lueur de son crâne, un peu rougeâtre, faisait penser à ces hollande lisses, comme vernis de sang. C'était un homme assis, un marchand, autour duquel rutilait une orfèvrerie trop neuve. Il bredouillait des phrases mondaines, parce qu'à mes débuts, je lui avais dessiné des modèles de style. Quand on est encore dans le ventre de la gloire, on tâtonne, avant de sortir, et on fait, bien souvent, beaucoup de mal à sa mère ! Je lui avais fabriqué de très prétentieuses petites nymphes avant de copier quelques jolies femmes d'après nature. Il m'en était reconnaissant et n'aurait jamais osé me réclamer l'argent emprunté jadis, puisque j'étais devenu un nouveau riche. Il me félicitait de ma bonne mine, de mes yeux jeunes, de mes habits bien coupés. Je n'avais pas mon pareil pour séduire les gens : « Des vieux gamins comme vous, on n'en fait plus ! » Ce qui l'étonnait, le scandalisait presque, c'était mon ton détaché pour lui rendre la somme que je pouvais ne pas lui rendre. Aujourd'hui, le chacun pour soi est tellement la règle de conduite que l'on arrange, ou estropie, des lois afin de canaliser les mauvaises pentes : on codifie l'égoïsme.

D'ailleurs, il ne faut pas m'en savoir gré. Moi je rends l'argent comme je rendrais l'âme, si j'en avais une, car je n'y tiens pas. Autant de chiffons de papiers ! Ça ne me gêne pas d'être courageux ou correct, aux sens anciens des vocables. Je n'ai pas été élevé par le système D. Mes parents n'ont jamais rien volé à personne, ayant vécu très en dehors de tout commerce guerrier, là-bas, fort loin, dans le midi. (Ils n'ont pas vécu de la guerre, mais ils en sont morts tout de même !) J'ignore l'art du calcul et, si je l'étudiais, ça m'ennuierait d'apprendre pourquoi on est ou n'est pas honnête.

Ma droiture personnelle est une attitude logique, sans préméditation. Je ne peux marcher que sur mes deux pieds de derrière à cause de mon chemin qui est une corde raide. Je suis là-dessus depuis longtemps, j'ai l'habitude des tours de force, une souplesse de reins d'animal savant, quoique sauvage, qui lui sert surtout à sauver la face... et on n'a pas le loisir, ni le désir, de dévaliser des bijouteries quand on est hanté du seul souci de conserver son équilibre. C'est l'effroi de retomber à quatre pattes qui me tient lieu de balancier. Je me connais, je suis excessif. Si je bute sur une passion et me laisse entraîner, je ne m'en relèverai jamais ! Dans le mal comme dans le bien, il faut se tenir droit. C'est ce qui représentait, autrefois, la morale de certains immoraux, autrement dit : la noblesse.

Je suis sorti de cette boutique le cerveau libre. Je venais de m'appauvrir, malgré le proverbe, mais j'éprouvais une joie candide en songeant que je m'étais offert l'occasion de changer un billet de mille pour rembourser ce marchand et qu'il me restait cinq billets de cent, c'est-à-dire quatre fois plus qu'avant. Les sensations du toucher me sont beaucoup plus perceptibles que le sens des affaires et je me félicitais, moi, de cette puérilité pendant qu'on me complimentait sur ma prétendue sagesse : « Comme vous savez vivre ! » disait cet homme sérieux, assis. Il est certain que je suis encore debout. J'aime la vie parce que je sais la mener et je veux la trouver belle, maintenant, sous n'importe lequel de ses masques de femme.

Je descends cette rue d'un pas lent, en quête d'un objet curieux, d'une trouvaille quelconque dans ces quartiers neufs : rien à voir. Les maisons sont désertes, non achevées et elles n'exhibent aux passants, en fait de curiosité, que de minuscules jardins s'encastrant dans leurs profondeurs de pierres froides comme des cimetières en miniature où ne poussent que des fusains, des buis, du

lierre dont les branches sombres sont encore noircies par la suie en suspension dans l'air parisien. Ces petits jardins grillés n'ont pas de porte ni aucun moyen visible de communication. Leurs frêles arbustes prennent la mine de singes en cage, de singes phtisiques, presque sans poils, fantômes de plantes qui grelottent à tous les vents. Mon Dieu, ça vit tout de même, ça végète, et il doit y avoir des insectes qui s'y trompent.

Je songe que l'homme ordinaire, le brave homme, s'agite, s'émeut, tantôt dans sa chair, tantôt dans son squelette. La chair est tendre, le squelette implacable, et tandis que la chair fond, les os se rétractent. On est, d'avance, son propre cimetière ; pour vivre intégralement, il faut avoir chaud jusqu'aux os, ce qui est mon cas.

Je suis devant la gare Montparnasse ; la rue de Rennes coule, en face de moi, comme un large fleuve, charriant ses lourds vaisseaux-autobus et les barques houleuses de ses taxis. De temps en temps, un yacht de plaisance, une voiture de marque, trace un sillage élégant dans la cohue et, par hasard, n'écrase personne. Quant aux malheureux poissons de mer, ou d'eau douce, qui frayent en ces parages, ils se glissent dessus ou dessous les différents courants de cette navigation intensive. Quelques-uns finissent par sauter en l'air, la bouche ouverte pour un cri d'épouvante, puis, muets comme il sied à des poissons bien dressés, déjà à moitié asphyxiés par l'odeur de l'essence et complètement assourdis par le bruit des trompes, ils regagnent le flot, disparaissent.

J'adore ce spectacle. Je m'y intéresse, tel un habitant de Mars chu sur notre planète. N'ayant jamais de but déterminé, sinon garder mon équilibre, et possédant le suprême entraînement de tout risquer, pour le conserver, j'arrive à me mouvoir très à l'aise dans les vagues de la foule. Je me laisse porter, je fais la planche, je plonge, selon les occasions. Moi, je ne vais nulle part... qu'en avant.

Je me dirige vers la rue de Vaugirard où je demeure. Je rentrerai chez moi si je ne me sens pas l'envie de prendre le thé ailleurs. Je ne suis pas pressé.

Voici que les piétons du trottoir forment le banc de sardines. Ils se trouvent en présence d'un barrage qui force les courants à se diviser. Des travaux, les éternels travaux de la voirie, ouvrages de Pénélope, nous arrêtent encore mieux que le bâton de maréchal du sergent de ville. Pourtant il n'y a là qu'un ouvrier blanc de chaux, poudré de ciment et constellé d'étoiles de goudron, lequel a bien plus l'aspect du Pierrot de l'ancienne école que d'un nouveau citoyen conscient et organisé. Il désorganise à merveille toute la circulation, rien qu'en demeurant le menton sur le manch de sa pelle. Il s'agit, je crois, d'enlever un tas de sable. J'ai remarqué qu'on met des tas de sable un peu partout et qu'on les dérange selon la couleur du ciel : s'il pleut, on le disperse, s'il fait beau, on le ramasse. Il y a certainement des raisons, seulement on ne les connaît plus (elles datent du temps des chevaux) et le banc de sardines attend toujours qu'on lui ouvre les écluses. De son côté, le Pierrot contemple la foule avec le sourire.

C'est amusant, je tire mon carnet pour y jeter un trait de son attitude où il y a la nonchalante noblesse des paresses italiennes. Il est sûrement Italien et ces gens-là sont modèles de naissance.

Faiseur d'images, sans cesse sollicité par l'aventure du geste, de la nuance, de l'expression rencontrée qui me saisit encore plus que je ne peux la saisir, mon atelier c'est la rue, le salon, le théâtre, l'endroit public ou privé, partout où je peux m'emparer de la grimace humaine prise en dehors de toute pose. Ce n'est souvent qu'une ligne et ça me sert, un jour, pour camper une figure. Je ne conçois rien selon ma perspective particulière, qui serait un tel manque de mesure que personne ne s'y attacherait. L'observation m'aide à faire prendre une fan-

taisie pour une réalité. C'est le levain qui gonfle l'œuvre, ou le solidifiant qui la coagule. Je ne travaille pas plus que cet ouvrier goguenard, le menton sur son outil, seulement je vois et, quand j'ai vu, je fais voir. Je suis un pauvre diable d'artisan cérébral qui entasse, dans le grenier de son cerveau, tous les grains disparates du sablier. J'amoncelle, ou je disperse, selon le vent qui souffle sur moi.

Je remets mon carnet dans ma poche, puis, à mon tour, je vais enfin passer.

Ah !.....

III

... Je vais passer ; alors j'aperçois une bouche !... C'est un éclair qui jaillit de la foule. Ce sombre nuage communique jusqu'à moi par ce trait de feu et m'illumine d'une rouge lueur. Une forme droite, mince, une femme jeune dont les vêtements ne diffèrent pas des autres vêtements féminins, de la robe courte, du manteau serré en fourreau de parapluie, du casque de satin, bien enfoncé sur les oreilles, avec une plume couchée balayant l'épaule, mais cette tige humaine porte une fleur étonnante : sa bouche d'un carmin frais et naturel, sa bouche d'un dessin tellement classique, tellement la bouche qu'il faudrait à toutes les femmes (et à tous les hommes !) une bouche si voluptueusement pure que je n'hésite pas : je la suis.

L'artiste sépare encore ces lèvres ravissantes du reste de la créature inconnue. Tout à l'heure, je crains fort que l'homme envoie promener le dessinateur pour s'occuper du reste.

Nous traversons le carrefour, entrons dans la rue de Vaugirard, la bouche et moi. Cette jeune femme marche vite. Elle ignore le suiveur ou ne s'en inquiète pas. De temps à autre, elle lève la tête pour regarder les numéros

des maisons ou les enseignes. Elle cherche quelque chose, un magasin.

En marchant derrière elle, je l'examine attentivement dans les glaces des devantures. Elle a de vingt à vingt-trois ans. Pas de hanches, pas de poitrine, selon la formule de notre époque garçonnière. Tout d'une pièce, elle va droit et ce n'est pas la démarche provocante des filles ni celle prétentieuse des bourgeoises, encore moins l'allure lassée des femmes du monde qui ont gardé le pli de la voiture dans les jambes, font des zig zags sur les trottoirs et ne savent pas au juste où elles sont. Ça, c'est une femme d'une espèce que je ne connais pas. Et comme c'est donc joli une femme qu'on ne connaît pas !

Elle a le teint clair, d'un blanc rosé, un brin de poudre, à peine du pollen sur un fruit, et, sous la peau, le sang pousse, par ondée, une teinte plus vive. On dirait que deux cœurs lui battent dans les joues, activant cette lumière des pommettes que conservent les êtres encore près de l'enfance. Bien habillée ? Non. Mal mise ? Non plus. Pas riche assurément. Tout, sur elle, est d'un noir luisant, a cette patine des vêtements usagés mais très propres. Au bas de la taille, une ceinture, une lanière de cuir coupe le manteau. Aucun bijou, aucune lingerie cependant, des gants, des gants de peau, peut-être parce qu'il fait froid, peut-être parce qu'on n'a pas d'autre fourrure. Les femmes vulgaires n'ont pas de ces gants-là. Elles préfèrent, avant tout, porter une barrette de strass, un collier de cabochons énormes ou des souliers de bal.

Celle-ci ne se fait remarquer ni par le pendentif ni par la chaussure. Elle est tout unie, simple. J'oublie qu'elle arbore une bouche de corail si rare qu'elle vaut toutes les parures de la terre.

Ah ! cette bouche... que ne donnerais-je pas tout de suite pour la voir sourire, sourire à n'importe qui, à n'importe quoi. Et j'ai l'inquiétude de découvrir, en cet

écrin de satin pourpre, des perles irrégulières, gâtées, ou fausses. Je suis blessé, d'avance, par une possible désillusion.

Je marche fiévreusement, sans m'en apercevoir, je bouscule des passants et je m'arrête, un peu confus, presque sur elle. Je n'ai même pas l'idée de m'excuser. Je la dépasse, forcément, pour ne pas la bousculer aussi et je n'ose plus me retourner pour ne pas lui manquer de respect en la dévisageant. Reste à employer la manœuvre bien connue de tous les suiveurs : me faire suivre ; seulement, je devine que ça ne prendra pas. Elle est trop pressée, cherche toujours une adresse qu'elle doit avoir perdue et tâche de s'orienter dans ses souvenirs.

Au coin du boulevard Raspail, j'attends et elle me rejoint. Je suis immobile, en arrêt. C'est elle qui me heurte. Nous nous regardons face à face. Et alors, il se produit la transformation que je redoute. Elle sourit, demi-sourire un peu contraint qui me montre des dents très petites, le genre de menues perles qu'on emploie pour les poupées-bébés qui parlent, ont les lèvres entr'ouvertes. Je suis transporté de joie : c'est net et transparent d'émail comme de la gelée d'avril.

Voilà bien assez longtemps que je suis prisonnier d'une idée fixe. Quelle importance peut-il y avoir, maintenant, à demeurer fidèle vis-à-vis de qui m'a repoussé, m'oublie ? Dans cet instant de griserie qui me permet enfin de respirer, la douleur lancinante que je traîne s'est apaisée. Cette plaie, dont je n'arrive pas à comprendre l'inflammation, s'est en quelque sorte fermée, brusquement, pendant que l'inconnue ouvrait la bouche et, si je suis encore capable de m'analyser, ce n'est pas le peintre qui est ravi. Immédiatement, l'homme envoie le dessinateur au diable. Je réponds au sourire de la femme par un regard dont l'ardeur ne peut pas l'offenser, puisqu'il est le meilleur moyen de la questionner sans l'effaro cher d'un mot malsonnant.

Or, cette femme, très machinalement, comme hypnotisée, balbutie :

— Oui... la *Société du Gaz*. J'ai perdu le numéro, mais c'est dans ce quartier-ci.

Et elle reprend sa course, ne se doutant même pas quoi. Elle s'est adressée à lui comme à un ami au courant de toutes ses préoccupations.

Moi, je sais.

Je comprends aussi le danger, l'abîme qui s'entr'ouvre avec cette jolie bouche souriante. C'est l'aventure de la rue, la pire de toutes, celle dont tous mes semblables, gens plus ou moins célèbres, doivent se garer sous peine d'amende ou de chantage ; mais c'est la seule véritablement amusante, qui réunit à la fois le plaisir de la chasse et celui de l'amour, des deux passions dominantes du carnassier humain. Je me moque de la morale, en ce moment, et de mes propres souffrances passées... Seulement, combien de temps cela durera-t-il ? Une heure, un jour, un mois, je vivrai sans le souci de mon équilibre social et, si je tombe d'un peu haut, je saurai rebondir. L'essentiel est d'oublier une heure, un jour, un mois, qui sait, pour toujours. Et puis, il y a le miracle. Des natures singulièrement fatalistes comme la mienne ne se persuadent pas, à moins d'un miracle, de la nécessité de déranger leur cerveau. J'ai interrogé mentalement cette femme et elle a répondu. Je ne veux pas rire de cette banale réponse, car elle est l'indice du premier envoûtement, d'un très naïf envoûtement. Elle cherche réellement cette *Société du Gaz*, c'est idiot, et elle l'avoue au passant qui, lui, cherche tout autre chose.

Donc, il y a sur la terre, où tout s'abolit, dans cette rue, sur ce boulevard grouillant, vibrant, hurlant, un pays silencieux, immense, un infini qui s'étale, magiquement déroulé autour d'un homme et d'une femme en présence, chasseur et gibier arrêtés l'un par l'autre,

le premier peut-être déjà vaincu par le second. Des aventures, souvent très belles, ne débutent pas mieux.

Elle passe vivement sur le boulevard Raspail et je la perds de vue, parce qu'elle remonte pendant que je descends. Je continue mon chemin, suis la rue de Vaugirard qui me ramène vers mon logis. Pile ou face ! Il me faut deux miracles. Je jette ma chance en l'air ! Si cette femme, qui vient de quitter ma route pour aller chercher cette *Société du Gaz* dont elle m'a parlé, se dresse encore devant moi, que je puisse la revoir seulement l'espace du rouge éclair de sa bouche, je ne m'embarrasse plus de scrupules ou d'hésitations et je vais jusqu'à elle, pour, à mon tour, lui parler spontanément. Ce n'est pas une professionnelle et je ne sais pas encore comment je m'y prendrais, mais n'importe quel moyen sera le bon si j'arrive à serrer son bras sous le mien.

Un reflet, couleur de framboise, teinte la nue grise du crépuscule. L'incendie des hivers parisiens s'allume et le froid, qui semble moins dur à ce reflet, fait fumer un léger brouillard autour des globes électriques. C'est l'heure d'entre chien et loup qui est toujours exquise quand on sait s'en servir : on ne se voit plus mais on peut se frôler.

A-t-elle rencontré sa fameuse *Société du Gaz* ? Il me paraît, maintenant, ridicule d'espérer le retour de cette femme. Elle est très simplement partie pour sa course de petite ménagère modeste. Non, rien d'extraordinaire n'est survenu. Je suis de nouveau seul, toujours seul, et j'erre en m'égarant de plus en plus dans le grand désert du monde. Une étrange lassitude s'empare de moi, me réduit. Pourquoi cette ruée vers la joie d'une aventure quelconque si je dois me retrouver, à présent, le blasé fataliste qui ne daigne même pas tenter l'effort d'une poursuite ? Triste et cruel chasseur, bourreau de luimême, chassé par l'idée fixe de tuer sa douleur à laquelle il revient toujours comme un blessé tourmente son inu-

tile pansement, je ne guérirai donc jamais, puisque je ne sais pas être le plus fort et qu'au lieu de fabriquer le miracle moi-même... j'attends l'occasion.

Ah ! Mon Dieu ! La voilà ! C'est elle qui, au lieu de redescendre le boulevard, aura fait le tour par une autre rue et me recroise sans l'avoir fait exprès ou... m'ayant suivi, de son côté ? Mais non ! Elle est arrêtée devant une petite mercerie à peine éclairée où il n'y a rien à regarder, c'est-à-dire qu'elle regarde ailleurs. Au fond de ce couloir sombre, qui s'ouvre béant, de notre chemin à tous les deux, on entrevoit, comme un piège tendu, un vaste miroir aux alouettes, un grand hôtel portant banderoles et enseignes lumineuses. Il y a là un thé, une appétissante pâtisserie tout entourée de limousines noires, telles de grosses mouches bourdonnant autour d'un colossal gâteau diamanté de sucre.

Je marche droit sur la femme arrêtée.

Salut discret.

— Madame ou Mademoiselle, pardonnez-moi. Voici que je vous rencontre encore et que je vous regarde avec une insistance qui a dû déjà vous déplaire. C'est que je m'imagine vous reconnaître...

Elle n'est pas étonnée, ni révoltée, seulement figée dans une pose droite, étourdie par une émotion qui lui serre la gorge et elle me répond :

— Moi aussi, Monsieur, il me semble bien vous avoir déjà vu... je ne sais plus où, par exemple.

Je ris. Ça réussit toujours, avec les timides comme avec les faciles, et ça leur donne le loisir de se composer une attitude.

— Alors, n'hésitons pas, ma chère enfant, faisons connaissance. Je m'ennuie mortellement à l'idée d'aller prendre le thé tout seul, là-bas, et vous, si vous vouliez bien m'y accompagner, vous auriez tout le temps nécessaire pour... vous rappeler.

Elle est un peu interdite, déjà conquise. Ce n'est pas la

première fois qu'on la traque, en pleine rue, mais c'est certainement la première fois, hélas ! qu'elle rencontre un animal de mon espèce.

IV

J'ai mis ma main sur son épaule et je sens qu'elle tremble. Est-ce d'émotion ? Est-ce de froid ? Je ne crois pas à une professionnelle. C'est une petite femme de genre mixte, entre la bourgeoise pauvre et la sortie de l'atelier musarde, une de ces plantes du pavé de Paris non classées dans l'herbier du trottoir, qui ne sont rien encore qu'une fleur à cueillir et qui retombent fanées par un soir de soleil trop artificiel — ou vont s'épanouir dans la serre chaude du sage père de famille soucieux de sa réputation.

Elle murmure avec une moue, prise au piège de sa propre curiosité :

— Je suis mariée, monsieur. Je vous assure que vous vous trompez. Moi, je ne vous mens pas. Je suis certaine de vous avoir déjà vu et c'est pour ça que j'ai tourné la tête.

— L'essentiel, ma chère enfant, est qu'on se retrouve après s'être perdu. La vie n'a pas de meilleure surprise. Ah ! vous êtes mariée ! Eh bien ! ça m'est égal. Je n'ai aucun mauvais dessein contre votre mari ou contre sa femme en vous offrant le thé.

Elle sourit, malgré son envie de me tenir à distance, et elle me regarde franchement, de ses yeux bruns, vifs et doux, pas très grands, des yeux d'oiseau. Elle a un nez un peu court, des petits traits ramassés, un visage de gosse, mais la bouche arde et triomphe, au bas de ce masque enfantin, comme un beau fruit mûr, chaud d'un été intérieur, d'une existence à part. Ce qu'elle contemplait, de loin, c'était justement l'étincelante pâtisserie, l'endroit où les désœuvrés vont boire le breuvage odorant que la

petite femme mettrait plus volontiers sur son mouchoir.

Je me penche sur elle, m'appuie fatigué de la bonne fatigue du chasseur ramassant la proie :

— Oui, moi, je vous ai reconnue tout de suite à cause de votre bouche, jolie Madame, parce qu'il n'y a pas deux bouches comme la vôtre. Je l'ai vue en rêve et ce m'est un bonheur indicible de la joindre en réalité. Ne vous révoltez pas. Façon de parler, car je ne vise pas si haut. Nous allons manger des gâteaux ensemble, nous bavarderons. Aimez-vous les bonbons, la crême, les tartines ? Votre bouche est tellement bien faite pour goûter à tout ! Etes-vous gourmande ?

Elle rougit, se laisse envelopper le bras. Cependant son inquiétude n'est pas feinte, car, dans cette rue sombre, elle est soudainement fardée de ce reflet framboise des nuées de là-haut.

— Comment avez-vous deviné ça ? Seulement, si je vais avec vous, je veux que vous me disiez tout de suite où vous voulez me conduire. Là-bas, c'est un hôtel. Est-ce qu'on y prend le thé devant tout le monde ?

— Vous avez peur d'y rencontrer quelqu'un ? On prend toujours le thé devant tout le monde. En voilà une question, petite Madame ingénue ! Nous causerons comme de vieux amis, ensuite nous nous en irons, chacun de notre côté. Je ne vous demanderai pas votre adresse et je vous donnerai la mienne, ce qui vous laissera la liberté de ne jamais revenir ou de nous revoir. Là, êtes-vous tranquille ?

J'emploie le suprême argument pour corriger l'insolence de l'ironie :

— Dans cette aventure, que je veux charmante, une minute toute rose comme vos lèvres, j'offrirai tout et ne demanderai rien. Est-ce que votre mari vous attend à cinq heures du soir ?

— Non. Il n'est pas à Paris en ce moment, mais ce n'est tout de même pas bien d'accepter. Je ne vous connais

pas. (Elle ajoute, par association d'idées :) En effet c'est comme en rêve. On fait des choses qu'on ne voudrait pas faire.

Elle est en ce moment l'écho de ma pensée, la petite fille hésitante et amusée par la tentation. Elle ne me semble pas du tout l'héroïne de la vilaine aventure. Vaut-elle mieux que ça ?

Nous marchons vers l'hôtel illuminé. Elle, se faisant un peu tirer. Moi, la tenant prisonnière. Il se dégage de ce jeune corps droit une étrange et timide tentative de résistance. Elle marche, oui, comme en rêve, mais elle a le coup d'œil attentif de l'oiseau prêt à fuir.

Nous sommes devant un perron. Un minuscule groom nous pousse dans le compartiment d'une porte tournante. Une table de deux est libre, dans un coin à palmes vertes. Gerbes d'œillets, napperons de dentelles et, sous la clarté opaline d'une coupe renversée, qui plane sur nos fronts comme une large hostie, ma compagne se dégante, saisit sa tasse, un doigt en l'air, accomplissant, d'instinct, le rite cérémonieux ; elle est bien Parisienne.

Selon le programme, nous bavardons. Un verre de Porto et elle entame les confidences. Il y a des tas de gens, autour de nous, très comme il faut. Je ne pourrais pas risquer un geste inconvenant sans me mettre tout un public sur les bras ; alors cela la rassure et elle ose dire ce qu'elle préfère, louche vers les glaces d'un regard anxieux. Elle rit parce qu'elle s'aperçoit que la lumière discrète de la coupe opaline fait valoir son teint, puis elle se moque un peu de la demoiselle servant qui vient de laisser tomber une meringue.

La main tenant la tasse est jolie, nullement aristocratique, mais soignée. La voix moqueuse reste cependant assez basse de timbre, tendre, sans affectation d'enfantillage.

Cette femme commence à me plaire beaucoup. Je sors

mon carnet, je croque, platoniquement, sa bouche et je la lui montre :

— C'est toute ma figure, au-dessus ! Et vous n'avez dessiné que ça ! Comme c'est drôle ! Je me reconnais. Ah ! ce n'est pas banal de faire une figure rien qu'avec une bouche ! Vous êtes donc sorcier ?

Sorcier ? Si je pouvais m'exorciser moi-même, devenir amoureux ! Ce n'est pourtant pas l'amour que je cherche, c'est l'oubli, et je suis capable de lui en vouloir, après.

Sa langue de gourmande satisfaite se délie de plus en plus. J'apprends que ma petite hypnotisée est une fille du peuple. Inoui ! Une femme rencontrée dans la rue, pauvrement habillée, se décide à déclarer qu'elle n'est d'aucun monde et qu'elle ne descend pas d'un prince russe !

— Moi, voyez-vous, Monsieur, je ne fais pas la grimace : je suis née chez un marchand de vin. Mon père était toujours ivre, rapport à son métier d'empoisonneur, et ma mère ne m'aimait pas, elle préférait mon frère. Je ne suis pas très instruite. J'ai appris ce que j'ai pu. Ah ! j'aurais bien aimé passer mon temps à lire ! Dès que je revenais de l'école, on me forçait à laver la vaisselle ! Je ne suis pas paresseuse, mais j'ai les cuisines sales en horreur. J'aime la propreté, j'aime l'ordre. J'aime aussi gagner ma vie et ne rien devoir à personne. Je me suis mise dans la couture, les raccommodages, les remaillages, les franges de perles, puis les fleurs de soie que je pose sur des blouses ou des robes. C'est la pleine mode, en ce moment, ça rend bien. C'est de la broderie. Vous savez ce que c'est, hein, la broderie ?

— A peu près... puisque je dessine.

— Pour aller vite, dans cette partie-là, il ne faut pas avoir des *envies* aux doigts et garder ses ongles bien lisses. Alors je porte toujours des gants pour conserver mes mains. Quand on accroche les soies, c'est rageant,

on gâche tout. Moi, j'ai des nerfs, ça me remplit la bouche de salive de me casser un ongle.

Je remarque, non sans étonnement, que cette petite créature, sortie du peuple, née chez un marchand de vin, n'use d'aucun vocable en honneur chez les romanciers réalistes. Elle s'exprime simplement et semble éviter avec soin les formules crapuleuses de notre argot moderne. Elle est plus proche de l'étourderie de l'enfance que de la vulgarité. C'est la petite fille à la merci du hasard.

— Et le mari ? Parlez-moi du mari, jolie Madame nerveuse.

Elle tourne la tête, a un moment d'embarras, ses joues prennent feu :

—C'est vrai... je vous ai dit que j'avais un mari. J'aurais mieux fait de ne pas vous le dire, puisque vous n'y croyez pas. Il est dans la représentation. Je l'ai connu quand je suis entrée en atelier. Il va tantôt ci, tantôt là. Une semaine en province et une semaine à Paris. On ne sait jamais. Dans l commerce, quand on s'associe, qu'on s'entend, on finit toujours par s'établir. Moi, je n'ai pas assez d'instruction pour diriger une maison, mais, lui, il est très capable...

Je coupe, un peu impatienté :

— Vous l'aimez ? Quel âge a-t-il ?

Elle me regarde, interdite :

— Pas la peine de vous fâcher. Pour la bagatelle on n'a guère le temps. Les gens qui travaillent ne font pas la noce. Il est bien plus âgé que moi. J'ai vingt-trois ans, lui quarante-cinq. Ce qu'on voudrait, c'est de ne pas courir d'un côté ou de l'autre. Monter un commerce. Avoir son magasin et une arrière-boutique soignée: des rideaux de tulle, des meubles clairs, un tapis partout, un endroit bien à soi où on ne compterait plus avec personne, j'espère que ça viendra... et s'il n'était pas si... si avare...

Ça se gâte. J'attendais l'aveu. Je le devinais. Il est

extraordinaire qu'on ne puisse pas causer une heure confidentiellement avec une femme, de n'importe quel rang social, sans qu'elle accuse le père, le mari ou l'amant d'avarice. C'est un des mystères de l'éternel féminin. Sur ce terrain-là elles ne diffèrent pas beaucoup entre elles, les filles d'Eve qui se souviennent du serpent, au moins pour le don de la pomme. Adam ne saura jamais, lui, l'offrir à propos. Quel imbécile !

Je ris :

— Avare ? Expliquez-vous ?

— Parce qu'il ne dit pas ce qu'il met de côté. Moi, je suis franche. Je gagne deux cent quatre-vingts francs. Je dépense tout malgré que je fasse très attention... et il me reproche d'aller trop vite. Songez que le terme est déjà de mille francs...

— Par mois ?

— Non, bien sûr ! Par an, et on ne nous l'a pas encore augmenté. Une belle mansarde avec l'eau, le gaz... même c'est pourquoi je suis allée à la *Société*, il y a une canalisation qui perd dans le mur. Par exemple, ce n'est guère qu'au milieu de la chambre qu'on peut se tenir debout. Ma machine, mon métier à broder, le lit et le lavabo, c'est plein comme un œuf. Mais j'ai la cime des arbres pour me nicher la vue, car la fenêtre donne sur un jardin.

Je suis un peu ému.

Elle est heureuse de me confier tout ça. Dans cette atmosphère d'un luxe dont elle ne semble pas du tout avoir besoin, ou qu'elle ignore, elle fait surgir l'apparition de la petite existence des pauvres gens satisfaits. Il y en a donc ? Pas de revendication d'ordre général ; cependant, la fissure s'est déjà produite dans le mur de leur vie particulière et je crois que la fuite du gaz n'y est pour rien. La femme a l'idée d'un peu plus de confort et le mari (hum ! est-ce bien le mari ?) cache ses économies personnelles. Mais j'aime cette phrase : *moi, j'ai la*

cime des arbres pour me nicher la vue. Comme il y a du ciel et de l'air, là-dedans !

Si cela est aussi simple qu'elle me le montre, c'est le conte de fée : *Cendrillon* ou *Jenny.*

— Vous trouvez votre mari trop âgé, petite Madame. C'est humiliant pour moi.

Je pense que nous ne comprenons pas toujours la raison de certains abandons cérébraux. Cette jeune personne m'ouvre le modeste écrin de sa vie parce que l'idée ne lui vient pas du voleur possible en ce vieux garçon qui rit avec elle en mangeant des gâteaux. On se croise et on ne tardera pas à s'éloigner l'un de l'autre. Elle aura toujours goûté ! Des moineaux, dans les Tuileries, acceptent volontiers une miette sur un index tendu et fichent le camp sans se croire compromis par leur hardiesse. On est tellement aux antipodes !

— Vous avez plus de quarante-cinq ans, vous ?

Elle dit cela dans une surprise parfaitement jouée, sinon réelle, mais qui m'est désagréable, m'abîme sa bouche.

— Où voulez-vous que je vous reconduise ? lui dis-je agacé.

Puis je me souviens de nos conventions et, malgré ma mauvaise humeur, j'ajoute :

— C'est-à-dire à l'entrée de quelle rue, de quel métro ?

Je me lève, règle l'addition et me fais envelopper des fraises glacées qu'elle a couvées des yeux.

— Que je suis contente ! Oui, j'avais encore envie de ça. Je n'en ai jamais mangé. Merci, Monsieur, mais vous êtes certainement moins... raisonnable que mon mari, ça se voit de reste !

La malicieuse sourit et ce sourire est irrésistible.

Une fois dehors, elle se serre contre mon bras parce que le froid la suffoque.

J'arrête un taxi, la prie de monter sans lui permettre une protestation et je donne au chauffeur une adresse

des plus vagues, du côté du boulevard d'Orléans. A ce moment, dans cette obscurité de la petite chambre close, roulant vers l'inconnu, où nous sommes assis l'un près de l'autre, je la regarde attentivement. Elle est tout extasiée sur ses fraises. Elle m'en offre une :

— Vous en voulez ?

Que va-t-il se passer si je cède au désir de mordre à cette bouche, fruit si tentant dont la couleur éclate positivement dans l'ombre ? Chair fraîche qui paraît pure de tout ferment malsain !

Non, je ne ferai pas cela. Je me refuse à la tentation. Cela détruirait peut-être le charme. C'est trop tôt.

Elle demeure gênée sous mon regard. Par contenance elle glisse sa main sous le col de mon pardessus.

— C'est de la loutre, de la vraie, dit-elle. Ça vaut six cents francs comme un sou ! Mais ça se *mitera* si vous n'en prenez pas soin. Est-ce que vous êtes un Monsieur tout seul ?

— Quelle drôle de petite Madame vous êtes, vous ! Non, je ne suis pas marié. Il est inutile de mentir. Cependant voulez-vous que nous fondions une société secrète à nous deux ? Vous aurez bien, de temps en temps, une heure à me donner pour goûter, aller au théâtre ou au cinéma, nous promener n'importe où ? Vous me ferez signe quand ça vous plaira et le vieux garçon et la petite fille s'offriront une récréation, s'amuseront à des jeux innocents, absolument permis.

Ce disant j'ai pris sa main que je serre un peu fort, malgré moi.

— Oh ! comme vous avez chaud ! (Elle tremble nerveusement.) Voilà que ça me fait peur. J'ai confiance en vous, pourtant, parce que vous êtes très convenable, mais pourquoi avez-vous si chaud que ça ? Le théâtre, le cinéma et puis faire la dinette... Je ne suis pas une petite fille, Monsieur ! (Tout à coup elle pousse un cri.) Ah ! je sais, je sais où je vous ai vu ! Oui, je vous ai vu en

photographie sur un journal. Vous aviez ces yeux-là ! Le même chapeau, plié de côté, et tellement l'air de vous fiche du monde. Mais pour qu'on mette votre photo dans les journaux, il faut que... (Et brusquement, elle saute sur la portière, frappe à la vitre, veut l'ouvrir, se précipiter hors de cette voiture pour me fuir, toute sa belle confiance envolée.) Je veux m'en aller ! Je veux descendre ! Ah ! laissez-moi descendre ou j'appelle le chauffeur !

Ce n'est ni de la coquetterie ni de la pudeur, c'est de la terreur folle me révélant à la fois la vibrante sensibilité de cette enfant du peuple et sa logique superstitieuse. Qui photographie-t-on dans les journaux, sinon les assassins, les hommes politiques, les gens de lettres, les voleurs, enfin tous les grands malfaiteurs de l'humanité ?

Je fais arrêter le taxi, je tire une carte de mon portefeuille et, l'ayant aidée respectueusement à descendre, je murmure :

— Je ne connais même pas votre nom. Je ne vous demande pas votre adresse, cependant voici toute ma personne entre vos jolies mains, petite Madame. Adieu ou au revoir.

V

Je rentre chez moi.

Passé la première porte cochère, c'est la vaste cour déserte dont les dalles ont de la mousse dans les creux comme des pierres tombales. Au fond de cette cour, la grille noire, sur le jardin, en barreau de prison. Et cette grille tourne sur ses gonds, avec un petit grincement qui ressemble à la plainte d'un hibou, un chant atrocement mélancolique. J'ai fait huiler ces gonds-là, je les ai même fait démonter : ils crient encore, ils crieront toujours ! Ils doivent appeler à l'aide.

Le jardin entoure étroitement mon pavillon. On le croirait très grand, ce jardin. Il est borné par de hautes murailles sans ouvertures, celles des maisons voisines lui formant des barrières de sept étages, retenant entre elles l'espace fluide et sombre, ainsi les parois d'une citerne retiendraient une eau verte.

Il y a trois arbres, certainement centenaires, et une vasque à margelle sculptée contenant un triton orgueilleux crachant dédaigneusement dans le vide.

J'ai découvert cette retraite, quelques pièces sous un bandeau grec, dans un état lamentable et je l'ai louée, ensuite achetée, aux temps bénis où il semblait y avoir plus de logis que de locataires. Restauré juste assez pour devenir habitable tout en conservant son air discrètement ancien, ce pavillon me plaît parce qu'il y a, de lui à moi, un lien mystérieux, comme un esprit de corps. Je crois que je le console pendant qu'il m'attriste. Pour rien au monde je ne voudrais le quitter.

Un perron de cinq marches, une haute porte cintrée sous une marquise et, au coin gauche de ce perron, un amour de bronze brandit une torche dont l'ampoule électrique n'a jamais éclairé, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'électricité chez moi. J'ai le dégoût des orages à domicile, des courts circuits. C'est à peine si je consens au gaz. Une modeste lampe veilleuse, voilée de jaune lunaire, m'attend dans l'antichambre où Nestor m'enlève mon pardessus et m'avoue, à voix basse, que Francine, sa femme, et ma cuisinière, s'inquiète pour le dîner. Il arrive la même chose toutes les fois que je suis en retard, ce qui arrive très souvent. Je n'ai pas envie de rire. Je n'ai jamais envie de rire quand je rentre. Je suis à la fois calme et désespéré, content de tirer enfin le rideau sur ma vie privée, désespéré de me séparer de la vie publique dont les agitations me tentent toujours comme des promesses d'oubli. L'existence actuelle de Paris, dans la rue ou dans les salons, c'est le morceau de

musique bruyant, le jazz-band vous arrachant de force à vos préoccupations ; mais lorsque retombe le silence, c'est la solitude plus absolue, l'horreur de l'abandon ou l'appréhension de la chute. Il faut avoir une très bonne santé pour supporter les alternatives de ces brutales différences et opérer une prompte réaction. Puisqu'il y a en moi deux hommes qui se battent perpétuellement, je les mets d'accord en changeant d'allures à tous les coups. Ici c'est le sage et très amer philosophe qui domine, respire bien mieux et se félicite de sa tranquillité retrouvée. Ailleurs, c'est l'aventureux fou, toujours très gai, s'enthousiasmant pour toutes les manifestations, osant toutes les phrases, tous les gestes. Il est impossible de s'y reconnaître... même à mes propres yeux. Mes domestiques ont naturellement d'autres travaux à faire qu'essayer de résoudre le problème et, ne voyant qu'un côté de la question, ils agissent en conséquence, redoutant le moindre tapage pour ma taciturnité, s'accusant de fautes dont je ne m'aperçois pas, se donnant un mal terrible pour tenir en ordre mon intérieur plein d'un tas d'objets aussi précieux qu'inutiles, montant une garde sévère autour de mes études, et quand, par hasard, j'ai un modèle un peu décolleté à déjeuner, baissant les paupières, très indulgents, parce que c'est le métier qui veut ça.

Au rez-de-chaussée, la salle à manger et un boudoir qu'on intitule *la serre*. En haut, ma chambre à coucher et un atelier plus ou moins salon. Je dessine n'importe où, sous tous les jours, au midi, au nord. J'ai partout des grandes feuilles de papier bis, feutré, avalant crayons et pastels dans un fondu qui me ravit, sans que j'y contribue beaucoup personnellement. Le marchand, en me vendant ce papier-là, prétend que lorsque j'aurai enfin épuisé son stock je ne pourrai plus travailler. C'est probable, car je serai mort.

Francine, ma cuisinière et la femme de Nestor, est une

personne encore jeune, pâle et blonde, aux traits réguliers qui durent, au début de son existence, se crisper en mille petits plis dénommés improprement rides, sous la gifle formidable d'une catastrophe qu'on ne connaîtra jamais. De temps à autre le visage se détend comme un linge qu'on repasse et elle daigne m'initier à son intime satisfaction : « J'ai trouvé cette fameuse pâte pour les argenteries. Monsieur verra, dans les vitrines. Ça ne fait pas trop neuf, ça fait seulement plus riche et ça conserve ! » Nuance ! Où elle travaille tout s'harmonise et l'intelligence de son métier brille par-dessus toutes les richesses de ma demeure. Elle est comme mon papier bis : elle fond les couleurs et, mes propres valeurs, c'est elle qui les défend.

Depuis que j'entends raconter, tantôt par les duchesses, tantôt par les poules de dancings, les histoires de domestiques à faire frémir un agent des mœurs, j'apprécie de plus en plus ce couple d'officieux dévoués si bien assortis à mes appartements. Ils sont chez eux chez moi. Je ne descends jamais dans les sous-sols où ils règnent et ils ne me montent jamais de là aucune importune histoire de cuisine. N'en déplaise à mes belles amies qui, pour la plupart, ne savent pas compter, je n'ai jamais d'erreur dans mes comptes et ils ont pour moi un respect du cher maître que j'avoue ne pas mériter.

En cette très vieille demeure où je viens me reposer de tous les tracas et fracas modernes, la lumière du jour, ou de la nuit, passe, tendre, voilée, clarté verte ou lueur d'ambre, comme une onde lustrale assouplissant mes muscles, apaisant mes fièvres, bain quotidien tout parfumé de la ferveur du silence.

Le point noir de mon personnel, c'est le chauffeur. Celui-là est en dehors de mon domaine, arrive d'un garage assez distant et boit l'essence en route comme ses pneus boivent l'obstacle. Il vient de la grande ville

qui rugit à ma porte ; mais je le change assez souvent pour ne pas être forcé de le reconnaître.

Le jardin est entretenu par Nestor, lequel valet de chambre sait tondre le gazon et y repiquer, en jardinier expert, des *mères de famille,* sorte de pâquerettes très touffues, rosées, qui me font l'effet déplorable d'être artificielles.

Au milieu du jardin, cette vasque à margelle sculptée est l'objet de fréquentes discussions entre le mari jardinier et la femme chercheuse de pâte conservatrice. On y a déjà mis des poissons rouges. La vasque fêlée, perdant son eau, ils ont tous trépassé, le ventre en l'air. Après un cimentage sérieux, on a réfléchi. Peut-être obtiendrait-on un effet plus décoratif en forçant le triton à arroser des fleurs aquatiques. Et j'assiste, de loin, à l'épanouissement, plus ou moins réussi, de nénuphars teintés de vermeil qui finissent par rivaliser d'éclat avec les tasses à goûter les vins de mes vitrines. Ça fait riche... mais pas gai.

Je reçois peu. Je n'ai plus de parents. Pas d'ami digne de ce nom. Je travaille beaucoup et je gagne assez d'argent pour pouvoir m'amuser sans faire de dettes, car mes domestiques n'aiment pas les retards dans les paiements. Ils me l'ont déclaré. M'amuser ? Hum ? Est-ce que je me suis jamais amusé au sens réel du mot ?...

Ce soir, je manque d'appétit. Mes nerfs me barrent l'estomac de leur très redoutable nœud gordien. Il faudrait, pour dénouer cela, trancher dans le vif d'une décision et je suis encore tout révolté de n'avoir pas su, au juste, ce que je voulais. Allons tout de même dîner, ne serait-ce que pour faire honneur à ma cuisinière.

Ma salle à manger, tendue de velours olive, est émaillée, comme la pelouse, au printemps, de fleurs de porcelaine, des assiettes de Chine de la dynastie rose. Les vitrines présentent, en des cadres de rigide ébène, l'argenterie choyée par Francine et, aux flammes coiffées

des bougies, ses rayons glissent, jouent en cassures de satin pâle comme des robes de féeries, des écharpes ondulant, sous les frondaisons d'un parc, allant des gris de perle jusqu'au blanc bleu de la neige.

Un convive m'attend. Sirloup, grand chien d'auto, gravement et noblement assis en face de mon couvert et balayant le tapis de sa queue dans un large mouvement d'éventail. Sirloup est d'une belle fourrure beige, qu'il porte plus foncée à l'étole, et montre, selon sa race, des prunelles de topaze brûlée avec quelques instincts sournois qui ne me rassurent qu'à demi sur son degré de civilisation. Je lui dois déjà plusieurs contraventions pour coups et blessures, quoique nous ne nous disputions pas souvent, ce qui serait, sans doute, plus dangereux que les contraventions, au moins pour moi.

Nous dînons et fumons ensemble. On lui sert sa soupe à côté de ma chaise. Il n'admettrait pas d'aller manger à l'office. Francine, toujours soigneuse, étend une serviette par terre, pose l'écuelle, une jolie écuelle d'étain au poinçon d'un fermier général, et verse la pitance, soupe très grasse, en faisant bien attention de ne rien éclabousser.

Le dîner fini, nous fumons tous les deux, soit au jardin, soit dans la serre, c'est-à-dire qu'il croque voluptueusement tous les bouts de cigarettes que j'ai, bien entendu, d'abord éteints au bord du cendrier pour lui éviter de se brûler la gueule.

Ce soir il y a des œufs mollets, dans une crème aux crevettes rehaussée d'un grain de beauté en truffe. C'est bien excitant, mais je n'ai toujours pas faim. Dissimulons.

Sirloup approuve et tire la langue quand je lui repasse le plat à peine entamé. Il avait des idées là-dessus malgré sa soupe. Je ne connais pas d'appétit comparable au sien, sinon le mien, quand je suis dehors...

Au dessert, il happe au vol une mandarine glacée,

puis demande la porte. Sirloup sort tous les soirs pour son tour de jardin, sa ronde minutieuse de policier. On peut dormir sur les deux oreilles quand il a inspecté nos entours : il ne peut rien y rester de vivant, pas même un mulot.

Moi, debout, devant la porte opposée, celle de la serre, j'hésite. Pourquoi entrer là ? Qu'ai-je à y faire, à présent ? Où Francine a-t-elle mis la lampe ce soir ? Et les journaux ?...

Si j'allais me coucher tout de suite ? Non. Si je vais me coucher Sirloup grattera plus tard. Il faudra me déranger pour lui ouvrir, car il dort dans ma chambre.

Je regarde les moulures de cette porte qui luisent sournoisement à la flamme dansante des bougies. Francine est derrière moi, tout à coup :

— Monsieur trouvera sa verveine... comme d'habitude.

Ah ! comme d'habitude ! Quelle geôle, cette habitude ! Pourquoi l'ai-je prise ? J'ai horreur du café, j'ai horreur des liqueurs fortes, oui, chez moi ! Si j'étais hors de chez moi, hors de moi, comme je me saoulerais volontiers, à ma façon, d'air vicié, de boissons frelatées, de parfums violents... de cette odeur dangereuse de la vie publique. Ces moulures s'arrondissent en coquilles vert bronze imitant ces serpents délicats qu'on dénomme *orvets*. Je tremble devant cette porte ; une étrange vibration sensuelle monte de mes pieds à mes cheveux... et ces vibrations-là les blanchissent sur mes tempes, mes cheveux, je le sais. Francine, qui est partie, s'est évanouie dans l'ombre du corridor, dit aussi, quelquefois :

« Si Monsieur voulait se teindre, il aurait vingt ans de moins. »

Et quand elle risque timidement cette phrase prophétique, elle me produit l'effet d'une femme du meilleur monde avertissant son mari qu'il doit des égards à leur situation. En sens inverse, elle me passerait volontiers aux pâtes qui font plus riche.

Irai-je ? N'irai-je pas ?

Cette petite poupée de bazar à treize. Fichtre non ! Mieux que ça ! Il n'y a d'ailleurs plus de bazar à treize. C'est beaucoup plus cher. Comme elle a une jolie bouche ! Et comme sa singulière sensibilité est encore plus jolie ! Non, je n'entrerai pas. La verveine peut refroidir.

Après ? Qu'adviendra-t-il ? Encore la même histoire, la même sottise ! Celle de la poupée qu'on casse pour voir ce qu'il y a dedans... et qui pleure. Un homme devrait être pesé au poids des larmes qu'il a fait couler. Soit. Mais dans quelle balance et qu'il serait donc inutile, hélas ! le fléau de cette justice puisque la vie reprendrait son cours... le cours des larmes.

Et j'entre dans la serre. J'y retourne par habitude, par lassitude. Changer ? Non. Je suis trop vieux, j'ai un peu plus de quarante-cinq ans, moi, chère petite Madame à bon marché !...

VI

La serre est un petit boudoir vitré, au plafond rond, une espèce de cloche posée sur une plante rare, une étrange fleur que je cultive à mes moments perdus, à l'heure du rêve, dont le parfum me fait mal, mais que je respire comme on aspire l'odeur de l'opium, comme on goûte le haschich, la morphine, l'éther ou la fameuse coco, d'intronisation plus récente. J'ai le mépris des paradis artificiels... probablement parce que j'ai su me créer un enfer naturel qui suffit à me procurer toutes les extases, et il faut m'entendre fulminer contre ces différentes intoxications, puis, me voir, ensuite, dans le temple de mon culte secret pour se rendre compte de ma parfaite hypocrisie.

Vertueux ? Oui, je le suis. J'aime l'eau pure parce que je me sens toujours ivre. Je fuis les occasions d'amour parce que je demeure toujours épris. Je m'efforce à la

correction de mes moindres gestes parce que j'ai toujours envie de tuer quelqu'un. Et l'ensemble de ces états d'âme, un peu complexes, s'appelle une bonne éducation.

Je suis fort bien élevé, sinon vertueux.

Cette pièce, aux parois de verre, est entourée, jusqu'à hauteur de corniche, de rideaux de velours violets déteints, décolorés par la lente infiltration de l'humidité du jardin. Dans leurs plis lourds monte et descend toute la gamme des merveilleuses nuances du violet, cette pourpre du deuil, depuis les lilas gris de perse jusqu'aux mauves rougeâtres de la lie de vin.

Des cordons de tirage transposent cette gamme, disposent ces plis, les font reculer ou avancer, tour à tour ardents comme des guirlandes de jacinthes, ou sombres, en colonnes, taillées dans une grotte d'améthyste. Pas de fenêtre qui s'ouvre, mais la libre vue sur la réalité de la lumière du jour ou de la clarté lunaire que l'on peut supposer factice, car ce pauvre coin de jardin, ce morceau de nature condamné à l'internement dans la plus intense des civilisations, n'a pas un aspect naturel. C'est une vision de tristesse élégante, voulue. Les arbres ne sont plus que des fantômes de la forêt et la vasque, à margelle ciselée, tombée au milieu d'eux, n'est plus que la coupe d'un géant, coupe tarie par l'oubli des grandes ivresses ancestrales.

J'entre là, les yeux baissés. J'ai peur de recevoir le choc de cette image blanche. Il fait bon ici, cela embaume la verveine, l'odeur brûlante sort d'une tasse de Sèvres, une bien vieille tasse où ma mère, mourante, a bu ses dernières tisanes et où, moi, je viens puiser le très amer plaisir de ma vie solitaire. Un mince filet de vapeur se dresse vers l'idole comme bientôt ondulera l'encens de mes cigarettes.

— Me voici ! Je suis encore le même. Me reconnais-tu ?

L'idole sourit de plus en plus. Elle sourit toujours.

Je l'ai voulue ainsi. Est-ce que de mon côté je ne me montre pas toujours très gai ?

Au milieu de la serre, au sol de terre battue, il y a un tronc d'arbre, le tronc d'un arbre qui fut jadis bien vivant (le frère des trois autres) et au printemps plein de nids. Le caprice de celui qui bâtit la salle ronde l'a laissé là, le fit enclore sans le couper. Par-dessus le toit il put continuer à se développer normalement, mais il a dépéri, s'est desséché, a fini par crever de consomption de se sentir en prison dans la demeure des humains. Il a fallu lui couper la tête et reboucher le trou de ce toit qui lui formait comme un carcan de cristal. Maintenant, momifié, énorme morceau d'amadou, il pousse d'étranges végétations sur son écorce de vieux platane tantôt couleur de jade, tantôt couleur de rouille, de minuscules champignons satinés, des lichens d'argent, des excroissances ayant on ne sait quoi de visqueux, tenant à la fois de l'éponge et du coquillage.

Adossé à ce corps d'arbre mort, décapité, encore luisant de toute sa sève répandue, il y a un chevalet soutenant le portrait d'une femme. Un portrait ? Moi seul peut le savoir ! Pour les amateurs, les critiques ou le public, ce fut simplement une étude de nu, la meilleure de mes œuvres, paraît-il.

Je lui tourne le dos, brusquement agacé par le terrible et immuable sourire. Vraiment, ne se moque-t-elle pas de moi, l'idole ?

En face d'elle un divan, de velours violet, où ma place est creusée depuis le temps que je viens ici m'asseoir, m'étendre tellement fatigué, lassé d'essayer de revivre. Près de moi, la table en X sur laquelle fume, chaque soir, l'infusion du malade, la bourgeoise infusion du vieux garçon maniaque... ou le pervers breuvage de ses enchantements.

Une lampe-veilleuse, coiffée d'un abat-jour d'orchidées de gaze mauve et jaune, éclaire à peine ma peine de me

retrouver là, plus las, plus fatigué que jamais. Chez moi j'ai le siècle de cet arbre décapité, tous les siècles de ma maison, et dans la rue, jai cru avoir vingt ans, aujourd'hui. Pauvre fou !

Ecroulé sur ce divan, ayant à la portée de ma main le cordon qui fait mouvoir les rideaux, ces lourds plis m'enveloppent comme les draperies d'un catafalque, je hale, je tire de la même façon qu'on prendrait un *ris* sur un bateau et je découvre la partie du jardin où Sirloup se promène, dans le brouillard emmêlant les contours, ceux des arbustes et ceux de sa silhouette héraldique. Machinalement, je cherche à m'abstraire. Sirloup, m'apercevant, se précipite, colle son museau contre la vitre, les oreilles pointées en croissant, ses prunelles de topaze dardées. Sa langue pendante donne une lueur toute rose en opposition aux reflets mauves de l'abat-jour. Comme il est vivant !...

— Non, mon vieux, pas tout de suite. Amuse-toi encore une minute. Moi, je n'ai pas envie de vivre... ni d'aller dormir.

Je refais la nuit sur le jardin et le deuil retombe autour de moi, plus épais, plus lourd.

Je reste en tête-à-tête avec la femme nue.

Est-elle nue ? Non. Elle est surtout indéfinie, pas finie, ou effacée. Brune, ses cheveux tordus en écharpe, barrent sa poitrine et s'effilent sur sa hanche gauche. La face est trop faite pour le reste de sa personne qui se dilue sous des lambeaux de voiles flottants. Les yeux sont durs, fixes, d'une fixité d'au-delà très inquiétante, mais le sourire est séduisant, voulu et naïf à la fois. Il est extraordinairement railleur, ce soir, dans cette naïveté qui ressemble à de la pitié. Sous les yeux très clairs, des yeux d'eau, il y a le bistre mystérieux de la volupté et autour de la bouche les virgules, creusées par l'ongle de la souffrance ou du désir inexprimé.

Le corps est cambré en arrière, les deux bras, qu'on

ne voit pas, s'appuyant à une barre, peut-être à une branche de l'arbre qui est derrière la toile. Cette pose fait saillir le ventre blanc, en bouclier de métal, et ce bouclier, serti par l'ombre qui nous entoure, devient le centre, le rayonnement même de l'astre de cette nuit.

Toute la valeur de ce portrait est dans la hantise qui s'en échappe justement à cause de son assemblage bizarre de morceaux trop fouillés et de lignes floues. Je m'étais complu d'abord à le polir, de mille petits détails intimes pour en faire le document féminin par excellence, puis, revenu de cette exposition où il eut vraiment trop de succès, un succès de très mauvais aloi, je l'ai détérioré, saisi d'un accès de jalousie que je ne m'explique pas encore. J'en ai brouillé les lignes trop nettes, les ai voilées d'une sorte de crêpe qui prolonge les cheveux et noie les détails, dans une confusion d'ombres, de hachures portées en coup de couteau. Mais il est tout de même le réel portrait de cette femme-là et je reconnais, ligne par ligne, nuance par nuance, tous les détails de ce corps à ce que je les ai effacés du dessin... pour les mieux graver dans ma mémoire. Si le peintre pouvait oublier son ouvrage, l'amant se souviendrait, malgré lui, de tous les endroits où se posèrent ses désirs et s'est reposée sa propre confiance en leurs suprêmes réalisations. S'il a gâché son œuvre, il n'a pas pu étouffer sa passion qui reste entière. Et il n'y a plus, chez moi, que ce corps inanimé dont mon amour est l'âme.

Pourquoi m'a-t-elle aimé ou me l'a-t-elle dit, puisque, maintenant, elle s'est effacée à son tour en me fuyant ? Je crois qu'un amour sincère est pareil à l'incendie qui couve, et n'a vraiment plus besoin de l'incendiaire pour éclater. On a mis des matières inflammables dans ce coin de la chambre et une toute petite braise en dessous, la simple allumette éteinte quoique encore brûlante. Si jamais elle revenait, elle pourrait voir la maison en flammes de la cave jusqu'au toit ; seulement, si elle revenait,

elle aurait peur de son œuvre, car c'est l'œuvre de destruction, celle qui ne peut plus servir à rien.

J'entends Sirloup aboyer. Allons ! Qu'est-ce qu'il va encore chasser de mon jardin, celui-là ? Ce chien est terrible. Il ne permet à aucun animal de vivre sur nos terres. Je cours à la porte de la salle à manger. Je siffle. Le chien rentre, oreille basse, ennuyé d'obéir, mais soumis, car il fut admirablement dressé. Je peux lui demander n'importe quel tour de force, il l'exécutera.

Cependant, Sirloup est inquiet ; il se blottit près de moi sur le divan, avec un grondement intérieur. Pour le consoler je lui montre ma cigarette à moitié fumée ; il boude, détourne ses yeux de topaze.

— Oui, je devine ! Tu as vu la chatte de la concierge qui se faufile à travers les barreaux de la grille pour aller dénicher des moineaux transis sous les feuilles et tu as envie de lui casser les reins ! Nous nous chassons tous mutuellement... Et elle m'a chassé aussi, la panthère brune. Je ne dois plus la revoir. Fais donc comme moi, mon vieux, fuis l'occasion du meurtre... Toutes ces histoires-là finissent toujours par des contraventions.

Sirloup, maussade, ne veut pas fumer, décidément. Il se lève, s'étire, va se poster aux pieds du portrait comme s'il le prenait à témoin de ma tyrannie et il se met à chanter. Sirloup file des sons à faire dresser les cheveux. C'est un très bon ténor. Il trémole un peu avant de se lancer dans ses effroyables variations; il semble chercher la note, puis il rabat les oreilles, une patte en avant, solidement appuyée, et l'autre soulevée, effleurant à peine le tapis, comme le pianiste levant la main après un savant arpège. Son front s'auréole de l'inspiration, ses yeux s'allongent et lui font le tour du crâne, sa gueule se fend en un rictus de dilettante, il donne peu à peu de la voix, enfle de plus en plus du gosier. C'est le loup qui a faim dans les neiges russes. Ou le lion du désert d'Afrique appelant sa femelle. Et c'est aussi, par petits ho-

quets, la chatte de la concierge s'étranglant avec une arête.

Cela me réjouit grandement, jusqu'au moment où cela me serre le cœur à m'en faire rendre mon dîner.

— Assez, Sirloup. Assez ! De quoi te plains-tu ? Tu n'es qu'un chien. Qu'est-ce que tu dirais si tu étais un homme ? Oui, elle a filé, ta sacrée chatte, et moi je ne retrouverai jamais cette femme, parce qu'il y a les barreaux de notre grille, ceux de la porte de notre prison. Ma volonté et ton servage d'animal, deux choses à peu près égales en blessures d'amour-propre. Je ne vais pas courir après, hein ? Et toi, tu es trop gros pour passer au travers... Mon chien, cette messe des morts me semble avoir assez duré. A dix heures on ferme les pianos, ici. Tu vas réveiller Nestor et Francine. Voyons ! Il n'y a pas de pleine lune, ce soir... et moi je suis guéri. Mais oui, mon cher vieux. J'ai désiré la bouche d'une autre femme. Je suis sauvé. Il ne me reste plus qu'à la voir revenir, elle aussi, cette passagère lueur de bouche qui, en éclair, a rayé ma nuit cérébrale d'un trait d'espoir.

Sirloup ne se tait pas, il pleure, à gros sanglots ; il agite, désespérément, des tas de grelots fêlés. Je crois, ma parole, qu'il joue la comédie en l'honneur de ce portrait.

Et la femme, en face de nous, sourit toujours, de son sourire voulu, que j'ai voulu un peu bête, un sourire *qui fait la fille,* un sourire qui attire, promet, du haut de la pose où tout s'abandonne au passant ; mais les yeux sont ailleurs, très loin.

Je prends Sirloup au collier et je le secoue d'une poigne un peu rude. Subitement, c'est le silence.

Ce silence-là se jette sur nous, glacial, nous envahit. On dirait que les verrières du boudoir, ayant enfin craqué sous la poussée de ses clameurs épouvantables, laissent couler l'eau sombre de tout cet espace noir, au-

dessus de nous. Nous avons peur. Sirloup, de moi et moi de la femme impassible.

Ah ! combien je redoute celle qui rayonne au fond de ce puits du jardin avec la pâleur spectrale d'une cruelle vérité ! ce bouclier d'argent où pénètrent les regards en flèches qui s'émoussent, dont l'acier plie ! Qui me rendra ces bras, ces mains, tordus en arrière, enroulés au tronc de l'arbre, noués à cet autre corps décapité, mort, qui fut jadis l'asile de nids remplis d'amour et de battements d'ailes ?

Pourquoi ai-je aimé cette femme sans y rien comprendre et pourquoi, ayant enfin compris, n'ai-je pu la séparer de mon désir, toujours tendu vers elle ?

Comme on est seul, ici ! Voici près de quinze ans que j'y suis seul. Mais ma solitude vient de bien plus loin. Enfant, j'étais seul, fils unique. Adolescent, je fus seul chez les prêtres qui m'isolèrent le plus possible pour me rapprocher de Dieu. Homme, ayant brisé les chaînes de toutes les religions et de toutes les conventions sociales, je fus seul parmi les femmes de mauvaise vie se disputant ma force au jeu inlassable de mes muscles et des leurs... et je fus encore bien plus seul dans mon culte pour un art difficile qui faisait flamber mon cerveau ébloui au détriment de mes entrailles affamées, m'épuisait sans me satisfaire.

Puis, la solitude affreuse de la guerre où l'on était enfoui dans la bouillie des membres enchevêtrés par le massacre, dans la glaise des tranchées toute gluante de putréfaction, où tous ceux qui vous parlaient, amis ou ennemis, n'étaient jamais votre semblable, où l'on ne pouvait jamais se joindre que dans la tuerie.

Seul, charnellement, seul, intellectuellement, toujours l'unique ou le paria.

Non, mon chien, tu ne hurleras jamais aussi fort que mon secret désespoir.

Les bouches, que l'orgueil contraint au sourire, n'ont

plus de cri, parce qu'elles se sont coupé les lèvres, coupé la langue, et, la mort entre les dents, n'ont pas avoué, n'avoueront pas.

Mon chien, il pleut. Tu as dû fendre le vitrage du plafond avec tes hurlements et voici que ce sale brouillard nous coule dessus ; ou, alors, c'est moi qui pleure sur moi, sur toi, deux pauvres bêtes.

Il me faudra détruire entièrement cette effigie maudite. Elle remplit ma prison de la liberté de sa chair. Ce n'est pas elle, c'est moi, que j'ai attaché à ce chevalet de torture amoureuse, à cet arbre de la science du bien et du mal, cet arbre, cependant, sans serpent et sans fruit. Je rêve, devant lui, que la main de cette femme, fleur de velours aux cinq pétales de nacre, tord mon cœur derrière la toile, mon cœur, loque rouge palpitante d'où tombent ces gouttes chaudes.

Ah !... dormir... dormir, ne plus rêver !...

Avec de petits gémissements de compassion, Sirloup m'accompagne à l'étage. Il met ses pas dans mes pas, s'arrête quand je m'arrête, soupire quand je soupire et chaque marche de ce calvaire, qui nous monte vers l'oubli, lui arrache un sourd grognement de regret. Il pense, lui, à cette chatte à laquelle il faudrait tout de même casser les reins, puisqu'elle détruira les battements d'ailes :

— Je sais, je sais, semble-t-il me dire, mais il ne convient pas que l'autre sache ! Si c'est honteux pour un chien de hurler à la lune, c'est encore bien plus ridicule pour un homme. Nous, les monstres, nous n'avons jamais le droit de nous plaindre.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

I

Pareille à ces bateaux qui, sur l'océan, glissent,
Chaque soir appareille, au ras de l'eau, la lune
Et sa clarté la suit, comme un filet tranquille,
Où des étoiles bleues se prennent une à une.

II

Déserte immensité des grèves d'une nuit...
Tout le flot bleu du jour s'en est allé, s'il luit
Encore, ici et là, son souvenir, c'est que,
Toujours, la Voie Lactée, pareille à quelque fleuve,
Ruisselle sur son sable et retourne à la mer.
Dans cette solitude, orbe doux, au feu clair,
La lune, coquillage immense, s'est rouverte,
Et sa valve, de neige étincelante pleine,
Silencieusement a laissé s'échapper
Ses perles, maintenant tous ces astres bleutés.

III

Rapide battement d'un jour bleu sur l'hiver,
Est-ce l'azur vraiment, est-ce un oiseau des Iles,
Toute son aile encor pleine d'un pays clair
Et que le Vent des Mers, sur cette Seine, exile ?

IV

Sur les sables laissée, toute coquille garde
Dans sa valve de fleurs, dans sa neige de nacre,

En laiteuses lueurs, en frissons bleus de ciel
Le souvenir de l'eau et le reflet du sel.
Nourri depuis toujours de quelque rêve amer
Que j'aimerais laisser, sur les ans, cette mer
Des vers doux et pareils aux spires des coquilles,
Leur nacre pleine encore d'une couleur marine.

V

Tout ce que je n'ai su peindre, le rang verdi
Des grèves, un ourlet de vagues minces, puis —
Très ronde, pleine, grasse, épanouie et telle
Que les marins la voient, du haut des passerelles, —
La molle immensité de la lointaine mer,
Dans le renflement blanc et bleuté de leur chair
Un fruit de l'océan, une nacre, le gardent
Et le mollusque vert, les calmes coquillages,
Répètent mieux qu'un vers, en leurs menus échos,
Le dessin de la mer et la couleur de l'eau.

VI

Lorsque la lune en est à sa dernière phase
Et creusée, sur le ciel, ouvre une vaste voile,
Alors, on voit du bord de la nuit aux fonds bleus,
La flottille accourir des astres pleins de feux.
Légère, balancée sur sa céleste houle,
Chaque barque, vers le lointain vaisseau, fait route
Et sans doute, la lune amirale vous prend
Et vous embarque, esquifs de lumière, astres blancs,
Car la pointe de l'aube, où vole encor sa voile,
Dans sa pâle lueur ne compte plus d'étoiles.

VII

Ainsi que sous la vague il vole des dauphins
Et des risées encor dans le calme marin,
Je sais qu'il est une aile au cœur caché des choses,
L'aurai-je délivrée, abeille prise aux roses !

GUY LAVAUD.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN DES PRISONS DE PARIS

SAINT-LAZARE (1)

—

I

La prison des femmes.

En plein Paris, dans un quartier grouillant de vie, au coin du boulevard Magenta, exactement, 107, rue du Faubourg Saint-Denis, est un très vieux bâtiment avec façade à trois pavillons, où s'adosse du côté gauche l'échoppe confortable et presque élégante du dernier écrivain public de Paris ; sur l'immense porte cochère, un drapeau triste et décoloré ; au-dessus la devise républicaine : *Liberté, Egalité, Fraternité,* qui semble là une ironie ; c'est la Prison de Saint-Lazare.

Devant ces murs mystérieux, couleur de boue, il n'est pas un passant qui ne s'arrête et lorsque, vingt fois par jour, pénètrent, au pas lassé de leurs haridelles étiques, conduites par de bons vieux cochers qui somnolent, les lamentables omnibus de la Préfecture, bruns pour les prisonnières, jaunes pour les filles, — remplacés maintenant par d'énormes voitures cellulaires automobiles, — les groupes se forment et les réflexions pitoyables et gouailleuses d'aller leur train...

« Ne va-t-on pas bientôt démolir ce Saint-Lazare ? » jette à la cantonade un Monsieur qui n'a pas l'air commode et qu'on entoure pour l'écouter palabrer : « Si on savait ce qui se passe là-dedans ! Oh ! les malheureuses ! Moi qui suis du quartier, je vois constamment sortir de cet enfer de pauvres filles dont on a coupé la chevelure

pour les punir d'une peccadille ! » — « De quoi qu'elles se plaignent ? intervient Gavroche, on en fait des Jeanne d'Arc, on les met à la mode et ça n'leur coûte rien ! »

Tandis que le colloque continue et que je m'éloigne, je pense, en effet, que pendant la guerre, des chevelures brunes et blondes, en grand nombre, ont jonché le sol ; mais c'était tout simplement parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen de venir à bout des myriades de « totos » qui y grouillaient.

Lorsqu'on avance sous la large voûte, on voit à gauche un banc scellé au mur et sur ce banc, à certaines heures, toute une foule diverse et bigarrée qui attend, fixant des regards inquiets sur la porte d'en face. Il y a là des personnes de tous les âges et même, s'il faut se fier à la mise, de toutes les conditions ; certaines, un peu honteuses de se trouver en pareil lieu, cachent soigneusement leur visage ; d'autres, au contraire, des habituées sans doute, semblent à leur aise et nullement gênées. Tous ces gens attendent l'heure du parloir, ou bien sont venus apporter aux prévenues du linge et les quelques douceurs autorisées par l'Administration.

Frappant au heurtoir de la porte basse et massive, on va cette fois entrer dans Saint-Lazare ; un gardien reçoit les visiteurs et n'en déplaise à une femme de lettres qui est l'auteur d'un des milliers d'articles écrits sur Saint-Lazare, ce brave homme n'a ni sabre ni carabine, il n'est armé que de sa clé, si solide et d'une telle dimension qu'elle constituerait, s'il le fallait, une redoutable défense.

Nous sommes maintenant dans la première cour de la prison pompeusement dénommée, sans qu'on sache pourquoi, la cour d'honneur.

Nous plaçant sous le cadran solaire datant de saint Vincent de Paul, surmonté de la date « 1683 » et qui porte en exergue cette devise: *Hæc mea forte tua* — cette heure est peut-être la mienne, peut-être la tienne, — qui rap-

pelle le « Frère, il faut mourir » des Trappistes, — nous allons nous rendre compte que ce Saint-Lazare constitue une organisation complexe et que la vieille maison est restée en somme ce que toujours elle devait être de par sa tradition, c'est-à-dire à la fois une prison, un hôpital et un couvent.

Saint-Lazare comprend, en effet, deux sections absolument distinctes : un quartier Judiciaire (Ire section), qui est la prison proprement dite, et un quartier Administratif (IIe section), réservé aux filles publiques.

Toute personne arrêtée à Paris pour un motif quelconque, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme ou d'un enfant ; qu'il s'agisse d'un criminel ou d'un ivrogne, d'une voleuse ou d'une femme galante, qu'il s'agisse même d'un pauvre gosse égaré, si elle n'est pas immédiatement relaxée au poste de police, est conduite d'abord à la Permanence du quai de l'Horloge, puis, tout à côté, au Dépôt, qui est en quelque sorte le portique par lequel on entre dans le monde des prisons, où prostituées et voleuses vont donc se trouver déjà réunies.

Les diverses prostituées arrêtées par les agents des mœurs occupent au Dépôt un quartier à part et couchent la nuit au nombre de plus de 150 dans une vaste salle qui leur est réservée. Le matin, levées de très bonne heure, elles sont envoyées à la visite des médecins du Dispensaire chargés de se rendre compte de leur état de santé. A la suite de cette formalité, la plupart sont remises en liberté, mais pour une courte durée cependant, car il n'est pas rare que certaines de ces malheureuses, qui ne sont pas dans les bonnes grâces des agents des mœurs, soient ainsi arrêtées plus de cent fois par an.

Les « filles » reconnues malades doivent, au contraire, réintégrer le Dépôt, d'où, au départ de la « première calèche du Préfet », elles seront envoyées se faire blanchir à l'Infirmerie spéciale de Saint-Lazare.

Les criminelles, les voleuses, les contrevenantes de

toutes sortes quittent aussi rapidement le Dépôt pour prendre le chemin de Saint-Lazare ; elles y vont en « panier » cellulaire, mais peuvent être autorisées à s'offrir une voiture particulière.

Cahotée du Dépôt à Saint-Lazare, la voiture cellulaire s'est arrêtée devant le greffe du quartier judiciaire.

Une à une les femmes descendent sous la surveillance du garde municipal qui fait livraison de son chargement aux gardiens de la prison. Rangées en file devant le greffe, elles attendent là, anxieuses, les premières formalités de l'écrou. Il y a là des femmes de toutes les classes, de tous les âges et déjà, quoi qu'elles aient pu faire, ce troupeau misérable ne peut inspirer que la pitié.

Mais l'appel a commencé. Chaque prévenue, à son tour, est conduite au greffe. Elle décline son état civil et l'on prend son signalement. Alors, par le fameux escalier de bois gravi tant de fois par les aristocratiques prisonnières de la Révolution, la femme pénètre dans le quartier de la prévention.

La nouvelle est tout d'abord confiée aux deux gardiennes laïques spécialement chargées à tour de rôle du service de la fouille. La prévenue doit remettre à la fouilleuse tout l'argent et les objets qui lui ont été laissés au Dépôt. La plupart, comme on peut s'en douter, ne sont pas riches ; quelque menue monnaie, quelques pauvres bijoux, constituent toute leur fortune, mais parfois se trouvent des prisonnières plus huppées, des « panuches », comme on dit en argot, qui possèdent des centaines, voire des milliers de francs, et même, dans un seul cas, plus de 100.000 *francs*. Les fouilleuses ne s'en tiennent pas d'ailleurs à ce dessaisissement volontaire. Elles doivent déshabiller leurs prisonnières, fouiller leurs effets et s'efforcer d'aller à la découverte de ce qu'elles cherchent à dissimuler. C'est ainsi que très souvent les femmes arrivent à cacher dans la doublure des vêtements, dans le corset, dans les bottines, dans les coques

de rubans de chapeau, dans les manches truqués des parapluies, dans l'épaisseur de la chevelure, de l'argent, du tabac, et même, mais rarement, des armes. Pendant la guerre les femmes s'ingénièrent surtout à entrer en fraude à Saint-Lazare du tabac à priser et des cigarettes, marchandise alors très rare, même au dehors, et qui, dans la prison, atteignit le prix de 5 sous la « prise » et d'un franc cinquante la cigarette.

Du reste, malgré toute leur expérience, les fouilleuses n'arrivent pas toujours à découvrir certains objets mis à l'abri parfois en d'inviolables retraites.

Quelques marches encore à monter et la prévenue pénètre dans le guichet d'appel de la prévention, qu'on pourrait dénommer l'antichambre de la prison et que l'on désigne à Saint-Lazare sous le nom de « Pont d'Avignon », pour cette raison que tout le monde y passe.

C'est à partir de ce moment que la prisonnière va être confiée aux mains des religieuses Marie-Joseph qui, seules, sont chargées de la surveillance et de la discipline dans l'intérieur de la prison.

Après un rapide classement, les Sœurs placent les nouvelles venues dans les divers ateliers où elles sont réunies dans la journée, occupées suivant leurs capacités à des travaux de couture ou à la confection de menus objets, tels que ces insignes qui, pendant la guerre, étaient vendus sur la voie publique, lors des différentes « journées ».

Il est des ateliers affectés aux prévenues, d'autres aux condamnées.

La nuit, les prisonnières couchent à plusieurs dans des cellules qui manquent totalement de confort et où on entassait les femmes et les parasites pendant la guerre.

Saint-Lazare est une « prison d'arrêt et de correction », où ne doivent rester que les femmes qui ne sont pas encore définitivement jugées ou celles qui sont condamnées à une peine ne dépassant pas un an et un jour de prison. Dès que la condamnation est devenue définitive,

la détenue est emmenée vers son lieu de détention pénale, qui est le plus souvent la Maison Centrale de Rennes ; les prévenues forment donc le gros contingent des prisonnières.

Leur séjour y est quand même de durée très variable, allant de quelques jours à un an, voire même davantage. L'instruction de certaines affaires est en effet très longue, à ce point qu'il n'est pas rare de voir des détenues condamnées à quelques mois de prison, qu'on doit cependant relâcher immédiatement, leur détention dépassant la peine encourue.

Il n'est pas rare que les détenues épuisent aussi toutes les juridictions pour retarder la date de leur envoi en maison centrale. C'est que la qualité de prévenue permet certaines faveurs qui ne sont plus accordées aux jugées ; l'existence à Saint-Lazare est d'ailleurs infiniment plus douce qu'à Rennes ou à Montpellier, la « centrale » de cette ville ne recevant que les condamnées parisiennes dont l'état de santé exige un climat plus doux que la Bretagne.

Parmi les jugées, il est encore deux catégories de femmes qui, quoique condamnées à de longues peines, peuvent rester à Saint-Lazare. Ce sont d'abord les femmes enceintes ou nourrices, qui, d'après la loi, restent à Saint-Lazare dans des salles spéciales, avec leurs enfants, dont on ne les sépare que lorsque ceux-ci ont atteint l'âge de 4 ans. Pendant la guerre, ce quartier a abrité jusqu'à 40 enfants ; leur nombre par la suite a beaucoup diminué. Chaque année, 15 à 20 détenues accouchent à la « Maternité » de Saint-Lazare, représentée par une simple et bien modeste cellule blanchie à la chaux.

Enfin il est quelques femmes jugées qui sont conservées exceptionnellement, par décision administrative, pour assurer les services généraux. Suivant leurs capacités, on les emploie comme infirmières, contremaîtresses d'atelier, balayeuses, cuisinières, etc.

Les prévenues conservent leurs vêtements ordinaires. Les « jugées » portent une robe de droguet rayé noir et bleu, fichu d'indienne à carrés blancs et bleus, ceinture bleue et boucle de cuivre, bonnet noir.

La monotonie de la vie d'atelier est rompue par les repas, les promenades dans les cours, les visites au parloir, les entretiens avec les avocats et les consultations du médecin.

Voici le menu de la semaines, très varié, très hygiénique et... très efficace contre l'obésité.

Lundi	—	Soupe maigre	—	Haricots.
Mardi	—	» »	—	Pommes de terre.
Mercredi	—	» »	—	Pois.
Jeudi	—	» »	—	Riz.
Vendredi	—	» »	—	Lentilles.
Dimanche	—	Soupe grasse	—	bœuf et purée de pommes de terre.

Ration journalière de pain — 800 grammes.

La soupe est servie le matin à 8 heures, les légumes à deux heures de l'après-midi. Ni on ne dîne, ni on ne soupe à Saint-Lazare, où les indigestions par excès de nourriture sont exceptionnelles.

Dans les ateliers les nouvelles arrivées sont l'objet de la curiosité des anciennes : on les interroge, certaines sont des chevaux de retour qui ont vite fait de reprendre leurs habitudes. Les nouvelles, les plus jeunes surtout, sont décontenancées et toute tristes devant cet assemblage de femmes qui les dévisagent et s'expriment en un langage auquel elles ne sont pas encore accoutumées ; c'est alors le désespoir, les pleurs, les crises de nerfs ; bientôt, hélas ! tout s'apaise, la nouvelle s'apprivoise, trouve l'âme sœur qui la console et trop souvent même la déprave tout à fait.

II

Les pistolières

Le quartier judiciaire ou Prison proprement dite comprend 167 cellules, contenant 447 lits. Durant les dernières années de la guerre, l'effectif ayant atteint parfois plus de 700 femmes, on dut en coucher un grand nombre sur de simples paillasses alignées la nuit jusque dans les couloirs.

Trois cellules portant les numéros 12, 13 et 14 étaient affectées au service dit « de la pistole », supprimé depuis plusieurs années déjà.

La pistole était le quartier payant de Saint-Lazare, affecté essentiellement aux prévenues, qui évitaient ainsi la promiscuité des ateliers pendant le jour et, la nuit, de la cellule en commun.

Les pistolières étaient les grandes dames de Saint-Lazare ; elles devaient verser pour la location de leur cellule particulière *6 francs* par mois en été et *7 francs 50* en hiver. Ce supplément d'un franc cinquante représentait le prix du chauffage. Un sou par jour et pourtant l'Administration devait « s'y retrouver » ; c'était vraiment le bon temps !

La pistole n'était cependant pas à la portée de toutes les prisonnières ; il était indispensable de remplir certaines conditions pour s'offrir un tel luxe. Il fallait d'abord être ce qu'on appelle en style administratif, détenue « primaire », c'est-à-dire emprisonnée pour la première fois, ne pas être envoyée à Saint-Lazare pour délit de mœurs, obtenir l'autorisation du juge d'instruction et du Directeur, enfin posséder un avoir d'au moins 50 francs déposé au greffe en garantie.

Les locataires de la pistole se gardaient bien de frayer avec le menu fretin de l'établissement.

Avant qu'un restaurant ne soit installé dans Saint-

Lazare même, les pistolières faisaient venir leur nourriture du dehors et ne semblaient vraiment pas d'ordinaire souffrir d'un manque d'appétit.

Réunies parfois au nombre de deux, trois ou quatre, servies par une fille de service, elles passaient assez gaiement leur temps à lire, à coudre, à préparer leur défense, à parler de leurs petites affaires, à « s'épater » mutuellement ; bien qu'ayant droit à se promener dans la cour à des heures qui leur étaient réservées, elles sortaient peu, préférant rester entre elles dans l'intimité de leur « home » ; cette existence en commun faisait parfois que ces dames en venaient à vivre dans un tel rapprochement, que l'amitié se muait peu à peu en un plus tendre sentiment. J'ai connu de pauvres petites pistolières dont la maigreur, la pâleur, les traits tirés ont inspiré aux juges des sentiments de grande pitié. « Sans doute les effets du remords et du régime débilitant de la prison, pensaient-ils ; ce Saint-Lazare est décidément une bien malsaine maison ! » Nos bons juges, que la pureté de leurs sentiments rendait incapables de toute mauvaise pensée, s'apitoyaient alors et se montraient indulgents.

Le régime de la pistole portait vraiment bonheur. La plupart de ces dames, brillamment défendues par les grands Maîtres du Barreau, quittaient Saint-Lazare pour la Cour d'Assises et pour la liberté... Mais toutes n'avaient pas, bien entendu, cette heureuse fortune d'être acquittées ; alors c'était le retour à Saint-Lazare comme jugée ; plus de pistole, plus de « farniente », plus de fantaisie dans la toilette ; c'était maintenant l'atelier, la cellule en commun, la promiscuité... c'était vraiment la prison !

Des trois pistoles de Saint-Lazare, il en est une, la cellule n° 12, qui reste célèbre pour avoir donné asile aux femmes ayant acquis, par le crime, une illustre mais triste renommée (2).

(2) L. Bizard et J. Tastavin : *Les grands crimes féminins* (en préparation).

III

La dernière pistolière

Mme CAILLAUX A SAINT-LAZARE

Depuis la guerre, il n'y a plus à Saint-Lazare, en dehors de rares prisonnières politiques, de détenues privilégiées et le régime de faveur de la Pistole a été jusqu'à maintenant aboli. C'est Mme Joseph Caillaux qui, la dernière, en quittant la prison et en recouvrant la liberté, a fermé les portes de la pistole.

Mme Caillaux fut conduite à Saint-Lazare le 16 mars 1914 dans la soirée, pour avoir abattu, à coups de revolver, M. Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, qui devait mourir le même soir, peu après minuit, dans une Maison de santé de Neuilly, au cours d'une opération que tentèrent *in extremis* les professeurs Hartmann et Bernard Cuneo, assistés du Docteur Reymond, sénateur, chirurgien de la Maison Départementale de Nanterre, qui, mobilisé plus tard comme pilote aviateur, devait être glorieusement tué au cours de la guerre.

Mme Caillaux, sans passer par la Permanence et par le Dépôt, ce qui constitue dans les annales pénitentiaires et policières une rare exception, fut conduite directement, dans sa propre voiture, du poste de police à Saint-Lazare.

Elle était la troisième femme incarcérée dans cette prison pour attentat contre un journaliste.

On peut, en effet, citer comme précédent, bien que cette affaire ne présente aucune analogie avec l'assassinat de M. Calmette, le drame qui se déroula au Palais de Justice le 27 novembre 1884, où Mme Clovis Hugues tua de six coups de revolver le commis d'agence de renseignements Morin, qui la poursuivait de ses tentatives de diffamation et de chantage.

Le 24 septembre 1898, Mme Paulmier était aussi emprisonnée à Saint-Lazare pour avoir tiré toutes les balles de son revolver sur M. Ollivier, secrétaire de la rédaction de

la *Lanterne,* qui avait publié un entrefilet anonyme qu'elle jugea diffamatoire pour elle-même ainsi que pour son mari, M. Paulmier, député du Calvados.

Ce journaliste, opéré par notre ami le D[r] Gosset, l'éminent professeur de clinique chirurgicale de la Salpêtrière, alors tout jeune chirurgien à cette époque, chef de clinique du Pr Terrier, survécut à ses blessures.

Quand M[me] Caillaux arriva à Saint-Lazare, elle fut immédiatement introduite dans le cabinet du directeur, M. Estachy, qui était absent et dînait chez des amis sur la rive gauche.

La venue prochaine de la femme du ministre des Finances à Saint-Lazare lui avait été annoncée par téléphone et un gardien était déjà parti à sa recherche.

Le directeur, incrédule, se mit à rire lorsqu'on lui annonça qu'il allait donner l'hospitalité à une si grande dame.

Il pensa que la personne qui avait téléphoné cette nouvelle ne pouvait être qu'un mystificateur. Il se mit en route cependant et dut se rendre à la réalité lorsqu'il trouva M[me] Caillaux, entourée de plusieurs messieurs, installée déjà dans son cabinet et discutant avec animation.

Les présentations faites, tout de suite le problème se posa de loger le moins mal possible M[me] Caillaux.

On envisagea plusieurs solutions sans vouloir prendre de décision définitive, avant l'arrivée de M. Just, alors Directeur général de l'Administration pénitentiaire au ministère de la Justice.

Finalement on décida que la pistole 12 serait attribuée au logement de la nouvelle prisonnière et les Sœurs, aidées de filles de service, furent chargées d'aménager cette cellule et de trouver ailleurs le logement des quelques femmes qui l'occupaient déjà.

Il était dix heures du soir quand on procéda à ces mutations.

Comme les prisonnières se couchent à 7 heures, les occupantes de la pistole dormaient profondément quand on vint les prévenir qu'elles avaient à se lever et à s'habiller sans retard.

Le bruit provoqué par ce changement réveilla une partie des détenues couchées dans les cellules voisines et on juge des hypothèses qui furent envisagées, dans une maison remplie de centaines de femmes, où le moindre événement rompant la monotonie d'un règlement invariable, prend une exceptionnelle importance.

On admit vite qu'il fallait que la nouvelle venue fût vraiment une personnalité considérable pour qu'on prît à pareille heure une mesure tellement extraordinaire, que de mémoire de vieille habituée de Saint-Lazare, jamais fait aussi insolite ne s'était produit.

Comme on ne pouvait avoir aucun renseignement, les Sœurs, suivant la consigne reçue, restant absolument muettes devant les questions qui leur étaient posées, les langues ne tardèrent pas à se délier.

« C'est sans doute une comtesse russe », avança une première détenue. — Allons donc, répondit une autre, des comtesses et même des princesses russes, j'en ai déjà connu ici, car il y en a qui malgré leur titre sont dans la « poisse » et on n'a pas fait pour elles tant de chichis ; c'est certainement une femme plus huppée et plus haut placée. »

Les curieuses formèrent alors deux camps : celles qui assuraient que cette détenue était l'Infante Eulalie, au sujet de laquelle une épateuse et renseignée assura qu'elle savait pertinemment qu'elle avait eu déjà de sales histoires, et celles qui prétendaient que même pour l'Infante Eulalie on n'aurait pas hésité à la coucher,au moins pour une nuit, dans une cellule de la « ménagerie ». Ce n'était donc ni une comtesse, ni une princesse, ni même l'Infante, c'était une Reine ! Et pardienne, il n'y avait pas à hésiter, c'était Madame R. P. elle-même !

Peu à peu le bruit s'apaisa, les expulsées trouvèrent asile dans une cellule voisine où déjà d'autres femmes habitaient et ce ne furent point des rêves ordinaires qui, cette nuit-là, hantèrent le cerveau des Saint-Lazaréennes, peu habituées à se trouver si près de vraies grandes dames du vrai grand monde.

Le lendemain matin, le directeur, M. Estachy me pria, par téléphone, de vouloir bien venir de bonne heure à Saint-Lazare.

Quand j'y arrivai, j'éprouvai déjà une surprise. Je trouvai, en effet, dans la cour, toute une section en armes de la Garde Républicaine. S'attendait-on à un siège, à une émeute ? Vraiment rien ne paraissait le faire craindre. Il n'y avait devant la grande porte de la prison pas plus de curieux que d'ordinaire ; le sac de Saint-Lazare du 13 juillet 1789 ne devait pas se reproduire.

Le gardien chef me fit savoir que le Directeur était en conférence dans son cabinet avec Mme Caillaux, le Président, son mari, et un de leurs amis, avocat renommé et député.

Je montai donc directement dans mon service où mon infirmière, qui est une détenue, — puisque toutes les fonctions sont remplies à l'intérieur de la Maison par des prisonnières de confiance, — me raconta ce qui s'était passé la nuit précédente.

Elle m'avoua que tout le monde connaissait à présent la personnalité de la « nouvelle », mais qu'on ignorait ce qu'avait pu faire la femme d'un grand ministre, qui devait avoir tant de protections, pour être amenée à Saint-Lazare.

Je lui réponds, imperturbable, avec le plus grand sérieux : « Vous ne savez pas ce qu'elle a fait ? Eh bien ! je vais vous le dire : elle a volé les tours de Notre-Dame. » — « Pas possible ! » trouve à peine à répondre, stupéfaite, ma naïve « panseuse », qui me croit incapable de plaisanter dans une occasion aussi solennelle.

Mais une détenue est là qui demande à me voir : « Ah ! Monsieur le Médecin, je veux me plaindre ; depuis ce matin on ne fait plus attention à nous ; nous sommes complètement mises de côté ; même les « frangines » n'en ont que pour la dame. Ce matin, il n'y a pas eu de distribution de médicaments et on a oublié de nous conduire à la cantine pour acheter notre lait et notre tablette de chocolat. On voit bien que nous ne sommes pas des poules de luxe, nous !... »

A ce moment le Directeur, coiffé de son képi brodé des grands jours, vient interrompre cette conversation et bientôt il me présente à Mme Caillaux.

Celle-ci porte à un doigt une légère blessure produite par la gâchette trop dure d'un revolver qu'elle essayait chez Gastinne-Renette.

Resté seul avec Mme Caillaux, elle me confie que son geste est la conséquence des souffrances morales qu'elle vient d'endurer depuis que se poursuit cette campagne de presse contre le Président ; exaspérée, elle a voulu se venger et la voilà à Saint-Lazare...

Elle n'exprime qu'un désir, c'est qu'on lui donne une occupation quelconque, redoutant par-dessus tout, elle si vive et dont les heures sont d'ordinaire tellement remplies, l'oisiveté et l'inertie.

Les cellules que Mme Caillaux occupa, la pistole 12 d'abord et plus tard la pistole 13 qu'on avait fait badigeonner à neuf en son honneur, ne furent jamais, comme on l'a prétendu, ni luxueusement, ni même confortablement aménagées.

Elle coucha toujours dans un lit de prisonnière devant lequel on avait jeté une couverture de laine grise qui servait de descente de lit.

Aux fenêtres, comme rideaux, on pendit simplement des draps de coton bis ; mais le bruit qui courut qu'on avait accordé à Mme Caillaux un ameublement à sa conve-

nance est dû à un simple incident que créa la méprise d'un journaliste.

On sait qu'à Saint-Lazare les détenues travaillent groupées par catégories dans un certain nombre d'ateliers ; les condamnées sont seules astreintes au travail, pourtant même les prévenues ne demandent qu'à s'occuper afin d'éviter l'oisiveté et de gagner quelque argent.

Suivant les aptitudes des prisonnières, suivant leur profession antérieure, on leur donne soit à fabriquer de menus objets, à confectionner des sacs, à découper des étiquettes, des enseignes de carton, soit à faire de la lingerie plus ou moins fine destinée aux Grands Magasins.

Un matin dans le début de l'emprisonnement de Mme Caillaux, on vit entrer dans la cour de Saint-Lazare, plusieurs voitures d'un Grand Magasin de la rive droite qui portaient sur les côtés une banderole sur laquelle on pouvait lire : « Actuellement exposition de tapis », et qui venaient prendre livraison de la lingerie confectionnée par les prisonnières.

Un reporter qui veillait à la porte du Faubourg Saint-Denis, en quête d'une nouvelle sensationnelle à porter à son journal, interpella le conducteur en ces termes : « C'est certainement pour Mme Caillaux, ces tapis que vous portez là ? »

« Parfaitement ! » lui fut-il répondu ironiquement.

Dès le lendemain, certains journaux s'étendirent sur le scandale de l'installation luxueuse de Mme Caillaux, pour qui plusieurs voitures d'un Magasin connu avaient transporté à Saint-Lazare des quantités de moelleux tapis !

C'était là une pure légende et la cellule 12 a toujours gardé toute sa simplicité ; le seul privilège accordé à la prisonnière, sur prescription médicale, fut de mettre à sa disposition un vieux fauteuil, l'unique meuble de la maison ayant quelque valeur artistique et garé aujourd'hui dans le cabinet du directeur.

Mme Caillaux, du reste, durant toute sa détention, resta une détenue peu exigeante et parfaitement correcte. On aurait même vite oublié qu'elle habitait Saint-Lazare, si de temps en temps, on ne s'était heurté dans les couloirs à un homme mince, élégant, qu'on appelait Monsieur le Président et dont j'ai admiré parfois, avec une pointe d'envie, la souplesse et l'agilité qu'il avait su conserver pour escalader, en trombe, les escaliers, sans manifester le moindre essoufflement.

IV

Les sœurs Marie-Joseph à Saint-Lazare

Le personnel de Saint-Lazare, en dehors des médecins et de leurs internes, qui sont forcément nombreux dans une prison qui est en grande partie un hôpital, comprend en plus du Directeur et de son état-major : un service de surveillance assuré dans l'intérieur de la maison par des religieuses et pour le service extérieur, par les gardiens qui n'étant pas mobilisables, continuèrent à assurer leur emploi durant toute la guerre.

Les religieuses de Saint-Lazare, contrairement à ce qu'on a coutume de dire, n'appartiennent pas à l'ordre des filles de la Charité ou de Saint-Vincent-de-Paul, mais à l'ordre des sœurs Marie-Joseph dont la Maison-mère est au Dorat. Vêtues de noir, elles portent un triple voile noir, bleu et blanc, d'un très gracieux effet.

Les religieuses qui sont à Saint-Lazare, au nombre de cinquante, sont dirigées par une supérieure et une assistante et sont tenues à une discipline des plus sévères ; elles ont à leur disposition une chapelle particulière qui est connue comme étant la cellule où mourut saint Vincent de Paul. On y montre même avec respect une pierre usée par le saint qui, légèrement infirme et ayant une jambe plus courte que l'autre, avait l'habitude, pendant les heures où il méditait, de balancer constamment son

pied, à ce point que sa grosse chaussure cloutée finit par imprimer un sillon dans la pierre.

Malheureusement pour la tradition, saint Vincent de Paul n'a pu rendre le dernier soupir en ce coin de Saint-Lazare, pour la bonne raison que cette partie de la prison n'a été construite que près d'un siècle après la mort de l'illustre apôtre de la charité (3).

Les Sœurs se trouvent réunies à la Communauté où elles prennent leurs repas à la Chapelle ; elles se rencontrent encore au moment des courtes récréations dans leur jardin particulier situé à l'extrémité de l'établissement et où vraiment on ne se croirait plus guère en plein centre de Paris. Les Sœurs de Marie-Joseph, debout à 5 heures du matin, consacrent leur longue journée de travail au service des prisonnières ; la nuit même elles continuent leur surveillance, les cellules où elles couchent étant disséminées dans toute la prison.

Leur rôle est, on en conviendra, particulièrement difficile, car il s'agit d'imposer le respect à des femmes qui, pour la plupart, manquent totalement d'aptitudes à l'obéissance. On doit reconnaître l'influence morale considérable que les Religieuses possèdent sur les détenues confiées à leur garde et on reste étonné de voir une petite sœur encore jeune surveiller seule plus de cent femmes groupées dans un atelier et se montrant parfaitement dociles. Il est certain qu'il faut que les Religieuses s'adaptent à ce milieu spécial, qu'elles ne s'étonnent plus des façons et du langage de leurs administrées ; il en est parfois qui leur décochent les épithètes les plus grossières ; elles doivent leur répondre sinon sur le même ton, tout au moins de manière à leur faire comprendre qu'une religieuse de Saint-Lazare ne se laisse pas facilement intimider.

Il est rare que les Sœurs soient dans l'obligation de

(3) Voir *Histoire de Saint-Lazare depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par L. Bizard et J. Chapon, De Boccard, éditeur.

déférer leurs insolentes clientes à la justice directoriale et Sœur Léonide, chevalier de la Légion d'Honneur, décorée de la Médaille Pénitentiaire, qui entrée novice à Saint-Lazare, n'a jamais quitté cette prison depuis plus de 54 ans, durant sa longue et admirable carrière n'a fait punir qu'une seule détenue qui avait vraiment dépassé les bornes de l'inconvenance !

V

Les gardiens de Saint-Lazare

Les gardiens de Saint-Lazare sont de braves gens. Ce sont mes amis. Ils prennent quelquefois un petit air terrible, mais cet œil courroucé, cette voix rude, sont faits pour en imposer aux détenues. Leur colère ne dure pas ; leurs visages bien vite se détendent et s'éclairent d'un large sourire ; ces gardes-chiourmes, à qui ce nom va si mal, sont avant tout débonnaires.

Ils sont au nombre de dix, commandés par un gardien-chef, portant les galons d'adjudant, qu'on voit peu, car il s'occupe surtout des écritures, et par un premier gardien, — poste supprimé d'ailleurs depuis par mesure d'économie — dont les manches s'ornent d'une modeste sardine de sergent.

Ces gardiens accomplissent un travail assez ingrat sans trop maugréer, se contentant, comme tout bon fonctionnaire, de réclamer de temps en temps une petite augmentation et de laisser passer les jours, qui s'écoulent trop lentement à leur gré, avant d'atteindre l'âge heureux de la retraite dont ils iront jouir en quelque coin de riante campagne de la Corse, de l'Auvergne ou du Limousin, qui sont les trois principales pépinières du petit fonctionnarisme.

Les gardiens sont chargés uniquement du service extérieur. Ils gardent les portes, font des rondes, reçoi-

vent les détenues et les surveillent pendant les heures de parloir.

Ils n'ont pas libre accès dans la prison des femmes et n'y peuvent pénétrer qu'avec l'autorisation de leurs chefs, lorsqu'ils y sont spécialement appelés.

C'est alors qu'ils doivent aider à monter au cachot quelque détenue récalcitrante, ou intervenir pour rétablir l'ordre un instant troublé dans un atelier.

En vérité, les gardiens n'aiment guère avoir à sévir contre des femmes : « Avec les hommes, on y va volontiers, on peut se mesurer avec eux ; mais avec ces gueuses-là, on ne sait comment faire. Elles ont beau être des « pas grand'chose », ce sont des femmes tout de même. On ne peut pas taper dessus ; dès qu'on cogne un peu, ça crie comme des putois, bien qu'on fasse attention à ne pas toucher aux estomacs, de peur des conséquences. Et puis, les femmes, c'est traître, ça a des coups que n'ont pas les hommes; ça griffe, ça vise aux yeux, faut toujours se méfier... »

Pendant que mon ami gardien me parlait ainsi, il me revenait à la mémoire l'histoire d'un de ses vieux collègues, aujourd'hui retraité, qui fut appelé un jour pour remettre du calme dans un atelier en révolte, d'où les habitantes avaient déjà chassé la Sœur surveillante et qui menaient un tel vacarme qu'un homme vigoureux était seul capable d'en venir à bout.

Notre garde pénètre donc au pas de charge, fonce courageusement sur le groupe qui lui paraissait le plus excité ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il est saisi par vingt mains nerveuses qui le secouent, le renversent, le terrassent, et tandis qu'il est ainsi solidement maintenu, tout de son long étendu, en un tournemain, le voilà délesté de ses habits qui l'un après l'autre passent par la fenêtre. Alors ces furies lui font subir un dur passage à tabac, s'en prenant spécialement aux organes les plus sensibles, sur lesquels elles insistent avec une

cruelle brutalité; chantant, riant, échevelées, les révoltées tournent en une ronde folle autour du malheureux supplicié qui dans son ridicule accoutrement pousse de tels hurlements qu'on se précipite enfin pour le délivrer.

Je donnai mes soins à mon malheureux ami ; à quelques jours de là, son état s'était déjà sensiblement amélioré et pourtant je le trouvais inquiet et triste quand même ; il était pensif et tandis que ses yeux se fixaient avec une tendre convoitise vers sa compagne, rougissante un peu, il me fit son aveu :

« Faut que je vous le dise, Docteur, j'ai confiance, ma blessure guérira, mais ce qui me fait de la peine, c'est quand je pense à ma petite femme. Ça reviendra-t-il ? Ça sera-t-il comme avant ? J'ai si peur de rester « émasculé » ! C'est qu'elle est jeune encore, ma petite bourgeoise ! »

Je le rassurai de mon mieux et les événements me donnèrent raison. Un an plus tard à peine, la cloche d'argent de Saint-Lazare carillonnait joyeusement un baptême !

VI

La guerre

Parmi tant de femmes privées de liberté, l'annonce de la mobilisation et du départ des hommes aux armées allait provoquer de bien pénibles scènes et de respectables désespoirs !

Le parloir où d'ordinaire, à travers deux séparations grillagées, vingt couples hurlent dans toutes les langues, s'égosillant pour se faire entendre et d'où monte comme le chant d'une étrange volière, paraît presque silencieux maintenant ; des deux côtés de lourdes larmes tombent et brouillent les regards, des mains fiévreuses se cramponnent aux barreaux ; en pleurant, on s'adresse des encouragement, des consolations, des recommandations, et les bons gardiens permettent volontiers que le poilu qui

s'en va vers son incertaine destinée et les malheureuses sur qui les lourdes portes de la prison vont de nouveau se refermer, puissent, malgré toutes les défenses, s'étreindre et se donner un long baiser... qui pour beaucoup sera le dernier !

A peu de semaines de là, un matin, pendant ma visite, j'étais appelé en toute hâte dans un atelier. J'y trouvais une femme étendue, livide, en syncope ; elle tenait crispé dans sa main un papier, à l'en-tête de la mairie voisine, où on lui annonçait la mort glorieuse de son homme au champ d'honneur !

Autour d'elle, toutes ses compagnes gardaient un religieux silence.

Agenouillée auprès de la tribune, une Sœur, à haute voix, priait.

Avec une sincère émotion, avec un réel sentiment de respect, je saluai cette prisonnière, une coupable, sans doute, mais que grandissait son sacrifice et que réhabilitait son malheur !

Nous sommes aux jours d'angoisse de la fin d'août 1914. La Belgique, le Nord de la France sont envahis avec une vertigineuse rapidité, les Boches dévalent chaque jour *nach Paris !* La nuit, en prêtant l'oreille, on entend là-bas, pas très loin, le bruit sourd de la canonnade.

Un samedi matin, la veille du début de la bataille de la Marne, quel fut mon étonnement de voir alignés, dans la cour de Saint-Lazare, trois immenses autocars ; tout de suite j'appris qu'on avait décidé, pour éviter d'avoir, en cas de siège, à nourrir des bouches inutiles, d'éloigner de Paris et de transférer à la Maison Centrale de Rennes, une grande partie des condamnées.

J'assistai à ce départ et j'entends encore ces femmes qui, en franchissant la porte de la prison, chantaient à tue-tête la Marseillaise.

Les voitures se rendirent à la gare Montparnasse où

plusieurs wagons spécial ment réservés furent accrochés à un train militaire. On entassa les prisonnières dans des compartiments d'ancien modèle, sans couloirs, ce qui rendait la surveillance, confiée seulement à quatre gardiens et à deux gardiennes, presque illusoire et même impossible.

Le voyage dura plus de 48 heures, pendant lesquelles le train dut s'arrêter à chaque station, voire même en pleine voie, afin de laisser passer les convois militaires.

A chaque arrêt les détenues et les braves poilus, qui ne s'attendaient pas à l'aubaine de voyager en si aimable compagnie, ne manquaient pas de descendre, dans un mélange et un désordre indescriptibles, devant les gardiens impuissants, qui se voilent encore la face en pensant à ce que leurs yeux ont vu...

On prévoyait donc qu'à l'arrivée à Rennes, c'est à peine si on retrouverait la moitié et peut-être moins encore des voyageuses qui pouvaient si facilement s'enfuir et brûler la politesse à l'Administration pénitentiaire.

Or, à la grande surprise des gardiens, le convoi entier arriva à Rennes, sans qu'il y ait une seule manquante à l'appel !

Ce départ avait quelque peu dégorgé Saint-Lazare ; les détenues, peu nombreuses, qui n'étaient pas du voyage de Rennes, se trouvaient maintenant à l'aise dans les cellules et les ateliers.

Il ne fallut pas longtemps, hélas ! pour que l'effectif se renforçât de nouvelles recrues. Bientôt, en effet, on nous confia les jeunes détenues de Fresnes, ayant de 12 à 18 ans, petites filles très vicieuses, qui en savaient sur bien des points infiniment plus que beaucoup de grandes personnes et chez qui il me fut permis de constater que l'avarie n'attend pas toujours le nombre des années, car un cinquième d'entre elles étaient déjà « nasi » pour em-

ployer l'expression consacrée sur les boulevards extérieurs.

Mais ce jeune troupeau ne vint pas seul combler les vides. Bientôt Saint-Lazare se remplit à nouveau, à ce point même que ce fut vite l'encombrement. En 1916 et jusqu'à la fin de la guerre on ne savait vraiment où loger tout ce beau monde.

Je m'effrayais un peu en pensant aux ravages que pourrait faire, dans une population si dense, une épidémie de fièvre typhoïde ou de grippe, par exemple. Mais mes inquiétudes se calmèrent en me souvenant que Saint-Lazare, très largement aéré, s'est trouvé jusqu'ici mystérieusement à l'abri de toute épidémie sérieuse.

La première personne qui nous demanda l'hospitalité, sans doute contre son gré, pour un délit qu'elle n'aurait jamais commis s'il n'y avait pas eu la guerre, fut une jeune femme, mère de famille, portant un nom honorable et qui, malgré sa fortune, malgré sa charité bien connue envers les déshérités, avait accepté trop facilement et bien imprudemment les gigots et les filets de bœuf dont l'encombrait un ami haut placé qui « empruntait » toute cette viande au Service de l'Intendance.

Cette jeune et agréable détenue, que nous devons citer parce qu'elle fut une des premières femmes internées à Saint-Lazare pour un délit de guerre, expia un peu sévèrement son amour abusif du régime carné par deux ans de prison.

Bientôt nous arriva tout une compagnie de « Bochesses » appartenant au Service sanitaire allemand, qui s'étaient montrées vraiment trop inhumaines envers nos blessés prisonniers et que le succès de nos armes avait plus tard refoulées dans nos lignes.

Admirablement équipées, elles n'étaient ni jeunes, ni jolies, en faisant cependant exception pour la Fraulein pharmacienne, assez accorte et de visage agréable.

Les bonnes Sœurs de Saint-Lazare ne purent s'empêcher de reconnaître la piété de ces ennemies ; à ce point de vue, elles les auraient presque volontiers citées en exemple, bien que protestantes, lorsque chaque soir leurs voix s'élevaient et qu'avec ferveur, voire même avec une certaine passion, elles chantaient leurs cantiques, toujours les mêmes.

Or, un soir que je me trouvais là, je voulus, moi aussi, écouter ces chants et quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis au lieu de « lieder » sacrés, s'élever le *Deutschland über alles* suivi de la *Wacht am Rhein... !*

Sur le champ, je mis les Sœurs au courant et leur expliquai leur méprise. Elles en furent toutes remuées, et c'est avec indignation qu'elles donnèrent l'ordre de remplacer à l'avenir tous les chants, quels qu'ils soient, par de silencieuses méditations.

Maintenant c'est une Française qui nous arrive, une bonne grosse fille de la campagne, que je fis tout de suite envoyer à l'infirmerie, après lui avoir d'urgence prescrit un long bain, car elle était vraiment dans un état indescriptible de saleté.

Dès qu'il me fut possible de l'examiner de plus près, je constatai que cette pauvre fille était atteinte de la collection complète de ce que certaines gens appellent encore les mauvaises maladies.

C'est alors qu'elle nous expliqua qu'elle avait pu venir jusqu'à Paris après la délivrance de Reims et que si elle était dans un si piteux état, c'est qu'elle avait été violée par tant de boches qu'elle en avait oublié le nombre.

Mais la fille est sournoise et comme à quelque temps de là nous constatons que son récit varie sensiblement d'un jour à l'autre, brusquement je lui demande combien elle se faisait payer par les boches pour leur accorder ses faveurs.

« Oh ! presque rien, Monsieur ; ils se mettaient à cinq pour me donner à peine trois marks. »

Cette révélation, je l'avoue, diminua mes sentiments de pitié et je pensai que, dans l'état où elle se trouvait, cette grosse paysanne avait dû rendre largement la monnaie de leur pièce à ses tristes amoureux, qui auront sûrement gardé de cette rencontre de douloureux et cuisants souvenirs.

§

Depuis 25 ans que je fréquente les sombres couloirs de Saint-Lazare, j'ai connu beaucoup de criminelles et je dois avouer que quelques-unes étaient fort distinguées, appartenant même au meilleur monde.

Il s'agissait d'ordinaire de crimes dits « passionnels »: un mari dont on avait à se plaindre, ou tout simplement gênant qu'on faisait disparaître en l'exécutant avec un mignon browning que tant de femmes portent dans leur réticule — sait-on jamais ce qui peut arriver ! — où il voisine trop souvent avec le bâton de rouge, la boîte à poudre et le petit miroir.

Ces affaires étaient, aux Assises, sans gravité.

Une femme jeune et jolie, drapée dans ses voiles de veuve, pleurant à fendre l'âme, sachant tomber en syncope au moment opportun ; une émouvante plaidoirie d'un grand Bâtonnier montrant que l'existence de la malheureuse n'avait été qu'un long martyre par la faute de ce chenapan de mari, le vrai coupable ! Aucun jury n'y résistait ; c'était l'acquittement suivi, parfois, d'un somptueux engagement de music-hall, voire d'un riche mariage.

Mais les temps ont changé ! « C'est vraiment curieux, me disait assez récemment, d'un petit air dépité, une jeune criminelle, d'ailleurs antipathique et sans beauté, mais depuis la guerre les hommes sont devenus bien terre à terre ; plus de galanterie ; c'est à peine s'il m'est parvenu trois lettres d'amour en un mois, tandis que Mme Steinheil, paraît-il, en recevait chaque jour par douzaines. C'est à n'y rien comprendre ! »

En vérité, il semble, en ce moment, que le crime passionnel soit moins en vogue et n'intéresse plus. On tue pour de l'argent, on tue par vengeance politique, mais l'amour s'est assagi, il a cessé d'être sanguinaire et ses flèches ne sont plus meurtrières.

Depuis 1900 jusqu'à la guerre, Saint-Lazare n'a abrité dans ses murs qu'une seule condamnée à mort pour crime de droit commun.

C'était une Catalane qui vendait de l'ail du côté de Saint-Ouen, son modeste commerce lui suffisait pour vivre, lorsqu'une autre femme, vendant moins cher le même article, vint la gêner jusqu'à la ruine dans ses affaires. Une haine implacable naquit entre les deux concurrentes, à ce point qu'à la suite d'une discussion violente, notre Catalane tua net, d'un coup de « navaja », la nouvelle venue.

Devant le jury la tenue de l'irascible commerçante fut déplorable et lorsque le Président lui demanda si elle regrettait son acte, elle répliqua, avec colère, dans son jargon, qu'elle n'avait qu'un regret : c'est de n'avoir pu « étriper » aussi les enfants de la victime.

Cette réponse imprudente lui valut la peine capitale, qui fut bientôt commuée en 20 ans de travaux forcés.

Mais voilà la guerre et les espionnes ; l'aspect de Saint-Lazare va singulièrement changer.

Les espionnes habitaient un quartier spécial, du côté de ce qu'on appelle la Ménagerie, où elles étaient mieux isolées. Parmi elles six furent condamnées à mort et quatre fusillées à Vincennes, la dernière seulement après l'armistice.

Pendant la guerre, seule la femme Ducimetière, malgré son nom et grâce à sa jeunesse — elle n'avait que 20 ans, — obtint d'être graciée.

De même, après l'armistice, la complice de la femme Aubert, dans l'affaire de la *Gazette des Ardennes*, vit

sa peine de mort commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Marguerite Francillard, la femme Tichelly, fille Dufays, la femme Aubert, qu'on fit — cruauté inutile — attendre neuf mois après sa condamnation pour l'exécuter, enfin et surtout, Mata-Hari expièrent leur crime au polygone de Vincennes !

VII

Une révolte à Saint Lazare

Les espionnes, hélas ! si elles retenaient davantage l'attention, n'étaient pas seules à Saint-Lazare, où il y avait au contraire très nombreuse compagnie. Pendant les deux dernières années de guerre surtout, les paniers à salade, pleins à craquer, amenaient plusieurs fois par jour des fournées d'avariées et de voleuses de tout acabit.

Les Sœurs levaient les bras au ciel, ne sachant plus où loger toutes ces nouvelles venues. Les cellules étaient à ce point encombrées qu'on devait chaque soir disposer des paillasses dans les couloirs, dans tous les coins.

Il fallut bientôt, par ces temps de restriction, pour nourrir tout ce monde, modifier l'ordinaire, diminuer la ration de pain et remplacer le riz, les lentilles et les haricots, qui étaient devenus aliments de luxe, par des produits moins coûteux et moins rares.

On usa et on abusa de la purée de fèves, que ces dames ne goûtaient guère et qui ne peut passer vraiment pour constituer un de ces mets succulents dont s'enorgueillit la cuisine française. Un jour même, alors que les prisonnières se rendaient, correctement alignées, au réfectoire, le bruit courut qu'on allait encore « bouffer de ces sales fèves » ; les réclamations régulières étant restées sans écho, la révolte gronda ; très surexcitées, les Saint-Lazaréennes refusèrent de se rendre au réfectoire, quittèrent les rangs malgré les objurgations des Reli-

gieuses et se répandirent à grand bruit dans toute la Maison, claquant les portes derrière elles, menaçant de tout briser et de tout brûler.

Le corps d'armée des dix gardiens fut mobilisé, on dut même faire appel au renfort de la police et ce fut, pendant plusieurs heures, une *guerilla* de porte en porte, de recoin en recoin, de cellule en cellule. Force resta à l'autorité et bientôt, assez penaudes, nos pétroleuses-antifévistes se trouvaient verrouillées dans les cellules ; la diète, ce soir-là, remplaça la purée de fèves, qu'on leur resservit le lendemain et que ces dames trouvèrent exquise.

Ce fut le seul acte d'indiscipline qui marqua ces temps troublés. L'ordre, la tranquillité ne cessèrent ensuite de régner ; on ne se disputait même plus, c'était l'union sacrée, on pensait aux Poilus !...

VIII

Saint-Lazare sous les gothas

Les divers engins que les Allemands lancèrent sur Paris, bombes, obus et torpilles des taubes, des zeppelins, des gothas, des berthas, causèrent des dégâts plus ou moins importants dans le voisinage de la prison de Saint-Lazare, située à proximité de la gare du Nord et surtout de la gare de l'Est, particulièrement visée. Jamais pourtant aucun de ces engins n'atteignit directement la prison où plus de mille personnes étaient enfermées.

Ce fut à cent mètres à peine de Saint-Lazare, devant la gare de l'Est, que tomba, un samedi matin, vers 7 heures, le premier obus de la Bertha, qui fit plusieurs victimes.

Quelques jours auparavant, vers une heure de l'après-midi, avait eu lieu la terrible explosion de la Courneuve, due peut-être à un premier essai, à un tir de la Bertha encore trop court pour atteindre Paris, qui causa le bris

de plus de la moitié des vitres de Saint-Lazare, terrifiant à ce point les détenues qu'elles crurent leur dernière heure venue et que les Sœurs, peu rassurées elles-mêmes, eurent grand'peine à les rassurer.

Dès que les incursions des gothas se renouvelèrent, nous dûmes nous préoccuper, le Directeur et moi, de chercher à mettre à l'abri les détenues. Les vieilles cryptes voûtées de Saint-Lazare servant de caves n'étaient pas malheureusement assez vastes pour qu'on pût y abriter tous les habitants de la prison, c'est-à-dire plus d'un millier de personnes ; une de ces caves servit donc de refuge pour les familles des employés et des gardiens, tandis que, dès l'alerte, on faisait descendre dans l'autre cave contiguë les détenues enceintes et les enfants accompagnés de leurs mères. Cette cave était chauffée et plusieurs petits lits permettaient d'y coucher nos plus jeunes pensionnaires.

Quand la sirène retentissait, toutes les autres détenues étaient autorisées à descendre au rez-de-chaussée de la prison, plongée dans une complète obscurité ; c'était un curieux et impressionnant spectacle que d'apercevoir tout le long des couloirs, à la lueur rapide d'une lampe électrique de poche, ces groupes de femmes accroupies, entourant et semblant demander protection aux Religieuses qui priaient à mi-voix.

Parfois une détonation plus forte, faisant trembler la vieille Maison sur ses assises heureusement encore solides, était suivie de quelques cris d'effroi ; mais jamais pourtant aucune panique, ni même aucun désordre ne se produisirent et quelques minutes à peine après la sonnerie de la « berloque » tout Saint-Lazare était rendormi déjà !

Le premier coup de canon annonçant que l'armistice était conclu, que la terrible guerre était enfin terminée, donna lieu, dans les ateliers, à une formidable explosion de joie. Les femmes, debout, trépidantes, chantaient la

Marseillaise, la *Madelon* et des cantiques tout à la fois, et je me souviens d'une jeune Sœur toute pâle et tellement émue elle-même que, pendant plusieurs minutes, elle ne tenta même pas de rétablir l'ordre. Elle s'agenouilla enfin. Toutes les détenues l'imitèrent et une prière s'éleva, fervente, nerveuse, saccadée, entrecoupée de rires et de sanglots...

Dr LÉON BRISARD

Médecin de Saint-Lazare.

LE CHEVALIER DE LA MORLIÈRE

Il voudrait mordre et ne fait qu'aboyer.

« Ce chevalier de La Morlière qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l'épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point, et qui semble adresser un défi à tout venant, que fait-il ? Tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur ; mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton, élevez-le. Montrez-lui votre canne, ou appliquez votre pied entre ses fesses ; tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris ? D'où vous le savez ? Lui-même l'ignorait le moment précédent ; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé. Il avait tant fait les mines, qu'il se croyait la chose... » On aurait peu à ajouter à ce piquant portrait du chevalier de La Morlière, tel que l'a buriné Diderot, avec sa verve accoutumée, dans l'incomparable *Neveu de Rameau*, pour l'avoir vu, traînant de café en tripot, parmi la cohue des parasites, autour de son immortel raté. A première vue, la caricature paraît excessive : mais dès qu'on a pris la peine de jeter un coup d'œil sur la peu édifiante vie de ce quidam, qui par hasard fit un petit chef-d'œuvre, il faut bien convenir que le croquis est d'une bonne encre et résume assez proprement, sous le couvert du parfait mépris, l'opinion qu'a pu donner de lui, à ses contemporains peu difficiles

cependant en matière de moralité, le frivole auteur d'*Angola*. Et tout ce qui nous reste à dire de ce curieux personnage n'est que pour servir de pièces justificatives au médaillon de Diderot.

Jacques Rochette de la Morlière naquit à Grenoble, en 1719, d'une très honorable famille de robins : son père était conseiller du roi, et membre de la Chambre des Comptes de cette ville. Le chevalier lui eût sans doute succédé dans cette charge si, dès le plus jeune âge, son particulier mauvais génie ne l'avait détourné du chemin du droit et poussé à quelques folies dont la sanction nécessaire fut de faire engager l'hurluberlu aux mousquetaires noirs du roi. Il n'y devait pas demeurer longtemps, et Collé nous apprend, sans plus, qu'il en fut chassé pour des causes déshonorantes. Voilà M. de La Morlière à Paris, et sur le pavé. Peu de scrupules, du bagout, un vif intérêt pour les dames, le désir de faire parler de soi, le besoin de vivre et de vivre bien, quelque amour au fond de la gloire, de la jactance et du jabot, ce qu'il faut de culture aussi pour se croire orné de génie et prétendre au nom d'homme de lettres, un ton tranchant, cursif et désinvolte, une épée qui vous bat aux jambes pour vous rappeler à tout moment qu'on possède un argument assez redoutable à l'appui de son opinion si, par cas, un contradicteur imprudent ose être d'un avis différent du vôtre, devant les badauds du parterre ou les discoureurs du Procope : tel est-il permis d'imaginer le chevalier en sa jeunesse parisienne, appuyé au bord d'une loge et parlant haut pendant la pièce qui se joue, tout en caressant une demoiselle du monde, l'esprit preste et le nez au vent, le Christ du Portugal brinqueballant sur la poitrine et peu d'argent dans le gousset. Il serait injuste pourtant de ne voir qu'un galant escroc dans le personnage : il a bien son mérite à lui, et s'il se gâte par la suite, au point de tomber au plus bas, ce devait être, par le ton, en dépit de trop d'assurance, un

petit maître assez bien capable de plaire (1), environ 1745, comme il n'avait que vingt-six ans et qu'il écrivait *Angola*. Ce n'est pas un livre éclatant, ni d'une grande profondeur : mais l'esprit en est fin, léger, le tour vif, le piquant aimable. Voilà le fruit du siècle, capable d'avoir donné un tel vernis de politesse à des coquins. Le chevalier de La Morlière aurait bien dû s'en tenir là.

Son génie pourtant l'appelait ailleurs. Se croyant fait pour le théâtre, il en voulut tâter aussi, tant en qualité d'auteur qu'en celle de critique. Cinquante ans durant, on ne le vit déloger des Italiens ou de la Comédie-Française, réussissant parfois à se faire jouer, par la crainte qu'il savait inspirer, et ne connaissant d'ailleurs que des chutes, ainsi qu'on le verra plus loin ; mais surtout exerçant dans ces deux théâtres, et principalement à la Comédie, une sorte de ministère despotique, par le droit qu'il s'était arrogé de distribuer publiquement le blâme ou l'éloge à l'égard des spectacles nouveaux. En ces temps-là l'intrigue avait pouvoir sur les talents. Point de spectacles sans cabale ; autant de représentations, autant de batailles rangées. Le chevalier de La Morlière vit le parti qu'il pouvait tirer d'un peu d'audace et prit l'état de cabaleur. Donnait-on une pièce nouvelle, il occupait le parterre avec ses gens, à cet effet recrutés au Procope, et, flanqué d'auteurs faméliques ou de gazetiers sans quibus, dès avant le lever du rideau s'installait sur ses positions. S'agissait-il de l'ouvrage d'un ennemi, la tragédienne avait-elle déplu à ce censeur, dès le premier

(1) « Le chevalier de la Morlière n'était ni un homme d'esprit ni un homme sans esprit. Il s'était fait un jargon hardi et singulier qui avait une sorte d'éclat. Avec une physionomie commune, il avait dans le maintien et dans les manières je ne sais quoi qui ne l'était pas. Ce qui frappait particulièrement dans son air et dans son ton, c'était l'audace. Toute sa littérature se bornait à la connaissance du théâtre et des romans... Il tirait de son roman d'*Angola* toute sa considération, il en avait fait l'époque de laquelle il datait tous les événements de ce siècle ; c'était son hégire. Il prétendait d'ailleurs que la vérité des peintures qu'offrait son ouvrage lui avait fait des tracasseries à la Cour et que la Duchesse de D.... ne lui avait jamais pardonné... » (Briasson, *Nouvelle Correspondance*.)

vers, La Morlière opinait à voix haute, coupait, sifflait, interrompait, faisait du bruit ; sa clique emboîtait le pas, la discussion remplissait la salle, et le spectacle en était gâté. Le chevalier intimidait : il avait la menace facile, sa tyrannie était sans frein. A qui se pourrait étonner qu'un tel gêneur ait pu en imposer si longtemps, Metra, par un mot de sa *Correspondance,* livrera la raison principale qui en assure la durée : le chevalier de La Morlière parlait fort. « Il avait dû une espèce de célébrité à la prépondérance que la force de ses poumons et l'énergie de ses mouvements lui ont donnée longtemps dans le parterre. » On a vu de ces rodomonts (2). Comme on le savait dangereux, toujours la main sur la poignée de son épée, il arrivait qu'on le payât pour qu'il se tût, et Voltaire lui-même, qu'il défendait avec ardeur, parfois lui fit remettre quelque argent. Non content d'empêcher les spectateurs d'écouter et les comédiens de se faire entendre, dans tel ouvrage qui n'avait pas eu l'heur de lui plaire, La Morlière prétendait encore justifier de ses sévérités par ses écrits, et l'on a de son style maints pamphlets d'apparence critique, où tour à tour il dit leur fait à Crébillon, à Marmontel, voire à Voltaire, dans ses *Observations sur le duc de Foix,* sa *Lettre sur les Héraclides,* et ses *Réflexions sur Oreste.* Les auteurs ni les comédiens n'étaient point les seuls qui eussent à trembler devant ce juge cavalier : il s'en prenait aussi au bon public, qui put lire à son tour de *Très humbles remontrances à la cohue au sujet de Denys le Tyran,* du

(2) La *Nouvelle Correspondance* de Briasson et les *Tablettes d'un curieux* (Bruxelles, 1789) expliquent fort bien l'autorité du personnage : « Il jugeait d'un trait l'ouvrage nouveau, annonçait le succès ou la chute de la pièce de théâtre qu'on préparait, racontant l'anecdote du jour ou de la nuit, en inventant lorsqu'il n'en savait pas ou qu'il en avait besoin pour ses vues. Tranchant sur tout, il parlait avec la même familiarité d'un bon livre qu'il n'était pas en état de lire ou d'un homme en place qu'il n'avait jamais approché ; un ton moitié d'homme du monde et moitié d'homme de lettres donnait un certain poids à ses paroles ; et je ne sais quel ordre étranger, dont il cachait avec soin la croix et étalait avec le même soin le cordon, complétait le charme. On sent combien tout cela pouvait imposer... »

sieur Marmontel, où l'auteur était menacé du bâton et le public appelé « tas de sots ». Mais l'illustre Mlle Clairon devait avoir la gloire de mériter la plus longue animadversion du chevalier. Avait-elle refusé ses faveurs à l'ancien mousquetaire dans le temps qu'il était en exil à Rouen, où elle-même, débutante, occupait la scène ? Ou, tout simplement, décliné de moins galantes et plus pratiques offres de services ? On ne sait au juste : mais La Morlière paraît avoir nourri une haine farouche pour cette pathétique tragédienne. Lorsque Le Kain fit ses débuts, en 1750, à la Comédie, et eut en cette occasion à subir l'effet de l'antipathie de sa camarade, La Morlière se trouva juste à point nommé pour servir les ressentiments du tragique, et passa pour être l'auteur de la lettre que Le Kain ne craignit point de rendre publique, où il était parlé fort impertinemment de celle que la chronique ne désignait déjà (depuis le libelle de Gaillard de la Bataille) que sous le sobriquet de Frétillon. La querelle n'allait pas tarder à s'envenimer. Mlle Clairon, à qui les amis puissants ne faisaient pas défaut, sut mettre le lieutenant de police dans son jeu, et tel soir que l'on devait donner, à la Comédie, la première représentation de *Tancrède*, la cabale étant annoncée, le chevalier de La Morlière vint prendre place au parterre, prêt à manifester à belle voix, quand il se vit guetté de près par deux gaillards déterminés. Au premier bruit qu'il se permet, ces voisins le serrent. Il veut protester, sa voix est couverte ; siffle-t-il, les deux sbires éclatent en applaudissements. C'étaient deux exempts de police placés là pour faire taire le drôle et contre-battre sa musique. Voilà M. de La Morlière bien surpris. Mais bientôt, changeant de tactique, voyant qu'il n'était plus loisible d'interrompre ou de siffler, à la représentation de *Blanche et Guiscard*, de Saurin, il prit le parti de bâiller et bâilla si bien, si longuement, si désespérément, avec un tel air de chagrin, que le bâillement se communiqua aux

voisins, dont la pièce fut trouvée ennuyeuse et tomba (3).

Clairon obtint que l'accès de la Comédie fût interdit à son ennemi, sinon elle se retirerait. La Morlière en appela devant le public. Il eut sa revanche : on le voit un moment titulaire de la gestion des billets pour le parterre. Et plusieurs fois même, il réussit à être joué par les comédiens français et italiens. On peut entendre qu'il le fut dans les deux sens : car ses divers essais churent à plat, au grand divertissement des auteurs qu'il avait bafoués et des spectateurs dont il avait avec impunité si souvent troublé les plaisirs.

Collé, dans son *Journal* si amusant, ne nous laisse aucune illusion sur le talent dramatique de notre aristarque. « Les Italiens, dit-il, donnent la première représentation du *Gouverneur,* comédie en 3 actes en prose du chevalier de La Morlière ; c'est l'auteur d'*Angola,* petit roman plein de jargon et dénué de situations et de faits, qui parut il y a quelques années et eut quelque succès. Sa comédie ressemble assez à son roman ; il n'y a pas deux scènes dans toute sa pièce... Les détails ne sont pourtant pas absolument sans esprit ; mais ce n'est point l'esprit de la chose, au contraire.... Ce chevalier de La Morlière est fils d'un maître des comptes du Parlement de Grenoble, qui est bon gentilhomme à ce qu'on dit. C'est un mauvais sujet qui a été chassé des mousquetaires pour des causes déshonorantes à ce qu'on prétend ; c'est, ajoute-t-on, un homme qui ne parle que de coups d'épée, jusqu'au moment qu'on lui donne des coups de bâton... » Et Collé de citer ce quatrain qui court :

On vous sait bon gré, La Morlière,
Vous qui condamnez tout auteur,

(3) C'est la *Chronique scandaleuse* qui nous apprend cet amusant détail du sifflet remplacé par le bâillement. Comme La Morlière se décrochait les mâchoires, la sentinelle préposée à sa surveillance crut devoir l'avertir qu'il avait à bâiller sans bruit. « Comment ! mon ami, s'écrie La Morlière, vous qui paraissez un homme de sens et qui avez l'habitude du spectacle, est-ce que vous trouvez cela beau ? — Je ne dis pas cela, répond le soldat, mais ayez la bonté de bâiller plus bas ! »

D'avoir produit le *Gouverneur*
Pour vous donner les étrivières...

La Créole ne réussit point davantage ; Fréron en trouvait le spectacle affligeant et le dit dans *L'Année littéraire* (tome V) : « M. de La Morlière, ce juge redoutable qui tient dans ses mains, à ce qu'il dit lui-même, les destinées de toutes les pièces de théâtre, n'a pu sauver la sienne du naufrage. »

Les acteurs durent même se retirer avant la fin, devant une manifestation du public assez inattendue : pour rendre à La Morlière la monnaie de ses précédentes cabales, ses spectateurs imaginèrent d'applaudir, depuis le lever du rideau, chaque réplique, si violemment que la représentation ne put se poursuivre. La manœuvre n'était pas nouvelle. La Morlière en avait déjà subi le contretemps lors de l'unique représentation de son *Amant déguisé*, quelques années auparavant : « Pièce si ennuyeuse, dit encore Collé, que par des claquements de mains ironiques, le parterre empêcha qu'elle ne fût achevée... »

Le chevalier de La Morlière crut beaucoup faire pour sa gloire de s'en prendre au fameux Fréron, et lança contre lui un libelle intitulé le *Contrepoison des feuilles*. « Ce grand homme, fait observer Grimm, ne sait pas que les libelles ne déshonorent que leurs auteurs... » Le piquant est que La Morlière envoya d'abord le manuscrit de son factum à son censeur, en lui offrant de ne pas l'imprimer si Fréron voulait bien revenir à un sentiment plus favorable de ses ouvrages. Fréron, qui a consigné le fait dans ses *Confessions*, ne répondit point, et La Morlière lança son brûlot, qui dut faire plaisir à Voltaire. Mais une épigramme du temps pose drôlement ce problème :

Or dites-moi, pour le divin Voltaire
Lequel doit être un plus sensible affront
D'être prôné par La Morlière
Ou déchiré par la main de Fréron ?

§

Cabaleur à gages, écrivain sifflé, maître chanteur doublé d'un spadassin, il n'a point manqué au chevalier de La Morlière d'avoir eu, avec la police (à laquelle il finit peut-être par appartenir, si l'on en croit M. Uzanne) quelques démêlés pour affaires de mœurs, sans doute compliquées d'escroqueries.

Déjà, la publication des *Très humbles remontrances à la cohue* et des *Lauriers ecclésiastiques*, ouvrage des plus médiocres, sans talent, style ni esprit, où, sous le couvert de l'anonymat, il avait dévoilé les galantes prouesses de l'abbé Terray, avaient valu au chevalier d'éveiller sur son compte la curiosité du guet. Un premier rapport de police (4) le désigne pour l'auteur des *Remontrances*, et ajoute assez méprisamment : « On lui attribue déjà le roman d'*Angola*, mais ce n'est guère vraisemblable ; ce livre est trop bien écrit... » Un second observateur donne cet autre renseignement, qui situe aussitôt notre homme dans l'aventureuse région de la galanterie ambulante : « Ce déréglé n'a pas de domicile à lui ; il demeure rue des Postes, chez la fille Robustel, sa maîtresse... » Mais voici mieux : l'affaire Fleury.

Une dame Louise Fleury, mariée à un marchand de vins du Marais, nommé Du Perin, s'étant enfuie du domicile conjugal pour suivre le séduisant La Morlière, ne crut point lui prouver assez son amour, sans emporter encore, avec ses bijoux et ses hardes, la caisse du mari trompé. Elle contenait 2.000 francs. Le mari porta plainte. La femme fut mise à la Salpêtrière, et il est question de La Morlière, dans le rapport de l'exempt Cadot de Condé, qui n'est point tendre. « Il faut en purger Paris ; c'est son troisième rapt ; et le dernier se complique d'une question d'argent pour laquelle le mari fait

(4) Voir la *Revue Hebdomadaire*, septembre 1901, où M. P. d'Estrée a publié quelques pièces relatives au Chevalier, conservées aux archives de la Bastille, à l'Arsenal et à la Bibliothèque Nationale (manuscrits).

informer. » C'est alors que la famille du chevalier, inquiète à bon droit des fantaisies du plaisantin, intervint pour demander sa relégation. Prié de se retirer à Rouen, La Morlière rompt son ban avec tranquillité, revient à Paris, où on l'arrête ; et voilà notre homme en prison. On a quelques lettres qu'il en écrivit au lieutenant de police, pour se plaindre d'un tel traitement et demander sa liberté. Ce sont, par l'arrogance et le ton haut, de piquants billets, où le chevalier manifeste son mécontentement « de la façon scandaleuse dont il a été arrêté, plus digne, en effet, d'un malfaiteur que d'un homme de sa sorte... » — « Quand j'aurai l'honneur d'être connu de vous, peut-être changerez-vous de façon de penser sur mon compte... » — « Me confondre avec un tas de gens que vous obligez à ce séjour d'infamie... Pour moi, je ne me crois point du tout être fait pour l'être... Je n'entrerai dans aucune justification à mon sujet. Vous devez sentir par vous-même la frivolité du cas qui m'attire un ordre dont la conduite et la vie que je menais me mettaient fort à l'abri ; et effectivement il paraît bien singulier à tout Paris que la critique de *Denys le Tyran* ait pu avoir de pareilles suites, surtout vis-à-vis d'un homme bien né et dont la famille mérite, je crois, quelque considération. » Quoi donc ? On le tient en prison pour si peu ? S'il a contrevenu aux ordres du roi, c'était pour venir à Paris chercher des pièces importantes pour une affaire sérieuse, une *Histoire de la Marine*, qu'il veut entreprendre. Au silence du lieutenant de police, il voit bien qu'il faut peut-être encore s'expliquer sur cette ridicule histoire du « prétendu enlèvement d'une femme, qu'on a trouvé bon d'embellir de mille circonstances aussi fausses qu'impudentes... » — « Quel est l'homme qui jamais a refusé sa porte à une femme aimable qui vient lui demander asile ? Qui est-ce qui ignore qu'aujourd'hui rien n'est si commun et si excusé dans le monde que ces espèces de choix libres ?... Vous

ne saurez disconvenir en vous-même, Monsieur, que tous les gens d'une certaine façon regardent ces sortes d'aventures sous le même point de vue que je viens de vous les présenter... » Suit l'argument juridique : le mari a repris sa femme, la procédure est tombée d'elle-même. Mais « en voilà assez pour tranquilliser ceux qui peuvent prendre intérêt à ce qui me regarde, et quant à moi, j'ai pris mon parti là-dessus, et je ne pense pas plus à tous ces gens-là que s'ils étaient à la Terre australe... »

L'impudent garçon finit par avoir gain de cause : mais, ayant obtenu sa liberté, il dut aller se faire oublier, quelque temps encore, à Rouen, où l'attendait une plus piquante aventure, dont Bachaumont s'est fait l'écho malicieux.

Se donnant cette fois pour un baron allemand, La Morlière s'introduit chez un conseiller du Parlement, père d'une très jolie fille, qu'il séduit en un tournemain, et promet d'ailleurs d'épouser dès qu'il apparut qu'une réparation était devenue nécessaire. Le père consent au mariage, mais à peu de là reçoit de Paris une lettre qui lui apprend d'avoir à se méfier de certain baron allemand, lequel n'est autre que ce fripon de La Morlière, dont il faut, paraît-il, tout craindre. Un meilleur parti s'étant proposé entre temps, le conseiller, inquiet, prend le baron à part, lui propose de se désister, et va jusqu'à lui offrir dix mille francs. La Morlière éloigne bien loin la proposition. Dix mille francs, à un homme comme lui ! Bref on lui en offre vingt, puis trente mille, qu'il accepte enfin, et déloge. Faut-il dire que les lettres dénonciatrices étaient de lui ? La dégringolade va par la suite s'accentuant. Les dettes s'accumulent, et les expédients ; les courses précipitées, quand, au détour d'une ruelle, notre chevalier aperçoit la figure tôt démasquée de quelque exempt. « Il est toujours dans la crainte », note l'un d'eux sur son carnet. Il connaîtra le Fort Lévêque, puis derechef la relégation à Grenoble, et finalement,

Saint-Lazare, pour avoir peut-être donné des renseignements non prévus au programme des cours à de jeunes personnes auxquelles il s'était mis en état d'apprendre la déclamation. « Le chevalier de La Morlière, écrit Bachaumont (5), plus connu par ses escroqueries, son impudence et sa scélératesse que par ses ouvrages, vient enfin d'être mis à Saint-Lazare : sa famille a obtenu cette grâce, de crainte qu'un jour il ne la déshonorât par un supplice ignominieux... » Et le même Bachaumont ajoute à quelques mois de là qu'il est sorti de cet asile « avec un front d'airain »...

Il était réservé à ce personnage de faire encore parler de lui, d'une manière, si l'on veut, plus honorable, et d'étonner une fois de plus ses contemporains par une audace assez nouvelle. En 1769, on vit paraître un petit livre intitulé *Le fatalisme*, « espèce de recueil d'historiettes romanesques, dont le résultat est d'établir qu'on ne peut se soustraire à sa funeste destinée » (6). Cet ouvrage, fruit des réflexions de La Morlière, piqua fort la curiosité par une nouveauté inattendue : il était dédié à la comtesse Du Barry, qui n'avait pas encore accoutumé de recevoir des hommages à ce point philosophiques. « Depuis que l'élévation de Mme la comtesse Du Barry à la cour, dit ironiquement l'auteur des *Mémoires secrets*, a mis en spectacle la beauté, les talents et les vertus de cette dame, restés jusqu'ici dans une obscurité injurieuse, de tous les gens de lettres retenus par l'admiration ou le respect, aucun n'avait fait encore fumer son encens pour cette nouvelle divinité... Par cette adresse, l'auteur échappera au fatalisme des méchants livres, et celui-ci, plus que médiocre, est enlevé avec une rapidité singulière », ajoute l'impitoyable Bachaumont qui pouvait noter, peu de jours après, le premier résultat de la

(5) Bachaumont : *Mémoires secrets*, 13 août 1672.
(6) *Idem*, 11 juin 1769.

dédicace : « Le chevalier de La Morlière a eu l'honneur de souper dernièrement avec cette Minerve... »

On ne sait trop quels propos purent échanger dans ce tête-à-tête la favorite et l'auteur déchu d'*Angola*. Mais la dame, qui n'était point sotte, comprit vite qu'il fallait finir par où elle eût dû commencer — et fit porter à La Morlière un petit sac de cent louis. Ce fut pour lui le dernier sourire de la fortune. Il végéta quelques années encore, demandant une incertaine subsistance au pharaon et au biribi, dans le temps qu'il ne travaillait pas à d'humbles écrits mal payés, aux gages de petits libraires. Il mourut misérablement en 1785, dans un taudis. Sa fin passa inaperçue.

§

Nous avons parlé d'un petit chef-d'œuvre, après avoir nommé son *Angola*. Le mot est gros, mais c'en est un, dans le sens d'un miroir très pur où ne se refléterait que peu de chose. Plaise au dieu des Lettres que nous ne tombions pas dans l'exagération de Monselet, qui trouvait ce petit roman, par sa qualité satirique, presque aussi beau que les *Précieuses ridicules*, avec lesquelles il n'a point de commune mesure. S'il faut à tout prix comparer, la comparaison d'*Angola* ne peut se faire qu'avec d'autres écrits du même siècle, les contes vifs de Crébillon le fils, de Godard d'Aucour, de Voisenon ou de Vivant Denon. Encore n'a-t-il rien de cette vérité psychologique qui sourd si finement sous la trame légère de *Thermidore*, des *Lettres de la Marquise*, de *Tant mieux pour elle* et de *Point de lendemain* ; et plus qu'à ces jolis ouvrages, c'est dans la féerie symbolique du *Sultan Misapouf*, du *Sopha* et de *Tanzaï et Neadarné* qu'il faut chercher la ressemblance d'*Angola*. Même nous le mettons au-dessous d'eux. C'est cependant un gracieux conte que cette aventure de fées, bien faite pour amuser dans un boudoir de petites maîtresses sujettes aux vapeurs, plutôt que

destinée aux ravissements naïfs de l'enfance. Le prince Angola, dès sa venue au jour, eut son berceau favorisé. La fée Lumineuse lui voulait du bien et le combla de dons ; mais la fée Mutine, qui était laide, crut devoir se venger du hasard qui, pour ironique présent de relevailles, lui mit entre les mains un miroir. Elle voua dans sa colère l'enfant à connaître un jour les cruels tourments de l'amour : voilà uñe disgrâce peu sévère. Afin pourtant d'y porter remède, Lumineuse emmène son filleul dans son royaume, qui, pour se trouver en Asie, comme il sied au royaume d'une fée, ressemble assez bien à Versailles. Ce domaine est peuplé d'êtres adorables, d'un commerce galant et facile. Là, par l'aisance des aventures, assuré de ne devoir jamais s'attacher longtemps, parce que les occasions de se détacher souvent sont fréquentes, Angola coulera des jours fortunés, sans courir le risque d'aimer vainement. Il serait fort heureux si, venant à s'asseoir un jour sur le talisman d'un méchant génie, il n'en subissait, au moment même où il va enfin convoler avec la plus charmante des princesses, un de ces enchantements ridicules dont l'écumoire de *Tanzaï* et la transformation du *Sopha*, tous renouvelés de l'*Ane d'or*, fournissent avant *Angola* des exemples assez amusants, mais classiques. Tout se termine au reste pour le mieux, par la confusion du fâcheux génie et de la fée vindicative — et voilà l'histoire d'*Angola*. C'est peu de chose, je l'avoue, et qui a grand besoin d'illustrations pour se sauver de planche en planche, comme les vers du bon Dorat. Mais tout ici ne vaut que par le ton, et cette aisance du récit qui, même chez un écrivain si peu né que le chevalier de La Morlière, respire une alacrité souveraine. Le mérite n'en est point de l'auteur : c'est celui des récits du siècle, où l'habitude de conter semble appartenir si naturellement à tout le monde ; et l'on s'étonne un peu que les premiers lecteurs de ce petit livre, qui eut son succès dans son temps et connut l'heur

d'être souvent réimprimé, aient cru devoir l'attribuer à Crébillon fils ou à Voltaire même. C'est beaucoup d'honneur qu'on lui faisait, car il est vraiment sans pensée et sans vérité, comme sans efficace ironie, avec bien moins de verve encore qu'on en trouve dans ses bons jours aux gais récits de Voisenon. Mais ce verbiage est si bien daté, et ces fêtes, ces galantes rencontres, ces fantaisies en cabriolet, ces soupers fins et ces passades, ces jupes troussées, ces échanges, sans plus, de tendresse, et jusqu'à ce jargon léger de caillettes et de petits maîtres occupés de riens séduisants... Vraiment, cela vous a son charme et un pouvoir de suggestion assez comparable à celui d'un éventail peint à la gouache dans une vitrine, d'une bonbonnière, d'un biscuit... Et l'on sait gré à ce vaurien de La Morlière d'avoir eu un jour tant d'esprit pour ne rien dire si joliment, mais vous donner tant d'illusion, jusqu'à vous faire oublier l'heure.

ÉMILE HENRIOT.

LA CRISE
DE L'ENSEIGNEMENT DU CHANT

—

Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur l'infériorité des méthodes actuelles dans l'enseignement du chant, tant il est vrai que les doléances viennent de tous côtés à ce sujet. Toutefois, nous pensons qu'il est nécessaire d'en parler encore, afin de bien en définir les causes et de ce fait indiquer les moyens qui pourraient y remédier.

Lorsque les opéras wagnériens s'imposèrent à l'admiration du public français, il y eut parmi les musiciens l'enthousiasme que l'on sait. Les chanteurs, surtout, voulurent interpréter Wagner et ce fut, certes, à leur honneur. Mais ce rideau sonore d'une richesse incomparable qu'est l'orchestration wagnérienne réclamait, pour le dépasser, une puissance inaccoutumée des voix. Et, tandis que les uns pouvaient s'y employer aisément, les autres se fatiguaient et s'obstinaient d'autant plus que la mode en était venue. L'erreur des professeurs date de cette époque. Entraînés par le désir inconsidéré des chanteurs, il fallut se préoccuper de donner aux voix plus de volume et les forcer souvent à de nouvelles et rudes tessitures. Le résultat fut, non l'ampleur, mais le grossissement des voix, non l'émission puissante, mais l'émission pesante, puis, l'altération de l'éclat, la déformation de la prononciation, enfin tout ce qui caractérise la méthode appelée depuis lors « de la voix dans le masque ».

Cette méthode s'est tellement généralisée qu'on ne peut plus se décider à en adopter une autre, et cela est d'autant plus difficile à faire admettre, *à priori*, que les chanteurs, dont la voix est placée trop en arrière et en

tête par cette méthode, éprouvent une résonance crânienne qui les trompe sur son émission ; ils n'émettent que des sons plus ou moins décolorés d'une portée auditive bien inférieure à celle qu'ils imaginent (1). Bien que les professeurs proclament très haut le retour à l'école italienne, nous constatons que rien ou presque rien n'a changé et que leurs déclarations ne sont actuellement qu'une étiquette désireuse de satisfaire aux critiques sévères que nous citerons plus loin.

On a eu raison de nommer un pareil résultat : « La Grande Pitié du Chant », puisque c'est l'abandon de la voix naturelle et souvent, hélas ! la perte de la voix. On comprend alors la véhémente mais juste indignation du Dr Baratoux, qui commençait ainsi ses remarquables conférences à la mairie Drouot (1922-1923) :

Il est temps que le scandale de l'enseignement du chant, au Conservatoire, cesse !

Il faudrait répéter ces conférences pour montrer l'intérêt qu'elles apportaient à une époque où l'on se rend compte enfin que notre enseignement du chant a perdu ses méthodes et presque tous ses maîtres. Ces conférences basées sur l'art du chant le plus averti et une science laryngologique des plus sûres, étaient faites par un observateur passionné des voix. Il suffisait de l'entendre, il suffirait de le lire pour saisir toute l'autorité de ses considérations. Hélas ! nous étions trop peu à l'écouter ; chanteurs, professeurs et critiques auraient dû se rencontrer là. C'était l'étude la plus désintéressée, la plus documentée qui soit, la plus spirituelle aussi et la plus énergique.

On connaît la négligence ou l'incapacité de la plupart des professeurs au Conservatoire : même méthode employée pour tous les élèves d'une même classe, ignorance

(1) Quant aux méthodes allemandes ou autrichiennes, l'expérience a prouvé qu'elles ont donné les résultats les plus lamentables.

totale de la physiologie du larynx déterminant le travail anormal des cordes vocales et leur fatigue consécutive ; mauvais fonctionnement de la respiration, décoloration du timbre, complet abandon de l'articulation, en un mot, « Usine à fabriquer des voix en séries » !

Nous savons qu'on ne peut parler judicieusement de la science du chant qu'après en avoir fait une longue étude, minutieuse et très étendue dans sa complexité, s'appuyant surtout sur l'expérience vocale personnelle: Mais il y a chez le Dr Baratoux (s'il n'est pas chanteur lui-même) une rare connaissance du chant, une analyse et une critique incontestables.

Peu de temps avant ces conférences, M. Louis Laloy publiait, dans la *Revue de Paris* et dans *Comœdia* (28 nov. 1921), un article intitulé « l'Enseignement du Conservatoire ». A notre époque d'ignorante complaisance, de publicité à outrance, il faut louer une critique si courageuse et l'article entier serait à citer. Nous en donnerons quelques passages ultérieurement.

Déjà en 1913, M. Pierre Lalo, dans son feuilleton du *Temps*, écrivait, après les concours du Conservatoire :

Je sors du concours de chant, j'ai entendu des sons qui sortaient du nez, des oreilles, du front, des yeux. Pas un qui vint directement du larynx. Tant qu'on ne reviendra pas à l'ancienne méthode italienne, on ne saura pas chanter.

Et puis encore le 5 juillet 1922, M. Pierre Lalo ajoute, toujours après le concours du Conservatoire :

... Mais tout cela ne serait rien si l'ensemble des élèves montrait quelque sens de la musique et quelque style, s'ils savaient chanter, si seulement ils faisaient entendre des voix posées, exercées et qui, dès la première jeunesse, ne fussent point usées ou vieillies. Or, rien de tout cela ne se rencontre au Conservatoire, il faut bien le dire, parce que c'est la vérité. Au Conservatoire l'enseignement du chant n'existe pas. Hormis un très petit nombre de professeurs prudents et sagaces que chacun connait et que je ne nommerai point, ne voulant pas désigner les autres, la première école musi-

cale de France ne possède point de maîtres capables d'apprendre le chant à leurs élèves, ni même de leur donner la leçon sans détruire totalement ou partiellement leurs voix.

Mais que dira-t-on alors de l'enseignement du chant hors du Conservatoire ? Peut-on imaginer que la plupart des professeurs de piano enseignent le chant, sans en avoir d'autres notions que celles du solfège ! On s'explique alors l'une des conditions de « l'Association des Maîtres du Chant français », qui exige de ses membres une carrière lyrique de quinze ans au moins. A défaut de science vocale, que ces maîtres peuvent avoir ou ne pas avoir, ils ont du moins l'expérience scénique qui assure une connaissance plus ou moins heureuse d'interprétation lyrique.

L'Ecole Normale de Musique s'est proposé aussi de former un corps enseignant muni de diplômes ou de références. Nous verrons par la suite la valeur des professeurs qu'elle accréditera. Il faut signaler cependant différentes manifestations auxquelles elle a convié le public ; des cours d'interprétation y ont été donnés par des artistes de renom comme M. Reynaldo Hahn et Mme Croiza, ainsi que des cours de chant par Mme Ninon Vallin, pour ne citer que ceux-là, parce que nous les avons entendus personnellement.

Mme Croiza est restée dans le programme qu'elle s'était tracé : cours d'interprétation lyrique donné avec le soin et la conscience artistique qu'on lui connaît. Puisque la question de science du chant n'était pas envisagée, elle n'en a pas parlé.

Quant à M. Reynaldo Hahn, il nous fit assister à la démonstration la plus étrange qui soit. Rien ne peut assez dire l'intérêt que présentaient ses cours d'interprétation. C'était bien le plus bel enseignement qu'on puisse en donner ; nous pensons que chacun en éprouvait comme nous une réelle émotion ; c'était de plus un régal pour l'esprit, tant il y déploya de spirituelle et sen-

sible analyse. Mais comment se peut-il qu'un tel Maître ait osé parler de la science vocale comme il l'a fait en quelques parenthèses ? L'assistance se composait d'environ deux cents auditeurs ou auditrices qui ont entendu comme nous des observations de ce genre : « Le voile du palais toujours soulevé... » — « Prenez votre voix comme avec une louche pour la ramener en arrière de la tête et faites-la sortir par les oreilles... » ! ? ! ? A une élève étrangère qui chantait *le Barbier de Séville* avec une agilité, un timbre adorables, une technique vocale qui ne réclamait à coup sûr aucun conseil, si ce n'est celui de l'interprétation lyrique qu'elle venait demander, M. Reynaldo Hahn donna cette indication inattendue : « C'est trop clair, voilez le timbre, placez dans le nez, mettez en tête... » Mais ce qui était tout à fait extraordinaire, c'est que M. Reynaldo Hahn en donnait l'exemple, et le donnait avec une perfection de la pose de la voix qui ferait de lui un des chanteurs les plus accomplis s'il était doué au point de vue purement vocal.

Pour Mme Ninon Vallin, l'Ecole Normale de Musique avait annoncé trois cours de pose de voix, à la suite des concerts ou des représentations qu'elle venait de donner avec tant d'éclat. N'ayant entendu Mme Ninon Vallin qu'à la salle Gaveau, nous ne pouvons parler de sa rentrée à l'Opéra et l'Opéra-Comique. Le programme de son concert était un parfait exemple de ce qu'on peut y chanter. Toutefois, ce n'est là qu'une question de goût musical. Ce qu'il faut signaler, c'est la maîtrise de son chant en dehors de toute autre considération. On a dit avec raison que, depuis trente ans, on n'avait entendu une cantatrice de cette valeur. Tout était remarquable : la voix naturellement posée, le timbre le plus pur et le plus émouvant qui soit, la simplicité apparente des moyens qui semblait bien le résultat réfléchi d'une véritable technique, enfin une parfaite homogénéité vocale ; tendre ou dramatique, le timbre restait également riche en sono-

rités ; à peine pourrait-on dire que deux ou trois notes aiguës n'eurent pas toute leur intensité de vibrations, en raison de leur place un peu trop en tête. Mais il est presque gênant de signaler si peu de chose, alors que nous assistons parfois à des auditions si peu satisfaisantes, données par des artistes pourtant en renom.

On s'explique l'empressement du public à assister aux cours de M[me] Ninon Vallin. Et voici qui va venir à l'appui de la distinction qu'il faut faire entre les « Chanteurs » et les « Professeurs ». Alors que nulle chanteuse ne pouvait lui être comparée, nous pouvons affirmer que cette admirable artiste a donné en cette occasion un exemple frappant d'incapacité pédagogique. Il semble que ce soit l'effet d'une gageure d'avoir entendu M[me] Vallin dire à des élèves : « A mesure que vous donnez une note plus élevée, changez de place » ; ou bien : « Une place pour chaque son. » — « Laissez bien haut placés *i* et *e* dans le nez ; que le son sorte aussi bien par le nez que par la bouche. Attaquez un *sol* comme si vous attaquiez un *contre ut*. Mettez le larynx bien en arrière des fosses nasales » ! ? ! Enfin ! les conseils les plus ahurissants, et nettement en opposition avec ce que fait M[me] Vallin elle-même. Elle s'est trouvée embarrassée en face d'une voix bien placée (comme le cas s'est présenté pour une élève) et elle l'avoua. Elle fut incapable de démontrer pourquoi cette voix était bien timbrée, pourquoi il n'y avait ni « trou » ni changement de couleur, de façon à ce que l'élève, renseignée sur une chose qu'elle fait bien, puisse à coup sûr la renouveler. Sans cela, le hasard seul la conduit et ce n'est pas une méthode. Puisque M[me] Vallin ne connaît pas la pédagogie du chant, elle devrait se défendre de toute explication et dire simplement : « Ecoutez-moi. » Les élèves seraient ainsi entraînées à bien faire par imitation ; mais cela ne peut établir un enseignement. Il faut donc insister sur l'importance que comporte cette dénomination de professeur de chant.

Nous venons d'en donner l'exemple le plus significatif.

Lorsqu'on dit : n'importe quels moyens pourvu que le résultat soit bon ! — c'est encore une des nombreuses erreurs que l'on émet sur le chant. C'est l'absence de méthode, c'est l'aveu d'une ignorance scientifique et pédagogique. Il y a un principe dont on ne peut s'écarter, si l'on veut enseigner le chant ; c'est celui qui consiste à reconnaître immédiatement les qualités et les défauts de la pose d'une voix et de pouvoir en diriger aussitôt la parfaite émission (2).

Peut-on dire aussi l'inquiétude qu'il y a au sujet du Conservatoire de Fontainebleau, fondé cependant sur les garanties pécuniaires les plus sûres, et soutenu par l'admiration qu'entraîne le prestige artistique de la France ?

Alors que les classes d'harmonie et d'instruments sont faites, nous dit-on, par des Maîtres (dans le sens complet du mot), le mécontentement des classes de chant sera manifeste, si l'on voit se renouveler le cas de Mlle Tess Davidson, 1er prix de chant de ce Conservatoire : au concert qu'elle donna Salle des Agriculteurs aussitôt après le concours, il fut évident que la méthode qui lui avait été enseignée faisait disparaître, la plupart du temps, les qualités d'une voix naturellement bien placée et d'une sonorité ravissante. Le Dr Baratoux a cité des exemples pris dans l'enseignement donné par des professeurs de chant réputés, connus de tous, exemples qui pourraient paraître invraisemblables si l'on ne savait toutes les sottises que peuvent accepter l'ignorance et le snobisme.

§

Il faut signaler aussi l'envahissement des scènes lyri-

(2) La preuve a été souvent faite d'excellents chanteurs au théâtre négligeant la science du chant en tant que pédagogie, alors que l'on cite encore comme exemple le cas du fameux chanteur Garat « dont la voix ne devait pas avoir une grande étendue et qui n'aborda pas le théâtre pour lequel il forma d'excellents élèves, qui eux y triomphèrent ». (Jean-José Frappa, *Comœdia.*)

ques et des concerts par les amateurs, gens du monde ayant étudié le chant pour leur agrément, certains même ayant du goût et quelque talent, presque tous musiciens, mais ne comprenant pas que certaines qualités appréciables dans un salon sont insuffisantes ou insignifiantes pour occuper des places de premier plan à la scène ; celle-ci réclame une extériorisation particulièrement objective, puisque nous voyons des artistes bien moins intéressants intellectuellement et musicalement y réussir de la façon la plus évidente. Ces amateurs, riches pour la plupart, peuvent non seulement se permettre de louer des salles qui leur coûtent fort cher, supporter les frais d'affiches s'étalant dans Paris en caractères démesurés et agressifs, mais ils osent y convier le public et, profitant de l'ignorance ou de la complaisance amicale et mondaine d'une partie de l'auditoire, ils font figure de professeurs et obtiennent mathématiquement des élèves, du seul fait qu'ils donnent des concerts (3).

M. Koubitsky, dont on connaît le succès au concert, a déclaré l'hiver dernier en une conférence donnée aux *Annales*, que point n'était besoin d'une voix pour chanter ! Cette boutade peut s'expliquer par ce fait que M. Koubitsky, ayant une voix inégale d'une couleur étrange et en somme peu sympathique, ne possédant pas de réelle technique vocale, a une personnalité artistique si remarquable, une intensité d'émotion si grande, si puissante et profonde qu'il entraîne même l'admiration des plus réfractaires aux « truquages » de la voix. Il va sans dire que cette remarquable exception ne

(3) Leur amateurisme est tel parfois qu'ils ne se rendent même pas compte que certains hommages mondains ne peuvent être tolérés à la scène. Nous pouvons citer comme exemple le cas de Mme de C.... donnant un concert Salle des Agriculteur l'hiver dernier, se faisant « *précéder* » de tant de gerbes, de bouquets et de corbeilles fleuries et enrubannées que le piano et toute l'estrade en étaient encombrés. Les fleurs ne sont-elles plus comme autrefois un signe d'admiration et de reconnaissance pour l'émotion que l'artiste « vient » de donner ? C'est avec raison que des murmures désapprobateurs s'élevèrent dans la salle, venant d'auditeurs payants inconnus de cette dame.

peut servir d'exemple ; il est surtout fâcheux qu'au moment même où tant d'amateurs s'imaginent pouvoir interpréter publiquement, avec ou sans voix, les œuvres qu'ils aiment, un professionnel comme M. Koubitsky fasse pareille déclaration, qui met une fois de plus en danger l'art du chant (4).

§

S'il est nécessaire de créer une école de pédagogie du chant, il est aussi important de réclamer et d'organiser la critique vocale. D'après tout ce qui précède, on ne peut contester désormais les résultats des méthodes de chant pratiquées depuis ces vingt dernières années. Concours du Conservatoire, concerts, théâtres lyriques, offrent tous, à quelque exception de sujet près, ces auditions incertaines ou lamentables qui accusent un enseignement défectueux. Il est facile de dénombrer les chanteurs qui appuient leurs dons naturels sur une véritable science vocale. Les autres sont dans l'impossibilité de poursuivre leur carrière au delà de 10 à 12 ans. Les classifications logiques d'autrefois n'existent plus ; les ténors légers, les dugazons veulent chanter le drame lyrique, et tout est à l'avenant. C'est la confusion même des emplois au détriment des voix.

La critique musicale, faite de façon si remarquable, ignore généralement tout de la science vocale, son appréciation des voix n'étant déterminée que par un plaisir ou un déplaisir nettement auditif, sans aucun rapport avec la technique du chant, car il ne faut pas confondre, ainsi que nous le disions plus haut, l'interprétation lyrique avec la valeur des voix en elles-mêmes. Dans la crise actuelle de l'enseignement du chant, une critique vocale

(4) Que dire aussi des concerts de la T. S. F., dont certain groupement, comme celui de la Tour Eiffel par exemple était, est peut-être encore dirigé par un certain M. M... P..., habile commerçant dont l'incompétence artistique est plus que regrettable pour la propagande de l'art français, répandu ainsi dans le monde entier ?

s'impose, tant pour les chanteurs de profession que pour le public, ce public d'après-guerre dont une si grande partie, ignorante des choses d'art et pourtant déjà snob, n'attend que de l'opinion d'autrui celle qu'il doit avoir lui-même. Le rôle de la critique dans cette période de transition sociale doit être un rôle éducateur.

Nous relevons ce qui suit dans un article de *l'Opinion* (août 1923) :

Les chanteurs français chantent mal, parce que les critiques musicaux parisiens dédaignent cette partie de leur tâche qui consiste à analyser l'appareil vocal et la technique des chanteurs. A l'Opéra, neuf chanteurs sur dix crient, et le résultat, c'est qu'ils chantent faux.

Tout cela est d'autant plus important que la critique étrangère surveille de très près le mouvement artistique français, et que de regrettables incidents nous prouvent le danger d'aussi fâcheuses négligences. En voici un exemple : M. Hasselmans, le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique qui dirigeait en 1922 l'orchestre du Métropolitan de New-York, ne cache pas que

des fautes regrettables sont commises, qui seraient de nature à compromettre l'avenir de notre musique, si celle-ci était, comme on tente de le faire croire, l'objet d'une hostilité systématique aux Etats-Unis. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour combattre cette légende, que nous n'avons pas craint, dans un cas analogue, de signaler les procédés suspects qui étaient employés vis-à-vis de nos compositeurs dans une ville comme Barcelone. Mais il serait fâcheux que la défense des œuvres de chez nous revêtît la forme de partis pris agressifs nous inclinant à voir partout à l'étranger des complots formés contre l'art français. M. Hasselmans fait remarquer que l'Amérique est malgré tout le pays dans lequel passe, au cours de l'année, tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'univers au point de vue musical. Il est donc puéril de dénier au public de là-bas toute espèce de jugement. Certains chanteurs français revenus d'Amérique se sont plu à répandre ces bruits qui représentent complaisamment le goût du public américain comme perverti et incapable d'ac-

cepter toute forme un peu délicate de beauté. Or, le peu de succès qu'ils ont eu ne tient pas à cela. M. Hasselmans cite les nombreux ouvrages français interprétés en Amérique et appréciés par le public. Toutefois, ce public étant composé d'un nombre élevé de spectateurs allemands et dans une proportion encore plus considérable par des Italiens, la tâche d'un artiste de chez nous en devient donc singulièrement difficile. C'est ce que ne comprennent pas toujours nos chanteurs. Il arrive souvent que des talents appréciés à Paris ne produisent aucune impression en Amérique. La critique n'étant pas faite à Paris, les chanteurs sont désagréablement surpris lorsque ailleurs on signale leurs défauts. — On ne signalera jamais assez au public la gravité et les aspects complexes de ces problèmes. — En règle générale, quiconque ne possède pas une voix très claire et très saisissante devrait avoir le courage d'éviter le voyage d'Amérique. Mais sont-ils nombreux, les chanteurs capables de reconnaître qu'ils n'ont pas les qualités voulues pour tenter cette expérience ? Il faut croire que non, puisque non seulement aucun d'eux ne renonce à la traversée merveilleuse, mais que, de plus, certains d'entre eux encourent le reproche de poser des conditions excessives. La chose est d'autant plus regrettable, dit M. Hasselmans, que nous rencontrons un véritable dévouement chez des interprètes américains comme Whitehill, Chamlee, Harrold, de même que chez beaucoup de leurs camarades italiens, qui nous apportent un concours non seulement plein de talent, mais aussi plein de cœur. (*Comœdia.*)

Deux de nos plus remarquables chefs d'orchestre, engagés en Amérique, y défendirent avec autorité pendant un temps notre musique française. Or, de leur aveu même, leurs contrats ne furent pas renouvelés, en raison de l'infériorité presque générale des chanteurs français venus pour interpréter ces ouvrages. Deux chefs d'orchestre allemands les remplacèrent...

§

Puisque l'on est d'accord pour déplorer les résultats actuels de l'enseignement du chant, il est incontestable qu'il faut revenir à l'ancienne méthode italienne, si l'on

veut réentendre de belles voix. On connaît cependant le danger de cette méthode, lorsqu'elle est enseignée sans discernement. Il faut l'employer avec une extrême prudence, une connaissance des possibilités vocales très sûre, afin d'éviter la voix gutturale, aussi désastreuse que la voix dans le masque. Mais elle demeure, avec cette réserve, la meilleure des méthodes. C'est d'après ses principes qu'on peut soumettre la voix à une discipline qui lui conserve sa sonorité la plus pure. De nos jours, il a fallu entendre Battistini pour savoir ce qu'était la méthode italienne *d'autrefois*, car les Italiens eux-mêmes se sont laissés entraîner plus ou moins à l'erreur des méthodes actuelles. Le principe de cette méthode étant de laisser à la voix sa place naturelle, la directive de son enseignement est d'obtenir de tous les élèves ce même résultat. C'est ce qui permet de dire que le chant est une science exacte. Nous pouvons citer maints exemples de voix totalement déformées, au timbre complètement disparu, revenant peu à peu à l'émission sonore, pure et sans fatigue. Tout ceci, bien entendu, n'est possible que dans les cas où le larynx n'est atteint d'aucune maladie.

Cependant, bien qu'il n'y ait qu'un principe pour poser la voix, les moyens varient avec chaque élève, en raison même de la différence qui existe entre chaque larynx. C'est au professeur à discerner ce qui convient à chacun. Tel exercice, excellent pour l'un, conduit au résultat négatif pour un autre. Il faut placer aussi l'éducation de l'oreille sur le même plan de travail que l'éducation de la voix. On doit habituer l'élève à s'entendre, afin de le conduire logiquement à l'analyse personnelle de ce qu'il fait. Il doit reconnaître lui-même, au bout d'un certain temps d'étude, la raison de ses défauts et de ses qualités. Il ne pourra pas cependant se corriger aussi vite qu'il lui semble, car les cordes vocales sont des muscles délicats auxquels on ne peut demander qu'un travail lent et pro-

gressif. Le travail le plus conscient, le plus intelligent, facilitera certes de beaucoup les progrès, mais l'étude du chant sera toujours soumise aux ménagements que réclament ces muscles et la muqueuse qui les recouvre.

Il faut que le professeur recherche d'abord la sonorité qui correspond le mieux au fonctionnement naturel du larynx. Par conséquent, les sons ne doivent être envoyés ni dans le nez ni en arrière, ni dans les joues, mais simplement selon les principes qui régissent l'émission d'une voix parlée, à condition, toutefois, que cette voix parlée ne soit ni dans le nez, ni en arrière, ni dans les joues ! Il est à remarquer qu'on est toujours tenté de se « fabriquer » une voix pour chanter. Il semble qu'il soit trop simple de conserver l'émission naturelle.

C'est d'après une observation minutieuse des possibilités de chaque élève que le professeur pourra diriger sa voix et la soumettre ensuite à tous les exercices d'agilité et de claire sonorité par les vocalises, d'abord, afin d'éviter l'appui des sons. (C'est probablement cette raison qui a fait rétablir au Conservatoire l'exercice des vocalises pendant les deux premières années d'étude.)

Dire que le temps des airs et des cavatines est passé, que la vocalise a été remplacée par l'expression mélodique et que la musique moderne s'est débarrassée de la virtuosité vocale, c'est dire que les musiciens qui n'ont pas eu le bonheur de naître dans la dernière moitié du XIX[e] siècle, ne méritent pas qu'on s'occupe de leurs ouvrages et leur assure des interprètes. Plus d'une fois déjà, on a pu croire que le chant cédait la place à la parole, il a toujours repris ses droits. Les sons lents et filés sont conduits ensuite avec plus d'obéissance et infiniment plus de timbre. Il faut voir, dans les anciens traités de chant, avec quel soin on distingue les différentes manières d'attaquer le son et de conduire le souffle selon que les notes doivent être filées, piquées ou martelées, liées, renforcées, diminuées, ornées de trilles, d'appogiatures ou de points d'orgue. Toute cette technique a disparu de notre enseignement Les exercices y sont d'une simplicité déconcertante. Quand l'élève chante juste,

on croit qu'il sait chanter... Presque tous les chanteurs croient qu'il faut crier pour chanter ; ils ne font aucune nuance, hurlent à pleins poumons, forcent leur voix qui chevrote et, par la résonance de la poitrine qu'ils étendent bien au delà de sa limite naturelle, l'étouffent en même temps, de telle sorte qu'elle semble leur rester dans les joues, quand ce n'est pas au fond de la gorge.... Leur voix, bientôt usée par l'effort, leur refuse son service, elle s'éraille, se fausse, se brise (5).

On s'est trompé pour la respiration tout autant que pour la pose de la voix. Il ne faut pas que la respiration devienne un travail apparent en chantant. Il faut préalablement, par des exercices progressifs, en développer les moyens naturels, les discipliner, les gouverner, les assouplir.

Nous opposons nettement à la respiration thoracique la respiration abdominale,

la seule qui permette d'emmagasiner une grande quantité d'air sans aucune espèce de contorsion, comme celle, par exemple, trop fréquente de lever les épaules à chaque inspiration.

Elle permet d'obtenir l'instantanéité d'attaque dans les demi-appels et dans les quarts d'appel de souffle et sans altérer les mouvements les plus vifs de la mesure... C'est aussi une erreur de croire qu'il est indispensable de prendre de très longues respirations pour chanter. Il y a toujours dans les poumons une provision naturelle d'air. En prenant de si amples respirations, on agit comme s'ils étaient absolument vides, et la nouvelle quantité d'air qu'on y introduit devient surabondante (6).

Le souffle difficile à retenir produit une gêne qui se manifeste dans la coloration du timbre, la difficulté d'émission et de prononciation et la diminution évidente d'homogénéité vocale.

Dès que le temps des exercices est terminé et que l'élève doit commencer à chanter des airs, il faut l'habi-

(5) Louis Laloy : *L'enseignement du Conservatoire*, « *Comœdia* ».
(6) Faure.

tuer à ne pas déformer la prononciation. Nous sommes absolument persuadée qu'une articulation exacte facilite l'émission des sons. Il faut que le chant donne, dans son ensemble, l'impression de moyens très simples et naturels, résultats incontestables de la véritable science vocale.

De même qu'on ne joue bien d'aucun instrument sans un long travail technique préalable, on ne peut envisager l'étude de l'interprétation lyrique qu'après avoir soumis l'élève à tout ce qui précède : travail purement mécanique de la voix et qui, d'après les anciens traités de chant, devait occuper plusieurs années d'études. On prétend maintenant savoir chanter au bout de deux ans ! Hélas ! les muscles des larynx n'ont pu suivre le mouvement dynamique et précipité de notre époque ! Il faut, pour leur assouplissement et développement, autant d'années qu'il en fallait autrefois.

L'interprétation lyrique sera faite du tempérament, de la sensibilité de chaque chanteur et, bien que son étude réclame également un assez long temps, elle sera toujours subordonnée à la personnalité émotive ou la possibilité d'extériorisation de chacun. Nous croyons que la science vocale est indispensable aux chanteurs les mieux doués (même s'ils n'ont pas l'intention d'enseigner eux-mêmes), car le temps crée de la fatigue ou des défauts qu'ils seront dans l'impossibilité d'éviter ou de corriger, si leurs moyens naturels ne sont pas soutenus par une sûre technique. Nous avons la preuve de chanteurs de carrière incapables de remédier seuls à de tels dangers.

Bien que nos compositeurs repoussent trop souvent l'inspiration purement mélodique de la voix, ils méritent qu'on défende leurs œuvres autrement et mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Comprendra-t-on enfin que la présentation vocale de leurs ouvrages est un des prin-

cipaux facteurs de propagande qui doit servir au rayonnement de notre réputation artistique ?

On a répété à satiété que de tout temps on avait attaqué l'enseignement du chant. Cependant une constatation s'impose : notre époque offre, seule, cet exemple d'ouvrages lyriques qu'on ne peut plus interpréter faute de chanteurs, alors qu'autrefois ces ouvrages ne quittaient pas le répertoire. Il ne s'agit plus de préférence musicale ; il s'agit de défendre le chant qui sombre dans une déclamation lyrique intéressante musicalement à coup sûr, mais qui n'a aucun rapport avec le chant proprement dit.

Il faut désormais imposer ce retour à la vérité, c'est que le chant doit rester ce à quoi il est naturellement destiné : l'art qui développera la beauté de la voix. Dans le chant, comme en tous les arts, on doit rechercher les réalisations les plus naturelles en apparence et trouver dans les voix, les plus petites comme les plus grandes, toutes les gammes de l'expression humaine, depuis le sentiment naïf et familier jusqu'aux beautés lyriques et dramatiques les plus complètes.

ANNETTE PARI.

SIBYL[1]

—

IV

Une lueur diffuse filtre à travers les persiennes, s'attarde aux rideaux et remplit la chambre de sa cendre soyeuse : visiteur discret, le matin se glisse jusqu'à moi.

Sautant prestement du lit, je cours à la fenêtre et je pousse les volets ; il fait grand jour.

Je fais diligence pour descendre au jardin où j'irai rejoindre, au sein de cette matinée d'azur, mon amie qui sans doute m'attend déjà.

Je chemine bientôt parmi les couloirs de l'hôtel, feutrés de tapis épais aspirant le bruit des pas. De porte en porte, des chaussures, soigneusement astiquées, révèlent indiscrètes quelque chose des occupants inconnus des chambres closes. Quelle sincérité dans ces souliers et ces bottines alignées ! De leurs formes, de leur état, de leurs déformations on pourrait tirer une psychologie, moins menteuse peut-être que celle qu'on déduit à regarder les visages.

Une porte entre-bâillée... Je reconnais la chambre du Révérend. Si j'allais lui souhaiter un ironique bonjour ?... Mais après tout, non. Je le verrai bien assez tôt.

Comme je repartais, après avoir un instant hésité, un chuchotement pressé, confus, irrité, retient mon attention. Curieux, je m'approche doucement et me penche pour voir. Je découvre, vêtu d'un pyjama clair, solide vieillard bien découplé, ses cheveux d'argent en brous-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 640, 641 et 642.

saille, sans morgue et sans lunettes, le Révérend John Knox Wilson qui lutine une femme de chambre. La fille, belle et robuste Campanienne aux cheveux noirs, se défend, se débat et proteste à voix basse, mais avec véhémence.

Une envie diabolique me saisit de frapper à la porte, de surgir au milieu de cette scène, obséquieux et sarcastique, afin de surprendre en flagrant délit le puritain en proie au démon de la chair et de me repaître de sa nouvelle défaite.

Quelque chose me retient pourtant, non point scrupule, ni respect, ni pudeur, ni bonté d'âme ; mais sympathie complaisante pour ce réveil de l'animal dompté, gratitude obscure pour cette revanche du bel instinct... et je m'en vais à pas de loup.

Sibyl n'est pas là, contrairement à mon attente ; le jardin est désert. J'en suis déçu. Je lève les yeux vers sa fenêtre ; les persiennes sont closes. Elle dort encore. J'erre un moment, puis je m'assieds, m'efforçant d'imaginer son sommeil, le cher, le calme et beau visage sur l'oreiller, la forme abandonnée de son corps souple et détendu.

Je sens soudain combien profondément je lui suis étranger.

De son sommeil, de son abandon, de cette intimité banale et précieuse, rien ne m'appartient, et brusquement je suis effrayé de me sentir si solitaire. Le sentiment de la solitude engendre invinciblement la mélancolie, et qu'y peuvent les faibles grâces d'un tranquille matin ?

Entre la chambre ouatée d'ombre où dort Sibyl et la pleine lumière du jardin où je suis, il existe un mur. N'existe-t-il pas toujours un mur qui sépare les êtres ? Quelques pierres, un peu de ciment !... Une prison. Est-elle captive dans une cellule, ou bien suis-je le prisonnier qui tourne en rond dans le préau ?...

Secouant la poussière de tristesse qui me fait l'âme

toute grise, je chasse résolument ces inopportunes pensées et je m'ordonne à haute voix : Va déjeûner ! — Je regagne alors rapidement ma chambre. Je sonne, puis je m'assieds dans un fauteuil.

On frappe : Entrez !...

Je vois surgir la femme de chambre que le Révérend assaillait tout à l'heure de ses pressantes assiduités. Cela me distrait et m'amuse. Sans parler, je la regarde longuement et je souris. Elle requiert mes ordres en détournant les yeux. Je ne réponds rien, mais continue de l'examiner avec une insistance qui la gêne visiblement. Tant bien que mal, elle a remis en ordre sa toilette dont le vieux faune pastoral avait quelque peu troublé la correcte ordonnance ; néanmoins quelques faux plis, une bretelle de tablier mal ajustée, la petite coiffe blanche légèrement inclinée, certain ébouriffement des cheveux, marquent encore les traces de l'offensive que la pauvrette eut à subir.

— Comment vous appelez-vous ? lui dis-je enfin, à brûle-pourpoint.

— Maria.

Maria est une belle fille de ce pays, brune au teint mat, large poitrine et larges hanches, des yeux noirs et vifs plutôt petits, une bouche un peu grande où sont rangées des dents saines et blanches, que découvrent des lèvres assez fortes et très rouges. L'ensemble est d'un jeune animal généreux et violent au sang chaud.

Ayant terminé mon examen, je lui lance, sans autre préambule :

— Vous êtes une belle fille, Maria.

Elle se prend à rougir et je continue sans transition :

— Je désire que vous me fassiez apporter mon déjeuner.

— Bien, Monsieur.

Comme elle s'apprête à se retirer, je l'interpelle pour la retenir :

— Dites-moi, mademoiselle Maria, il me paraît que mon compagnon de voyage ne vous trouve pas indifférente. Il s'est même comporté tout à l'heure de manière fort cavalière avec vous... oui... la porte était restée entr'ouverte et, par hasard, en passant j'ai vu.

Elle proteste de son innocence et s'élève avec indignation contre le sans-gêne et la paillardise brutale du Révérend, pour conclure avec une moue de mépris :

— Ces vieux-là me dégoûtent.

— Tout beau, mademoiselle Maria, vous êtes sévère ! S'il n'est plus de la première jeunesse, mon compagnon est encore un bel homme, parfaitement robuste et capable de prouver à une belle fille la sincérité de ses sentiments. Il est en outre fort riche et généreux, ce qui ne gâte rien.

Ne sachant où je voulais en venir, Maria me considère avec un mélange de stupeur et d'indignation et me jette, d'une voix irritée : « Pour qui me prenez-vous ?... » puis ajoute, en me lançant un regard significatif : « Du reste, je n'aime pas les vieux ».

— Enfantillage, lui dis-je en haussant les épaules, enfantillage... seuls les hommes mûrs savent apporter quelque délicatesse dans l'amour. Ceux-là surtout qui furent trop longtemps sages ont pour leurs amies des attentions charmantes, par reconnaissance pour une passion qui leur est d'autant plus chère qu'elle s'est plus tard éveillée.

— Est-ce lui qui vous a chargé de me raconter tout cela ?

— Le cher homme, Dieu l'en préserve ! Il donnerait n'importe quoi pour que j'ignore son incartade.

— Alors, que me voulez-vous ?

— Voilà... si vous n'avez pas de raison grave et péremptoire, quelque fiancé chastement adoré, quelque virginité jalousement défendue, — si, comme je me permets de le supposer, vous êtes une fille hardie que n'ef-

frayent ni l'amour, ni l'étreinte ; eh bien, je l'avoue, il me plairait que, cédant à ses instances, vous couchiez avec lui.

Mon cynisme la met à l'aise et crée entre nous une sorte de familiarité. Solidement plantée sur ses jambes, provocante, balançant un peu le torse et la tête, Maria réplique :

— Non.

Puis elle ajoute, d'un air assez canaille qui ne va pas sans charme :

— Avec vous, peut-être.

Je reste interloqué, ne m'attendant nullement au tour que prennent les choses. Me récuser, tout simplement, ç'eût été discourtois et, somme toute, d'une défaite sans honneur. Mais comment m'expliquer ?

La belle enfant me tira d'embarras avec une franchise dont je lui sus gré :

— Je vous ai bien vu, dit-elle, vous ne songez guère à moi, vous serrez de près la fille de votre ami.

— Sa nièce.

— Sa nièce, si vous voulez. C'est une belle dame, elle, toute blonde, et vous l'aimez.

— Voilà !

— Je comprends,... — elle eut un geste vague — c'est dommage... et vous voudriez, pour avoir plus de liberté, que j'occupe l'oncle.

— C'est bien cela. Si vous le faites, vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

Nous devenions complices ; cependant elle hésite encore et répète : « Non ! vraiment, non !... » J'insiste davantage. A toutes mes instances elle répond par une suite têtue de : « Non... non... non... non, je ne peux pas. »

— Mais pourquoi donc ?

— Eh ! bien là !... Je ne veux pas me faire plus vertueuse que je ne suis, mais j'ai de la superstition. Cet homme, votre oncle... enfin son oncle, est quelque chose

comme un prêtre dans son pays, un abbé... Faire l'amour avec un curé, cela porte malheur ; ma mère me l'a toujours dit... et puis je ne veux pas aller en enfer.

Il est donc écrit qu'en toutes occurrences je dois me heurter à des scrupules théologiques. Il faut argumenter maintenant pour faire taire les sottes appréhensions de cette fille complaisante et facile, mais crédule et peureuse.

— Mon enfant, fis-je avec une certaine onction, par ma naissance j'appartiens comme vous à notre Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, mais mon compagnon, s'il est prêtre en son pays, est un prêtre hérétique. Sa foi n'est point la nôtre.

— Raison de plus pour m'éloigner de lui.

— Raison décisive pour vous donner à lui. Les Ecritures sont pleines d'exemples de femmes qui sacrifient leurs préférences, leur pudeur et leur corps pour le service ou la vengeance du Dieu véritable. Aucun scrupule ne doit vous retenir. En induisant cet hérétique, voué dès maintenant au diable, en tentation et péché de fornication, vous l'enverrez plus sûrement en enfer.

» Mais s'il vous plaît d'être bonne, par le détour subtil de la chair, prenez quelque ascendant sur lui ; peut-être pourrez-vous alors le convaincre d'abjurer ses erreurs et de rentrer, humble et repentant, dans le giron de notre Sainte Mère l'Eglise. Par votre sacrifice, vous aurez conquis une âme de pécheur pour le Paradis.

— Vous êtes un drôle d'avocat, me lance Maria souriante.

— Il est évident, en outre, qu'à nos yeux, cet homme ne peut pas être considéré comme un prêtre. Ses vœux prononcés dans l'erreur et pour le service de l'erreur sont sans valeur, inefficaces et caducs. Maria, Maria, conclus-je, affectant un ton pathétique, ayez pitié du pauvre homme, comblez charitablement ce corps en proie au désir et sauvez cette âme de la damnation !

J'éclate de rire ; elle rit aussi bien franchement.

Avec cette finesse enjouée qu'ont les Napolitaines du peuple, elle s'amuse à mes subtilités, elle est en outre flattée que je prenne tant de peine à la convaincre par mes discours.

— Vous êtes l'avocat du diable, dit-elle, si vous n'êtes pas le diable lui-même.

Pour brusquer sa décision, passant du plaisant au sérieux, je conviens avec elle d'un présent à lui faire.

Sans dire positivement : oui, Maria consent maintenant à satisfaire aux exigences amoureuses du Révérend.

Je me frotte les mains. Quelle belle besogne de proxénète je venais d'accomplir ! Bembo lui-même, un professionnel cependant, en eût été jaloux. Comme il me plaisait d'avoir incliné la chair complaisante de cette belle fille sur la vertu défaillante de John Knox Wilson, puritain d'Amérique et pasteur protestant ! Ce contempteur des sens, quel beau motif je lui donne à conforter son hypocrisie ! Quel hommage je vais l'obliger à rendre, dans le secret de son cœur, aux vérités élémentaires, ce semeur de contraintes et de mensonges ! Charitablement, je travaille à permettre que soit satisfait le désir de celui-là dont le rôle consiste à blasphémer contre le désir. Il ne m'en saura sans doute aucun gré, mais ne dit-on pas qu'une bonne action porte en elle-même sa récompense ?

Après avoir déjeuné de grand appétit, le cœur joyeux et la conscience paisible, je redescends au jardin. Sibyl ne s'y trouve point encore, mais j'y rencontre le Révérend qui, pour la première fois, a dépouillé sa redingote hautaine et cérémonieuse pour revêtir un veston de cheviote grise qui lui sied parfaitement. Je m'enquiers de sa santé, qu'il m'assure être excellente ; je le félicite de sa bonne mine et de la jeunesse de son allure. Il en paraît satisfait et flatté. Je m'attendais à le trouver sur la réserve, il est au contraire cordial et bonhomme à

souhait. Le premier, il fait allusion, avec légèreté, aux excès de boisson de la veille.

Désapprendrait-il déjà le remords ?

— On est ici, me dit-il, dans l'île de Circé la magicienne, en proie à toutes sortes d'enchantements.

— Prenez garde, mon cher Révérend, lui répliquai-je en souriant, que vous ne soyez transformé finalement en pourceau.

Vêtue d'une robe claire, une ombrelle à la main, gracieuse et rapide, Sibyl s'avance vers nous, et le matin se pare de nouvelles splendeurs.

Confortablement installés dans des fauteuils, le Révérend, sa nièce et moi, nous poursuivons à bâtons rompus une conversation vaine et banale, mais pleine cependant de l'agrément que lui prête notre bonne humeur.

Onze heures venaient à peine de sonner au clocher voisin lorsque parurent Levinson et sa sœur. Il avait été convenu la veille qu'ils viendraient nous chercher pour faire le tour de l'île en barque, et qu'on emporterait des provisions pour déjeuner en route. Après avoir exploré diverses grottes : *grotta di Boï, grotta bianca, grotta verde, grotta rossa,* on rentrerait à Capri vers la fin de l'après-midi.

Cette promenade à cinq, en compagnie des Levinson et du Révérend, ne me souriait guère et me paraissait dénuée de tout charme. Sans doute je désirais être auprès de Sibyl et je voulais Sibyl près de moi, mais non point dans cette société. Je résous donc de l'abandonner à son sort, et, sous quelque prétexte fallacieux, je m'apprête à conquérir des heures de solitude.

Arguant de lettres urgentes à répondre, malgré les regards chargés de reproches de mon amie, je me confonds en regrets de ne pouvoir participer à cette passionnante excursion. J'accompagne les voyageurs jusqu'au funiculaire qui doit les conduire à la Marina, puis,

désormais seul, je m'en vais errer par les sentes et les champs, sous le soleil blond de novembre.

Loin de tout, cheveux au vent et parlant seul, je forme des projets extravagants et que je sais absurdes. Il n'importe, je m'y complais. J'imagine, sans y croire un instant, des existences harmonieuses et faciles, des heures de joie, des années de bonheur passées avec Sibyl. L'aventure d'un jour m'apparaît éternelle ; j'aborde au port de la terre des Hespérides ; mon perpétuel voyage s'interrompt ; la solitude de mes pensées et de mon âme consent à de mystérieux partages, à de merveilleuses dérogations. Je suis roi, prophète et demi-dieu. Sibyl partage ma couronne, mes visions et mon empyrée...

J'éloigne de mon esprit toute idée de fins raisonnables et véridiques : l'adieu banal sur le quai d'une gare, les larmes égoïstes qu'on pleure sur un rêve déçu, les regrets travestis en remords, la fatigue, la lassitude, la délivrance.

Je me grise du parfum des mensonges dont je me berce, j'invente, en marge de la vie, où tout n'est que lutte sous le signe de l'éphémère, une existence miraculeuse qui se déroulerait au sein de la paix, de la constance et de l'amour : un néant flatteur et délicieux.

J'aime, et Sibyl me sourit au détour de chacun de mes rêves.

A l'heure méridienne, je retourne à l'hôtel et j'y prends mon repas seul, poursuivant ma songerie. Ensuite, avisant le fumoir désert, je m'y réfugie. La chambre est vaste, fraîche et somnolente dans son clair-obscur, car on a baissé les stores pour barrer la route au clair soleil.

Ma tasse de café bouillant figure une cassolette d'où montent en volutes d'odorantes vapeurs. Comme une suite d'images ornant un livre de récits merveilleux, je feuillette, au dedans de moi, les séduisantes visions illustrant le conte que je me dis à moi-même. Il est doux

d'être seul lorsqu'on peut se raconter à loisir de belles histoires et que rien ne vous en distrait.

Qui vient m'interrompre ?

Le portier, la casquette à la main, me remet une lettre qu'on vient, dit-il, de remettre à mon adresse. Il n'y a pas de réponse.

Je demeure fort intrigué. Je tourne et retourne l'enveloppe ; l'écriture féminine m'en est inconnue. Suspectant quelque désagrément, j'hésite un instant à l'ouvrir.

Cher Monsieur,

Une menace de migraine m'a fait craindre la grande lumière éblouissante du soleil sur la mer. J'ai préféré renoncer à la promenade que j'avais déjà faite et j'ai confié Sibyl et son oncle à mon frère. Je suis rentrée à la maison ; si vous avez terminé votre correspondance avant le retour de nos amis et que vous ne craigniez pas de consacrer quelques instants à une « pauvre malade abandonnée » vous me feriez plaisir en venant passer un moment à la villa Carlotta.

Pardonnez mon indiscrétion et recevez, cher Monsieur, les meilleures salutations de

RACHEL LEVINSON.

Cette missive m'importune. Sur le champ, ma décision est prise ; je ne manque pas d'excellents prétextes : je n'irai pas.

Je m'efforce à ressaisir le fil brisé de ma rêverie. En vain. Je me sens irrité. Par hasard, mes yeux se sont portés sur une console qu'orne — pourquoi ? — un renard empaillé, lépreux, poussiéreux, mangé des mites, qui relève d'un air de défi le panache de sa queue fauve. Cette effigie de maître Goupil m'exaspéra. Que me veut ce sot animal ? Qu'a-t-il à me regarder d'un air narquois avec ses yeux de verre ?

Je n'irai pas, affirmé-je à mi-voix, en m'adressant à lui ; je te dis que je n'irai pas !

Pourquoi cette lettre ? Que signifie cette invitation insolite ? Que me veut cette femme ?... Je la vois, longue,

mince, souple, brune avec ses yeux chauds et nonchalants...

Je n'irai pas !

J'y fus pourtant, en maugréant sans sincérité : la politesse m'y contraint. Une curiosité mêlée d'angoisse s'était saisie de moi. Elle était femme et secrète ; la sphynge attire toujours les déchiffreurs d'énigmes. Contre moi, cette belle Juive aux formes voluptueuses a dû former un charme, dont je subis l'attrait.

*

Lorsqu'on m'introduit auprès de Rachel, je la trouve, languissante, étendue sur un grand divan parmi des coussins moelleux, vêtue d'une élégante tunique de soie noire, assez courte et sans manches, qui met en valeur la chair mate de ses bras nus aux belles formes et découvre jusqu'au dessous du genou ses jambes fines, gainées de soie.

Elle me tend sa main à baiser en chuchotant d'un air complice :

— C'est très gentil à vous d'être accouru sans tarder auprès d'une pauvre femme qui se sent très lasse et mélancolique. Ne vous ai-je pas trop dérangé ?

Je l'assure que, ma correspondance étant terminée, c'est un plaisir pour moi de passer quelques instants en sa compagnie, et je m'enquiers de sa santé.

— Oh ! répond-elle avec vivacité, je ne suis pas malade, mais la migraine me menaçait et j'ai préféré rentrer et prendre du repos. Cette promenade au reste me paraissait insipide. Mon frère ne peut tenir en place et n'a de cesse qu'il n'organise des parties de navigation autour de l'île, pour tromper l'ennui d'une inactivité qui lui pèse. Il n'est aucunement doué pour ne rien faire, il ne sait pas ; le loisir l'importune, il a besoin de la vie intense de nos cités, du mouvement incessant et de la fièvre des affaires. Il adore ce que j'abhorre, comme

j'abhorre ce qu'il adore. Ainsi qu'il le dit lui-même : nous nous complétons.

Elle conclut en égrenant quelques notes d'un rire attristé.

Je la regarde et l'écoute parler, soutenant son discours de quelques monosyllabes. De son être émane quelque chose de captivant et de trouble, quelque chose aussi qui trouble. Sa voix au timbre ardent, mais qu'elle bride, a la sonorité équivoque et mystérieuse d'une coupe de cristal que blesse une invisible fêlure.

Sans que je l'en aie priée, elle me parle maintenant de Sibyl et me raconte indiscrètement ce que j'avais appris de la bouche même de mon amie : son mariage et l'accident qui la fit veuve. Je feins un profond intérêt.

— De fait, dit Rachel en terminant, en dépit de cette tragique aventure, la délicieuse Sibyl est restée inexperte et naïve comme une enfant. Elle demeure, en toutes circonstances, très aisément maîtresse d'elle-même, car sous son mysticisme où se cristallise le grain de folie qui réside en chaque être, je la crois positive et froide, comme sont beaucoup de ses sœurs américaines.

Poursuivant en toute liberté son babil sinueux et charmant, Rachel en vient à parler d'elle-même, de ses origines, de sa famille, de son mariage, de son divorce.

Fille d'un petit Juif de Russie, émigré très jeune de son ghetto de Biélostok pour venir chercher et trouver fortune aux Etats-Unis, et d'une mère de souche Sephardim, dont la famille, provenant de Hollande, habitait l'Amérique depuis deux générations, elle promenait à travers la vie l'âme complexe et le cœur insatisfait de ceux de sa race. De son récit je ne retiens que ce qu'elle désire que je sache : qu'elle est incomprise, malheureuse et libre.

Je songe à part moi qu'une femme qui met tant d'insistance à se proclamer libre, c'est comme une place dans

le compartiment d'un wagon ; elle appartient au premier survenant.

Une phrase qu'elle vient de prononcer sonne étrangement à mon oreille : «... Mon divorce m'a laissée meurtrie, mais du moins je suis libre et maîtresse de moi-même... » Ce que je traduis intérieurement, sans y mettre nulle fatuité : « ... Je voudrais être ton esclave et ta maîtresse... »

Il m'apparaît que la liberté de Rachel doit s'étendre jusqu'à ses mœurs, et cette proie facile qui s'offre à moi m'induit en répulsion. Car, odieuse dans tous les arts, la facilité l'est particulièrement dans l'amour conçu comme un art souverain.

— Vous avez acquis avec la liberté, lui dis-je sur un ton de badinage, le plus redoutable des biens.

Avec son instinctive finesse, elle sent la pointe, ses yeux cillent une seconde, un triste sourire crispe son visage. D'une voix grave, elle réplique, le regard perdu :

— Je sais trop, hélas ! que je n'ai soif de liberté que parce que je possède une âme d'esclave.

Après un temps de songe, elle reprend avec une certaine brusquerie et sur un ton plus âpre :

— Croyez-vous que l'on brise aisément les chaînes de six mille ans de servitude et d'inquiétude ? Je suis née sous le climat tempéré de New-York, et pourtant c'est l'Orient, c'est l'Asie qui fait couler sa liqueur dans mes veines. Je porte en moi le désert, ses mirages et sa mélancolie torride. Vous ne savez pas ce que c'est que de mourir de soif. Déjà vous me jugez, et peut-être sans indulgence, mais que m'importe à moi qui meurs de soif ? Les contraintes, je les repousse toutes : celles de la race et celles de la religion, celles de la société, celles de la morale, celles du passé comme celles de l'avenir. Toutes ! toutes ! toutes !... Je ne suis pas une révoltée, je suis la révolte elle-même. J'étouffe parmi les sujétions, les devoirs et les hypocrisies du monde. J'étouffe !... Depuis

l'âge de dix-huit ans, je rêve d'un scandale magnifique. Je veux vivre, être moi-même !

Son exaltation se dissout dans le silence ; elle ajoute alors tout bas et comme se parlant à elle-même :

— Mais voilà !... Qui suis-je ?... Qui peut me délivrer ?...

Retrouvant le ton calme de la conversation, elle reprend sa confidence :

— Au cours de la conversation que vous avez eue hier soir avec mon frère, j'ai remarqué que vous n'aimiez pas les Juifs, que vous partagiez à leur égard toutes les... préventions. Ne vous défendez pas, il est si naturel qu'il en soit ainsi. Gardez du moins le bénéfice de votre sincérité. Aux Etats-Unis l'antisémitisme est mal porté, mais ça n'est qu'une qualification qu'on repousse. Hormis les Juifs eux-mêmes, et encore... tout le monde est antisémite, jusqu'aux nègres.

» A force de ténacité, nous avons obtenu que, presque partout dans le monde civilisé, l'antisémitisme soit considéré comme une chose mauvaise et basse. En définitive nous n'avons acquis le droit qu'à plus d'hypocrisie.

» Etre Juif ou Juive, voyez-vous, c'est un malheur.

» Un malheur contre lequel il n'y a rien à faire. Les causes en sont si compliquées que chacun s'y perd, les responsabilités tellement complexes et réciproques qu'il est parfaitement vain de chercher à les établir. Un coupable expie son crime, et c'est fini ; mais nous, de quel forfait inconnu devons-nous être coupables pour que notre existence, à travers les siècles et les générations, n'ait été qu'une éternelle expiation !

» Si tant des nôtres ont mis une âpreté, patiente, mesquine, mais inébranlable, à conquérir des richesses, c'est qu'en ce monde où tout s'achète, nous n'avons cessé d'être à prix d'or les acquéreurs d'un peu de tolérance. La fortune nous a conféré la puissance indispensable à la persistance. L'or nous était nécessaire pour exister, et

l'or ironique a déformé nos âmes à son image. Le Juit, pour conserver le triste et redoutable privilège de rester juif, a choisi pour allié l'Argent, qui comme lui est vagabond, orgueilleux et secret.

» Tour à tour, les autres peuples se sont heurtés et confrontés ; à la longue ils ont toujours fini par se mêler et se confondre. Ainsi sont morts d'anciens peuples, ainsi sont nés des peuples nouveaux. En dépit des plus formidables agitations, nous sommes comme l'huile qui surnage toujours.

» S'il existe beaucoup de révoltés dans notre sein, si nous sommes les destructeurs du monde, c'est que jamais nous n'avons pu trouver place dans ce monde. Non point même une place d'élection, mais la place qui revient à chacun, celle de l'homme parmi les hommes. Ployant sous le faix de leur destin tragique, les Juifs, les vrais, inadaptés, inadaptables, espèrent en dépit de tout — et quelle chose terrible que l'espérance ! — que luira l'aurore de temps meilleurs où l'on verra surgir la société nouvelle, la civilisation fraternelle qui les accepte et qu'ils puissent accepter. Pour vous autres, la divinité, la justice, la vérité sont sujettes au changement ; pour nous, ou plus exactement pour quelques-uns d'entre nous, ceux-là justement qui sont les mainteneurs de la race, de la tradition, de l'idéal et de la misère, — la divinité, la justice et la vérité sont immuables. Cette folie héroïque est à la base de notre fanatisme, car nous sommes un peuple de fanatiques.

» La tâche surhumaine, la tâche inhumaine qui nous incombe de par le destin, et que nous poursuivons, quand même, à travers les millénaires, fait notre grandeur et notre disgrâce.

» Quand mon frère s'écrie, en s'en réjouissant, que le christianisme va mourir, je lui réponds : Pourquoi le judaïsme n'en peut-il faire autant ?... que l'on travaille

donc à le tuer, car c'est ainsi seulement que nos enfants pourront être libérés.

» Il ne me comprend pas.

» Comme je vous l'ai dit, dès l'âge de dix-huit ans je rêvais de scandale, mais aussi de soumission. Cela ne s'exclut pas. Vouloir si fort la paix qu'on l'accepte à n'importe quel prix, n'est-ce pas ouvrir la porte aux plus redoutables scandales ? J'avais l'idée fixe de renier ma race pour me sauver moi-même ; je voulais épouser un chrétien. Je ne crois pas en Dieu, mais par amour pour celui qui m'aurait choisie, je me serais convertie à sa religion, et j'aurais su croire avec ferveur en son Dieu, comme j'aurais cru, passionnément, en lui. J'aurais été sans doute en butte à bien des préventions encore, à bien des suspicions, à bien des rebuffades, mais du moins j'aurais pu me dire que mes enfants ou mes petits-enfants seraient des êtres comme les autres, dispensés de fatiguer leurs épaules à porter le fardeau d'Israël.

» Mon rêve ne s'est pas réalisé ; c'est un sort assez habituel aux rêves. J'étais prête à passer outre aux vœux des miens, à faire fi de leurs volontés ; j'aurais surmonté toutes les résistances, franchi tous les obstacles.

» Lorsque mon père est mort, j'avais alors vingt ans, j'étais assez riche pour être indépendante, parfaitement libre de mes mouvements et de mes décisions. Mais je n'ai trouvé personne, sauf un jeune dadais, vraiment trop bête, qui s'était épris de moi, pour ne pas parler de quelques coureurs de dot que je rencontrai, lors d'un voyage en Europe.

» Finalement, je me suis mariée à un Juif de nos amis, homme riche et considéré, soi-disant libre esprit, comme mon frère.

Elle se tait. Les yeux absents, le regard tourné vers l'intérieur, elle songe un moment. Je garde le silence jusqu'à ce qu'elle reprenne avec vivacité :

— Puisque vous écoutez si gentiment mes folies, il

faut encore que je vous raconte quelque chose. J'ai tant parlé déjà que rien ne peut m'interdire de continuer un peu.

» Mon mariage fut arrangé — quel vilain mot ! — par un vieil ami de mon père, originaire de la même ville, le rabbin Salomon Hirsch. C'était un digne vieillard de la vieille école, savant, pieux et rigide. Quelques jours avant les noces, il nous réunit à son domicile, mon fiancé et moi, pour nous entretenir de graves sujets.

» Il nous fit tout d'abord l'éloge du judaïsme et de la nation juive, s'efforçant de combattre notre commune tendance à la libre pensée. Le Juif, disait-il, ou la Juive qui ne respecte pas les commandements de la Loi, n'a plus la dignité du Juif, mais, aux yeux des goïms, il n'en demeure pas moins un réprouvé ; de partout on le rejette. Nous l'écoutions sans rien répliquer, dans une attitude de déférente indifférence. Son discours fut prolixe et diffus, il traita de cent sujets, avec une ardente conviction.

» Qu'importe, au reste, je m'égare parmi mes souvenirs. J'en viens à la chose grave, à la parole redoutable et décisive qui marque une vie comme au fer rouge.

» Salomon Hirsch en venait à traiter de ce qu'il appelait le devoir des époux et la raison d'être du mariage. Les paroles qu'il prononça restent si bien gravées dans ma mémoire que je me les rappelle toutes, mot pour mot :

« Prenez garde à la sensualité qui mène à la débauche. Elle est en vous, elle vous guette, il faut la refouler, il faut la maîtriser à tout prix. Ne cherchez jamais le plaisir dans l'acte sexuel, mais considérez-le comme une dette dont on s'acquitte pour remplir les commandements du Créateur, qui ordonna de procréer des enfants et de multiplier la race. Toute union des sexes qui s'accomplit dans un but autre que celui-là n'est qu'un gaspillage abusif des forces prêtées par Dieu ; elle équivaut à la

chute de l'homme au-dessous du niveau de la bête, elle aboutit à la luxure. Dans les actes relevant de la nature animale, efforcez-vous de voir une tâche sacrée, en rapport avec le but sacré en vue duquel le monde a été créé.

« Votre foi, je le sais, est chancelante, la chair est faible et les tentations de la luxure sont bien puissantes. Il faut les maîtriser et pour cela s'aider de son intelligence et de son imagination. La sensualité n'est après tout qu'imagination, c'est donc par l'imagination qu'il faut s'efforcer de la vaincre. On y parvient. Supposez qu'une pensée luxurieuse vous assaille, vous n'avez, par exemple, qu'à vous représenter, avec insistance, combien seraient affreux et répugnants l'homme ou la femme auxquels la peau aurait été enlevée du corps... »

Je ne pus me retenir de crier :

— C'est abominable !...

— Comme vous le dites, c'est abominable en effet... Après que ce fanatique eut cessé de parler, je demeurai gênée, muette, le cœur glacé. Je regardai à la dérobée mon fiancé qui était blême et n'osait lever les yeux. Le pieux et féroce rabbin venait de détruire notre bonheur et de ravager notre vie.

» Je n'éprouvais pour mon mari ni vif amour ni puissant attrait ; il me plaisait néanmoins. Une tendre intimité nous eût sans doute attachés l'un à l'autre, mais nous étions envoûtés. La malfaisante suggestion du rabbin Hirsch s'était emparé de notre imagination et régnait sur notre âme. Sitôt que le désir rapprochait nos corps, nous étions l'un pour l'autre, l'un contre l'autre, des écorchés à vif, pelés, immondes... un amas de chairs sanguinolentes. Quel supplice !... et quelle horreur !...

» Nous ne nous sommes jamais rien avoué de cette hantise qui creusait un abîme entre nous, mais je suis certaine que, chacun de notre côté, nous avons lutté de toutes nos forces pour la chasser et pour la vaincre.

Hélas ! en vain. Elle nous harcelait, elle nous dominait par la puissance hallucinante de l'image épouvantable qu'elle évoquait en nous. De défaite en défaite, nous avons fini par être l'un pour l'autre un objet de répulsion. Ici gît la raison profonde de notre séparation. Le dégoût physique engendra l'indifférence, et dans les chaînes du désir — et du désir déçu — l'indifférence prend bien vite le visage de la haine...

J'écoutais dans un silence avide cette émouvante confession, lorsque soudain elle se tut. A son exaltation, brusquement tombée, faisait place une sorte d'abattement. Elle me considère longuement, avec dix mille années de détresse dans le regard et reprend d'une voix lointaine :

— Je suis comme obsédée par la crainte et l'inquiétude. Il faut comprendre cela. Nous sommes l'étrange et tragique produit de la peur : peur constante du Dieu jaloux, peur de la nature et des hommes, peur de soi-même... Toujours et partout la peur... et le désir inextinguible qu'un jour vienne enfin où l'on n'aura plus peur !

Changeant une fois encore de ton, elle s'adresse à moi directement et presque agressive :

— Pourquoi vous ai-je raconté tout cela ? Vous m'êtes un inconnu ; j'ignorais hier jusqu'à votre existence, et je vous confie aujourd'hui des choses que je n'ai confiées à personne... non, même pas à moi ! Tout cela flottait indécis dans mon esprit et ma mémoire. Tout à coup, j'ai vu clair et j'ai parlé. Pourquoi ? Qui donc êtes-vous ?... N'ai-je pas maintenant le droit de savoir ce qu'est mon confident ?...

— Peut-être, dis-je avec légèreté, ne suis-je après tout qu'un accoucheur.

Sans s'arrêter à ma dérobade, elle poursuit, impitoyable :

— Que me donnerez-vous en échange de ce que je vous ai donné ?

Je fais trois pas vers la fenêtre et, d'un geste, j'écarte le store de soie grège qui tamise et cendre la clarté pénétrant dans la chambre, en lançant d'une voix triomphale :

— La lumière !

Elle rétorque :

— Et c'est peut-être d'ombre que j'avais besoin.

Je reste debout, elle se lève et s'approche en questionnant toujours d'un air de défi :

— Du moins me direz-vous pourquoi Sibyl, que j'ai connue modeste, terne et sage, est aujourd'hui rayonnante d'amour ?

Si direct et vigoureusement lancé, le coup porte et me fait chanceler : cela se voyait donc ?... Un flot de joie déferle sur moi ; je murmure :

— Le sais-je ?

— Vous êtes donc si plein de candeur ? me jette-t-elle, décidée à me faire violence.

Parfaitement aimable et calme, je réponds :

— C'est là tout le secret de mon bonheur.

Elle s'arrête interloquée et soudain songeuse :

— C'est profond, ce que vous dites là.

— Assez.

— Quel étrange personnage vous faites !

— Je sais écouter, fis-je avec une point d'impertinence.

— Mais vous ne parlez pas.

— Quelquefois...

Et j'ajoute aussitôt :

— Puisque votre migraine est passée et que le temps est beau, voulez-vous que nous allions jusqu'au château de Tibère ? Il s'y trouve une sorte d'auberge où nous pourrons prendre une tasse de thé.

Elle accepte :

— Le temps de passer une autre robe et de mettre un chapeau ; quelques minutes et je reviens.

Je la regarde s'éloigner et, comme elle va franchir la porte, je dis :

— Vous êtes très belle.

Elle hésite une seconde sur le seuil et, sans se retourner, sort.

Au bout de peu d'instants elle est revenue, prête pour la promenade, affable et souriante. Nous partons, côte à côte, parlant peu, comme si nous n'avions plus rien à nous dire, nous marchons. Passant sans nous arrêter devant le petit café du *Salto di Tiberio*, où nous projetons de revenir tout à l'heure, nous poursuivons notre ascension jusqu'au sommet, à travers les débris du palais de Tibère.

Entée sur les ruines romaines, aux substructures larges et puissantes, la petite chapelle de Santa Maria del Soccorso, toute baignée dans la solitude de l'azur, marque en ces lieux le triomphe du christianisme sur le paganisme. On a juché le tabernacle de la Croix sur les amoncellements de pierres qui signalent au promeneur attentif les vestiges misérables de la splendeur romaine.

Sous les voûtes pleines d'ombre, mystérieuses et parfumées d'encens, l'image du Galiléen supplicié défie le spectre de l'Empereur, qui sans doute doit errer parmi les ruines durant les nuits sans lune, plaintif, mêlant ses lamentations à celles du vent d'orage et pleurant sur le cadavre mutilé de son empire détruit.

Aujourd'hui, de la terrasse ensoleillée que flattent d'une caresse les brises légères de la mer Tyrrhénienne, on découvre l'immensité, on se grise d'espace en respirant l'infini. La ligne sinueuse des côtes s'amincit, s'estompe et s'efface au loin jusqu'à n'être plus qu'un trait bleu qui se confond avec le trait bleu de l'horizon

Instinctivement, effaçant les épaules et dilatant la poitrine, on se dresse dans l'attitude fière qu'avaient jadis les figures qu'on sculptait à la proue des vaisseaux.

Dans cette atmosphère, le silence s'impose aux âmes tourmentées.

A la pointe extrême de ce lieu consacré, tournée vers le couchant, Rachel se tient, toute droite et muette, les yeux grands ouverts avec sur le visage l'expression de détresse infinie qui marque tragiquement les plus hauts de sa race.

Douloureux et palpitant symbole, elle incarne les destinées de son peuple : le refus d'accepter la vie, la haine du jour qui passe, l'éternel désaccord de la chair et de l'âme, l'impossibilité d'être un instant en harmonie avec la nature et le monde, les perpétuelles vicissitudes sous un soleil féroce, le désert inclément, les tortures de la soif, les hallucinations, les mirages...

Saisi de pitié je voudrais trouver un geste de tendresse, une parole qui délivre ; je souffre dans mes fibres profondes, tant son mal est contagieux.

Elle soupire, puis elle sourit d'un sourire déchirant.

Je me mets à lui parler de n'importe quoi ; elle me répond n'importe comment... Quelques instants après, nous sommes installés à *l'osteria* du *Salto di Tiberio,* en face d'une tasse de thé noir qui sent l'herboristerie. Campée devant notre table, avec son fichu triangulaire sur les cheveux, l'hôtesse, une forte matrone, assez belle encore, mais déjà mûre et vieillissante, nous accable de sa faconde méridionale indiscrète et familière, mêlant les questions aux renseignements :

— C'est d'ici, du sommet de cette falaise, haute de deux cent vingt mètres, que le cruel empereur Tibère faisait précipiter ses victimes dans la mer. — Vous êtes étrangers ?... d'où venez-vous ?... Resterez-vous longtemps ?... Etes-vous en voyage de noce ?...

L'arrivée d'autres clients nous délivre heureusement de cette obsédante compagnie.

Assailli malgré moi par une pensée dont je suivais les

méandres, j'étais tombé dans une absorbante songerie dont la voix de Rachel me tire brusquement.

— Que vous voilà maintenant rêveur !

— Excusez-moi, je vous prie.

— A la seule condition que vous me disiez ce qui vous a plongé dans une si profonde méditation.

— Soit... Je songeais que c'est ici peut-être, face aux mêmes abîmes, où se joue tant de bleu, qu'eut lieu jadis la rencontre de Tibère et de Thamos. Si les choses inanimées sont susceptibles de mémoire, les pierres amoncelées sur cette colline et ces rochers, qui défient la morsure du temps, en ont dû conserver quelque souvenir, tant l'affaire est étrange et singulière. Nul ne peut se défendre d'en éprouver de l'émoi, lorsque surtout on envisage que c'est sous l'Empereur Tibère qu'une obscure bourgade de Judée vit naître Celui dont l'apparition devait causer dans le monde une si profonde perturbation : Jésus-Christ.

— Puis-je, sans honte, vous avouer, interrompt Rachel, que j'ignore tout de l'entrevue entre Tibère et ce Thamos dont pour la première fois j'entends prononcer le nom ? De grâce, éclairez-moi.

— Thamos était un pilote égyptien qui fut le héros de la plus étonnante aventure qui se puisse imaginer. Aussi fidèlement que le permettra ma mémoire, je m'efforcerai de vous en retracer le récit selon ce qu'en rapporte Plutarque au chapitre dix-septième du précieux traité qui s'intitule : *Sur les sanctuaires dont les oracles ont cessé*.

» Un navire faisant voile vers l'Italie fut un soir porté par les flots près de l'île de Paxos dans la mer Ionienne. La plus grande partie de l'équipage était éveillée, quelques hommes qui finissaient de souper étaient encore occupés à boire, lorsque soudain, une voix qui semblait venir de Paxos se fit entendre, appelant de toute sa force un certain Thamos.

» Tout le monde fut saisi d'étonnement. Ce Thamos était un pilote égyptien dont la plupart des passagers ignoraient l'existence et jusqu'au nom. Les deux premières fois qu'il s'entendit héler, il garda le silence, mais à la troisième il répondit. Alors l'invisible interlocuteur, enflant sa voix, cria :

« Lorsque tu seras à la hauteur de Palodès, annonce que le grand Pan est mort ! »

» Puis le silence recommença de régner dans la nuit. Pour avoir entendu ces paroles, tout le monde resta frappé d'effroi. On se consulta pour savoir s'il était préférable que Thamos exécutât cet ordre ou qu'il n'en tînt aucun compte. Il fut résolu finalement que, si le vent soufflait lorsqu'on naviguerait près du lieu désigné, Thamos passerait outre, sans rien dire, mais que s'il faisait calme plat il répèterait les paroles qu'il avait entendues.

» Lorsqu'on fut devant Palodès, il n'y avait pas un souffle d'air et les flots étaient calmes. Du haut de la poupe, le regard dirigé vers la terre, Thamos répéta les paroles que lui avait confiées la voix : « Le grand Pan est mort ! »

» Il avait à peine terminé qu'éclataient dans la paix du soir une multitude de gémissements et de lamentations, mêlés de cris de surprise. On eût dit d'une foule invisible en proie à la douleur.

» Le bruit de cette aventure inouïe, qui eut de nombreux témoins, ne tarda pas à se répandre à Rome et dans toute l'Italie. L'écho finit par en parvenir aux oreilles de Tibère César, qui manda Thamos auprès de lui.

» Je songeais tout à l'heure à ce que dut être l'entretien confidentiel de l'empereur et du pilote.

— C'est en effet une aventure étrange et prodigieuse, mais quelle conclusion en doit-on tirer ?

— Je vous répondrai par des paroles de Plutarque lui-même, qu'on peut lire à la fin de l'opuscule où cette

histoire est contée : « Ce sont là, dit le sage de Chéronée, des recherches que je propose à vos méditations comme aux miennes propres. Elles fournissent matière à beaucoup de contradictions et de systèmes opposés, que la circonstance ne nous permet pas de passer tous en revue. »

» Quant à mon sentiment personnel, je puis ajouter que je refuse de croire à la mort du grand Pan immortel et que je n'accepte de voir dans sa manifestation dernière qu'un ironique adieu.

Rachel reste songeuse et muette, j'ajoute alors sur le ton badin :

— Maintenant qu'on a raconté de belles histoires à la belle dame, il faut songer à rentrer, on va nous attendre.

Comme nous partons, Rachel me confie :

— L'histoire que vous m'avez contée pare de richesses insoupçonnées ce lieu, somme toute, assez banal.

Puis elle ajoute, non sans impertinence ni sans quelque intention perfide :

— Sibyl m'avait bien dit que vous étiez le prince des ciceroni.

Sans rien marquer, j'accepte cela comme un compliment délicat dont je la remercie.

Nous descendons rapidement par les sentiers abrupts ; je lui tends parfois la main pour lui prêter appui lorsqu'elle se tord les chevilles à cause des hauts talons de sa chaussure. Comme elle paraît lasse, nous nous arrêtons un moment, pour qu'elle puisse donner un peu de repos à ses muscles courbaturés. Elle me dit alors :

— Je pense avec regret que vous allez me trouver bien ennuyeuse et sotte. Ne vous ai-je point accablé de jérémiades et de confidences que vous ne me demandiez pas ? Pourquoi l'ai-je fait ?... Je ne sais, j'étais très énervée. Je puis être plus aimable et plus gaie, et je voudrais vous revoir un jour sous de meilleurs auspices.

J'ai de la coquetterie, et je désire paraître à mon avantage. Un jour, bientôt si vous le voulez, quand vous serez de retour à Naples, nous pourrons faire une longue promenade. Nous irions par exemple, vous me conduisant et m'instruisant, visiter Pompéï, qui fut, si j'en crois ce qu'on dit, une ville de luxe et de luxure assez bizarre et troublante.

— Bien volontiers, Madame.

Nous avions repris notre marche ; elle poursuit en insistant :

— Vous m'écrirez ici, pour fixer le jour qui vous plaira. Rien ne me retient, je suis libre, je vous promets de venir. Vous me promettez en retour — sa voix y mettait une pointe suppliante — que personne ne le saura.

Elle s'efforçait à créer une atmosphère d'aventure et de complicité ; je réponds sur un ton dégagé :

— Je promets, mais que vous importerait qu'on le sût ?

— Il m'importe... ne serait-ce que pour cette raison qu'un peu de secret ajoutera du charme à la promenade.

J'esquisse un geste vague ; à voix presque basse elle continue :

— C'est donc promis... A mon tour, je fais serment d'être sage et docile... — du trouble passe dans son intonation, — aussi sage et docile que vous voudrez.

Nous approchions de sa demeure ; je m'arrête interdit et je lève les yeux sur elle qui, baissant les paupières, demeure immobile. Au détour de la route, Sibyl apparaît, escortée de Levinson ; ils nous voient et tous deux accourent à notre rencontre.

Après échange de quelques paroles relatant de part et d'autre les impressions de la journée, Levinson reprend possession de sa sœur et j'emmène Sibyl, qui m'exprime son regret de ma défection en suspectant mes prétextes et mon excuse. Je ne fais aucune difficulté pour lui avouer, en toute franchise, la vérité : le besoin que

j'éprouvais, ne pouvant être seul avec elle, de rester, du moins, seul avec son image, et comment Rachel intervint inopinément pour me priver de cette joie.

Avec une nuance d'inquiétude, Sibyl me parle de Rachel :

— C'est une créature attirante et peut-être un peu dangereuse. Elle est belle, séduisante, très intelligente — beaucoup plus belle et plus intelligente que moi, — mais elle a la réputation d'être complaisante aux hommes et d'avoir assez peu de vertu.

— Peut-être, repartis-je, cette absence de vertu fait-elle le meilleur de sa vertu.

— Sans doute avez-vous vos raisons pour penser ainsi, fit Sibyl avec une pointe d'humeur.

Puis rougissante, elle ajoute :

— Certains affirment même de Rachel que son frère est amoureux d'elle et qu'elle est son amante. Mais, se récrie-t-elle aussitôt, je suis sûre que c'est une affreuse calomnie.

— Je le regrette.

— Il en est malheureusement ainsi dans le monde, poursuit sentencieusement la chère petite puritaine, on prête les pires aventures à celles qui ne craignent point assez le scandale de l'aventure.

— Vous vous méprenez, Sibyl, sur le sens de mon regret. Il m'aurait plu que Rachel fût la maîtresse de son frère ; ce ragoût d'inceste sentirait fort son Orient et nous ramènerait aux temps d'avant l'Exode. Les Pharaons épousaient volontiers leurs sœurs.

— Vous êtes vraiment possédé du démon de la perversité. Comment pouvez-vous dire des choses pareilles, même pour plaisanter ?

— C'est que je ne plaisante pas, Sibyl.

Franchement indignée et prise de colère, mon amie me lance :

— Je ne veux plus parler avec vous... plus jamais. Je vous défends de me rien dire.

Le mur de sa rancune nous sépare, et, tout en conservant un sourire aux lèvres, j'ai du chagrin de son chagrin. Quel besoin stupide éprouvais-je de la blesser vainement ? J'en garde cependant un sentiment de volupté triste.

Nous rentrons à l'hôtel sans qu'un mot ait jailli pour rompre le silence qui nous accable. Sibyl me quitte sans m'adresser une parole.

Prétextant la fatigue, elle n'est pas descendue à table, et je dîne en tête à tête avec le Révérend qui me décrit par le menu grottes et stalactites, déplorant qu'un contretemps m'eût empêché d'aller contempler ces merveilles de la nature. Cordial et jovial, John Knox Wilson me paraît plus insupportable que jamais. J'en viens à regretter le puritain méprisant et guindé sur qui du moins il m'eût été loisible de passer la hargne de ma mauvaise humeur. Etonné du laconisme de mes réponses, mon compagnon s'enquiert avec sollicitude :

— Vous avez l'air si préoccupé, mon cher ami, que j'en viens à craindre que vos affaires ne vous causent des soucis. Si je puis vous être de quelque conseil ou de quelque secours ?...

Je réponds de façon évasive, et pour cause, tout en assurant le bonhomme de ma reconnaissance. Afin d'échapper à son encombrante sympathie, je feins d'être redevenu joyeux et de m'intéresser à tout ce qu'il lui plaît de raconter.

Aussitôt après le dîner, nous nous quittons. Le Révérend regagne sa chambre, et je reste un moment à fumer dans le hall.

J'ai le sentiment d'être vieux, misérable et délaissé ; l'aventure qui m'enchaîne et, malgré moi, m'entraîne commence à m'excéder. Elle est absurde, je m'en rends compte, mais elle me tient. Je discute avec moi-même,

j'ergote, je ruse, je répugne à m'en faire l'aveu, pourtant la vérité s'impose, le fait n'est pas niable : j'aime. Il ne me reste qu'à vaincre : ou bien vaincre Sibyl ou me vaincre moi-même. Dans cette alternative, la première hypothèse est la meilleure, car, à triompher de soi-même, quoiqu'il advienne, on est à la fois vainqueur et vaincu.

Ma méditation morose s'achève dans le calme froid d'une certitude. Comme un soldat à la veille d'une bataille, je reste anxieux, mais sûr que le destin est en marche et que rien désormais ne saurait l'arrêter.

Ce soir même, je verrai Sibyl ; tout à l'heure, j'irai frapper à sa porte, et j'entrerai, puis... mais l'avenir est sur les genoux des Dieux.

Un à un, les voyageurs qui m'entouraient, sans que je leur prêtasse attention, ont regagné leurs chambres ; il il est temps que je fasse de même. Dans le couloir, je rencontre Maria, la servante, qui m'adresse un sourire complice, plein de sous-entendus. Je lui signifie du geste un vague encouragement et je rentre chez moi.

Après cinq minutes, je suis devant la chambre de Sibyl et je m'apprête à frapper, lorsque j'entends la voix du Révérend qui, fidèle à sa coutume, commente gravement un texte de la Bible.

Je n'ai rien à faire que de retourner dans ma chambre et d'attendre. J'éteins la lumière, je laisse la porte entr'ouverte et je guette le départ de l'oncle importun. Après un temps qui me paraît infiniment long, John Knox Wilson se décide à regagner ses appartements. Par prudence je prolonge encore un peu mon attente. On entend une sonnerie lointaine... des pas ; la femme de chambre passe, elle entre chez le Révérend, mais ne tarde pas à ressortir. Elle s'éloigne. Plus rien, le silence dans les couloirs vides. La paix soit sur les voyageurs qu'abrite un même toit de hasard !... Précautionneusement, une porte s'ouvre et se referme et je vois s'avancer, glissant à pas de loup, le bon pasteur inquiet et

pressé, qui se dirige vers l'extrémité du couloir où se trouve la chambre de Maria, la jolie servante. J'écoute... il s'est arrêté... il cherche en tâtonnant le bouton de la porte... il ouvre... la porte se referme ; il est entré.

On ne perçoit plus maintenant que le bruit rythmé d'une pendule qui, sans hâte, mais sans répit, grignote d'une dent avide un peu des pauvres minutes qui nous sont dévolues.

Je frappe tout doucement chez mon amie.

*

— Entrez... C'est vous !

— C'est moi, Sibyl.

» J'attendais d'être assuré que personne ne vienne nous déranger.

Elle sourit avec un certain malaise et dit, feignant un ton léger :

— Vous avez donc des choses si graves à me dire ?...

— Des choses très graves, en effet. Mais d'abord pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine...

Elle m'interrompit vivement :

— C'est à vous de me pardonner ; je me suis fâchée stupidement d'une boutade... Asseyez-vous.

Dans un déshabillé de soie gris mauve qui l'enveloppe comme une aile, Sibyl est très belle, cette nuit

Un long moment, nous restons assis l'un en face de l'autre, muets, les yeux baissés, le cœur battant, effrayés de sentir rôder autour de nous l'inéluctable.

Finalement, fléchissant le genou devant elle, je lui prends la main, qu'elle m'abandonne, et lui baise longuement le poignet.

Puis je m'empare de son autre main et je l'attire tout entière vers moi jusqu'à ce que nos lèvres se joignent.

Nous sommes comme deux arbres, emmêlés et frémissants, ployants sous la rafale.

Aux baisers s'ajoutent les caresses, d'instant en ins-

tant plus insistantes et précises. Le désir aux serres aiguës tournoie et retrécit ses cercles, prêt à fondre.

Deux souffles dans la chambre étroite et, sous la lampe voilée, l'homme et la femme s'affrontent et se cherchent. Il semble que sur eux le monde pèse et que les murs se resserrent pour les mieux écraser l'un contre l'autre.

Tout n'est qu'ivresse et vertige !...

Violemment, Sibyl s'arrache à moi, se rejette en arrière et se dresse en murmurant d'une voix affolée :

— Non !

— Sibyl !...

— Non !...

Elle recule encore et, d'un geste désespéré, tend vers moi ses bras frissonnants, mais les paumes des mains tournées en dehors, comme pour me repousser en répétant toujours :

— Non !... non !...

— Je vous aime, Sibyl !

— Allez-vous-en !... Laissez-moi !... C'est impossible...

— Je vous aime, Sibyl !

— Je vous aime aussi.

Elle avait dit cela presque à regret, d'une voix très basse.

Haletants, hostiles, nous restons face à face, comme deux ennemis sur le point d'en venir aux mains.

Tout à coup, comme ces pluies d'orage aux larges gouttes chaudes, qui sont une délivrance, un accomplissement, jaillit de sa bouche un flux pressé de paroles hachées et sans suite :

— Mon amour est un mensonge... Tout est mensonge... je ne vous ai pas tout dit... je vous ai menti... je ne suis pas libre, je ne puis pas aimer... cela m'est interdit... je suis une nonne cloîtrée dans un souvenir, murée dans une promesse... Ah ! Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir prêté serment entre les mains d'un mort qui ne vous déliera jamais !... Tenez, il est là !... je le vois qui

me surveille d'un œil sévère... non... non... pas sévère, mais triste... si triste... et chargé de reproches... de tant de reproches !

— Sibyl !...

— Non, non, je ne suis pas folle... je ne suis pas folle, hélas !... vous allez savoir, il faut que vous sachiez. L'autre jour je vous ai raconté l'accident... sa mort... mais je n'ai pas tout avoué, je n'ai pas tout dit... avant de mourir il a parlé... On l'a retiré de sous les décombres, ensanglanté, pantelant, mais respirant encore... Comme je revois toute cette horreur !... On l'avait adossé contre un talus, et les sauveteurs étaient repartis pour porter secours à d'autres victimes dont on entendait les cris ou les râles... Il avait les yeux fermés et gémissait faiblement ; penchée sur lui, je m'efforçais d'étancher avec un mouchoir le sang qui ruisselait de la blessure béant à son front. Il respirait à peine et commençait à râler. Pourtant il eut un sursaut, ses yeux s'ouvrirent, effarés ; à la lueur de l'incendie il me vit et fit effort pour me sourire — pauvre sourire si navrant et désolé, — puis, d'une voix oppressée et faible comme l'ombre d'un murmure, il dit : « Je me sens mourir, Sibyl, adieu... ne m'oubliez pas, souvenez-vous, soyez fidèle. » Il referma les yeux et se tut. Après un instant, hagard, couvert de sueur froide, par un effort surhumain d'énergie, il eut encore la force de proférer quelques mots à mon oreille : « Vous êtes ma femme, je vous adore... maintenant je suis jaloux des vivants... jurez que vous resterez à moi... rien qu'à moi... jurez !... » Un grand frisson secoua son corps ; il était mort.

Après un épouvantable silence, Sibyl ajoute lentement :

— Mais avant que Patrick fût mort, j'avais juré... Vous comprenez maintenant...

Les bras tombant le long du corps, la tête baissée, elle reste immobile et muette, pétrifiée dans l'attitude de la

douleur et du regret. Mais vivante pourtant et palpitante, et plus belle encore que de coutume.

— Je vous comprends, Sibyl... vous avez eu raison de jurer. Il fallait satisfaire aux vœux du mourant, bercer d'illusion son agonie, le consoler, le calmer. Mais la promesse ainsi donnée ne saurait vous lier à jamais. Il est de pieux mensonges... Si vous me disiez qu'un sentiment exclusif d'amour vous attachait, par des liens infrangibles, au disparu, je m'inclinerais devant votre inconsolable fidélité. Mais je sais qu'il n'en est pas ainsi. Dès lors, votre serment est caduc, la vie conserve des droits sur vous. Quelle crainte vaine vous assaille ? Où donc est-il maintenant : ombre parmi les ombres, âme parmi les âmes, mais sûrement hors des limites de ce monde éphémère... Votre promesse fut sa dernière joie terrestre ; elle est morte avec lui.

— Non, ce serment reste son bien.

— Folie... toutes les lois humaines et célestes vous en délient. Dans quelles circonstances vous fut-il arraché !... Vous n'êtes esclave que de vous-même, de fallacieux préceptes, de vos scrupules, de votre imagination...

— De ma conscience... Je ne suis pas libre, parce que je ne me sens pas libre.

— Sibyl !

— Il est le plus fort, il est en moi qui me surveille...

— Un cadavre !

— Mais ma conscience, hélas ! n'est pas un cadavre.

— Folie, Sibyl, folie que tout cela, car dans votre âme, vous avez déjà trahi.

— Taisez-vous !... Dieu punit le parjure.

— Vous avez déjà trahi !... Vous me marchandez les caresses, vous me refusez votre corps, alors que votre amour m'appartient...

— Taisez-vous !... Ne dites pas cela !...

— Si vous avez peur, c'est moins de lui que de vous-même. Ce qui vous retient, ce sont les faux scrupules

d'une absurde moralité, la honte de votre désir et l'effroi du péché. Vous êtes lâche devant la vie... De votre pusillanimité vous avez fait un spectre...

— Ce n'est pas vrai !... ce n'est pas vrai !...

Les yeux fous, elle tremblait toute et suppliait en se tordant les bras.

Sous l'impulsion du désir, une fureur subite s'empare de moi, ma gorge se serre, une vague de sang rouge gonfle mes paupières et tout s'enveloppe de ténèbres pourpres. Je marche sur Sibyl qui se terre, peureuse, et cache son visage dans ses mains ; je la saisis rudement aux poignets, je la force à reculer jusqu'à son lit, d'une secousse je l'y fais basculer et je tombe auprès d'elle en la couvrant de baisers. L'instinct dominateur, un rut farouche, une frénésie de viol me possèdent.

Ecartant, arrachant les vêtements qu'elle s'efforce de ramener sur elle en se défendant avc un acharnement désespéré, je lutte impitoyablement contre elle. D'une main rageuse je déchire les étoffes, et la chair — toujours plus de chair, chaude, vibrante et crispée — se dévoile, multipliant mon ivresse. Je me sens terrible et féroce de tendresse ; je voudrais la blesser afin de la mieux consoler.

A demi-nue, les yeux clos, les mâchoires contractées, Sibyl ne se lasse pas de combattre... Enfin, elle s'abandonne et se détend un peu... L'heure va sonner !... Maître de son corps qui se fait plus docile, je halette :

— Je t'aime, je te désire, je te veux.

Dans un râle elle répond :

— Je t'aime aussi...

Alors, comme nous étions déjà visage contre visage, elle réussit à dégager sa bouche, elle rouvre les yeux et profère d'une voix saccadée :

— Prends-moi si tu veux... je n'y survivrai pas... demain je me tuerai...

— Sibyl !...

— Je le jure... il le faut.

Je desserre mon étreinte, l'angoisse me saisit, j'ai peur de ce que peut recéler de folie cette âme exaltée et contrainte. A voix basse et rapide, je tente encore d'argumenter :

— La religion interdit le suicide...

Elle eut un cri de désespoir sublime :

— Qu'importe... ne serais-je pas désormais une réprouvée !

J'avais perdu la bataille.

Dégrisé, je me lève, rajustant d'une main maladroite mes vêtements en désordre. Je m'écarte d'elle, je recule...

Elle reste immobile.

— Adieu, Sibyl !... je m'en vais... Plus jamais nous ne nous reverrons.

Détournant la tête, elle enfonce son visage dans l'oreiller et se tait. A reculons, je me dirige lentement vers la porte, contemplant sur le lit en désordre la nappe de ses cheveux répandus, sa nuque, ses épaules, son dos, ses jambes... tout son être charnel abandonné parmi les fines étoffes et les dentelles déchirées.

Le jardin du désir saccagé par l'orage.

J'ouvre la porte, j'hésite encore à franchir le seuil, puis je la referme sur moi, précautionneusement, comme on fait aux chambres des malades.

Le silence des couloirs vides me saisit ; mes nerfs surexcités en ressentent un effet bienfaisant et rafraîchissant.

Réfugié dans ma chambre, je me sens très las, mais presque calme. Regardant mon visage dans une glace, je le découvre maintenant vieilli, marqué d'une souffrance qui m'émeut.

Durant de longs instants, je suis la proie d'un désespoir prodigieux et magnifique : tempête dans la nuit, déchaînement des vents furieux sur une mer chaotique. Le navire ne gouverne plus, mais le capitaine veille.

Avec une patience minutieuse, je m'efforce à reconquérir un peu de sérénité. Je me gourmande, je m'accable de reproches sentencieux sur l'absurdité de ma douleur.

Un tel désarroi pour m'être amouraché comme un collégien d'une petite puritaine plus hypocrite envers elle-même que vraiment vertueuse ! Serais-je à ce point l'esclave de mon désir qu'il lui soit loisible de me rendre triste parce qu'il est déçu ? Somme toute, l'aventure fut plaisante, il est bon qu'elle se termine simplement en plaisanterie. Je saurai rire plus tard d'en avoir eté le héros.

Non, je n'irai pas sacrifier à cette passante mon repos, mes loisirs, mes inutiles travaux, ma ferveur et l'élan de mon âme volant à la conquête des Dieux ! Que se dissipe la mauvaise ivresse et demain, plus libre de s'être délivré, le pèlerin reprendra sa route !

Je plaide afin de me convaincre moi-même, je fustige mon désespoir avec les verges du mépris, j'étouffe ma détresse lancinante sous un monceau d'arguments. L'âpre dispute entre les voix de mon être dissocié qui s'interpellent et se répondent cesse lorsque finalement, brisé de fatigue et d'émotion, je m'assoupis dans mon fauteuil.

*

Après avoir dormi quelques heures, je m'éveille endolori, courbaturé, mais calme. J'éteins la lampe qui brûle encore et j'ouvre les volets. J'aspire à pleins poumons l'air frais. L'ombre est complète, les nuits d'hiver sont longues et les matins tardifs. Les étoiles déclinantes brillent par tout le ciel, mais leur position autour du Chariot renversé marque la fin de la nuit. Un ruban d'un gris blafard ceinture l'horizon, plus clair au point d'où le soleil doit surgir.

Calme plat, silence sur la terre et silence sur la mer. Je songe au départ d'avant-hier, à l'heure d'avant l'aube sur

le quai d'embarquement du château de l'Œuf. Depuis quarante-huit heures, que de choses écoulées !

Machinalement, à la clarté louche du petit jour qui point, je fais ma valise. Je partirai dès ce matin. Les ascètes prétendent qu'il faut vaincre la tentation en l'affrontant, plutôt que de la fuir. Je n'aspire point à ces hauteurs stériles ; j'ai mieux à faire. Il me passe par l'esprit cette ironique pensée que c'est plutôt la tentation qui me fuit. Sibyl m'échappant, il n'est que juste que j'échappe à Sibyl. Pourquoi me meurtrir à lutter contre d'hypocrites scrupules, à quoi bon pourfendre des fantômes ? Mieux vaut partir.

Lorsque j'ai terminé mes préparatifs, le soleil se lève, plein de bonne humeur et souriant parmi les flots innombrables de la mer.

Je mets mon chapeau, j'endosse mon manteau, je saisis ma valise et je quitte ma chambre. Je me dirige vers l'escalier, lorsqu'au détour du couloir j'aperçois, s'enfonçant brusquement dans l'encoignure d'une porte, comme pour y disparaître, à demi-vêtu, sans faux-col, ébouriffé, les mains chargées des habits qu'il avait négligé de remettre, le très honorable Révérend John Knox Wilson, que je surprends alors qu'il regagnait, décemment, ses appartements après une nuit d'amour.

Je m'approche et, sans un mot, cérémonieusement, déposant à terre ma valise, le chapeau dans la main gauche, le bras droit croisé sur la poitrine, je m'incline très bas devant l'homme de Dieu dans cette seule nuit deux fois vainqueur et triomphant.

En son accoutrement grotesque, il demeure immobile, épouvanté, frissonnant dans sa chair satisfaite de la honte d'être surpris.

Je recule de trois pas, je salue encore et je m'en vais.

Après avoir réglé le compte de mes dépenses, je prie le portier de service de trouver quelqu'un pour porter mon bagage au port.

A la marina, les pêcheurs rentrent ; j'en avise un qui étend déjà ses filets et lui demande de me conduire à Sorrente. Las d'une longue nuit de labeur, il parlemente, essaye de se récuser, puis, cédant enfin, il appelle son mousse et hisse la voile triangulaire et rousse que fait claquer la brise.

Inclinée dans le vent, tressautant sur les petites vagues courtes, la barque file doucement. La journée s'annonce admirable et sereine ; en fermant les yeux, on aurait entendu la voix mélodieuse des sirènes : chanson du vent léger, parmi les toiles et les cordages.

Tout regret, tout remords sont superflus, barbares et déplacés par un matin pareil. L'harmonie engendre l'harmonie, la paix incite à la paix, avec son sourire heureux l'indifférence appelle l'indifférence.

Juchée sur son rocher, Sorrente est d'un accueil moins aimable qu'on se plaît communément à l'imaginer. Ses ruelles étroites, écrasées entre des murailles grises, sont comme les couloirs d'une prison ; mais dans cette prison, chaque cellule est un jardin enchanté.

Après avoir déposé ma valise dans une boutique, je m'en vais lentement par la route montueuse qui mène à Positano. Vue de haut, Sorrente apparaît comme une conque de verdure visitée par la lumière caressante du matin ; les maisons se perdent parmi les feuillages. Les oliviers aux frondaisons de vieil argent alternent avec les masses sombres et luisantes des citronniers et des orangers chargés de fruits étincelants.

J'atteins le col d'où l'on découvre, entre les golfes jumeaux de Salerne et de Naples, les îles des Sirènes échelonnées dans l'azur. L'air est tiède ; je pénètre dans un champ d'où s'envolent vers la droite, heureux présage, une nuée de corneilles, et je m'étends pour contempler à loisir le miroitement de la mer à travers le feuillage des chênes verts.

Je mets mon âme à l'école de la sérénité. Dans ce lieu,

rien qui heurte ou qui pèse : une grâce consolante... la paix dans la lumière. Je reste là longtemps, chassant les souvenirs importuns, apaisant les révoltes de mes sens et restreignant les écarts de mon imagination.

Je reprends patiemment la maîtrise de mon passé ; la torpeur du soleil se transporte des choses à mon être ; des liens invisibles me rattachent au sol où je puise la force des sèves fécondes qui tendent à l'épanouissement de la vie et de la joie ; je bénis alors les Dieux des trésors de mansuétude qu'ils déversent sur moi.

Je jette maintenant un regard détaché sur ma propre cause et m'émerveille des caprices ironiques du Destin. Deux femmes passent dans ma vie ; toutes deux jeunes, désirables et belles ; l'une, souhaitant se libérer de toute entrave, s'offre et je la néglige ; l'autre, que je m'efforce de délivrer pour qu'elle se livre à moi, se cramponne à ses chaînes, reste esclave et m'échappe.

Je délaisse Rachel prête à se donner et je m'irrite contre Sibyl qui se refuse. De l'une à l'autre, il est vrai, la partie n'est pas égale. Je voulais conquérir l'Américaine et j'aurais reçu la Juive en présent.

Un monde sépare ceux qui prennent et ceux à qui l'on donne. Je suis mécontent maintenant et je souffre ; mais, en attendant l'oubli, j'accommoderai ma vie à la souffrance. De mon désir déçu, je tirerai de nouveaux prétextes à combattre ; ma déception servira d'aliment à ma colère. Je briserai les idoles infâmes, j'arracherai son masque à l'hypocrisie et je jetterai bas les prisons où les âmes s'étiolent. J'enseignerai les hommes à vivre non plus saintement, sous le regard inquiet du remords, mais sainement avec une bonne conscience.

La santé contre la sainteté, telle sera désormais ma devise !

A méditer ainsi, je me console et m'exalte. Lorsque je reprends ma course sur la route descendante, tout me paraît facile devant la générosité de la vie.

Vers la fin de l'après-midi, j'étais de retour à Naples. Bembo, qu'inquiétait ma fugue, m'accueille avec les démonstrations de joie qu'un digne cocher doit à son client fidèle. Escomptant quelque nouveau bien-être à me plonger dans le tumulte des rues bourdonnantes de la ville, j'accepte ses services.

La foule, avec sa grande rumeur, est un lieu de solitude ; il y fait bon rêver.

Sans que j'y prenne garde, Bembo m'a conduit devant le Palais Royal de Capodimonte, terrasse découverte d'où l'on voit le mieux surgir la nuit qui monte de la mer et s'avance sur Naples. L'odeur âpre de l'automne monte des grands jardins nobles et silencieux qui sont l'ornement de la colline.

— Descends par ici, va lentement, dis-je au cocher en indiquant la route.

Le véhicule s'engage sur le chemin sinueux qui descend, bordé de platanes dépouillés. Les sabots du cheval et les roues de la voiture font craquer les feuilles mortes dont la voie est jonchée.

Dans ce crépuscule frissonnant, on eût vraiment dit le chemin qui conduisait à l'hiver.

Bembo, dont je laisse les questions sans réponse, déjouant ses tentatives pour entrer en conversation, s'accommode mal d'un mutisme si tenace. Comme il vient de descendre pour allumer ses lanternes, il s'approche du marchepied et m'interroge :

— Comme vous voilà donc triste, Signor !

— Moi ?... Triste ?... Quelle imagination ! je ne me suis jamais senti plus heureux ni plus gai.

Pour un peu j'aurais ajouté: Regarde-moi bien, tu vois devant toi le captif qui vient de secouer ses chaînes... un homme libre. — Je lui eusse menti comme j'essayais de me mentir à moi-même. Un fugitif n'est pas un homme libre, mais un homme traqué. Pour dire vrai, j'étais en quête d'un refuge, d'un asile inviolable et sûr.

Il m'était insupportable de songer que la tristesse posait son masque sur mon visage.

Indiscrète tristesse qui s'accole à vous et s'affiche sans qu'on l'en prie !

Je joue à cache-cache avec moi-même et la vanité de mon jeu m'apparaît. Mais que faire ?

Dans l'instant ma résolution est prise : je m'en irai de Naples sans attendre davantage, je fuirai plus loin et dès ce soir.

Vers Rome ?... ou vers la Sicile ?...

J'opte finalement pour Tarente, plus à l'écart des routes battues et plus solitaire.

Je suis pris d'une hâte fiévreuse. Dès mon retour à l'hôtel, je m'enquiers de l'heure des trains, je fais préparer ma note et je monte dans ma chambre pour boucler mes valises.

Il n'y a de train qu'à cinq heures du matin, et je préfère mille fois ne pas dormir que d'avoir, une fois encore, à me lever avant l'aube. Je résous tout d'abord d'aller porter mon bagage à la gare, puis j'irai dîner dans un restaurant du centre de la ville, où je réfléchirai sur la façon la plus convenable d'utiliser les quelques heures qui resteront.

En me conduisant à la gare, Bembo, à qui j'avais fait part maintes fois de la résolution où j'étais de demeurer à Naples tout l'hiver, se répand en lamentations grandiloquentes, affectueuses et désolées. Je le remercie amicalement de l'intérêt qu'il me témoigne. Mais rapidement, accoutumé qu'il était aux caprices de la fortune, il se fait une sagesse. Sa douleur théâtrale s'émousse jusqu'à n'être plus qu'une feinte polie.

En sortant de la gare, muni d'un billet et du bulletin de mon bagage, je m'interroge à nouveau :

— Que vais-je faire de ma soirée ?

Très imprudemment, je consulte Bembo, qui reprend aussitôt son antienne :

— Je connais, signor, une fille de dix-sept ans, très belle et sage. Elle est amoureuse et tendre et caressante, hospitalière aux étrangers... Je vais vous conduire auprès d'elle.

La réponse est telle que je devais l'attendre ; elle m'irrite cependant sourdement. Vais-je me fâcher ou plaisanter en écartant une fois de plus la proposition ?

Bembo reprend sentencieusement :

— La brune réparera le mal qu'a fait la blonde.

Je ressens de cette allusion directe comme la morsure d'un coup de fouet ; le rouge me monte au visage.

Mais pourquoi ?... Quel scrupule m'assaille ?...

Voyant mon hésitation, Bembo ajoute, imperturbable et doucereux :

— La brune sait aimer, elle sait donner la joie.

Ne suis-je point libre ? Je souffre d'avoir dû malgré moi refréner mon désir. Une bonne hygiène de l'âme suppose une bonne hygiène du corps... Quel bas romantisme !... quelle pudeur ! quels vains scrupules se sont emparés de moi, que j'hésite si fort ?

Conscient d'affirmer ma liberté, ma santé morale reconquise, je réponds à Bembo, sur un ton enjoué :

— Soit... ton conseil me paraît bon. Tu vas me conduire au restaurant, j'y dînerai, tandis que tu t'en iras chercher la jeune personne que tu m'amèneras.

Quelques instants après, je suis attablé, vaguement inquiet d'avoir peut-être accordé trop grand crédit au bon goût de Bembo, mais assez content de moi, mangeant de bon appétit et buvant sec. Je n'ai pas terminé mon repas lorsque apparaissent, au grand ébahissement des dîneurs, le cocher tenant son fouet d'une main et son chapeau de l'autre, précédant une belle fille, toute jeune, très brune, au teint mat, à peine fardée, bien vêtue, souriante et gracieuse. Je la fais asseoir auprès de moi, puis je congédie Bembo, qui entamait un petit discours pour souhaiter que nous tirions l'un de l'autre tout le bonheur

et l'avantage que nous pouvions mutuellement désirer.

La scène rapide qui vient de se dérouler fait de notre couple le point de mire du restaurant. Avec une effronterie charmante, Lucia — c'est son nom — accueille l'hommage de tous les regards. Elle commande un sorbet glacé, puis nous nous mettons à bavarder gentiment. Je la questionne. D'une voix grave et chantante, elle me raconte, par bribes, son existence heureuse de petite courtisane jolie.

Sur le tard Bembo, légèrement ivre et paternel, nous conduit au domicile de la demoiselle ; je lui recommande de venir me réveiller à temps pour que je ne risque pas de manquer mon train, et j'entre chez Lucia. Son appartement témoigne d'un mauvais goût charmant : une cage de luxe pour oiseaux des îles.

Après quelques baisers, longs et savoureux, Lucia se laisse dévêtir avec grâce. Je puis admirer à loisir son corps svelte et fin, caresser ses hanches aux belles courbes et ses cuisses élancées. Sa peau fleurant l'ambre est douce et fine. Des lèvres je frôle ses seins, puis je la fais ployer toute sur mon bras jusqu'au moment où, son poids m'attirant, me fait tomber auprès d'elle sur le lit.

La fille était experte aux caresses et docile au plaisir, avec ce reste de pudeur qui donne l'illusion de la tendresse. Car l'amour charnel est un art subtil qui se nourrit d'illusions.

Nous ne connûmes guère le loisir de dormir. Lorsque je la quitte, il fait encore pleine nuit ; je lui dis adieu sur le seuil de sa porte ; il fait frais, elle se dresse, frissonnante un peu, drapée dans un peignoir de dentelles, très douce toujours, un léger sourire aux lèvres, mais avec une ombre de lassitude dans les yeux. Elle me souhaite bon voyage, avec de gentilles paroles mêlées de quelques regrets mélancoliques.

C'était une petite courtisane très honnête, qui savait

remplir sa tâche, simplement, jusqu'au bout, assaisonnant l'adieu d'une pointe de tristesse, comme il convient...

. . . .

Une sorte de remords rôde au fond de moi.

. . . .

La gare dans la nuit. Les masses sombres des wagons alignés le long des quais ont quelque chose d'implacable et de funèbre. Lanternes rouges, lanternes blanches, feux pourpres, verts ou violets, disques et signaux... et ce timbre qui, par accès saccadés, grelotte quelque part dans la nuit fraîche.

Le buffet des troisièmes classes, seul ouvert à cette heure, regorge de voyageurs malodorants et plus ou moins déguenillés ; des ouvriers, des ouvrières, des vieillards, quelques enfants pleurnichants et tout ensommeillés que leur mère traîne par la main.

Voyageurs de banlieue qui seront à destination au petit matin. Où vont-ils ? D'où viennent-ils ?... Quelle est leur vie ?...

Je suis peut-être le seul en cet instant qui s'apprête à partir, à partir vraiment, sans savoir s'il reviendra jamais, et sûr de ne plus revenir pareil.

Des locomotives s'époumonnent en cadence et crachent des étincelles dans l'air noir. Odeur de houille, de graisse chaude et de fumée.

Ce n'est déjà plus Naples, sous la voûte de verre, c'est la gare où se mêlent et se croisent les arrivées et les départs, l'accueil et l'adieu. Mouchoirs qu'on déploie, mains qu'on agite, paroles hâtives que rompent le tumulte des accrochages et le halètement pressé des locomotives. Phrases coupées, déchirées à jamais par les coups de sifflets...

Voyageurs de jadis, vous ignoriez la hâte des retours et les brutalités du départ !

Errant, silencieux, parmi la foule bruissante je ne

suis qu'un voyageur anonyme et solitaire parmi d'autres voyageurs.

Je tombe de lassitude ; j'ai sommeil ; avant le départ du train, je me terre dans l'encoignure du compartiment dont je suis le seul occupant...

Lorsque je m'éveille, il fait grand jour ; j'ai quitté Naples sans m'en apercevoir. Aux enchantements de la Campanie succède un paysage lugubre. Le train roule au fond d'une vallée que dominent, de loin en loin perchées, de minuscules bourgades. L'antique Lucanie, jadis féconde et riche, étale aujourd'hui sa misère silencieuse et sans apprêt.

Paysage sans ciel, sans horizon... sensation d'étouffement. Je me prends à regretter les joies que je m'étais promises, les patients travaux qui devaient m'occuper cet hiver, l'effort que je m'étais promis d'accomplir pour ressusciter avec une ferveur païenne les beaux Dieux qui veillent encore sur cette terre chaude et remuée.

Qu'ai-je donc fait pour mériter la disgrâce d'un exil qui déjà me pèse ?

Cessant de me mentir, je laisse ma rêverie suivre son cours, dolent et triste.

Las de contempler le paysage indigent et revêche qui m'inspire des pensers amers, je me décide à tirer de ma valise quelqu'un des livres que j'avais emportés pour lire cet hiver sous le ciel caressant de Naples. Je sors un vieil exemplaire précieux du *Filostrato,* de Boccace, que j'ouvre au hasard ; mes yeux tombent sur ces lignes :

Hélas ! depuis que je sais ce que c'est que l'absence, j'ai appris à mes dépens combien la vue de votre beauté m'était nécessaire.

Sans lire plus avant, je ferme le livre, tandis que le train imperturbable roule, semant derrière lui, sans cesse

renouvelés et pourtant monotones, des paysages de désolation et d'ennui.

. . . .

Pourtant déjà, comme la graine dans le terreau nourricier, je sens sourdre de ma tristesse le courage qui fleurira dans la joie.

GEORGES BATAULT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Antoine Albalat : *Souvenirs de la vie littéraire*. Crès. — G. Aubault de la Haulte-Chambre : *J.-K. Huysmans. Souvenirs*. Figuière. — André Baillon : *Par Fil spécial, Carnet d'un Secrétaire de Rédaction*, Rieder. — André Billy et Jean Piot : *Le Monde des journaux*, Crès. — Fagus : *Les Ephémères*, Le Divan.

J'aime beaucoup les livres de souvenirs, surtout lorsqu'ils nous apportent comme celui-ci de M. Antoine Albalat : **Souvenirs de la vie littéraire**, des précisions et des anecdotes caractéristiques sur des écrivains célèbres. Ceux que M. Albalat nous évoque ici furent ses amis, et il nous parle d'eux avec émotion et respect. Quelquefois même, son admiration dépasse la mesure, et je n'arrive pas à comprendre l'importance littéraire accordée à un Alphonse Daudet, qui ne fut jamais qu'un charmant conteur. On nous parle des idées d'A. Daudet, de sa philosophie : « Montaigne, Pascal et Rousseau furent, nous dit son fils (un grand philosophe aussi sans doute !) les trois admirations d'Alphonse Daudet. Il était de cette grande famille. Son Montaigne ne le quittait pas, il annotait Pascal, il défendait Rousseau... » et, à force de converser avec ces génies, il s'était imprégné de leur substance. Résultat : *Tartarin de Tarascon*. Ce fut aux jeudis du philosophe Daudet que M. Albalat rencontra Maurice Barrès, déjà « rassasié de littérature ». M. Albalat le définit : « Barrès est notre Chateaubriand en réduction. » Il semble bien, en effet, que Barrès ait toute sa vie été hanté par le fantôme de Chateaubriand, non seulement dans son style, mais jusque dans sa vie politique et dans son amour d'une gloire universelle. Comme Chateaubriand, Barrès a voyagé et nous a raconté ses voyages où il n'a, hélas! pas rencontré Atala. L'homme est déconcertant, conclut M. Albalat, mais je lui pardonne parce qu'il m'a offert « les placards d'épreuves, aux corrections manuscrites, de son

Voyage à Sparte ». M. Albalat se propose de publier quelque jour « les curieuses leçons de style que dégagent ces ratures », afin sans doute d'apprendre aux jeunes écrivains à ne plus jamais faire du Chateaubriand en réduction. Et quant à Daudet, il faut bien conclure que s'il fut un romancier amusant, un conteur spirituel, son style est d'une pureté un peu simpliste. « Goncourt, confiait-il à M. Albalat, se plaint de l'école décadente. Il ne voit donc pas que c'est lui qui a engendré ces bistourneurs de phrases, ces paradeurs de foire, ces avaleurs d'étoupe enflammée. » Remarquons d'abord la distinction de ce style, mais ce que ce pauvre Daudet ne voyait pas, lui, c'était que l'école symboliste et décadente n'était qu'une réaction, un redressement contre la vulgarité et le vide naturaliste.

Et voici justement Jean Moréas, auquel M. Albalat consacre un de ses chapitres les plus émus de son livre de souvenirs : « Le café est pour Moréas une sorte de cercle où les autres consommateurs semblaient n'être tolérés que par pure indulgence. » Le despotisme de son caractère, qui eût été haïssable chez un autre, chez lui ne déplaisait pas : « Ce barbare, avide de sociabilité, semblait rechercher les amis pour les dominer. » Lorsque en effet Moréas nous prenait le bras et nous emmenait le long des rues ou dans les allées du Luxembourg, ce n'était que pour parler de lui-même et de son incomparable génie. Il disait : « Sophocle et moi », et : « Moi qui ai fait les *Stances* ! » Cette confiance en lui même lui était une force, ainsi que son dédain, son mépris même, pour tous les autres poètes de sa génération. Il disait d'un Verhaeren, avec un manque de nuance vraiment touchant : « Oui, c'est gentil, ce qu'il fait ! » La poésie de Moréas est en effet une perfection de ligne et de rythme, lorsqu'on sait la faire chanter : c'est une poésie faite pour être récitée, et psalmodiée. Moréas en avait lui-même éprouvé chaque vers en le faisant sonner sur les pavés de Paris, au clair de lune, au cours de ses promenades nocturnes.

Mais peut-être parce que Moréas était Grec et que le français n'était pas sa langue intérieure spontanée, la langue de sa race, ses plus beaux vers semblent parfois la merveilleuse traduction d'un poème étranger. Mais dans quelques centaines d'années, on ne s'en apercevra plus. Malgré toute sa culture (sa culture poétique) française, Moréas reste Grec, et c'est peut-être même cet

exil qui l'a fait poète et grand poète. Il chante la lumière comme une chose perdue et qu'il ne retrouve plus qu'en son âme. La lumière ! c'est toute sa philosophie. Je me souviens qu'un jour où j'étais allé le visiter boulevard Brune, je m'étonnais de la simplicité, de la banalité de son logement, vulgaire chambre d'hôtel, sans un tableau, sans une gravure, sans un bibelot, pas même un rayon de livres, de ses livres. Alors Moréas ouvrit sa fenêtre qui donnait sur le paysage des fortifications et, me montrant la lumière du couchant en ce mois de juin : « Voilà mon décor ! » me dit-il. Et je trouve que c'est là une lumineuse explication de la poésie de Moréas ; c'est aussi un des plus beaux « mots » de ce poète qui nous en a laissé de si merveilleux.

Une autre fois, comme nous parlions de l'amour, Moréas me confia qu'il avait aimé deux femmes dans sa vie, sans développer davantage sa confidence. Amours malheureuses sans doute, car il concevait ce sentiment, ainsi que les Grecs, comme une sorte de douloureuse fatalité et comme une vengeance des dieux. Mais tout à fait à la fin de sa vie, alors qu'il collaborait à la « *Gazette de France* », il aimait y rencontrer une belle jeune fille, qui était l'évocation, secrètement émouvante pour lui, de son premier amour.

A travers ces pages sur Emile Faguet intime, le célèbre critique nous apparaît le meilleur homme du monde, débraillé comme son style. Il lui eût été aussi difficile d'écrire proprement que de s'habiller correctement. Apprendre aux gens à écrire, on sait que c'est la douce manie de M. Albalat. Il voulut convertir Faguet au beau style et à la rature ; mais Faguet, qui aimait les idées, n'aimait pas beaucoup « faire du travail de style ». « Il m'est arrivé, malgré tout, deux ou trois fois, de remanier et presque de refaire un travail. Eh bien, que M. Albalat triomphe sur ce faible sujet, de mon avis et de l'avis de juges très qualifiés, c'était beaucoup moins mauvais. Qui sait ? Si au lieu d'écrire trente volumes, j'en avais écris trois, je serais peut-être un bon écrivain. J'en doute, du reste, et maintenant il est trop tard pour faire l'épreuve ». Comment ne pas admirer cette simplicité dans la franchise, et Faguet avait raison de vouloir demeurer lui-même, ce lui-même qui semble bien, comme l'écrit M. Albalat « n'avoir jamais pensé qu'à travers autrui ». Comme il lisait beaucoup, qu'il écrivait en lisant, et qu'il pensait en écrivant, il n'y avait que la fatigue phy-

sique qui pouvait arrêter sa plume et son cerveau. Son œuvre est un commentaire des littératures, qui nous renseigne mal sur la pensée personnelle du critique. Peut-être n'en avait-il pas, ou jugeait-il en son humilité, très sincère, que cela n'intéresserait personne, et même pas lui même. M. Albalat nous raconte encore la mort du critique des *Annales*. Même cela, la mort, Faguet ne la prend pas au sérieux, et il plaisante fort spirituellement avec Mgr Herscher, son confesseur suprême. Il semble bien que c'est par pure bonté qu'il ne veut pas contrarier ce brave évêque, qui lui dit pourtant de bien amusantes niaiseries : « Vous avez été un grand sur la terre. Vous serez aussi un grand dans le Ciel. N'êtes-vous pas maintenant un ami de Dieu ?... » Un grand sur la terre ! Faguet, qui a toujours fui le faste et le luxe, toujours préféré le veston à l'habit, a tout d'un coup peur qu'on ne l'oblige là-haut à mettre des chaussettes de soie et des souliers vernis. Il reprend : « Un tout petit coin du ciel me suffira »... et il a sans doute envie d'ajouter : un coin où il y ait une table en bois blanc, du papier, un porte-plume et de l'encre. Quel brave homme de critique! L'évêque continue et fait luire à ses yeux cette image qu'il sera là-haut « parmi les Académiciens du ciel » ! Et Faguet répond, un peu gavroche : « Forcément, dans l'éternité tous sont immortels ». Et si c'est là son dernier mot, c'est un mot d'esprit qui mérite d'être retenu.

M. Albalat regrette que Mme Myriam Harry ne nous ait pas dit dans quel état d'âme mourut Jules Lemaître, s'il mourut en chrétien ou dans la résignation d'un disciple de Marc-Aurèle. Avoir scruté toutes les religions et toutes les philosophies et finir en écrasant ses lèvres sur un crucifix, quelle ironie, et quelle négation de la pauvre intelligence humaine! M. Albalat ne craint pas d'écrire que M. Paul Bourget lui apparaît « comme une des plus belles intelligences critiques que nous ayons eues depuis une soixantaine d'années ! » Mais je pense que si M. Bourget était vraiment une belle intelligence critique, il ne se serait pas converti.

Dans le dernier chapitre de son livre, M. Albalat expose avec une parfaite correction la polémique littéraire survenue entre lui et Remy de Gourmont au sujet de *l'Art d'écrire*. Mais M. Albalat ne déforme-t-il pas, pour les besoins de sa cause, la pensée de l'auteur du *Problème du Style*, lorsqu'il écrit : « Bien que la manie de la contradiction l'ait parfois poussé jusqu'à nier l'évi-

dence, il ne faudrait pourtant pas croire qu'il ait toujours été dupe des thèses qu'il soutenait. » Décidément, M. Albalat, en son cœur secret, ne pardonne pas à Remy de Gourmont de n'avoir pas accepté la doctrine de ses ratures pédagogiques. Pour qu'il comprît la sincérité de Remy de Gourmont sur ce sujet de la vanité de l'enseignement du style, M. Albalat n'aurait qu'à feuilleter le manuscrit lui-même du *Problème du Style*. Il n'y trouverait ni ratures ni corrections manuscrites. Lorsqu'un écrivain possède sa langue et qu'il possède aussi des idées nettes, le style s'adapte instinctivement aux idées et aux images. On n'apprend pas à écrire ; mais, comme Pécuchet, on peut apprendre à copier.

§

Très attachants aussi, ces souvenirs de M. G. Aubault de la Haulte-Chambre sur **J.-K. Huysmans**. On sent que l'auteur de ces pages a non seulement admiré l'écrivain à l'emporte-pièce que fut Huysmans, mais qu'il aima aussi l'homme et qu'il fut, mystiquement et religieusement, son disciple. C'est sa vie près de lui qu'il nous raconte avec piété et avec esprit. Docteur ès-sciences liturgiques et mystiques, Huysmans, nous dit M. de la Haulte-Chambre, fut un grand initiateur : « Lourd d'une lecture infinie, il avait le don de s'assimiler merveilleusement ce qu'il avait lu. Guidé d'ailleurs par des maîtres doctes et formé à leurs disciplines, il égala, si même il ne les surpassa pas, ses instituteurs. Mystique divine et diabolique, liturgie, exégèse, herméneutique, hagiographie, il possédait tout à un degré des plus relevés... » Certes, pourtant il faut bien dire que sur toutes ces questions un peu spéciales, divinement diaboliques ou diaboliquement divines, Huysmans ne possédait que des notions de vulgarisation. M. Gabriel-Ursin Langé se demande (1) si Huysmans était — malgré ses fréquentes citations — latiniste. Je ne l'ai jamais cru absolument, écrit il, « et plus du tout le jour où j'ai lu la préface qu'il fit au *Latin Mystique* de Gourmont, lequel ne reprit pas cette préface à la deuxième édition ». Si Remy de Gourmont supprima cette préface d'Huysmans dans la seconde édition de son livre, c'est m'a-t-il dit, qu'elle lui, paraissait vraiment d'une érudition insuffisante. Nous devons peut-être à Huysmans une certaine renaissance liturgique, mais peut-être aussi que la

(1) *La Mouette*, fév. 1925.

mysticité de l'Oblat s'est un peu nourrie des proses liturgiques du *Latin Mystique*.

M. de la Haulte-Chambre nous donne encore quelques précisions sur Huysmans et les personnages de ses romans. Voici, dit-il, le chanoine Docre, « un prêtre belge, aumônier d'un petit sanctuaire fameux, dans une grande ville : il s'était voué au Diable. Dom Besse, qui possédait toute une documentation sur lui, affirmait qu'il s'était fait tatouer la croix sous la plante des pieds pour le singulier plaisir de pouvoir toujours marcher dessus. J'ai vu, ajoute M. de la Haulte-Chambre, chez Huysmans, une photographie de ce chanoine de 72 ans qui avait été très beau et restait un vieillard magnifique et altier. » Mais moi, j'ai vu ce chanoine dire sa messe en sa fameuse petite chapelle, une messe qui n'avait, hélas! rien de diabolique, rien d'une messe noire. Je sais le nom exact de cet aumônier, dont tout le satanisme consistait à faire tourner des tables (ce qui est vraiment à la portée de tout le monde) et à s'exercer — en vain d'ailleurs — à de petites expériences d'influences télépathiques à la Papus. Huysmans poussait le romantisme du satanisme jusqu'à la puérilité, et considérait volontiers le *Dictionnaire infernal* (1) (cette drôlerie) comme un cinquième Evangile. G. de la Haulte-Chambre demande à Huysmans s'il croit aux larves. « — Si j'y crois? Ah ça, oui. D'abord, j'en ai vu nettement une qui m'est apparue dans une glace : elle avait forme de femme. » Voilà une larve qui n'est pas bien terrible : ce n'est que la larve de la concupiscence. Mais il ajoute : « Dans certains monastères que je connais, il y en a des semis qui éclosent à certaines époques, et qu'il faut dissoudre par des prières et des exorcismes. Et je puis vous affirmer qu'en un couvent de moniales, j'ai été poursuivi et obsédé par des larves qui m'ont forcé à fuir, car sans cela j'aurais été maléficié... » Quoi qu'il en soit de ces puérilités, il ne faudrait pas mettre en doute la sincérité du retour d'Huysmans à l'Eglise. Malgré ses ricanements et ses moqueries à l'égard des messes aussi inabsorbables que les biftecks de la « Petite Chaise », ses anathèmes contre les polychromies de la rue Saint-Sulpice, Huysmans fut un catholique fort docile, c'est-à-dire jusqu'au *Credo quod absurdum*. L'absurde! quel merveilleux refuge contre le

(1) De Colin de Plancy, qui finit par avoir peur des démons qu'il avait décrits dans son livre, et, comme Huysmans, se convertit.

doute, l'esprit d'examen, le sens critique qui relève la tête ! Et pour conclure, disons ce qu'il ne faut jamais se lasser de redire : Ne confondons pas la valeur esthétique d'un écrivain avec sa valeur intellectuelle. Huysmans est un grand artiste du verbe, c'est aussi une très pauvre cervelle, incapable de dissocier son intelligence de sa sensibilité. Il y a ainsi, dans notre littérature, de vrais et sincères artistes, mais qui ne raisonnent qu'avec leur sensibilité de poètes. Aimons-les pour leurs qualités de poètes, et non pour leur philosophie, wagon docile qui s'accroche à l'orthodoxie d'une petite religion éphémère.

§

J'ai lu avec amusement le **Par fil spécial** de M. André Baillon. Ce *Carnet d'un Secrétaire de Rédaction* est écrit en style téléphonique, d'une spontanéité très vivante. C'est encore la révélation de cette cuisine spéciale qu'est la confection d'un grand journal, ces grandes feuilles blanches qu'il faut remplir de nouvelles fraîches, d'émotions, d'excitations sensibles et sensuelles, de rêves et d'art assimilable. Etre secrétaire de rédaction d'un grand journal, équilibrer les passions et les sentiments du public, cela m'apparaît presque aussi difficile et miraculeux que d'amuser sans les choquer les spectateurs d'un Cirque : les journalistes sont un peu des clowns, et quand ils ont un peu de génie, ce sont des Fratellini.

Mais les révélations de MM. André Billy et Jean Piot sur **Le Monde des Journaux** sont peut-être plus graves : c'est plus qu'un document, c'est une sorte de philosophie du journalisme. Les journaux créent l'opinion : ils créent nos opinions. Les grands hommes seront pour nous, lecteurs dociles, ce que les journalistes auront voulu qu'ils soient : Wilson, présenté par eux, sera tour à tour un grand philanthrope ou un fou mystique, Lloyd George un sincère allié ou un traître. La réalité n'existe pas : les hommes, les événements, les idées ne sont rien qu'une pâte à modeler. Mais ce qu'il faut admirer, c'est la docilité du public et des lecteurs qui acceptent toutes les idoles qu'on leur présente, des idoles qui demain seront, si on le veut, des démons et des « brigands ».

§

Que dire des **Ephémères** de Fagus ? Ce sont des divagations

spirituelles, des éclairs de poésie dont le charme réside dans la diversité de l'inspiration et dans la qualité de la langue.

Le sujet du livre, c'est l'âme éparpillée du poète, qui se souvient de ses émotions réelles et de ses rêves tout aussi réels, y mêle ses lectures, l'histoire, la mythologie et parfois se met à danser ses pensées sur une flûte d'un sou.

Sur la première page du volume, je trouve une dédicace que je transcris :

A qui que ce soit du *Mercure*
Soit cet ours offert, au hasard,
Mais sauf à Maurice Boissard,
Car il porte dès sa figure
Son âme de damné rossard,
Et de pendard, et de gueusard,
De communard, de Dreyfusard,
Et pour tout dire : de Boissard !

FAGUS.

Souhaitons que Boissard réponde avec la même cordialité à ce septain et sur des rimes en *us*. Je les publierai.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henry Charpentier : *Océan Pacifique*. s. n. d'éditeur — Blaise Cendrars *Feuilles de Route*, I. *Le Formose*, dessins de Tarsila, « au Sans-Pareil ». — Jean Baucomont : *Gouttelettes*, « le Mouton Blanc ». — Francis Jammes : *Le Troisième Livre des Quatrains*, Mercure de France.

« Vision de maintes scènes reprises à l'espace et au temps, de maintes scènes perdues parmi la mouvante immensité de l'**Océan Pacifique** » Souvenons-nous de l'argument ; il dispose le lecteur aux joies de rythme, de son, d'imagination et de lumière que lui versera en l'esprit abondamment, et avec magnificence, le beau et grand poème de M. Henry Charpentier. Le souci de construire, ici, a été tout d'abord prédominant. Comme dans un équilibre doctement établi de parties éclatantes et d'ombres qui s'approfondissent, le rêve distribue, selon des plans préconçus et dont la valeur est déterminée par l'usage que tire de ces matériaux le hardi architecte, la houle successive ou le calme aux surfaces marines, d'où émergent, évoqués tour à tour et se mêlant au gré des souvenirs ou des appréhensions

fugitives, les visages, les paysages, le parfum même des aventures éternelles et des plus larges inventions du lyrisme universel.

Georgina Smolen, ô frisson murmurant d'un romantisme qui persiste, et son amie Bella, songeant à leurs fiancés partis avec la flotte américaine, après avoir erré le long de la plage déserte, se décident à consulter le magicien Edison, qui les enchante de ses prestiges. Musset prépare ainsi à Villiers de l'Isle-Adam ; plus loin s'évoque la mémoire haut planante d'Edgar Allan Poe ; et Baudelaire certes, et Mallarmé fulgurent nécessairement dans l'atmosphère formidable et enlaçante dégagée des vers de ce poème, non moins que le souvenir, si l'on veut, des navigateurs anciens, des trouveurs d'îles ignorées, de Magellan à Robinson Crusoé, moins loin de nous, de Jules Verne, de Mayne Reid, de Kipling et du délicieux Robert Louis Stevenson à tout autre de ce genre, en vérité, incomparable.

Merveille : de cette complexité d'inspiration et de tendances aussi, que règle et ordonne la volonté réfléchie du poète, une œuvre sensible, pure en sa variété, et émouvante, a pu surgir. C'est que M. Henry Charpentier a longuement médité sa composition, chose rare, certes de nos jours plus encore qu'à toute autre époque, et qu'il n'a rien risqué dont il n'ait d'avance éprouvé le mérite relatif et la sûre efficacité.

Fidèle au précepte de Poe, pas une fois il n'a perdu de vue l'effet unique, souverain, auquel il prétendait aboutir ; il a subordonné le charme particulier de chaque détail aux nécessités de l'ensemble. Il a éloigné le superflu, si pittoresque ou gracieux lui fût il apparu ; il a considéré son travail résolument, dans le dessein de n'y rien laisser flotter d'inconsistant, de vague, de hasardeux. Il s'est livré au suprême devoir de l'artiste, qui consiste, sans rien abandonner de sa sensibilité, à en dominer assez les circonstances et les manifestations pour n'en produire au public que le visage le plus exact, le plus mesuré et par là même le plus nécessaire et le plus puissant.

Le poème rappelle un peu par sa disposition matérielle le jeu suprême qu'a tenté Mallarmé dans un *Coup de dés*. Il ne s'agit plus des puérilités ingénieuses, factices souvent bien qu'amusantes, des *Calligrammes* de Guillaume Apollinaire, mais d'une distribution espacée au gré des silences, des suspensions et des

entrelacements d'images, selon les exigences même du rythme plus ou moins prompt, alenti, nuancé de mille façons diverses, où le lecteur se sentira soulever ou apaiser d'après le mouvement même de la vague qui passe, se calme ou déferle.

L'avantage que, de cette disposition, tire le poète m'apparaît double. Tout d'abord, il guide le lecteur et lui impose d'accueillir, non seulement dans l'ordre prescrit de leur succession conforme au déroulement matériel du texte, les images ou suggestions de l'artiste, mais, d'avance aussi, à leur attribuer une durée, une valeur de continuité ou d'éclat fugace, d'après la place qu'elles occupent, leur présentation au regard, la violence ou la discrétion relatives de leur apparition ou de leur passage sur l'horizon de la page et de la mer.

Ce qui importe pour le moins tout autant, c'est que le poète, de son côté, se libère d'un fatras encombrant de descriptions, de préparations verbales, d'inutilités confuses et vagues où, d'ordinaire, s'enclôt tant bien que mal, au petit bonheur presque et non sans dam pour la précellence souvent qui se voudrait plus ingénue, plus limpidement musicale et essentielle, de sa création, une explication qui la situe, qui en souligne les relations, lesquelles, sinon, échapperaient, puisque rien en dehors n'en éluciderait, n'en indiquerait la forme, les limites, les replis fondamentaux.

Maintenant, par l'initiative profonde de Stéphane Mallarmé, et, je tiens à le répéter, les essais qui se sont maintes fois égarés d'Apollinaire, par, enfin, l'adaptation nouvelle à son usage personnel que vient d'en réussir M. Henry Charpentier, l'expérience a abouti. Le poème impose son atmosphère dans la lucidité de son mouvement et de sa forme propre, ainsi qu'une partition ou le chant inaltéré d'une voix ; l'appareil lourd de la mise en scène, de la mise en œuvre matérielle ou intellectuelle cède la place au silence qui en suggère la présence avec une autorité d'autant plus impérieuse ; elle investit, elle submerge le cerveau du lecteur au lieu de le solliciter et, par conséquent, de le dresser à la résistance et au refus.

Mais si le poème de M. Henry Charpentier ne présentait que ces qualités, si réussies qu'elles soient, d'ordre matériel ou typographique (qu'on a bien tort de traiter avec légèreté, en général, ou avec dédain), il ne serait pas encore de nature à susciter

l'admiration à laquelle tout lui donne le droit d'atteindre. En lui-même, il se compose d'un déroulement fastueux et magique de vers, de syllabes, de sons qui chantent, se magnifient de visions angoissantes ou délicates, et qui composent un tout d'une étrange grandeur, imprégnée du rêve de la réalité et de visions comme songeuses à la fois et, pourrait-on dire, d'un ton fiévreux, contenu, ardemment prophétique, quoique les mirages se situent dans le présent ou seulement dans le passé.

La houle ici est immense. L'océan, avec ses orages, y est enfermé, s'y berce, pathétique ou bienveillant, et des épaves, et des dérades et le bienfait des haleines salines, de l'embrun réconfortant et libre qui s'y respire, la richesse accumulée des conquêtes, le foudroiement des naufrages. Ce ne sont pourtant, en ces pages, que moins de 150 vers, mais d'une consistance et d'une force de fraîcheur et de vérité qui nulle part ne se dément :

> D'un nuage écarlate, escorté de chimères,
> Un dieu pansu descend, placide épouvantail,
> Et secoué soudain d'une gaîté camuse,
> Agite sur le monde affolé, qui l'amuse,
> Le mont Fouji-Yama comme un rouge éventail.
>
> Et le dieu rit, frappant la mer déchevelée.
> Où sont la terre, l'onde et le feu confondus ?
> Où les vaisseaux géants de l'escadre étoilée ?

Episode ; mais il est ailleurs, des rives de Californie aux terres ignorées et lointaines, des déserts d'eaux, des nuages, des souffles, des continents mystérieux ou perdus, des îles flottantes, des banquises ; l'océan s'étale, se gonfle, suprême, abolissant ou créant les existences et les frissons immémoriaux, toujours indifférent, et seul en soi et par soi uniquement :

> L'eau souveraine, qui régna, songe au déluge
> Et son écume insulte un flot phosphorescent.
>
> Vive lune.
>
> La houle monte.
>
> Elle descend.

Et la symphonie de la sorte se dissout. Un poème, parmi ceux qui comptent de notre siècle et de toujours, a eu lieu.

Les jeunes artistes novateurs sont assez portés à considérer

qu'un infranchissable fossé s'est creusé, grâce aux révélations, les seules authentiques, dont ils sont entrés en possession par l'entremise de quel dieu ? entre eux, qui savent tout et ne réalisent que le nécessaire, et les vieux qui se survivent et que d'un coup de doigt ils plongeraient, s'ils le voulaient, au néant. Leur dédain, sinon leur présomption et, si j'osais l'affirmer, souvent leur ignorance, c'est tout ce qu'ils accordent d'attention au passé qui les précède. Le monde ou, du moins l'art, a commencé avec eux. Une indulgence leur permet de s'attacher à quelques renommées, soit en vogue pour s'en réclamer, soit à tort négligées pour tirer vanité de leur avoir porté secours, à condition toutefois qu'elles se subordonnent à leurs caprices. Le reste, qu'ils n'ont pas lu, ou qu ils lisent avec la volonté de ne pas le comprendre, ils le nient de parti pris. Ils ne confondent ni ne préfèrent une esthétique à une autre ; ils vivent d'absolu ; seuls ils ont existé depuis l'aurore des temps ; c'est d'eux que date le monde. Ils ont le goût de porter de telles œillères.

Je me garderai de les imiter. Leurs recherches, leurs tentatives, je me suis toujours efforcé d'en pénétrer le sens. J'y parviens quelquefois, et je m'en félicite. Il n'est pas au monde de forme de l'activité cérébrale qui n'enrichisse l'intelligence dès qu'elle en a pénétré le secret ; quelle ambition prévaudrait sur l'ambition de comprendre toujours mieux et toujours plus profond ?

Assurément, un fossé sépare la génération jeune encore et qui, frémissante, impatiente, fit la guerre, de celles qui l'ont subie, tolérée si l'on veut, et, en quelque mesure, déplorablement dirigée. Mais ce fossé n'est point infranchissable, puisque, d'un côté à l'autre, il suffit de s'interroger pour se comprendre. L'intelligence aboutit le plus souvent à créer une estime, une sympathie réciproque ; mais n'est-ce la possibilité d'une sympathie qui répugne surtout à ces jeunes esprits, pétulants, épris de brusquerie?

A coup sûr, d'entre eux M. Blaise Cendrars caractérise avec le plus de précison leur nature et leur tempérament. Il s'agit d'emmagasiner le plus brièvement, le plus promptement, le plus violemment le plus grand nombre d'images possible ; on tend toujours, chez eux, au « record ». Et emmagasiner, c'est beaucoup prétendre : on s'y brûle les yeux ; on fixe, au hasard de la rencontre, l'ensemble par un trait de détail fugitif, crispé, et, s'il se peut, significatif ; on a déjà sursauté · les regards sont

ailleurs, ont heurté une vision différente, se sont détournés, et toujours et sans cesse, n'embrassant rien, ne s'attachant à rien. Ces **Feuilles de route (I, Formose)** sont ainsi, sautent du transatlantique au rapide de 19 h 40, embarquent à la Pallice, débarquent à Bilbao, passent à la hauteur du Rio de l'Ouro, ou en vue de l'île de Fuerteventura, s'arrêtent à Dakar, recueillent une recette d'œufs artificiels et la détaillent, s'occupent pêle-mêle de couchers de soleil, du passage de la ligne, de questions de bagage ou d'un complet blanc, d'une pleine nuit sur la mer, des tinettes de la Bastille, d'un visage raviné, ou répètent les termes d'une lettre à peine d'amour, tout au plus familière et intime.

De ce tohu-bohu cet art se constitue. Il serait mensonger de prétendre que nul effet, nulle émotion n'en ressorte, mais tout cela est heurté, trépidant, déconcerte surtout l'entendement, l'éblouit ici, ailleurs le lasse, et c'est sur la surprise d'une stupéfaction plutôt que sur l'amour, l'enthousiasme, l'intelligence claire et sereine des choses et des gens qu'il se base, évolue et spécule.

Des faiseurs ordinaires de *Haï-kaï* (auxquels il ajoute des *outa*), M. Baucomont dans ses **Gouttelettes** se distingue en ce qu'il ne songe pas à prétendre qu'il ait été le premier à adapter en français cette forme du poème japonais. Certes, il était tentant de mesurer dans leur valeur et leur portée ce qu'on en pouvait exploiter ; à présent l'expérience est faite. Elle n'apporte rien que de très menu, de grêle, lance une flèche amusante ou spirituelle; mais le geste souvent répété deviendra tôt monotone, trop facile, lassant. Les trois vers et les cinq vers de M. Jean Baucomont ne se présentent point en trop grand nombre, et souvent s'enlèvent prestes, exquisément.

Je trouve, pour ma part, plus d'agrément à la forme bien française des quatrains rimés où excelle, comme on le sait, notre grand Francis Jammes. Voici **Le Troisième Livre des Quatrains**, où, aux occasions quotidiennes, le prestigieux poète, d'un trait clair et lucide, fixe palpitant l'incident des heures ou l'impromptu d'un geste. Et puis publier ceci, après *le Deuil des Primevères* et après *Clairières dans le Ciel*, atteste que le poète est aussi capable d'évoquer les minutes intimes que d'exalter les plus profondes émotions de l'âme. Il sait que l'on tient avec

raison aux *minora* de sa verve familière autant qu'aux vibrations pénétrantes de ses chants plus puissants ; c'est d'un sourire confiant qu'il nous les adresse ; ils sonnent, papillon d'aurore, de leurs frêles ailes à l'appui de sa gloire, ce n'est pas sur eux que sa gloire est fondée.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henry de Montherlant : *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, Bernard Grasset. — Marcel Arland : *La route obscure*, Nouvelle Revue française. — André Maurois : *Dialogues sur le commandement*, Bernard Grasset. — Drieu La Rochelle : *Plainte contre inconnu*, Nouvelle Revue française. — Pierre Dominique : *La proie de Vénus*, Bernard Grasset. — Pierre de Cardonne : *Des fumées sur le ciel*, Perrin et Cie.

Chant funèbre pour les morts de Verdun, par Henry de Montherlant. Je plains fort M. de Montherlant d'avoir eu à faire à ses amis et à la critique un si important service de son livre, et je l'excuse, certes ! parvenu à la sixième édition de celui-ci, de s'être senti trop las ou trop écœuré pour signer le volume qu'il a bien voulu m'adresser. Tel est le revers de la gloire que M. de Montherlant a connue bien jeune encore. Mais il la mérite, et j'ai mieux aimé son *Chant funèbre* que ses *Onze devant la porte dorée*. Ici, M. de Montherlant semble s'être sinon dépouillé de sa superbe, du moins l'avoir attendrie d'une si émouvante et sincère piété pour les morts de la guerre qui furent ses camarades qu'on n'a pas le courage de la lui reprocher. Nous retrouvons dans ce chant funèbre ou dans cette prière, qui est comme entrecoupée d'amères et lucides réflexions, quelques-uns des accents les plus magnifiques du *Songe*. Nous recueillons aussi, parmi ces réflexions mêmes, des éléments grâce auxquels nous comprenons mieux la mentalité de la jeunesse qui a combattu. Que cette jeunesse ait des raisons, et de bonnes raisons de tenir en méfiance, voire en mépris ses aînés, je me garderai bien de le contester. Elle a trop appris pour ne pas s'étonner douloureusement que « l'arrière », comme elle dit, n'ait non seulement rien oublié, mais rien renié du passé. Imaginez, aussi bien, la déception de cette jeunesse en constatant dans quelle indifférence a sombré son sacrifice, et comme il s'avère inutile ! Rappelez-vous l'expression des yeux de ceux qui venaient en permission du front, et comparez-la aux regards

torves de nos politiciens et de nos spéculateurs : vous aurez l'image ou le secret de l'âme qu'ils opposent à ces *consciences*, pour parler par périphrase. Je conçois, enfin, que les valeurs de la vie aient changé pour eux, du tout au tout. Si, en d'autres époques, d'autres hommes, hélas ! ont connu des souffrances égales aux leurs, d'aucune génération, sans doute, ne fut exigé comme de celle-ci tout entière, en la fleur de l'âge, tant d'abnégation, de résignation, d'endurance, un tel effort sans cesse renouvelé de volonté, d'insensibilité, de cruauté dans l'accoutumance horrible à la pratique et au spectacle quotidiens de la mort. « Mais enfin nous devenons durs », déclarait Nietzsche. Reconnaissons à ces jeunes gens le droit d'être durs. Disons-nous même qu'il sied de respecter la noblesse des sentiments et des pensées auxquels ils font un rempart inviolable de leur dureté. Ne leur demandons pas de concessions. C'est assez des nôtres. Une renaissance peut être le prix de la solitude hautaine où ils s'enferment.

La route obscure, par Marcel Arland. J'ai avisé, récemment, à la devanture d'une grande librairie du boulevard Raspail, le portrait d'un poète de seize ou dix-huit ans, peut-être, et dont — selon une coutume aujourd'hui répandue — on offrait à la curiosité, sinon à l'admiration des passants, une page manuscrite de la dernière œuvre. Cette page fourmillait de fautes d'orthographe. C'est un signe des temps. Il existe, en effet, une jeunesse, à côté de celle de 1914-1918, à laquelle il semble que tout soit permis, et dont les manifestations les plus insolites ne rencontrent qu'attention prête à s'émerveiller, les innovations les plus saugrenues que sympathie indulgente et encouragement. Cette jeunesse n'a pas attendu pour naître et s'affirmer d'avoir été mise au monde par la génération des combattants, c'est-à-dire par ces hommes qui, du moins, payèrent de leur sang le droit de parler haut et libre. Elle a fait mieux ou pire : elle a pris leur place, et c'est elle qui assume de donner un sens nouveau « aux mots de la tribu ». Je crois n'être ni morose, ni injuste. J'aime que s'entendent dans le chœur les accents des voix juvéniles, et je reconnais que, parmi celles-ci, beaucoup ont de la verdeur et de l'originalité. Mais ce qui m'agace, c'est qu'elles ne se plaisent qu'à détonner. « Les fautes sont les signes de l'effort », écrivait Ruskin. Si la jeunesse se cherchait de bonne foi,

qui ne lui pardonnerait ses errements ? Or, elle affirme qu'elle s'est trouvée et que le monde commence d'elle. Elle affiche la prétention de le conduire ou de l'égarer à son gré, et de substituer le désordre à son ordre. Dans son ensemble, et par maints signes aisément reconnaissables, elle s'atteste de mentalité juive (cela dit en dehors de toute idée politique ou confessionnelle). J'entends que, des Israélites, elle a l'anarchisme et le pessimisme, la lassitude ou la neurasthénie, l'orgueil, le goût de la critique négative, la souplesse intellectuelle ou la faculté d'assimilation. Je serais surpris qu'elle exerçât sur l'évolution de notre pensée une influence aussi profonde que le classicisme, de formation gréco-latine, le romantisme et le symbolisme, d'essence celtique. Aussi bien, la vois-je déjà se diviser. Un Raymond Radiguet lui échappait par le retour au XVII[e] siècle, et M. Marcel Arland s'en écarte pour demander à la discipline protestante de surveiller son inquiétude ou de fixer, comme il dit, en vue d'une leçon à en tirer, « les moments de son instabilité ». On reconnaît en cet écrivain très doué, et dont j'ai signalé, ici, l'intérêt du roman *Etienne*, un disciple de M. André Gide. Ces étranges possibilités qui sont en chaque homme, selon l'expression de l'auteur des *Nourritures terrestres*, M. Arland s'ingénie à les dégager des *historiettes* où il traduit, dans *La route obscure*, son malaise, et surtout de la confession qui les suit. Si son esprit irrite parfois, qu'un trouble sensuel fait grimacer par fausse honte, sa sincérité est évidente et pathétique. Il se montre attentif à s'observer, et son souci d'une morale, sa recherche, au moins, de quelque chose qui surpasse l'être sensible et fasse entrer dans une idéale harmonie son incohérence, ou change en actes ses gesticulations, nous est une raison de le suivre avec sympathie.

Dialogues sur le commandement, par André Maurois. A voir se disperser ou s'étendre le roman à tant de genres littéraires qui paraissent si éloignés de lui, on sait gré à un écrivain comme M. Maurois d'aborder avec franchise le mode d'expression le plus convenable à son sujet et de se servir du dialogue, quand c'est un assaut d'idées qu'il veut faire. Point de forme plus nette, plus vive, plus française du reste. Et M. Maurois a fort bien senti que le dialogue, qui contient une part d'action, permet à qui en a la volonté et le pouvoir d'imposer au verbe une physionomie, autrement dit de l'individualiser de

telle manière qu'on devine l'homme dans ses propos, et qu'au lieu de pensées ou de théories abstraites, ce soient des personnalités qu'on voie s'affronter. Ainsi, Fontenelle mettait dans la bouche des morts des discours conformes à ce qu'il savait de leur vie, et Diderot, qui avait le tempérament d'un homme de théâtre, engageait un débat philosophique avec la maréchale, et, sans doute, se figurait Lekain à travers l'acteur qui définit son art dans le *Paradoxe sur le Comédien*. M. Maurois, lui, nous dessine le portrait moral, et tracé de main de maître, d'un officier représentatif de la fraction la plus sympathique, peut-être, de la jeunesse française d'aujourd'hui, car elle ne compte pas — Dieu merci! — que des romanciers. Le lieutenant qu'il oppose à son philosophe en qui nous reconnaissons l'intellectuel d'il y a vingt ans, c'est l'être né pour l'action, mais ouvert au raisonnement, bien que persuadé de la vertu de l'intuition, et plus encore mûri par la leçon de la paix que par celle de la guerre.

Ecoutez-le : « Je connais un peu les dernières promotions de Saint-Cyr, de Polytechnique, de Centrale. J'y trouve des caractères à mon goût. Ces jeunes gens craignent plus que tout l'emphase dans l'expression des sentiments; par horreur du pédantisme, beaucoup se piquent de frivolité. Mais sous cette sécheresse apparente, on devine l'ardeur contenue... Je voudrais voir cette jeune élite unie comme dans une sorte de chevalerie, s'imposant des vœux, des besognes, des lois plus sévères que celles du vulgaire ». Cet aristocrate me réjouit à qui, répugne, certes! l'idée du tyran, mais qui connaît que rien de grand ne se fait sans chef, ne se fait sans maître, et définit, avec tant de tact et de subtilité, une si juste mesure, les qualités opposées et difficilement conciliables du génie. M. Maurois est observateur — à preuve ce livre délicieux : *Les Silences du Colonel Bramble*. Il sait avec lucidité discerner les caractères et nous en rendre fidèlement l'expression. Je me plais à croire qu'il n'a pas inventé de toutes pièces son lieutenant, s'il l'a muni d'arguments dans le débat qu'il passionne, et qu'on pourra par curiosité rapprocher de la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, de Paul-Louis Courier.

Plainte contre inconnu, par Drieu La Rochelle. On a reproché à Alphonse Daudet de verser dans ses romans, sans les avoir, au préalable, assez filtrées, les notes de ses carnets d'ob-

servation. On pourrait, également, faire grief à M. Drieu La Rochelle de ne pas prendre non plus la peine de choisir entre les documents qu'il accumule, ici, dans chacune de ses quatre nouvelles, ou de ne pas se résoudre — pour la netteté de l'ensemble des portraits qu'il trace — au sacrifice de quelques détails, intéressants par eux-mêmes, mais, en considération des résultats à obtenir, plus pittoresques que suggestifs... Moraliste puissant et sévère, psychologue prompt et aigu, M. Drieu La Rochelle, qui est dans la tradition des Goncourt — et me rappelle aussi, par certains accents, le vieux d'Aubigné, du *Baron de Fœneste*, — use, en outre, d'un style elliptique où le concret se mêle curieusement à l'abstrait, les évocations matérielles aux brusques ouvertures sur le monde de l'âme, et dont les effets contrastés achèvent, parfois, d'aveugler le lecteur par la brièveté même de leur éclat. Mais comme il connaît la jeunesse présente (celle, du moins, des salons, des bars et des chapelles littéraires), et qu'il dénonce avec force le mensonge de la prétention au génie dont elle pare son incohérence ou le désordre de sa vaine agitation sensuelle! Des personnages médiocres dont il rapporte les propos, pour notre édification, tout est vrai, jusqu'au son de la voix. Il a surpris les mouvements de ces personnages, leurs moindres gestes désœuvrés ou ennuyés comme en une série d'instantanés, avec une maîtrise indubitablement supérieure, si leur présentation est un peu confuse.

La proie de Vénus, par Pierre Dominique. On connaît ce conte de Rabelais où une femme voit, de minute en minute, s'accroître le nombre des chiens qu'attache à ses trousses l'odeur suspecte qu'elle couve sous sa robe... Je n'ai cessé, un moment, de me représenter cette chienlit en lisant le roman de M. Dominique. Mais quelle ironie amère, ici, au lieu de la verve grasse de l'auteur de *Pantagruel* ! Quelle fatalité acharnée sur la malheureuse, en vérité insignifiante, qu'une circonstance forfuite désigna à la concupiscence de tous les mâles d'une petite ville, et qui, après n'avoir causé pas moins de trois suicides et d'un meurtre passionnels, suscite la fureur érotique d'un médecin, d'un rustre et d'un gamin, et n'échappe que par la mort à son destin ridicule et épouvantable! Jamais, à mon sens, depuis Schopenhauer, « le génie de l'espèce », l'éternel et tout-puissant Désir qui commande les êtres n'eut d'aussi âpre contempteur que

M. Dominique. Cet écrivain, formé à l'école des psychiatres, et qui semble ne voir en les hommes que des demi-fous ou des inconscients, éprouve une délectation sinistre à nous les montrer en proie à une excitation voisine du délire, emportés dans une sarabande qui les ramène sans cesse aux extrêmes limites de la démence. C'est un satirique, sans doute, et de la lignée d'Octave Mirbeau, mais qui s'en prend au Créateur, non à la créature dont il a pitié. « J'aime la majesté des souffrances humaines », disait Vigny. M. Dominique n'en chérit-il pas la laideur? Les gestes qu'il prête à ses personnages ne sont point faux; si son roman est invraisemblable, ils se révèlent seulement excessifs, et soumis, dans leurs contorsions, à un rythme comparable à celui qu'on obtient au cinéma par le procédé de l'accélération.

M. Dominique a mieux que du talent : un tempérament original, et le style bref, nerveux, brutal parfois, dont il se sert et qu'il illustre d'images hallucinatoires, convient à merveille à nous imposer la désolante illusion que ce monde est encore pire que les dieux l'ont fait. M. Dominique me permettra de lui signaler toutefois — encore que je me défende de brandir la férule du cuistre — qu'il emploie couramment la locution *à nouveau* pour *de nouveau*. Quand on suit de près la vie littéraire, on remarque (et voilà qui confirme les observations pathologiques de notre auteur) qu'elle est sujette à des épidémies d'expressions fautives. Actuellement courante est celle qui consiste à dire pour « renouveler une tentative », « remplacer cette tentative par une tentative différente », ou « refaire en entier une chose, *dans ses détails* », (un compte, par exemple.)

Des fumées sur le ciel, par Pierre de Cardonne. Le drame de conscience est noble, émouvant, et avec subtilité analysé qui fait le sujet de ce roman, d'inspiration catholique. M. de Cardonne a été bien avisé de faire un tel drame s'accomplir dans l'âme d'un homme déjà mûr, afin d'en rendre vraisemblable le dénouement héroïque. A un chrétien de volonté assez ferme et éprouvée pour dominer sa passion, seul était possible, en effet, le sacrifice auquel Jean Villeron, qui adore sa cousine mal mariée, et qui en est ardemment aimé, se résout en s'engageant dans une mission étrangère pour ne pas faillir. M. de Cardonne a marqué, du reste, que c'est plus encore par pitié que par désir pour Laurence, qui s'abandonne à l'amour comme Ophé-

lia à la rivière, que Jean risque de pécher, et il montre avec justesse non seulement quelle cruauté contre la chair, mais quelle rigueur contre la tendresse même, les résolutions les plus sublimes exigent de nous.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Corilla, comédie en un acte de Gérard de Nerval, *Georges Dandin ou le mari confondu*, comédie en trois actes de Molière, *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam, théâtre de l'Atelier, 5 mars. — *Hedda Gabler*, drame en quatre actes d'Henrik Ibsen, traduction du comte Prozor, Comédie-Française, 9 mars. — *Le coup de deux*, comédie en trois actes de Robert Dieudonné et Henri Géroule, La Potinière, 10 mars.

Pour la première fois que je dois rendre compte d'un spectacle de l'Atelier, je regrette de ne pas avoir à en dire beaucoup de bien. Il est vrai que la composition en est excellente, du moins dans l'intention : un acte de Gérard de Nerval, **Corilla**, les trois actes de **Georges Dandin ou le mari confondu**, de Molière, et la **Révolte** de Villiers. Molière, Nerval, Villiers, trois grands noms qui font bon effet sur une affiche... Cependant, M. Dullin me permettra d'exprimer des réserves sur le choix de *Corilla*, dont je n'ai pas le texte sous les yeux, mais qui a été écrite à l'intention de Jenny Colon, en 1835, époque où le pauvre Gérard était fort épris de cette chanteuse. *Corilla* n'avait d'autre but, je crois, que de faire valoir la voix de Jenny en lui donnant l'occasion de chanter quelques couplets, couplets qui, à l'Atelier, sont remplacés par le sonnet fameux, *El Desdichado* :

Je suis le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie, etc.

Mme Line Noro s'arrête au septième vers, et j'en suis encore à me demander pourquoi, mais peu importe. Il y a ceci de plus fâcheux que la gloire de Gérard de Nerval n'a rien gagné à cette reprise de *Corilla*. Privé de son morceau de chant, ce petit acte, d'ailleurs assez faible, perd son vrai caractère. Il a été joué passablement par Mme Line Noro, médiocrement par M. Alain Baranger, très mal par MM. Louis Alibert et Michel Duran. Ce sont de tout jeunes gens qui auraient grand besoin d'aller faire un stage au Conservatoire, je le leur dis au risque de les faire ricaner de dégoût et d'horreur.

Je n'avais pas revu *Georges Dandin* depuis certaine soirée à

Bobino, rue de la Gaîté, où l'interprétation m'avait paru mériter de l'indulgence. Il s'agissait de faire rire un public populaire en éveillant sa curiosité pour le classique. Le but pouvait être atteint par des moyens de fortune. Mais à l'Atelier, nous ne sommes plus à Bobino. L'Atelier est un théâtre d'avant-garde qui s'adresse à un public informé et que rien n'oblige à jouer Molière. S'il le joue, c'est, je suppose, qu'il se croit en mesure de substituer à des conventions de mise en scène vieillies des conventions nouvelles et hardies. Or, M. Dullin ne nous a offert qu'une maladroite copie des tentatives faites au Vieux Colombier. Du moins celles-ci avaient-elles, nonobstant leur pédantisme, le mérite d'une perfection quasi chorégraphique. Au Vieux-Colombier, les farces de Molière étaient montées comme des ballets. Sous l'impulsion autoritaire et puritaine de M. Copeau, mouvement et déclamation se guindaient vers le chant et la danse, et il n'a sans doute manqué au Vieux-Colombier que de pouvoir dépenser un peu plus d'argent pour nous satisfaire tout à fait. J'ai toujours été, pour ma part, gêné par cette austérité de laboratoire qu'on y respirait, j'en éprouvais quelque malaise. A l'Atelier, l'austérité s'aggrave de gaucherie et d'inexpérience. Certes, pauvreté n'est pas vice, mais l'à-peu-près, l'à-beaucoup-près, devrais-je dire, si mal compatible avec la stylisation classique, par où s'y prendre pour le trouver supportable? La troupe de M. Dullin est jeune? A la bonne heure! C'est donc qu'elle a encore le temps d'apprendre son métier. Qu'elle se contente de jouer, en attendant, des pièces de nouveaux venus! On lui pardonne tout, quand ceux-ci savent nous donner les moindres signes de talent.

La Révolte, de Villiers de l'Isle-Adam, n'a pas eu un meilleur sort que *Corilla* et *Georges Dandin*. Hélas! à de certains moments, la *Révolte* a fait rire.

§

Mauvaise soirée à l'Atelier. Mauvaise soirée à la Comédie-Française. C'était la première d'**Hedda Gabler**. Ou cette pièce n'a point de sens, ou elle est la satire la plus féroce qu'on ait faite de l'ibsénisme nietzschéen. D'aucuns prétendent qu'il eût fallu la jouer dans le ton de la bouffonnerie. Mais Ibsen n'est pas mort depuis si longtemps qu'on soit réduit à disputer sur ses inten-

tions. Une bouffonnerie, *Hedda Gabler* ? Dans ce cas, évidemment, la Comédie-Française s'est trompée, elle doit des excuses à Ibsen. Mais il n'est pas sûr du tout qu'à part certaines erreurs partielles d'interprétation, — et je pense surtout au mauvais mélo que M. Denis d'Inès nous a servi au troisième acte — Ibsen ait été à ce point trahi. Assurément *Hedda Gabler* est une étude de caractère où Ibsen, qui était avant tout un observateur impartial, a pu se plaire à nous représenter le poison que, pour des consciences tarées, peut être l'alcool d'un amoralisme dont il eût voulu réserver l'ivresse à des êtres d'exception, parfaitement équilibrés et sains. Mais souhaitait-il que sa pièce fut jouée autrement qu'en drame ? C'est improbable. D'ailleurs, Mme Piérat a tenu le rôle de Hedda à l'Œuvre avant de le créer rue de Richelieu. Or, l'Œuvre n'est-elle point la source de toute orthodoxie ibsénienne ?

Quoi qu'il en soit, l'histoire de ce penseur enclin à l'ivrognerie, qui laisse tomber de sa poche un manuscrit ramassé au même instant par son ami, lequel diffère de le lui rendre, sans qu'on sache trop pourquoi, et le remet à sa femme qui le brûle pour se venger d'avoir été remplacée dans son rôle d'inspiratrice, a paru bien froide. Ce double suicide, préparé de longue main par de naïves exhibitions de pistolet, ne nous a pas émus non plus le moins du monde, et la salle a souri quand elle a vu Tesman et Mme Eluste s'atteler sans désemparer, et avant même d'avoir rendu à Lœnborg les derniers devoirs, à la besogne de reconstituer son précieux manuscrit. Pourquoi Lœnborg se tue-t-il ? Parce qu'il a échangé quelques coups de poing avec les sergents de ville ? C'est vraiment pousser trop loin le remords d'avoir manqué de respect à l'uniforme. Et pourquoi Hedda Gabler le suit-elle dans la tombe ? Parce qu'elle ne pourrait échapper au scandale qu'en résignant son orgueil dans les bras de l'assesseur ? Mais l'assesseur ne lui inspirait pas tant d'horreur auparavant, à en croire du moins le jeu de Mme Piérat. Enfin, je ne sais si c'est la faute d'une interprétation trop immédiatement attachée au réalisme du texte, ne laissant pas une marge suffisante autour des mots ; toujours est-il que *Hedda Gabler*, en dépit de certaines indications saisissantes de caractère, en dépit même du personnage de Hedda que je me sens fort disposé à admettre en bloc, — des hystériques de cette sorte et

d'autres, nous en côtoyons quotidiennement, — toujours est-il que *Hedda Gabler* a trompé l'espoir que les amateurs de haut théâtre avaient fondé sur son entrée au répertoire de la Comédie-Française. A quoi bon le cacher ? Cette soirée a été un peu la revanche de Sarcey.

Mme Piérat a mérité, dans Hedda, d'être chaleureusement applaudie, ainsi que Grand dans Tesman. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de M. Denis d'Inès. Les autres interprètes ont été corrects.

§

Deux hommes d'esprit, deux journalistes, ayant déjà donné, mais séparément, des preuves de leur savoir-faire au théâtre, inaugurent à la Potinière une collaboration qui aura vraisemblablement plus d'un lendemain. J'aime en Robert Dieudonné le type rare du vrai Parisien de Paris. Il en a l'accent, l'esprit, la profonde expérience. Les rues, les cafés, les salles de rédaction, les coulisses : il est partout chez lui. A dix-sept ans, Dieudonné prenait déjà l'apéritif avec Courteline. L'apéritif forme la jeunesse, aussi bien que les voyages, quand il ne la dévoie point, mais les voyages ne la dévoient-ils pas aussi ? Le tout est de savoir faire la retraite à temps. Ainsi, Dieudonné. Son labeur énorme et sa réussite infligent un démenti aux moralistes. Il recueille, passé la quarantaine, les fruits d'une longue et féconde oisiveté. Quel capital que le temps perdu ! Et que de beaux intérêts il rapporte ! Pour Géroule, c'est une autre affaire. Il est venu de Normandie, pays d'élevage, et l'on ne s'étonnera donc pas de le voir rédacteur en chef d'un journal hippique, accumulant entre temps, d'une part les enquêtes et les reportages, de l'autre les vaudevilles à succès, que d'ailleurs il dédaigne souvent de signer. Son don, sa force, c'est le comique. *Vis comica.* Il excelle à embrouiller des situations, puis à les dénouer. Il entrechoque à grand bruit les marionnettes. En lui survit le vieil esprit de la Foire, alors que Dieudonné se réclamerait plutôt de Crébillon et de Marivaux, mais tous deux sont très authentiquement des auteurs de chez nous, et vous entendez, sans qu'il soit besoin d'y insister, ceux avec qui par ces simples mots on vous invite à ne les point confondre.

Leur pièce, le **Coup de deux**, met en scène un mari qui trompe sa femme, une femme qui trompe son mari, un amant qui

trompe sa maîtresse, une maîtresse qui trompe son amant... Mon Dieu, oui ! Et je profite de cette occasion pour faire là-dessus ma petite profession de foi. Je trouve qu'il y a bien de l'hypocrisie à vouloir proscrire du théâtre les éternelles combinaisons de l'amour à trois et à quatre. Qu'on m'amène un de ces penseurs, un de ces censeurs, à qui les comédies légères font lever — comme ils disent — le cœur, je veux lui poser une question : « Seriez-vous prêt, monsieur, à sacrifier sur l'autel de la métaphysique cette petite partie de vous-même dont vous prétendez faire si peu de cas? Prenons une balance, s'il vous plaît, et mettons dans l'un des plateaux toute la philosophie, toute la sagesse, toute la vertu, dans l'autre cet organe de chétive apparence par où vous pouvez toutefois prétendre au nom d'homme. Pour quel plateau vous décidez-vous ? Attention, réfléchissez bien, j'entends déjà un bruit de ciseaux... Mais non ! c'est à la philosophie que vous renoncez. Pardieu, monsieur, topez là ! Je l'aurais juré ! »

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Professeur M. Molliard : *Nutrition de la Plante* ; *Cycle de l'Azote* ; Encyclopédie scientifique, G. Doin. — Michel Polonovski : *Mode de formation et rôle des alcaloïdes dans la plante*, Bulletin de la Société chimique de France, novembre 1924. — Georges Bohn : *Les Problèmes de la Vie et de la Mort* ; la Culture moderne, Stock. — N. Ruzicka, E. Bauer, V. Bergauer, E. Vejnarova, A. Svoboda, Fr. Hajek : une série de mémoires *sur le Déterminisme de la sénescence*, dans les Archives de mécanique évolutive de Roux.

Botaniste, physiologiste et chimiste, le professeur Molliard était tout désigné pour écrire un Traité moderne de physiologie végétale. Le quatrième volume sur la **Nutrition de la Plante** vient de paraître. Les précédents étaient consacrés aux « échanges d'eau et de substances minérales. », à la « formation des substances ternaires », à leur « utilisation ». Cette fois, il s'agit du **Cycle de l'Azote**. L'auteur envisagera ensuite les « échanges d'énergie » et l' « action du milieu inorganique, puis vivant ». C'est là une œuvre considérable, et fort bien menée jusqu'ici. Les faits ont été soigneusement sélectionnés et enchaînés, et ils sont clairement exposés.

Molliard commence par une étude chimique assez détaillée des substances azotées, matières protéiques et leurs dérivés ; il met en évidence leurs propriétés essentielles ; il donne les formules

de constitution des acides aminés, qu'on considère comme les « matériaux de construction » de la matière vivante. Ensuite, il passe en revue les différentes sources d'azote, et discute l'utilisation possible de l'azote de l'air par les végétaux ; il montre entre autres l'intervention des micro-organismes du sol. Une fois formées, les substances azotées sont utilisées par la plante, après avoir subi une action digestive ; l'examen des diverses diastases protéolytiques amène l'auteur à envisager le cas des plantes carnivores. Puis vient un chapitre sur les transformations et le rôle des substances azotées. Mais il y a des substances azotées non protéiques, c'est-à-dire qui n'entrent pas dans la constitution des protéines ; ce sont en particulier les phosphatides et les alcaloïdes. L'étude des phosphatides montre que le Cycle du phosphore est analogue à celui de l'azote, et que les micro-organismes y jouent un rôle tout à fait comparable. Quant à la signification physiologique des alcaloïdes, elle reste encore discutable.

En 188., à la Société de botanique de Belgique, Errera fit une communication où il présentait les alcaloïdes comme des substances destinées à protéger les plantes ; cependant, de la statistique qu'il a donnée, il ressort que la moitié seulement des plantes à alcaloïdes sont à l'abri de l'attaque des animaux, tandis que, par contre, certaines espèces sont recherchées par eux, malgré la présence de bases très toxiques. Les élèves d'Errera, dit M. Polonovski, dans son intéressante conférence sur le **Rôle des alcaloïdes dans la plante**, soutiennent, en la développant et peut être en l'outrant, la thèse finaliste. Mais quand Tozetti eut montré que le Tabac cultivé, malgré la nicotine, est attaqué par plus de 50 espèces de Coléoptères, 32 d'Orthoptères, 20 de Lépidoptères,... 4 Mollusques et 3 Mammifères, la cause fut jugée! Mais, si les alcaloïdes sont des poisons qui ne défendent guère les plantes, les plantes doivent se défendre contre eux ; en particulier, Amé Pictet, de Genève, a décrit des transformations chimiques des alcaloïdes, destinées à « les rendre aussi inoffensifs ou aussi peu gênants que possible ».

Dans un mémoire récent, signalé par Molliard, Ciamician et Ravenna discutent à nouveau le rôles des alcaloïdes. Ils ne voient pas en eux des matières de déchet définitif, du fait qu'elles existent souvent dans la graisse ; il ne les considèrent pas non plus comme des matériaux de réserve, car pendant que ceux-ci sont

utilisés, il arrive que le taux et la toxicité des alcaloïdes augmentent. Les éminents chimistes italiens se demandent si les alcaloïdes ne joueraient pas chez les végétaux le même rôle que celui qui revient chez les animaux aux substances excitatrices ou modératrices assurant l'équilibre fonctionnel ; autrement dit, ils émettent l'hypothèse que les alcaloïdes constitueraient pour les végétaux de véritables *hormones*. Déjà Delezenne avait rapproché l'action des hormones de celle des alcaloïdes,

Chez les animaux, il y a à la fois une régulation nerveuse et une régulation chimique, par les hormones ; chez les végétaux, qui n'ont pas de système nerveux, les phénomènes de régulation chimique doivent prendre une grande importance. Pour Ciamician, tous les actes de la plante, en particulier la floraison, sont déterminés chimiquement : « la conscience de la plante est une conscience chimique », et les alcaloïdes en constituent en quelque sorte l' « élément subconscient ». Au moment où nous, biologistes, nous efforçons d'éliminer les explications et discussions verbales de la science de la vie, on peut être surpris de voir les chimistes jouer avec les mots. Et on aimerait que les physiologistes ne s'attardent plus à chercher l'utilité des substances chimiques de l'organisme, l'utilité de tel ou tel organe, de telle ou telle fonction, car il y a des substances inutiles, voire nuisibles.

§

Ma femme et moi, nous l'avons montré dans notre ouvrage, *la Chimie et la Vie*. J'y insiste à nouveau dans un petit livre qui vient de paraître, **les Problèmes de la Vie et de la Mort**. Cette question, comme bien d'autres, s'est renouvelée complètement depuis l'introduction de la physique et de la chimie en biologie.

On se représente souvent la vieillesse comme une descente qui succède à l'ascension de la jeunesse. C'est là une image absolument fausse. Dès le début du développement individuel, les phénomènes de la mort accompagnent ceux de la vie ; il y a même plus : les modifications physico-chimiques qui entraînent la sénescence sont beaucoup plus accentuées pendant les premiers stades de la différenciation des tissus et des organes que plus tard ; la chute des activités vitales commence rapide, pour s'atté-

nuer ensuite progressivement. Par conséquent, pour enrayer les processus de sénescence, pour augmenter la durée de la vie, il faudrait agir de très bonne heure, et soumettre le jeune en voie de croissance à des substances chimiques convenablement choisies.

On sera sans doute surpris de constater que je n'ai pas parlé dans mon livre de certaines méthodes médicales de « rajeunissement », autour desquelles on fait grand bruit. C'est bien intentionnellement de ma part. Dans les conclusions, j'ai écrit simplement les lignes qui suivent :

> Que la greffe, sur un vieux, de la glande sexuelle provenant d'un être jeune puisse donner un coup de fouet à l'organisme et remettre en branle des activités éteintes, c'est certain, puisque l'expérience le prouve. Mais il importerait de préciser de combien la décrépitude sénile est accélérée du fait de cette illusion de jeunesse passagère.

Avec l'âge, la teneur de l'organisme en acide nucléique, substance riche en phosphore et qui constitue les noyaux des cellules, diminue, et en même temps les charges électriques de la matière vivante, qui d'acide devient progressivement de plus en plus alcaline. Une théorie électrique de la vie et de la mort donnera sans doute un jour l'explication de la croissance des êtres vivants et celle de la genèse des tumeurs. Zwaardemaker considère que la vie n'est qu'une des manifestations de la radioactivité. Pour Jean Perrin, le protoplasma fonctionne mal, s'il n'est pas irradié avec une intensité déterminée par les rayons émanés d'atomes radio-actifs ; au-dessus et au-dessous, il y a déséquilibre. Dans notre sang, dans nos cellules, se trouve une substance radio-active, le potassium. Zwaardemaker a établi une carte de la distribution du potassium dans le corps humain ; les régions les plus actives de l'organisme, le cœur en particulier, sont les plus riches en potassium. On sait qu'un cœur de Mammifère, isolé du corps, peut continuer à battre, si on y fait circuler un liquide qui rappelle le sang par sa composition minérale ; or, dès qu'on y supprime le potassium, les battements s'arrêtent ; dès qu'on en ajoute à nouveau, ils reprennent. D'autre part, dans les tumeurs malignes, la teneur en potassium est d'autant plus élevée et celle en calcium d'autant plus abaissée que la prolifération est plus active. Dans les expériences sur le cœur, on peut remplacer le potassium par une dose radio-équivalente de radium ; suivant la

dose, le radium peut accélérer ou entraver la marche d'un cancer. Or, les corps radio-actifs agissent par les charges électriques que portent les particules émanées des atomes. De plus, tout récemment le chirurgien Gosset, avec Magrou, a obtenu la guérison du cancer des plantes en faisant agir des oscillations électriques : 150 millions de vibrations par seconde, longueur d'onde de 2 mètres. Il semble bien que le cancer résulte d'une perturbation de l'état électrique des tissus ; les recherches récentes de A. Kotzareff et de Roger Fischer parlent également dans ce sens ; pour ce dernier auteur, il s'agirait d'un déséquilibre entre les charges négatives des globulines et les charges positives des albumines.

L'état électrique des tissus s'apprécie maintenant au moyen de la notion nouvelle du *p* H, mesure de la proportion des atomes libres d'hydrogène chargés positivement dans les tumeurs et les cellules. J'ai exposé d'une façon assez simple la question du *p* H, qui figure ainsi pour la première fois dans un livre élémentaire de biologie. Les physiologistes, les médecins, les agronomes, pour se tenir au courant des travaux les plus récents, doivent savoir ce qu'on entend par *p* H, car il intervient dans la plupart des phénomènes de la vie. En 1924, ont paru, entre autres, dans les Archives de W. Roux, toute une série de mémoires sur **le déterminisme de la sénescence.** Ruzicka, Bauer y montrent que le *p* H augmente avec l'âge ; il passe de 5,5 (enfant de 3 jours) à 7,6 (homme de 65 ans) Pour Bergauer, l'extrait thyroïdien amène un abaissement du pH, et par suite un rajeunissement ; l'extrait hypophysaire a l'effet inverse. De la même façon, Vejnarova a reconnu que le muscle blessé subit un rajeunissement passager. Le jeune temporaire serait également, d'après Svoboda, un procédé de rajeunissement.

J'ai montré, dans une de mes chroniques précédentes, que, dans les cultures de tissus *in vitro*, on peut conserver indéfiniment à l'état jeune les cellules de notre corps.

Les cultures en série, où l'on pratique quotidiennement l'isolement et le passage d'un milieu « altéré » à un milieu « neuf », assurent aux cellules en quelque sorte une jeunesse éternelle, et on doit attribuer ceci à ce qu'à chaque passage la cellule subit une atteinte plus ou moins prononcée du fait même du changement des conditions physico-chimiques du milieu. Une cause qui

menace la vie d'un être peut être en même temps une cause de réactivation, de rajeunissement. Des phénomènes caractéristiques de la mort accompagnent la vie, et l'entretiennent en quelque sorte. Théoriquement, la sénescence et la mort ne seraient peut-être pas une nécessité inéluctable.

GEORGES BOHN.

GÉOGRAPHIE

L. de Launay : *La Terre, sa structure et son passé*, 1 vol. in-18 de la Collection Payot, Paris, Payot, 1925. — W.-H. Hobbs : *Earth evolution and its facial expression*, New-York, Macmillan, 1911. — Mémento.

En publiant son petit livre, si condensé et si plein de faits et d'idées, sur **La Terre, sa structure et son passé**, M. de Launay n'a pas prétendu faire un « banal manuel de géologie », selon ses propres expressions. En fait, il nous parle de bien autre chose que de géologie, puisqu'il va de l'astronomie à la géographie physique ; et même lorsqu'il nous parle de géologie, il ne nous fait point une sèche énumération de terrains superposés ; il essaie de dégager les idées d'ensemble et la philosophie de la science qui fait depuis quarante ans l'objet de ses études personnelles. Le petit livre sur *la Terre, sa structure et son passé*, c'est, sous une forme abrégée et avec un rajeunissement de quelques idées générales, le gros volume sur la *Science Géologique* que M. de Launay a publié il y a près de vingt ans.

Je parle de rajeunissement. Il n'est pas complet sur tous les points. Il y a encore de vieilles banalités désuètes, — pas beaucoup, quelques-unes pourtant. On est surpris de trouver, dès la première page de ce livre de science élevée et probe, la vieille comparaison de la Terre avec un être vivant. « La Terre présente les caractères extérieurs de la vie... elle est née, elle se transforme et se dirige vers la mort. » Analogie ou plutôt assimilation injustifiée, qui a été souvent acceptée depuis un siècle par les sciences de notre monde physique, et qui leur a fait le plus grand tort.

Ah ! qu'elle est mauvaise, cette première page de *La Terre* ! Mais elle est suivie d'une quantité d'autres, dont beaucoup sont bonnes, dont quelques-unes sont excellentes, et qui rachètent bien celle-là. M. de Launay ne se gêne pas pour railler douce-

ment ceux qui croient expliquer l'univers au moyen de symboles mathématiques. En particulier, la superphysique d'Einstein, dont il parle incidemment à propos de la formation primitive du globe, le trouve plutôt rebelle lorsqu'elle arrive à la conception de l'univers fini, « en appliquant, dit-il, le jeu artificieux des formules algébriques sur quelques postulatums arbitraires ». La pensée philosophique de l'auteur se meut volontiers, à propos de l'origine du monde, dans les plus vastes espaces, au point que l'astronomie en arrive à le dégoûter un peu de la géologie (c'est lui qui le dit, exactement dans ces termes). Il se ressaisit bien vite pourtant. Sans doute, la géologie ne nous fait connaître qu'un mince enduit de matière scoriacée, épais de deux kilomètres au plus, et la géographie physique n'étudie que la surface de cet enduit. Cependant, comme cette infime partie du monde physique est la seule que nous puissions vraiment atteindre et bien connaître, les sciences qui s'en occupent méritent d'être au premier plan dans les préoccupations de l'esprit humain.

Je me suis attaché particulièrement aux passages du livre de M. de Launay où l'auteur expose ses conceptions sur la géographie physique et sur ses rapports avec la géologie, ainsi que ses hypothèses sur la structure interne du globe terrestre.

La géographie physique constitue, dit-il, la *base actualiste* de la géologie. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que le mécanisme présent de l'écorce terrestre ayant joué d'une manière analogue, sinon identique, aux âges antérieurs de l'histoire de la terre, doit avoir laissé des traces dans les couches successives de l'écorce qu'étudie la géologie. Par conséquent, le présent sert à expliquer le passé. C'est la conception de Lyell. Mais M. de Launay ajoute tout de suite qu'elle ne nous donne qu'une partie de la vérité, et non toute la vérité. Car il y a des faits de la géologie qui ne s'expliquent point et ne peuvent pas s'expliquer par les causes actuelles. Je l'admets volontiers ; mais je retourne le raisonnement, et je dis qu'il y a des faits de la géographie physique qui ne se rattachent en aucune manière à ceux qui ont laissé leurs traces dans la géologie. Les deux sciences, bien qu'unies par des liens très étroits, ont chacune son domaine, que l'autre ne peut confisquer.

A ce point de vue, les idées de M. de Launay ont très heureusement évolué. Autrefois, il pensait que la géologie deviendrait

un jour capable de reconstituer *intégralement* les anciennes géographies terrestres. Aujourd'hui, il reconnaît que cette reconstitution est à peu près limitée à celle des anciennes mers et des lignes de côtes. Des traits essentiels des géographies anciennes ont péri sans retour et sans laisser la moindre trace. Sans retour surtout : M. de Launay, partisan de l'*évolution*, reconnaît maintenant que la *récurrence* (ou mieux la *réversibilité*) contredit l'évolution. Aucun des états par lesquels a passé le globe ne se reproduira jamais.

Au sujet de la structure interne du globe, M. de Launay paraît demeurer partisan de la vieille théorie que l'on fait d'ordinaire dériver de l'hypothèse nébulaire de Laplace et de Faye, c'est-à-dire du *feu central* : car on ne rajeunit pas le vieux feu central des géographies de notre enfance, en l'appelant *noyau igné* ou *pyrosphère*. Cette fameuse *pyrosphère* commencerait du 70ᵉ au 100ᵉ kilomètre en profondeur, en calculant d'après une augmentation régulière du *degré géothermique*, c'est-à-dire de l'accroissement de chaleur en profondeur (1° C. par 30 mètres, en moyenne). L'auteur sent bien pourtant que cette hypothèse est surannée et contraire à tous les enseignements de la physique moderne ; aussi réduit-il la *pyrosphère* à une simple zone de feu vers le 100ᵉ kilomètre, au-dessous de laquelle, dit-il,... on ne sait rien. Voilà qui est sage.

Il y a un curieux contraste entre les hardiesses philosophiques et la prudence scientifique de M. de Launay. Chez lui, il y a deux hommes. Le philosophe irait fort loin. Le savant retient toujours le philosophe par la manche.

Il me paraît instructif de rapprocher du livre de M. de Launay l'œuvre originale et suggestive du géologue américain, W.-H. Hobbs, **Earth evolution and its facial expression**, parue à New-York en 1921.

Dès le point de départ, les deux ouvrages diffèrent profondément.

Le savant américain n'y va pas par quatre chemins avec l'hypothèse nébulaire de Laplace. Elle est, dit-il, condamnée sans retour. Laplace a pris l'exception pour la règle (anneau de Saturne). Une étude plus complète du monde stellaire nous montre que les anneaux y sont rares. Hobbs étend cette observation à tous les travaux des astronomes et des géologues de l'Ancien

Monde : ils ont eu tendance, dit-il, à établir des lois générales au moyen de cas non seulement particuliers, mais exceptionnels.

L'hypothèse de la nébuleuse abandonnée, par quoi la remplacer ? Mieux vaudrait ne pas la remplacer du tout, et imiter la prudente réserve de Laplace lui-même, pour qui cette hypothèse était quelque chose d'accessoire. Hobbs, pourtant, laisse voir ses préférences pour la théorie *planétésimale* de Moulton et de Chamberlin. Ces savants attribuent la formation originelle du globe terrestre à l'agglutination d'innombrables météorites. Cela me satisfait encore moins que la nébuleuse, car je ne parviens pas à me représenter le phénomène dont on me parle. Mais la théorie planétésimale n'exige aucun *feu central* ni aucune *pyrosphère*. Elle nous donne un globe tout entier solide, dont les matériaux s'ordonnent vers le centre selon leur densité croissante. Ici, Hobbs rejoint M. de Launay, et je crois que tous les géologues finiront par tomber d'accord sur ce point, en éliminant le *feu central*, tout aussi bien que les feux circulaires de la *pyrosphère*.

Les matières en fusion rejetées par les volcans ne viennent point d'une vaste nappe ignée interne. M. de Launay les fait provenir de grands foyers régionaux, à une profondeur plus ou moins grande. Selon Hobbs, les poches de magma lavique se forment tout près de la surface, *par la fusion des roches argileuses*. Des analyses chimiques montrent la quasi-identité de composition des laves et des schistes argileux. L'argile réfractaire fond à 1000° C. ; la température des laves oscille autour de 1200° C. Ce dégagement de chaleur provient des compressions et des effondrements de l'écorce, qui créent des *chambres de laves*.

Cette théorie du processus volcanique, appuyée sur de nombreux exemples empruntés à la géographie de l'Amérique, me paraît la partie la plus originale du livre de Hobbs. Certes, l'auteur, dans son court volume si plein de choses, soutient d'autres points de vue, et, plus d'une fois encore, il lui arrive de heurter les idées ordinairement admises. Pour la formation du relief, il n'est ni *actualiste*, ni *cataclysmien* : c'est-à-dire qu'il s'éloigne également de ceux qui croient tout expliquer par des forces ayant agi pendant un temps extraordinairement long, et de ceux qui, comme Cuvier, font intervenir des catastrophes effroyables et

soudaines. Selon Hobbs, il y a sur le globe des régions à changement rapides et des régions à changement lent. Même pour les régions à changement lent, les géologues, à ses yeux, ont tendance à exagérer la longueur du temps nécessité par les modifications. On pourrait croire que, dans ces assertions, il y a une tendance au respect pour les traditions bibliques : ce qui ne serait pas surprenant de la part d'un Américain. Mais certains passages du livre de Hobbs montrent qu'il ne s'embarrasse pas d'un tel scrupule.

La partie du volume consacrée par le géologue américain à la critique des idées de Suess me paraît peu digne du reste. On dirait ici que le professeur de l'université de Michigan part d'un *a priori* qui consite à critiquer à tout prix tous les savants d'Europe. Hobbs ne peut méconnaître la haute valeur de Suess; cela ne l'empêche pas de prendre, sans raison probante à mon avis, le contrepied de la théorie du savant viennois sur la formation des chaînes plissées en Eurasie et en Amérique. Suess fait venir de l'intérieur des continents la poussée tangentielle qui a fait surgir les arcs montagneux ; Hobbs fait venir cette poussée de la mer. Je n'ai pu arriver à comprendre pourquoi.

Toutes les intempérances d'imagination et de contradictions du géologue américain n'empêchent pas son livre d'être utile et suggestif. Il est moins sage, moins pondéré que celui de M. de Launay. Il est, sur quelques points d'importance, plus neuf et plus réaliste.

MEMENTO. — L'*Ordnance Survey Office* vient de publier une carte que l'on peut regarder comme un vrai chef-d'œuvre au point de vue de la géographie historique : *Map of Roman Britain* (Southampton, 1924). Non seulement l'exécution de cette carte, au point de vue technique, ne laisse rien à désirer ; mais les principes sur lesquels elle est établie, et qui sont exposés dans une notice préliminaire, me paraissent très raisonnables ; ils se rapprochent beaucoup de ceux que j'ai donnés comme bases à la géographie historique, dans la IIe partie de mon livre sur les *Sciences Geographiques*. La carte donne les lieux habités, les routes et la toponymie historique. Pour les routes, on n'indique que celles dont le tracé est certain ou très probable ; quand il n'y a pas de probabilité suffisante pour le dessin du tracé, on ne donne rien ; ainsi, il n'y a pas de route marquée au Cornwall où cependant on a trouvé quatre bornes miliaires romaines ; puissent nos archéologues imiter cette sage réserve ! De même, la ligne des rivages indiquée est celle d'aujourd'hui.

« Il est pourtant certain, dit le texte, que le rivage de la Grande-Bretagne d'aujourd'hui diffère *considérablement* de celui des temps romains. » Ce *considérablement* me paraît de trop.

CAMILLE VALLAUX.

ETHNOGRAPHIE

Frances Del Mar : *A Year among the Maoris, their Arts and Customs*, Londres, Ernest Benn, 8°. — Cuthbert Christy : *Big Game and Pygmies*, Londres, Macmillan, 8°. — J. Maes : *Aniota-Kifwebe, Les Masques des Populations du Congo belge et le Matériel des Rites de Circoncision*, Anvers, Editions « De Sikkel », 8°. — *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nouvelle série, tome XIV, 1923, tome XV, 1923, et tome XVI, 1924, Paris, Leroux, gr. 8.

On a dit à bien des reprises dans cette chronique que l'idée que nous nous faisons de la vie sociale des populations dites « primitives » ou « demi-civilisées » est très incomplète, parce que la vie féminine échappe à la plupart des explorateurs, simplement déjà puisqu'ils sont des hommes et que la séparation sexuelle des occupations de toute sorte est d'autant plus marquée que la civilisation est moins avancée. J'étendrai volontiers cette observation à notre connaissance de toute l'antiquité : nos témoins classiques sont des hommes, dont aucun n'a pu, ou osé, nous décrire en détail la vie familiale du gynécée, ni la vie des esclaves féminins. Les documents satiriques, comme certaines pièces d'Aristophane, les allusions, comme dans les *Questions* de Plutarque, les interprétations probablement fantaisistes, comme ce qu'on nous dit des Vestales, des poèmes qui décrivent de l'exceptionnel, comme ceux de Sapho, prouvent que cette vie féminine était dans toute l'antiquité autant organisée à part, sur des bases propres, que l'est la vie des femmes (et naturellement de la première enfance des deux sexes) chez les Nègres et les Polynésiens, chez les Musulmans et dans toute l'Asie. Les enquêtes de M[me] Brenda Seligmann dans l'Egypte moderne, de M[me] et M[lle] Talbot en Nigérie et plus récemment de Miss Frances del Mar chez les Maori, apportent enfin aux savants du sexe fort des documents sur quoi édifier au moins des approximations nouvelles. Aux Etats-Unis se forme en ce moment toute une école d'enquêtrices, si je puis dire, qui a déjà publié d'excellents travaux. A cette école appartient Miss Frances del Mar, Anglaise d'origine, peintre de profession, qui a été envoyée par des mu-

sées américains pendant une année en mission d'études chez les Maori de la Nouvelle-Zélande, et a observé de près autant la vie féminine que la vie masculine de cette intéressante population.

Bien que l'auteur ait utilisé la littérature antérieure, dont elle donne un bon tableau à la fin de son livre, sa monographie ne prétend pas à être complète ; c'est un recueil d'observations personnelles nécessairement fragmentaires, mais expliquées par les faits de même ordre publiés antérieurement et situés ainsi dans leur cadre scientifique. Le premier chapitre décrit les anciens systèmes de tatouages d'après les récits d'un vieillard ; ils ne sont plus en usage ; mais on continue à tatouer le menton et les lèvres de la jeune fille lors de son mariage. Nouvelle aussi, par observation directe, la description détaillée du procédé de tissage des femmes et de la fabrication des franges par les hommes, ainsi que des procédés pour l'obtention du feu par friction. Bons sont aussi les chapitres sur les danses des femmes et sur la technique de la gravure sur bois, dans laquelle les anciens Maori excellaient. « Avant de se mettre au travail, mon sculpteur ôta son vêtement européen et le remplaça par une pèlerine indigène ; il ôta aussi ses bas et ses souliers ; ce changement de costume suffit à l'inspirer et à le mettre psychologiquement en état de travailler comme ses ancêtres. » D'excellentes photos illustrent ce chapitre. Beaucoup de menues observations sur la vie quotidienne, sur la cuisine, etc. Bref, monographie qui ajoute aux précédentes publications un certain nombre de faits inédits, d'autant plus intéressants que les Maori se sont très vite européanisés.

§

On en peut dire autant du livre de M. Cuthbert Christy, médecin, zoologiste, botaniste et par occasion ethnographe, qui, dans son livre sur **Le Gros Gibier et les Pygmées** de l'Afrique (Nigérie, Congo belge, Afrique Orientale anglaise), apporte des renseignements nouveaux sur les Pygmées des forêts tropicales, principalement de l'Ituri. Jusqu'ici, le problème des Pygmées n'est pas résolu. Forment-ils vraiment une race primitive à caractères élémentaires ; ou est-ce une race devenue naine sous l'influence de son milieu ? M. Christy signale que, dans la grande forêt tropicale, existent d'autres cas de nanisme, notamment d'éléphants.

Rien de plus farouche que les Pygmées, et rien de plus difficile à observer, au moins autant que l'okapi dont M. Christy a réussi à tuer deux exemplaires seulement en près de vingt ans de forêt. C'est sa vie de « chasseur scientifique » (il a été chargé par divers musées de compléter leurs collections d'histoire naturelle) qui a mis l'auteur en contact permanent avec des Pygmées ; ils disparaissent derrière la moindre touffe d'herbe avec une rapidité étonnante et se cachent au moins aussi bien que les éléphants (curieuses observations sur ceci). Parmi les faits de première importance, il faut signaler la guerre systématique que les éléphants font aux plantations et qui empêche les Pygmées et les tribus frontières de la forêt de cultiver (p. 106-113). Importante aussi, l'observation que les chemins à travers la forêt et les grandes plaines herbeuses ont été tracés par les éléphants depuis un temps immémorial et sont si bien tassés que l'auteur s'en est servi comme de pistes pour bicyclette. Il y a, paraît-il, tout un réseau de chemins de cette sorte que, vus d'un aéroplane, on prendrait pour un réseau de routes construites par l'homme. A parcourir la forêt en tous sens, M. Christy a pu étudier parfois des Pygmées. Or, ses observations, même dans ces conditions favorables, n'ont pu être ni très nombreuses, ni très approfondies. Aussi conseillerai-je de laisser de côté la plus grande partie de la littérature sur les Pygmées, notamment celle qui est due à des missionnaires, et de ne retenir que les notes du Dr Ouzilleau, de Calonne-Beaufaict, et de quelques autres auteurs très rares, que l'usage normal de la méthode scientifique a rendus prudents dans leurs affirmations. En M. Cuthbert Christy on peut avoir confiance ; et pour le reste, pour la description de la vie des animaux dans la forêt tropicale, aussi : c'est, avec ceux de Selous, l'un des meilleurs livres de psychologie animale que j'aie lus.

§

Ces appels à la prudence dans les interprétations et dans les systématisations doivent être sans cesse renouvelés en ethnographie, parce que la valeur des témoins est extrêmement inégale et que souvent l'origine exacte des documents n'est pas indiquée. Une preuve nouvelle de la nécessité de cette attitude expectante est fournie par l'excellente monographie de M. Maes, l'érudit conservateur du Musée de Tervueren, sur **Les Masques des**

Populations du Congo belge, au sujet desquels Leo Frobenius a jadis échafaudé toutes sortes d'hypothèses qui ont passé dans la science faute de documents meilleurs. M. Maes a réuni dans son musée une série de 178 masques dont il a déterminé avec exactitude l'âge, l'origine tribale et l'usage (alors que Frobenius pour toute l'Afrique n'avait que 131 specimens, dont 17 seulement pour le Congo belge). L'étude de ces matériaux a permis à M. Maes de distinguer onze séries différentes, basées sur les caractères généraux de la sculpture du facies.

Je ne saurais entrer ici dans le détail des descriptions techniques de chaque série de masques, ni des costumes complets dont ils sont une partie. Ces masques servent lors des cérémonies d'initiation, au Congo comme dans bien d'autres régions, et selon un mécanisme que j'ai expliqué dans mes *Rites de Passage*. M. Maes décrit la partie de ces cérémonies où l'emploi du masque est dominant, du moins ce qui en est connu ; car pour beaucoup de populations, il ne s'est pas encore trouvé d'observateur capable de gagner assez la confiance des indigènes pour être autorisé à assister aux cérémonies de ce type, alors qu'à celles du mariage ou des funérailles il est plus facile d'avoir accès. Le livre de M. Maes indique sur quels points précis les renseignements manquent, et fait appel à la collaboration des Blancs vivant en Afrique.

Il signale aussi un fait qui mérite d'être contrôlé : « Le masque en général et le masque des rites de la puberté en particulier semblent être inconnus dans la civilisation des Bantous de l'Ouest ou Kundu Mongo. » Si le fait est exact, il faudrait donc admettre au Congo belge l'existence de deux aires de civilisation distinctes, malgré la parenté des langues d'une part, du type somatique de l'autre, et, dans ce cas, admettre que les Bantous de l'Est ont emprunté au moins les masques, sinon aussi certains éléments essentiels des rites de la puberté, à d'autres populations ; ou, au contraire, admettre qu'ils ont mieux conservé ces éléments primitifs, que leurs voisins de l'Ouest ont laissé tomber. Mais on retrouve les masques au Cameroun, dans l'A. O. F., etc. On voit que le problème auquel M. Maes apporte des données nouvelles d'appréciation est complexe et vaste.

Et comme l'art nègre excite en ce moment les Blancs incapables de trouver dans leurs propres tendances ethniques une

base d'art directe, par une aberration qu'explique, si elle ne la justifie pas, la « Mêlée des Peuples » consécutive à la guerre, et parallèle à la mêlée assyro-égyptienne, gréco-romaine, des Invasions, etc., — je signale les 60 photos qui illustrent la monographie de M. Maes. La figure 41 est un Picasso parfait ; et la figure 40 peut servir de point de départ à un « circularisme » que j'invente tout exprès et qu'on peut développer à l'aide des tatouages maori et polynésiens. Nos ultra-civilisés ont encore beaucoup à emprunter aux ultra-sauvages.

L'ethnographie y gagne un public imprévu ; seulement la manie des collections d'art nègres et autres dits primitifs a déterminé des rafles malheureuses, et la disparition même des arts indigènes ; les « sauvages » fabriquent maintenant en série pour les Européens des statuettes, des masques, des ivoires à crocodiles, des tabourets, etc. L'étude vraie de ces arts devient difficile, parce que les collectionneurs ne s'occupent pas de la provenance tribale. Heureusement, quelques musées (Berlin, Hambourg, Tervueren, Leyde, le South Kensington, Oxford, etc.) ont constitué leurs collections avant l'extension de cette piraterie.

§

La **Société des Américanistes de Paris** continue la publication de son **Journal**, mais à raison seulement d'un fascicule par an, formant volume. Le tome XIV de la nouvelle série contient : un article de vulgarisation de Henri Vignaud sur *Le Problème du peuplement de l'Amérique et de l'origine ethnique de sa population indigène* : elle est venue de l'Asie par le détroit de Behring ; il faut rejeter toutes les théories qui supposent une origine égyptienne, ou phénicienne, ou « atlantidienne », ou polynésienne, etc. ; — une bonne étude, illustrée d'excellentes phototypies, de la *Céramique de Cajarmaquilla-Niveria* (Pérou) par Raoul d'Harcourt ; des articles de linguistique, de démographie, des notices, et surtout une excellente *Bibliographie américaniste* de P. Rivet. Dans le tome XV : une monographie des *Maku du Japara* par le P. C. Tastevin ; de H. Arsandaux et P. Rivet, une étude bien illustrée de phototypies de *L'Orfèvrerie du Chiriqui et de Colombie*, suivie d'un mémoire comparatif de P. Rivet (avec carte de répartition) sur *L'orfèvrerie précolombienne des Antilles, des Guyanes et du*

Vénézuéla dans ses rapports avec l'orfèvrerie et la métallurgie des autres régions américaines; les *Notes sur les Chactas*, de M. Marc de Villiers, intéresseront les critiques littéraires et les fervents de Chateaubriand ; ils trouveront aussi dans le tome XVI un article du même auteur sur *La Louisiane de Chateaubriand*. Ce tome contient plusieurs articles d'ethnographie descriptive (sur le siège à dossier, les flèches à trois plumes, etc.), un bon mémoire de linguistique comparée de *L'eskimo et l'ouralien*, par A. Sauvageot, surtout une longue monographie des *Indiens Parintintin du Rio Madeira*, par Curt Nimuendaju ; à signaler aussi la *Bibliographie américaniste* due à Paul Rivet, qui fait de ce tome l'égal des précédents.

Si les collections américaines du Musée du Trocadéro, augmentées de quelques collections particulières que leurs propriétaires mettraient volontiers en dépôt, pouvaient être logées dans un bâtiment spécial, neuf si possible, au moins aménagé vraiment comme musée, nul doute que l'américanisme ne reprendrait en France l'essor qu'il eut jadis et qui a autant contribué que Lafayette à assurer à notre pays une situation à part auprès des savants et des hommes instruits des Etats-Unis. La doctrine de Monroë n'est pas applicable ici ; et on m'a dit à maintes reprises, lors de ma tournée de conférences aux Etats-Unis et au Canada, qu'il était regrettable de voir ainsi délaisser chez nous un domaine scientifique où les savants français ont été des initiateurs. On ne peut donc que féliciter la Société des Américanistes de Paris et son actif secrétaire général, le Dr Paul Rivet, de leur persévérance... et leur souhaiter les appuis financiers et officiels qu'elle mérite.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le statut naval. — J. Tramond et A. Reussner: *Eléments d'Histoire maritime et coloniale contemporaine* (anc. Maison Challamel), in-8. — Ch. Duplomb : *Lettres inédites de Marins-français*, in-8 (d°). — Mémento.

M. Dumaine, notre ambassadeur en Autriche en 1914, raconte dans un livre charmant, *La dernière Ambassade de France en Autriche*, la savoureuse anecdote suivante, recueillie au cours de son voyage de retour en France :

A Berne, écrit-il, l'Ambassade de France encombrée de collègues et

d'amis, c'était la patrie retrouvée. Quel enthousiasme !... On parlait de l'armée russe comme de l'irrésistible rouleau compresseur. Les plus raisonnables calculaient qu'el le entrerait à Berlin au plus tard le 20 septembre. Mais un de mes collègues russes, retrouvé dans ce milieu d'allégresse, me donna à réfléchir. Je lui montrais un journal annonçant qu'un des principaux amiraux de son pays, faisant une cure à Carlsbad, avait été retenu par les Allemands et déclaré de bonne prise : n'est-ce pas une perte très fâcheuse pour votre marine ? Plût au ciel, me répondit-il, que nos ennemis en eussent pris au moins une douzaine de son espèce ! Quel débarras ce serait pour nous !

Si pareille aubaine s'était présentée pour notre marine, au début des hostilités, elle ne s'en serait pas plus mal portée pendant la guerre. Nous n'aurions peut-être pas à l'heure actuelle des amiraux tout-puissants, considérés comme des oracles, qui s'efforcent de faire un corps de doctrine de toutes leurs erreurs commises pendant la guerre et dont on essaie de dissimuler les carences, en jetant sur elles le manteau de Noé. Un nouveau projet de loi sur le **statut naval** vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre ; il se substitue à un autre projet de même genre, déposé par M. Raiberti et qui n'eut qu'une brève existence comme ce dernier. Il n'en diffère cependant pas essentiellement, au moins dans la partie que nous connaissons, relative à un programme de constructions. N'en retenons aujourd'hui que l'essentiel de l'exposé des motifs ; on y perçoit l'épine qui s'obstine à se cacher sous les roses. La France, y est il dit, doit ajourner la construction des grandes unités de combat, des capital-ships, comme disent ces messieurs. Ils coûtent à l'heure présente la bagatelle de 700 millions pièce ; la France ne peut pas se permettre une dépense aussi somptuaire. Mais, ajoute-t-on, il demeure bien entendu qu'on ne doit pas renoncer dans l'avenir à construire de tels navires, car les Amirautés anglaise, américaine et japonaise les considèrent toujours comme « l'épine dorsale » de leur flotte. Telle est la dernière trouvaille de notre grand Etat-major naval, auquel préside l'homme qui fut, si l'on peut s'exprimer ainsi à son sujet, la gracieuse nymphe Egérie de M. Pelletan. Quel chemin parcouru depuis cette époque mémorable ! Que de fois a-t-on renversé la vapeur et fait machine en arrière pour continuer à flotter au gré des fluctuations de l'heure ! Hier, c'était les « petits bateaux qui vont sur l'eau » Aujourd'hui, il se demande, comme dans la chanson, si « ces petits bateaux ont des

jambes », et, reniant tout son passé, il achève la pirouette en tirant argument de l'obligation pour la France d'imiter servilement les Amirautés anglaise, américaine et japonaise. Je me souviens d'une scie de café-concert, que chantait Polin, dans ses imitations des bleus à la caserne, et dont tous les couplets se terminaient pas le sempiternel refrain : J'ai fait la même chose que lui ! Le bleu dépaysé expliquait ainsi toutes ses sottises.

La politique navale française depuis longtemps ne fait pas autre chose que Polin. Elle est hypnotisée par la politique navale anglaise. Dès lors, c'est la continuelle histoire de la grenouille qui veut devenir aussi grosse que le bœuf. Nous n'avons eu, depuis un demi-siècle, que deux amiraux qui aient eu une idée claire de ce que doit être une politique navale nationale ; les Amiraux Aube et Ernest Fournier. Les idées du premier sont bien connues ; elles ont eu un retentissement qui dure encore. Celles du second, quoique plus récentes, sont plus près d'être oubliées. Rappelons qu'elles consistaient dans la constitution d'une flotte homogène, comprenant une centaine de croiseurs d'un type uniforme. C'en était assez pour manœuvrer le commerce ennemi aux nœuds des routes commerciales, en conservant la supériorité offensive sur la plupart des navires d'escorte de l'adversaire. C'était là la véritable formule de la maîtrise de la mer, alors que celle que l'on tire aujourd'hui de la prévalence d'une flotte cuirassée est purement hypothétique et d'essence académique. Vérités de bon sens qui ont été étouffées peu à peu par une formidable campagne de presse, fomentée et entretenue par les grandes usines métallurgiques. Aujourd'hui, de grandes industries se sont créées, uniquement pour les besoins de la marine. C'est une nécessité pour elles de pouvoir compter sur un échelonnement de commandes rythmées, capable d'entretenir leur activité au moins au même degré. De là, les grands programmes de constructions arrachés au parlement depuis 1900. On engage l'avenir pour une période de dix, quinze ou vingt ans. N'importe. Ne vaut-il pas mieux tenir que courir ? Mais ce serait à croire que les marins d'un autre âge, dont on nous vante cependant les mérites et la haute intelligence, n'étaient que des hommes bornés, sans vues d'avenir et n'ayant aucun souci de notre grandeur maritime. Nos navires, cependant, quel que fût leur type, apparaissaient alors comme une innovation et causaient parmi les marines étrangères

une émotion considérable. C'est qu'on se bornait à mettre en chantier, à la fois, un seul trio d'unités, dont les plans étaient longuement étudiés. Aujourd'hui, nous nous appliquons à faire en série de la camelote anglaise ou allemande. Nous ne visons pas à autre chose. On prend les causes de notre décadence maritime pour celles de sa prospérité. Nous reviendrons, en temps voulu, sur les autres dispositions du statut naval; organisation de la défense des côtes, de l'aéronautique, programme d'aménagement des ports, etc.

§

MM. J. Tramond et A. Reussner viennent de nous donner, sous le titre de **Eléments d'Histoire maritime et coloniale contemporaine**, la seconde partie du *Manuel d'Histoire maritime de la France*, paru en 1916. Les auteurs se sont proposé de mettre en lumière « les données essentielles » capables de montrer le « sens du développement de la puissance maritime », en plaçant ce développement dans « le cadre de l'histoire générale ». A ce point de vue, l'ouvrage répond très exactement à son objet. Sous d'autres rapports, il révèle, dans les détails, le manque de technicité des auteurs. On y rencontre trop souvent ce qu'on est convenu d'appeler des opinions toutes faites, et parfois on a l'impression de parcourir un de ces longs discours que les parlementaires excellent à débiter sur des questions dont le fond de technicité leur échappe. Le débit est brillant, abondant, plein d'images quelquefois ; mais la matière reste indigente. Ces réserves paraîtront peut-être quelque peu sévères. Il n'en reste pas moins qu'un pareil ouvrage répond à un véritable besoin, et qu'il sera d'une grande utilité pour tous ceux qui se sont voués à l'étude des questions maritimes.

L'ouvrage a pour point de départ la Restauration. C'est le véritable début de l'histoire maritime moderne, car toutes les erreurs commises sous les gouvernements de Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, par des hommes éminents, certes, mais profondément attachés à un ordre de choses anachronique et désuet, se retrouvent encore à l'heure actuelle à la base de nos institutions maritimes. Il est amusant de voir les auteurs railler, en passant, « le célèbre Conseil de Vieux Messieurs dans la chambre mystérieuse » qu'était l'Amirauté anglaise avant la réforme de 1869, alors qu'ils se gardent de tout semblant de

critique envers l'institution française qui a cependant conservé les mêmes traits, malgré son changement d'étiquette de Conseil d'Amirauté en conseil supérieur.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est particulièrement intéressant. C'est l'exposé du développement de la puissance navale de 1870 à 1914. Une évolution considérable s'est accomplie dans le matériel avec une extrême rapidité, sans qu'au préalable pût avoir lieu une réforme profonde des cadres et de la mentalité du personnel. Les réformes de détail, réalisées dans ce sens, ce sont toujours révélées insuffisantes. De là, la désharmonie que l'on constate dans notre organisme maritime. Aussi est-il opportun de répéter aujourd'hui que la Réforme de la marine doit nécessairement précéder la restauration de sa puissance. Le moment en est venu. C'est la conclusion qui se dégage, implicitement, de l'ouvrage de MM. J. Tramond et A. Reussner.

M. Ch. Duplomb, directeur honoraire au ministère de la Marine, a eu l'heureuse idée de réunir en volume une collection de **Lettres inédites de marins français** qu'il a pu recueillir au cours d'une longue carrière. Ces lettres, accompagnées de commentaires et d'illustrations, nous révèlent plus d'un trait, resté inconnu de nos marins d'autrefois. Pour en montrer la saveur, nous citerons, à titre d'exemple, ce passage d'une lettre de Duguay-Trouin, datée du 5 mai 1734, à l'adresse de M. de Maurepas, ministre de la Marine. Duguay-Trouin avait alors soixante ans :

> Je compte avec ce petit renfort avoir suffisamment de quoi debeller la flotte moscovite et de quoy m'ouvrir le passage du Sund au travers des Anglais quand ils seraient de moitié supérieurs, parce que toute l'escadre du Roi est composée de vaisseaux fin de voiles, commandés par des capitaines d'une valeur éprouvée.

On devrait apprendre cela comme on apprend son catéchisme.

Mémento. — Signalons l'ouvrage du Com. de Balincourt : *Les Flottes de combat en 1925*, et les mémoires de *l'Académie de marine*, nourris de communications intéressantes dues à des techniciens, publiés par l'ancienne maison Challamel. — *Revue militaire française* (fév.) : Un jugement allemand sur les conception militaires françaises. — Com. Grasset : L'affaire de Virton. — *Revue maritime* (janv.) : Decrès à la rue Royale. — La réforme des Arsenaux, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Un Africain : *Manuel de politique musulmane*, Editions Bossard, Paris. — Capitaine P.-J. André : *L'Islam noir*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1924. — Mémento.

Il y a quelque temps (1) et sans, d'ailleurs, que les idées que j'y développais aient eu beaucoup d'écho, je crus devoir signaler que, de plus en plus, la politique suivie au Maroc visait à l'unification politique et s'efforçait d'englober, dans un seul État indigène, deux Marocs bien différents, l'arabisé et le berbère, deux pays en guerre perpétuelle et dissemblables par tout ce qui sépare et divise le plus profondément les groupements humains, soit la race, la langue, les mœurs et l'histoire.

J'ajoutais qu'en vue de réaliser cette unification, et par un autre paradoxe, cette politique soumettait les Berbères qui, à notre arrivée, étaient en train de reconquérir leur pays, au Sultan des Arabes, au chef des tribus qui fléchissaient sous leurs coups. Le fait me paraissait d'autant plus grave que l'élément arabe musulman est peu assimilable, tandis que l'élément berbère, jeune de sève, apparenté aux Méditerranéens d'Europe, païen ou musulman de nom seulement, semble, plus que l'arabisé, capable de progrès et susceptible de fidélité. Ma conclusion, c'était

qu'en somme, à l'heure actuelle, deux conceptions s'opposaient en Afrique du Nord : la conception marocaine, d'abord, imitée de la tunisienne, — fâcheux précédent ! — et qui tendait à la formation d'un nationalisme musulman autour d'un Khalife local fabriqué de toutes pièces par nous, et, ensuite, la conception algérienne qui tendait vers la francisation politique du pays. D'un côté, — sans forcer les termes de la comparaison, — l'assimilation tant abominée autrefois, et de l'autre, en apparence : association ou protectorat, mais, en réalité, l'acheminement vers l'émancipation, la révolte et la constitution d'un État indigène indépendant, dans lequel nos nationaux verraient leurs intérêts assez vite respectés, comme ils le furent au pays des Soviets.

Qu'on m'excuse si, à la Cassandre qu'une fois de plus je suis, certains événements d'hier et de demain donnent trop raison. Le métier de prophète et, surtout, de bon prophète, je le note en passant, rapporte plus d'ennuis que de profits. Mais d'autre part, quand on a le rare et peu enviable privilège de voir les choses

(1) *Mercure de France* du 15 octobre 1922.

à peu près comme elles sont, est-il possible, a-t-on même le droit de se taire ?

Laissons là ce problème. Aujourd'hui, je constate que les idées qui viennent d'être rappelées paraissent bien s'accorder avec telles autres consignées dans le **Manuel de politique musulmane** que vient de publier « un Africain. » Je ne sais quelle personnalité se cache sous ce pseudonyme. Elle semble, en tout cas, parfaitement renseignée sur les questions qu'elle traite. Après avoir, dans des chapitres fortement nourris de précisions et de faits, bien délimité le problème à la fois politique, moral et social qui se pose entre « l'Islam et nous », puis établi « les dangers de l'Islamomanie et la distinction nécessaire entre « les bienfaits nécessaires » et « les bienfaits périlleux, » notre « Africain » dégage nettement et hardiment ce qui doit être « le rôle français en Islam ».

La politique à suivre en Afrique du Nord, et, d'une manière générale en Afrique musulmane française, doit se manifester aussi prudente que ferme. Le rôle de la France est là d'un tuteur et d'un guide. Il est de gouverner. Le *memento tu regere* est un principe qui s'y impose imprescriptible. Les applications prématurées d'un libéralisme livresque y seraient infiniment dangereuses. On n'est respecté en Orient qu'autant qu'on est le maître et que l'autorité dont on est investi s'y montre efficace. Les peuples que nous régissons ne sont pas encore assez mûrs pour diriger eux-mêmes leurs destinées avec sagesse et profit... L'élite, ou ce qu'on est convenu d'appeler telle, n'envisage le pouvoir que pour les bénéfices qu'il peut procurer .. La meilleure politique à préconiser pour longtemps en Afrique du Nord sera celle qui, tout en assurant aux indigènes, dans les plus larges proportions, la prospérité, la sécurité, la liberté des coutumes religieuses et locales, bienfaits nécessaires, demeurera impitoyable pour les fauteurs de désordre et les pêcheurs en eau trouble. Il n'y a qu'une alternative : nous devons être les maîtres, maîtres discrets, attentifs à ne pas froisser, défendant les indigènes contre leurs oppresseurs naturels, être les maîtres *ou nous en aller !*

A l'égard de la Turquie, « maîtresse de chœur de l'actuel mouvement nationaliste en Islam », l'auteur rappelle que « le Proche-Orient est le direct héritier de la foi punique, et, en tout et sur tout, ne fait jamais entrer en ligne de compte que son intérêt du moment ». Il rappelle également que

Rome latinisa, — nous dirions « naturalisa » — ses sujets africains

qui lui donnèrent jusqu'à des consuls ; puis, les Romains se firent chasser proprement par leurs sujets devenus de nom leurs concitoyens. Or, privés de la haute vertu de la discipline imposée, abandonnés à leur seule turbulence, ceux-ci laissèrent choir ou dégénérer les dons inestimables qu'ils avaient acquis auprès de leurs magnifiques instructeurs. Les cadres disparus, la déliquescence et la ruine s'établirent.

Evoquant enfin la phrase prophétique de Renan montrant « le Slave qui, comme le dragon de l'Apocalypse, dont la queue balaie la troisième partie des étoiles, traînera un jour après lui le troupeau de l'Asie centrale, l'ancienne clientèle des Gengis Khan et des Tamerlan », l'auteur envisage, dans ses lignes finales, l'adoption d'une politique qui, faisant solidaires, par de larges concessions et un esprit d'intelligente amitié, les intérêts de la Turquie et ceux de l'Europe, tendrait à créer « un bloc islamique méditerranéen, inspiré par la France, qui pourrait constituer une barrière efficace aux vagues slavo-mongoles ».

Ceux qu'intéresse la question de la politique à suivre vis-à-vis de l'Islam, en dehors des nombreux travaux qu'y consacrèrent déjà MM. Binger, Le Châtelier, Henry de Castries, Alain Quellien et Maurice Delafosse, pourront se reporter à l'intéressante étude publiée en 1912 par M. Robert Arnaud sous ce titre : *l'Islam et la politique musulmane française* (1), et cette étude relativement ancienne, mais dont maints développements conservent leur valeur, pourra leur servir de transition pour aborder le très remarquable ouvrage intitulé par son auteur, le capitaine P.-J. André, **l'Islam noir**, « contribution » à l'étude des confréries religieuses islamiques en Afrique Occidentale. Le capitaine André est un islamisant de marque. Il a fait paraître déjà, outre diverses études sur la Cilicie et le problème ottoman, l'*Islam et les races* et *Aux confins du pays berbère* en 1923. M. Carde, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, qui a préfacé le dernier ouvrage du capitaine André, note que celui-ci, placé en A. O. F. à la tête du service des Renseignements,

se livra immédiatement à une enquête approfondie sur les Musulmans répartis, suivant sa propre expression, en damier dans cette partie de notre domaine colonial. Cette enquête, il l'a poursuivie avec la maîtrise qui le caractérise, et, de ses résultats, il a tiré une synthèse exacte et

(1) Publication du Comité de l'Afrique française.

vivante des diverses confréries qui, soit à leur apogée, soit à leur déclin, se disputent, dans une atmosphère qui ne sent plus la poudre, la foi des fidèles.

Dans ses conclusions extrêmement nuancées, — on y sent tous les scrupules du praticien qui se double d'un savant, — M. André reconnaît que,

depuis l'année 1914, dans chaque contrée où les Musulmans sont libres, de la Turquie à l'Afghanistan, dans chaque pays où les Musulmans sont soumis à une puissance européenne, se constate un éveil des nationalités... En Afrique noire où les éléments ethniques sont extrêmement diversifiés et mélangés, il ne saurait être question pour le moment d'éveil de nationalité, et, cependant, il existe un courant d'idées indéniable qu'a signalé M. Hardy. Au Sénégal, en 1923, certains indigènes parlaient de la nation Ouoloff ; au Dahomey, les questions dynastiques influaient sur la conduite des groupements indigènes. Il est possible d'affirmer que, depuis 1922-23, il se manifeste des embryons de particularismes locaux dans les sociétés noires de l'Afrique Occidentale.

Toutefois, point de danger que, dans ces sociétés, puisse se soulever un mouvement insurrectionnel à base de « mahdisme » c'est à dire dans la forme à la fois mystique et agissante chère à l'esprit sémitique.

L'Islam, affirme M. André, en Afrique occidentale française, est devenu maraboutique, s'est localisé, — les Noirs, en effet, s'attachent aux personnes bien plus qu'aux idées, — et cette localisation est contraire à un mouvement religieux général. Mais, si, comme le dit M. Delafosse, « les musulmans noirs passent à juste titre pour être les moins fanatiques de tous les Musulmans, ils sont aussi les plus accessibles aux possibilités du progrès et aux idées modernes », n'est-il point à redouter qu'ils soient, le cas échéant, sensibles à la propagande bolcheviste émanant de Moscou ? M. André répond négativement. A son avis, nos Noirs, vivant avec leurs prêtres et leurs chefs de façon égalitaire, n'éprouvent point les sentiments de rébellion et de haine que purent connaître les paysans russes brimés par une aristocratie de naissance et un *tchin* de fonctionnaires privilégiés. L'Afrique n'est point mûre pour le bouleversement social rêvé par les communistes :

Les confréries évoluent vers des sociétés à tendances économiques

dont la politique sera toujours, avant tout, celle des besoins locaux. Si, donc, nous savons comprendre les besoins nouveaux des Noirs modernes, si nous savons les intéresser peu à peu, à mesure de leurs progrès, à la vie intérieure de la France, et, surtout, si nous savons développer les ressources naturelles de leur pays en harmonie avec le développement de la métropole, nous aurons ainsi rempli le rôle de la France éducatrice et non point dominatrice.

Ce point de vue diffère assez sensiblement de celui de l'auteur du *Manuel de politique musulmane*. Aussi bien, ne s'applique-t-il ni aux mêmes régions, ni aux mêmes races. A considérer cependant ces tendances et ces conceptions opposées, je me fortifie de plus en plus dans cette idée que la coordination par un organisme unique des questions de politique africaine présenterait un intérêt capital, sinon pour établir un corps de doctrine absolu et sans souplesse, du moins pour assurer dans un esprit de direction générale l'étude des multiples problèmes plus ou moins complexes que soulève la question de l'Islam de Tunis à Fez, en passant par Alger, et de l'Afrique du Nord à notre Afrique occidentale. Notre empire africain constitue un tout. Quand se décidera-t-on enfin à doter cet ensemble d'une tête consciente et instruite des besoins et des exigences de tous ses membres ?

Mémento. — MM. Joannès Tramond et André Reussner publient des *Eléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine* (1815-1914) suite du *Manuel d'histoire maritime de la France*, publié par M. J. Tramond en 1916. Les auteurs se sont proposé d'exposer le développement de la puissance maritime française en le replaçant dans le cadre de l'histoire générale et en faisant une large part à l'histoire coloniale. Excellente conception : marine et colonies sont, en effet, inséparables (Edition Challamel).

— M. Bruneau de Laborie, savant voyageur, conte son voyage *du Cameroun au Caire par le désert de Libye*, belle performance qui assure la liaison du Tchad à Alexandrie et valut à son auteur la grande médaille d'or de la société de géographie. Ce récit fort bien mené, rempli de récits de chasse passionnants, contient sur le Cameroun et le Tchad des données inédites et d'un vif intérêt (Flammarion éditeur).

— Aux éditions de « la Vie technique et industrielle », un numéro de propagande sur *l'Afrique occidentale française*, petite encyclopédie fort complète et bien illustrée.

— Une édition coloniale : M. Cucherousset a consacré une belle monographie au *chemin de fer de Tan Ap à Thakhek*, appelé à assurer

le débloquement économique du Laos (Edition « de l'Eveil économique » de Hanoï.)

— M. Henry Hubert poursuit inlassablement ses études scientifiques sur l'Afrique occidentale française. Voici un programme d'études sur la *Station sismologique de Dakar* et sur un certain nombre de *curiosités indigènes* de la colonie. La conclusion de cette seconde étude est nettement opposée, comme il sied, à l'européanisation de la tradition artistique locale.

— M. Bertin, conseiller technique du ministère des Colonies, a rédigé une précieuse brochure sur le *Régime forestier dans les colonies françaises*, qui constituera pour nos commerçants et colons un excellent instrument de labeur, un bon outil de connaissance et de recherche (Edition de « la Vie technique et industrielle »).

— M. J. Geerinchx, chef du bureau du commerce au ministère des Colonies de Belgique, a établi un excellent *guide commercial du Congo belge*. bourré de renseignements précis et complets sur tout ce qui concerne les ressources et l'outillage économiques de la vaste colonie de nos voisins (Edition Lesigne à Bruxelles).

— Encore une édition locale : à l'Imprimerie Mac-Dinh-Tu, 136, rue du Coton à Hanoï, M. Jacques de Galembert a fait paraître un énorme volume in-octavo de près de neuf cents pages, intitulé : *Les administrations et les services publics indochinois*. Cette étude consciencieuse, et qui représente un gros effort de documentation, constitue un parfait ouvrage d'étude où sont clairement analysés les principes fondamentaux présidant au fonctionnement des institutions indochinoises, l'organisation et les attributions des diverses administrations françaises et indigènes, les méthodes suivies pour cette organisation et les réformes désirables et possibles.

— Dans le *Bulletin de l'Association des licenciés de Saint-Ignace* (Anvers) un bon travail de M. Yves de la Brière sur les *grands Impérialismes contemporains*.

— Enfin, dans le dernier numéro des *Pages indochinoises*, éditées à Hanoï, qui me soit parvenu, M. Pujarniscle poursuit avec maîtrise son exposé des *Thèmes de la littérature coloniale*, chapitre II : *le Colonial*.

CARL SIGER.

LES REVUES

Sélection et *L'Ermitage* : Les nouvelles générations dans la littérature et les autres arts. — *La Revue de Paris* : M. le docteur E. Forgue et « L'Euthanasie ». — Naissance : *La Revue du Siècle*. — Mémento.

Sélection (février) nous donne, par la plume de M. Robert Carnot — une nouvelle signature — en préambule à un article sur

la peinture de M. Utrillo, une excellente explication de la jeunesse actuelle :

Nous sommes une jeunesse sincère. De là viennent nos vilaines allures, notre cynisme d'enfants mal élevés. Ce cynisme n'est au fond que l'expression bruyante de la vérité. La guerre, une tragédie-sinistre et qui eût pu devenir une farce énorme à la Jarry, remit quelques valeurs à leurs places. (Nous savons aujourd'hui tout le prix d'un louis d'or.) Elle ouvrit les yeux à certains et ce fut notre joie, comme à l'école, si l'on apprend soudain que le premier de la classe trichait dans les compositions.

La sincérité se nourrit de vérité. La vérité est toujours nue. Les vieux messieurs en proclament l'indécence et la pornographie. Les gastralgiques rejettent les mets trop forts. Une œuvre vraie est toujours trop forte. Des disciples viennent qui la voilent, qui assaisonnent les épices. Alors chacun loue et se réjouit.

Plus loin, quand il a exprimé ses raisons d'admirer les œuvres de M. Utrillo, le jeune critique d'art énonce :

« Après cela, messieurs les théoriciens pourront parler métier, technique. Une chose belle est n'importe comment. »

Tout le débat, après cette affirmation, porterait sur la définition de la *chose belle* selon M. Robert Carnot. Quelqu'un a prêté cette parole à un personnage de théâtre : « La guerre tue jusque dans l'avenir ». C'est terriblement vrai. Chez ceux qui sont parvenus à l'adolescence au bruit des gothas, et dans les lycées remplis de professeurs rappelés d'un honorariat justement obtenu à une activité intempestive, le temps de la guerre a tué le goût de l'effort et donné l'exemple d'une course effrénée au plaisir. Cette génération ressent plus physiquement que par l'esprit. Elle a beaucoup d'intelligence et peu de savoir. Chez les musiciens de vingt ans, ce qui était l'exception d'écriture pour les grands maîtres passés, de Beethoven à Wagner par exemple ou à Verdi, est devenu l'habituel de leurs recherches. Nos romanciers de vingt ans improvisent. Certains possèdent le talent du diable, dans le sens où l'on dit : la beauté du diable. Ils ont peu lu. En revanche, ils ont regardé tous les films d'un Charlie Chaplin. Cela leur tient lieu d'humanités et même, pour certains, de connaissances élémentaires. Ils procèdent par images rapides. Ils comptent surprendre le lecteur presque à chaque ligne. Le coq-à-l'âne est un de leurs moyens. Ils bâclent des phrases sans verbe, des pages à bâtons rompus, des chapitres amorphes. On

imprime cela sur papier bouffant, la réclame opère, une critique servile renforce le pouvoir marchand de la publicité. La jeune peinture aussi se contente du moindre effort. Elle déforme même la femme, et jusqu'à la hideur. Elle admire les palmiers en zinc, les tigres en carton du douanier Rousseau, et tient pour un génie, frère de Giotto, la médiocrité de ce bonhomme dont la bêtise et la patience étaient attendrissantes. Elle expose des couleurs sales, ternes, cernées de lignes lourdes. Ce qui est plus grave, enfin : elle est aux ordres du commerce. On « lance » un talent ou ce qu'il faut que le public croie du talent, comme le bas journalisme financier aider à placer les actions de mines chimériques chez les prêtres et les médecins de bourgades. Ah ! l'abominable gâchis ! Et que pourrait-on dire de la jeune sculpture, des architectes, des pseudo-philosophes ? Parmi ces derniers, il en est qui raisonnent sur les grimaces des Fratellini, l'air d'être revenus des bibliothèques où ils ne sont pas allés, ou de la vie même qu'ils ont toute à apprendre.

L'Ermitage (février) nous apporte un peu d'espoir, par ces lignes de M. Jean Albert-Sorel, qui est de bonne souche :

Les années qui suivirent 1914 devaient produire d'autre part sur les jeunes esprits des effets justement profonds. La Douleur replia l'individu sur lui-même, et lui fit entamer avec son moi d'interminables dialogues. Les sensibilités s'émoussèrent, la subtilité redevint de mode. L'œuvre de Proust se propagea comme un miroir entre les mains d'êtres avides de contempler à nouveau leur image. La voie était ouverte, il n'y avait plus qu'à aller de l'avant.

Le « Moi » veut prendre aujourd'hui sa revanche. La tradition du roman français tente une fois encore d'emporter dans son grand courant les flots qui abandonnent le lit du fleuve. Il est encore des écrivains pour s'attacher à créer de la vie par la création de leurs personnages et le récit des crises qu'ils traversent. Quelle époque plus que la nôtre est fertile en drames, plus tragiquement évocatrice de bouleversements ? Les maux publics ont entraîné les douleurs privées : le Roman ne doit-il pas en constituer les premières archives et commencer de la sorte l'œuvre que l'Historien ne pourra guère entreprendre avant un siècle peut-être d'ici ?

La jeune génération ne le pense pas toujours. Peut-être sent-elle, confusément, les événements mêmes la submerger, peut-être n'ose-t-elle point en affronter le dépouillement ? Son instinct la pousse-t il, au contraire, voyant l'être humain ressortir ennobli de la mêlée, à tourner vers

lui des regards à demi-adorateurs ? Cet être est isolé, séparé du reste du monde. Il se confond avec le « moi... »

M. Jean Albert-Sorel parle à sa génération avec sagesse :

L'œuvre demeure, de ceux qui sont sincères, qui sentent en eux non l'ambition de parvenir, mais celle d'émouvoir, non la soif de crier des mots vides de sens bien que sonores, mais l'espoir seulement qu'un jour un livre — qu'ils auront écrit dans le doute d'eux-mêmes, la résignation et la solitude, — tombant par hasard sous les yeux d'un déshérité, le consolera quelques instants de sa misère.

Quel que soit le chemin suivi, que l'écrivain conserve le culte de sa langue, la nôtre, notre meilleur patrimoine, cette langue claire au son comme à l'esprit, que nous devons transmettre enrichie, mais non amputée. C'est à son service que se sont formés les Maîtres — à son service également s'attacheront, aux travers de tous les carrefours, ceux dont on dira, dans l'avenir, qu'ils ont bien mérité des Lettres françaises.

§

M. le docteur Emile Forgue vient de donner à **la Revue de Paris** (1er mars) une étude d'un puissant intérêt sur « l'Euthanasie ». On sait qu'un acquittement fameux vient de mettre la question à l'ordre du jour et que la contagion l'a résolue déjà pour plusieurs cas particuliers. Peut-on s'arroger le droit de tuer pour abréger les souffrances d'un incurable ? Non, assurément ; et en aucun cas, puisque la mort demeure l'inconnu, malgré les dogmes et quoi qu'en dise la science. Nobel pourtant, relate le docteur Forgue, tenta d'acclimater en Italie, au temps de Crispi, « des établissements d'euthanasie pour les désespérés de la vie ». En Allemagne, il y a vingt ans, le parlement saxon rejeta une loi visant à « accorder aux médecins l'autorisation de donner aux incurables une mort prompte et douce ». Dix ans plus tard,

c'est le Reichstag qui est saisi d'une proposition accordant à tout incurable ce droit à l'euthanasie et soumettant cette décision à l'examen d'un tribunal du ressort, sur la demande du malade et après avis favorable de trois médecins légistes : voilà bien, par ma foi ! une lugubre procédure ! — Plus près de nous, c'est un juriste émérite, Binding, qui reprend, laborieusement, impitoyablement, ce problème dans un traité publié par le psychiatre Hoche, de Fribourg, sur « la licence de détruire les vies qui ne valent pas la peine d'être vécues » : *die Freigabe der Vernichtung lebensunwerten Lebens* ; et il y a deux ans, le conseiller Borckhardt a présenté dans la gazette allemande du droit pénal

une proposition de loi conférant le droit de faire disparaître les idiots incurables.

La question préoccupe aussi l'Amérique :

Il y a vingt ans, une grande association médicale, la New-York Stade Médical Association, ne craignait point de mettre publiquement en question le droit de raccourcir l'existence d'un cancéreux dont la tumeur a récidivé, ou d'un paralytique incurable par fracture de la colonne vertébrale ; au banquet (en Amérique comme ailleurs, un banquet accompagne tous les congrès), un clergyman avait même été convié ; et au dessert, il se fit l'apôtre de cette revendication. — En 1906, l'Etat de Iowa a été saisi d'un projet de loi, présenté par le docteur Gregory, proposant que toute personne atteinte d'une maladie ou d'une blessure désespérée pût être débarrassée de l'existence par l'administration d'un anesthésique ; le docteur Gregory osait affirmer que cette pratique était déjà quotidiennement appliquée par les grands médecins et chirurgiens des hôpitaux des Etats-Unis !

Il faudrait que le diagnostic fût infaillible, en tout cas, pour établir l'incurabilité d'un malade. Voici quelques exemples topiques :

Owen, à propos de l'euthanasie, cite le cas d'un marin, atteint d'une énorme tumeur du bassin, qu'il renvoie chez lui, pour mourir de son cancer inopérable ; quelques années plus tard, un ancien étudiant, revoyant son maître, lui demanda s'il se souvenait de ce cas : « Fort bien, répondit Owen, et qu'est-ce que l'autopsie a révélé ? — Oh ! dit le visiteur, l'homme est guéri ; ce gros cancer inopérable était un abcès autour d'un corps étranger. » — Même aventure m'est advenue : les chirurgiens de Buenos Ayres m'adressent un acrobate célèbre, spécialiste du trapèze volant, atteint d'un volumineux ostéo-sarcome du bassin, confirmé par une radiographie du professeur Imbert, qui ne comporte d'autre salut que l'amputation inter ilio-abdominale, c'est à dire la plus mutilante opération de la chirurgie qui, pratiquée une trentaine de fois, a presque constamment causé la mort sur table. Le malade est informé : nous n'entreprendrons l'intervention que s'il en accepte le risque : la famille est consultée, on recule devant ce péril, le malade sort de l'hôpital. Quelques mois après, je le retrouve : la tumeur paraît être stationnaire. Or, quel n'est pas mon étonnement, un an après, de le voir, au début de la guerre, venir subir un examen d'aptitude pour un engagement : je l'accepte ; il fait toute la campagne, la termine brillamment comme lieutenant d'infanterie, et continue à se bien porter ; en réalité, il s'agissait d'un énorme chondrome de l'os iliaque qui s'est immobilisé, contre toute prévision possible. Une femme est traitée par

Owen pour un cancer de l'estomac : une laparotomie confirme le diagnostic; on se borne à une opération palliative et on la renvoie, avec un pronostic de mort à échéance de quelques semaines : l'année suivante, elle gagnait un tournoi de tennis!

Que la vie nous vienne de Dieu ou, plus simplement, d'une conjonction féconde, elle est nôtre et nul n'a droit sur elle, pour punir ni soulager, au nom de la loi ni de la science. Si l'esprit de charité va jusqu'au meurtre, où conduiront les passions bestiales désormais? On ne peut, à la rigueur, tuer qu'un seul être : soi. On n'entraîne que lui, on ne sait où. C'est cette ignorance qui constitue le crime, plus que l'acte même de la suppression.

§

Naissance :

La Revue du Siècle (1er mars) dirigée par MM. Armand Bernardi et Pierre Thirion, 9, rue Yvon-Villarceau, est une « édition du *Nouveau Mercure politique et littéraire* ». Elle paraîtra le 1er de chaque mois en une brochure de 128 pages. Les premières sont de M. Charles Mauras : « Adresse à un Conseil de Ville (à propos de Bourdaloue) » et datées de 1902. Il y a un très bon essai de M. Philippe Chabaneix sur l'œuvre poétique de M. Jean Lebrau, un beau fragment du « Lucifer » de M. Fagus, le début d'un nouveau roman de M. Pierre Dominique : « Le roman d'une île ».

Mémento. — *La Nouvelle Revue française* (1er mars) publie, en deuil, le dernier numéro « composé, établi, posé » par Jacques Rivière. M. Jean Paulhan écrit, à propos de son malheureux directeur :

« Il exigeait encore, il y a sept jours, que chaque lettre, chaque placard d'épreuves lui fût apporté (un refus l'eût inquiété et désobligé, plus que ne pouvait le fatiguer l'exercice d'une attention, dont il ne disposait déjà pas très librement). Le souci demeurait sensible dans son délire : alors que plusieurs de ses paroles perdaient déjà leur sens, il rêvait d'ordonner diverses idées autour d'une découverte qu'il venait de faire : « Le monde obscur, disait-il, le monde obscur qu'il s'agit de rendre par les moyens les plus ordinaires. »

Ce numéro commence un roman de M. André Gide : « Les faux-monnayeurs », et contient un très vivant essai de MM. Léon Régis et F. de Veynes : « Sur le théâtre de M. Sacha Guitry». Lire « du Surréalisme », par M. A. Thibaudet.

Le numéro d'avril de la revue sera un hommage à Jacques Rivière.

La Revue universelle (1er mars) : « Jean du Plessis de Grenedan », par M. R. Bazin.

Nos Poètes (15 février) : « Ephraïm Mikhaël », par M. Gilbert Lély. — « Le poète des humbles », par M. Jean Monval.

La Revue hebdomadaire (28 février) : M. L. Madelin : « Ce qu'un historien peut apprendre à la Chambre ». La suite du « Voltaire » de M. André Bellessort.

Revue de l'Amérique latine (1er mars) : « Manuel Galvez et le roman argentin », par M. E. Laclau. — « Images des Antilles », par Mme Renée Frachon.

La Revue de France (1er mars) : « Poème et billets inédits » de Leconte de Lisle, publiés par M. Gustave Simon. — « Un témoin, de la Bohème Littéraire », par M. Ch. Dornier. Ce témoin : Charles Toubin, a connu Champfleury, Baudelaire, Murger et Courbet, et laissé des mémoires où figurent de curieux aspects de ces modèles.

Revue bleue (21 février) : M. Hubert Fillot : « Le drame de la mauvaise frontière ». — « L'homme de la roulotte », nouvelle de M. Hugues Lapaire. — « Tutoiement », poème de M. Maurice Gervais

La Revue mondiale (1er mars) : « L'utile contrat entre Paris et Moscou », par M. Jules Moch. — M. Serge Fleury : « Louis Bonaparte et le cardinal Fesch », documents inédits.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : Un roman nouveau de M. Louis Bertrand : « Jean Perbal ». — « La terreur scolaire », notes sur la Russie, de M. Serge de Chessin.

Le Correspondant (25 février) : « La renaissance allemande en 1924 », par M. J. de Préchac. — « Lady Holland et ses amis », par M. Augustin-Thierry. — « Lanrezac », par M. F. Engerand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Deux documents inédits sur Choderlos de Laclos (*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 janvier-10 février). — Le 25e anniversaire de l'*Aiglon*. Le travesti au théâtre (*Eclair*, 7 mars).

M. Léonce Grasilier nous apporte, dans l'**Intermédiaire des Chercheurs et Curieux**, deux documents qui ont, écrit-il, « échappé ou ont été négligés par les biographes de Choderlos de Laclos : c'est l'acte de mariage avec la reconnaissance d'un enfant existant, et c'est l'acte de naissance de cet enfant qui fut d'abord Etienne Fargeau ».

Cet enfant avait d'abord été déclaré de père inconnu, jusqu'à ce jour où, « soumis à la discipline des plus sages traditions, Cho-

derlos de Laclos suivit le chemin battu qui aboutit au mariage». La liaison « sans danger » de l'auteur des *Liaisons dangereuses* était devenu un lien légal.

Voici ces deux documents :

M[ariag]e de Messire Choderlos de la clos Et Demoiselle Duperré.

Le trois Mai mil sept Cent quatre-vingt six, après les fiançailles, Et la publication d'un seul ban canoniquement faite sans opposition, où la dispense des deux autres Bans accordée par monseigneur L'eveque en date du vingt neuf avril dernier signée de Maussac doy. Et vic. gèn., et plus bas doué chan. Sécret. insinué Et Controllée le même jour, je Curé soussigné ay Reçu le Consentement Mutuel Du Mariage de Messire pierre-ambroise-françois Choderlos de la Clos, Ecuyer, capitaine Au corps Royai D'artillerie, natif de la ville Damiens en picardie paroisse de St-Michel, âgé d'environ quarante Cinq ans demeurant depuis plusieurs années en cette ville, et depuis dix-huit mois sur cette paroisse fils majeur de feu Messire jean-ambroise Choderlos de la clos Escuyer. Et de dame victoire-marie-catherine Gallois habitante de la ville de paris, En la communauté de St-Chaumont rue St-Denis, paroisse de st-sauveur Consentante par acte passé devant les Conseillers du Roi prevot Et son confrère notaires à paris, en date du six avril dernier, d'une part ; Et de demoiselle Marie Soulange Duperré, native de cette ville paroisse de st-jean, demeurant depuis plusieurs années sur Cette paroisse, âgée de vingt-six ans, fille majeure de feu messire Jean-augustin Duperré Ecuyer, Conseiller du Roi, ancien Receveur des tailles, Trésorier du génie, de l'artillerie et de l'extraordinaire des guerres, et de dame marie-Gabriel Prat Despréz habitante de cette ville paroisse de st-Barthelemy présente et consentante d'autre part ; apres quoi je les ai solemnelement conjoints en mariage, et leur ai donné la Benediction nuptiale Selon la forme de notre mère Ste-Eglise, et les ordonnances de ce diocèse en présence de Messire françois-thomas Gourdon des Bruns, Ecuyer, Capitaine Au Corps Royal D'artillerie, fondé de procuration de dame victoire marie-catherine Gallois, veuve de messire jean ambroise Choderlos de laclos, passée devant les dits notaires prevot et son confrère Le six avril dernier, Du Sieur Gardie Commis du Bureau de La Guerre, amis De Lépoux, de Mᵉ Marc Antoine alexis Giraud avocat en La Cour du parlement de paris et au Siège présidial de cette ville, procureur du Roi de la maréchaussée, de dame agathe-soulange Duperré Giraud sœur et Beau frère De Lépouse, de maître aimé De la Coste avocat au parlement Et siège présidial de cette ville Subdélégué de L'intendant, ancien Curateur de Lépouse, qui ont tous signé avec nous. Le Contrat passé par Mᵉ Drouhet Conseiller du Roi notaire en cette ville auquel est annexée la procuration.

Les même jour Et an susdit ledit sieur pierre-ambroise françois choderlos de la Clos et ladite demoiselle marie-soulange Duperré sa nouvelle Epouse ont Reconnu pour leur véritable Enfant né de leur Commerce charnel avant la célébration de leur mariage, Etienne fargeau né le premier Mai Mil sept Cent quatre vingt-quatre baptisé le trois du même mois à Mortagne la Vielle sous noms de père Et de mère inconnus, ayant Eu pour parrain jean Morozeau, Et pour marraine Magdelaine Caillé, qu'ils légitiment par leur mariage subséquent en

présence des Susdits témoins soussignes et Denommés Dans le présent acte de Mariage: vu de plus la permission accordée par Sa Majesté De passer à La célébration du mariage en datte du quatorze avril dernier signée le marechal Segur.

Choderlos de Laclos M. soulange Duperré Prat Desprez Ve Duperré Giraud Gourdon des Bruns Duperré Giraud Gardie De la Coste françois vic. De Ntre Dame

Bouhier Ptre de l'Oratoire
cure de Notre-Dame

(Mairie de La Rochelle. Bureau de l'état-civil. Registre des baptêmes et mariages de la paroisse Notre Dame, année 1786).

Voici l'acte de naissance du fils de Choderlos de Laclos.

(Extrait des Registres de l'Etat civil de la commune de Montagne la Vieille, réunie à celle de Tharré en 1827.)

Le trois mai de L'an mil sept cent quatre vingt quatre a été par moi precuré soussigne Baptise Etienne Fargeau, né du premier et du present, fils de pere et mere inconnus, ont ete parrain et marreine Jean Moroseau et Magdeleine Caillé qui ont décliné ne savoir signer de ce requis.

Signé : Braud pre-curé de Mortagne.

En marge est écrite la mention suivante :

Fils de Pierre Ambroise François Choderlos de Laclos et de demoiselle Marie Soulange du peré.

La mention inscrite en marge de l'acte de naissance a été faite en exécution d'un jugement du tribunal civil de Rochefort en date du 7 nivôse an XII, dont l'expédition est jointe au registre de l'état civil.

§

A propos du 25e anniversaire de *l'Aiglon*, M. Marcel Espiau publie dans **l'Eclair** ces souvenirs de M. Maurice Rostand :

Des souvenirs sur *l'Aiglon*, nous dit M. Maurice Rostand, j'étais bien jeune quand on le représenta. Pourtant, je puis vous confier que mon père avait pour la mémoire de ce proscrit lointain une tendresse infinie. Dans sa jeunesse, la triste vie du fils de l'homme qui avait éclaboussé le monde de sa gloire, avait fait sur son cerveau d'enfant une impression profonde. L'image de Napoléon II était dans sa chambre, et il se complaisait à recueillir les gravures naïves le représentant et les livres où l'on parlait de lui. Toute sa vie, il pensa faire une pièce sur la mélancolie rageuse de ce jeune exilé. Après *Cyrano*, il se mit au travail. Il avait promis à Mme Sarah-Bernhardt (qui avait déjà créé *La Samaritaine* et *La Princesse lointaine*) de lui écrire cette pièce. Ils partirent tous deux à Vienne, revirent les parcs immenses où se complut la jeunesse souffreteuse du duc de Reichstadt, et la chambre, à

Schœnbrunn, où il avait dormi, et où il était mort. Ils virent son cercueil de bronze dans la sombre crypte des Capucins où s'allongent, dans leur immobilité éternelle, les autres archiducs, ses cousins mieux fortunés.

Mon père avait puisé pour cette œuvre, qu'il savait redoutable pour lui à cause de l'éclat de *Cyrano* qu'on jouait toujours à la Porte-Saint-Martin, une documentation formidable. Il eut entre ses mains de nombreux objets qui appartinrent à « l'aiglon » et à l'empereur. Quant aux documents de l'époque ayant trait à ce malheureux enfant, et dont mon père se servit, il nous paraît impossible de les dénombrer.

La pièce terminée, ce furent les répétitions fiévreuses, mais cordiales, qui fatiguèrent tant mon père, que nous crûmes le perdre à ce moment-là. Le docteur Granger le sauva, mais lui conseilla le soleil pyrénéen. Aussi, dès que le succès ne fut plus douteux, nous partîmes pour Cambo où mon père ne tarda pas à retrouver la santé.

Un détail sur les répétitions de *l'Aiglon* : on avait essayé de mettre des chevaux en scène à l'acte de la plaine de Wagram. Mais ce fut impossible. Ou les chevaux étaient trop nerveux, désarçonnaient leurs cavaliers, bousculaient les décors, et fonçaient en hennissant sur les conspirateurs apeurés, ou bien, ils avaient cet air triste qu'ont les chevaux de boucherie avant le coup qui les assomme. On y renonça. On renonça également aux stances du même acte, et à la scène de Bombelle et de Marie-Louise. En effet, la pièce était longue et il ne fallait pas terminer après minuit pour permettre aux gens de prendre l'omnibus débonnaire qui, deux heures après, les ramenait chez eux...

Ce scrupule de la documentation minutieuse est bien caractéristique de l'époque où fut joué *l'Aiglon*. Le théâtre n'est pas un album d'estampes ni une reconstitution de l'histoire : c'est une création de personnages, et « l'Aiglon » eût été plus émouvant s'il avait été moins réel, plus symbolique d'une idée. Il eût été plus émouvant surtout si ce rôle n'avait pas été joué par une femme qui aurait pu être la grand'mère du jeune prince infortuné. Il m'a toujours été impossible de me laisser émouvoir au théâtre par le rôle d'un amant joué par une femme. C'est pourtant le rêve de toutes les jeunes actrices de la Comédie-Française, de porter les culottes de « Chérubin » ou de « Fortunio ». Ces jeunes Fortunios-femmes, aux genoux de Jacqueline, m'évoquent toujours un peu des duos saphiques. Mais lorsque Sarah-Bernhardt prétendait incarner le rôle d'Hamlet, la profanation était beaucoup plus grave ; le personnage d'Hamlet, ainsi travesti, perdait toute sa signification. Et si Mme Cora Laparcerie, après avoir enfilé les

bottes de Louis XIV, devient tout à coup un roi libertin, on ne peut s'empêcher de sourire.

N'est-ce pas aussi dans une pièce de M. Maurice Magre que j'ai vu le rôle de Don Juan lui-même tenu par une jolie femme? Inversion sentimentale et bovarysme sexuel !

R. DE BURY.

MUSIQUE

Les Tons ecclésiastiques. — L'actualité m'en laissant le loisir, j'en profite pour parler dès aujourd'hui des *Tons ecclésiastiques*, comme j'en avais indiqué mon intention, à propos du *Tombeau d'Aristoxène*, dans le *Mercure* du 15 mars écoulé. L'opinion générale, relatée par M. le Professeur Urbain dans cet ouvrage, est que « les dénominations des modes grecs, qu'on rencontre au moyen âge appliquées aux tons ecclésiastiques, sont *fautives* » et dues à l'ignorance de théoriciens incultes. Il est assez étrange que cet avis simpliste ait été admis sans plus ample examen par tous ceux qui se sont occupés de ces questions. Le cas est beaucoup plus complexe et peut très logiquement s'expliquer. En effet, c'est d'abord chez Alcuin, au VIIIe siècle, que nous découvrons le système des *tons ecclésiastiques*, réduit à quatre *tons authentes* — (gammes de *Ré*, de *Mi*, de *Fa* et de *Sol* sans accidents) — et à quatre *tons plagaux* — (gammes de *La*, de *Si*, de *Do* et de *Ré*), — respectivement qualifiés uniquement selon leur rang : *Protus, Deuterus, Tritus* et *Tetrardus*, appellations qui témoignent de leur origine byzantine. Au IXe siècle, chez Hucbald, ils sont en outre désignés par les noms des modes de l'antiquité, mais ceux-ci accolés à des échelles différentes et en suivant un ordre exactement opposé. Il en résulte le tableau que voici, où les noms des sons de la colonne du centre signifient la gamme d'une octave de chacun de ces sons, sans accidents, c'est-à-dire sans dièzes ni bémols.

Modes antiques				*Tons ecclésiastiques*
Hypodorien	—	*La*		
Hypophrygien	—	*Sol*	—	Mixolydien
Hypolydien	—	*Fa*	—	Lydien
Dorien	—	*Mi*	—	Phrygien
Phrygien	—	*Ré*	—	Dorien
Lydien	—	*Do*	—	Hypolydien

Mixolydien — *Si* — Hypophrygien
La — Hypodorien

De sorte qu'en les comparant aux modes antiques, il semble que les *tons ecclésiastiques* soient le résultat d'un renversement d'une échelle hypodorienne. Une telle opposition symétrique était pourtant de nature à attirer l'attention. Mais il eût fallut pour cela commencer par le commencement et c'est ce que rendait évidemment bien difficile les habitudes que nous tenons à la fois de notre éducation musicale et du confortable qui nous entoure. De ces habitudes, la plus inconsciente est de considérer la musique comme une manière d'entité abstraite et immatérielle. Les jouissances qu'elle nous procure deviennent ce que nous appelons volontiers « les émotions de l'*Art* », sans que l'imprécision du mot nous gêne. Les beautés de cet « Art » sont le fruit de « l'inspiration » ; ses *moyens* se trouvent à notre portée immédiate *dans les traités des théoriciens et sur nos instruments*. Nous avons aujourd'hui à notre disposition le son *tout fait* ; on nous l'apporte à domicile avec nos pianos et nous chargeons un accordeur d'en déterminer la justesse. Nous parlons avec sécurité de *quintes*, de *quartes*, de *septièmes*. de toute la collection de nos *intervalles*, dont notre terminologie et notre écriture musicale nous fournissent une dénomination et une figuration conventionnelles : et, s'il nous plaît d'en entendre, nous frappons deux notes sur un clavier. Nous ne connaissons plus, de notre art sonore, que des mots, des signes et l'effet éprouvé. Et cela nous semble si naturel que nous imaginons difficilement qu'il n'en ait pas toujours été de même. Il ne nous vient pas à la pensée de nous demander quelle put être l'origine de ces *intervalles* qui nous sont si familiers ; comment on en put arriver, avant de leur donner un nom et de les employer, à les découvrir, à les distinguer et à les déterminer. Bien des gens seraient stupéfaits si on leur insinuait que ces *intervalles* n'ont pas existé de toute éternité sous leur figure actuelle. Aussi ne sommes-nous nullement étonnés, même en présence d'un art fort éloigné de nous dans les siècles, d'y rencontrer une *théorie* où nous pouvons tant bien que mal appliquer notre terminologie traditionnelle. Le contraire nous surprendrait plutôt. L'hypothèse d'un chant naturel à l'homme, et de tout temps spontané, est un postulat invérifiable et que la rareté, même en notre modernité héritière d'un si long passé de

culture, des individus capables instinctivement de quelque justesse d'intonation, ne semble pas moins démentir que la lente et séculaire évolution de l'art musical. Elle suggère, en tout cas, les plus fortes objections si on en prétend déduire la trouvaille et la détermination *intuitives* rien que des trois plus simples « consonnances », puis, par-dessus le marché, leur systématisation consécutive en *modes* et leur altération en *genres*. Une conception et ses conséquences de cette espèce ne sont peut-être pensables et admissibles sans embarras que pour notre esprit accoutumé au son *tout fait*, inconsciemment et depuis des générations éduqué à l'apprécier d'après l'oreille, émanant d'un instrument dont nous ne connaissons guère que le doigter. Mais les Grecs n'avaient pas de piano. En revanche, ils possédaient des instruments que, spécialement aux époques reculées, *les musiciens devaient confectionner eux-mêmes*. Ils n'avaient pas le son tout fait ; il leur fallait le fabriquer. La durée et l'importance d'une telle pratique sont démontrées par cette particularité que, non seulement dans la fable, mais longtemps après dans l'histoire, le nom des musiciens fameux ou plus modestement célèbres est presque toujours attaché, par surcroît, à l'invention ou au perfectionnement d'un instrument. Or, même en admettant l'hypothèse intuitive, pour obtenir ainsi le son imaginé, ils étaient obligés de se conformer aux lois du phénomène sonore, aux propriétés de la matière employée, et de découvrir par là les proportions nécessaires à la production du son désiré. En tout état de cause, *l'existence et la pratique artistique d'un instrument implique donc la connaissance des rapports de longueurs de cordes ou de tuyaux propres aux sons ou intervalles exécutés.*

Bref, les musiciens archaïques possédaient ainsi forcément des connaissances acoustiques qui sont actuellement le monopole des facteurs d'instruments et restent ignorés de la presque unanimité des compositeurs. Ils étaient plus près que nous du phénomène physique et, inévitablement, leur conception du *son musical* se liait étroitement aux conditions de sa production. Lorsque, vers le VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère, l'art engendré par cette pratique empirique fut introduit en Grèce par des aulètes phrygiens dont le plus fameux est Olympos, l'esprit ingénieux et spéculatif des Hellènes ne manqua pas d'analyser ce phénomène et de tenter d'en systématiser les conséquences. C'est à quoi ils

employèrent le *monocorde* dont, sans doute pour les enseignements géniaux qu'il en tira, on attribue abusivement l'invention à Pythagore. Et, comme il leur fallut bien commencer par le commencement, ils procédèrent d'abord par les moyens les plus simples, — et non certes selon la « loi du moindre effort », car en toute matière les commencements sont les plus durs. Et, en effet, il y a une vingtaine d'années, dans les *Fondements naturels de la Musique grecque antique*, j'ai eu l'idée de diviser (sur le papier) trois cordes égales selon les procédés les plus simples, c'est-à-dire uniquement par des multiples de 2 et de 3, opération me donnant respectivement des longueurs de cordes croissant progressivement de 1 à 32, de 1 à 48 et de 1 à 36. En inscrivant à chacune des longueurs consécutives le son correspondant produit, j'ai obtenu ainsi tous les éléments fondamentaux de la théorie musicale des anciens Grecs : les *tétracordes conjoints* et *disjoints*, les trois *genres diatonique, chromatique* et *enharmonique*, représentés par plusieurs des formules de tétracordes que Ptolémée nous a transmises ; enfin cette division de la corde aboutit à une échelle *dorienne*, « le mode grec par excellence » et sur lequel reposait tout l'art de l'antiquité. La prime théorie de l'art musical des Grecs fut donc basée sur cette division de la corde, et les formules de tétracordes qui s'y rapportent étaient inéluctablement des formules numériques, puisqu'elles énonçaient des rapports de *longueurs de cordes*. C'est cette analyse objective d'un des aspects du phénomène sonore que M. le Professeur Urbain et bien d'autres traitent de « finalisme mathématique des anciens Grecs », sans remarquer que de telles formules de tétracordes ne représentent rien autre chose que *la réalité* du phénomène, vaguement exprimée par les termes conventionnels de notre terminologie courante. Un *intervalle* n'est qu'un *rapport* de longueurs de cordes ou de vibrations. Une *quinte* est un intervalle dans lequel le son supérieur fait 3 vibrations pour une longueur de cordes 2, dans le même temps que le son inférieur fait 2 vibrations pour une longueur de cordes 3 ; pareillement pour la *tierce* 5/4 et n'importe quel intervalle. En dehors de ce rapport, on ne connaît qu'un mot, et on ignore ce qu'il représente réellement. Mais les formules de tétracordes, dues aux principaux théoriciens et que nous a conservées Ptolémée, sont exprimées, les unes en longueurs de cordes, les autres en *nombres de vi-*

brations. A une époque malaisément déterminable, en effet, mais qui paraît coïncider avec Archiloque, les intervalles correspondant aux nombres de vibrations furent employés dans la pratique empirique auprès de ceux produits par les longueurs de cordes ; et, cela, probablement sous l'influence du chant humain, car les Grecs en distinguaient les deux procédés par les appellations de « *crousis* d'après la corde » (πρόσχορδα) et de « *crousis* d'après le chant », subordonnée au chant (ὑπό τὴν ᾠδήν), de laquelle Plutarque attribue précisément la découverte à Archiloque. La raison en est que les sons résultant de la division de la corde en parties égales produisent des échelles descendantes où, à des rapports de longueurs de cordes simples, correspondent des rapports de vibrations de plus en plus complexes, et où les sons n'ont bientôt qu'une relation formidablement éloignée avec le son fondamental de la résonnance à laquelle ils appartiennent ; — ce qui, entre parenthèses, explique pourquoi les musiques orientales, où la théorie du *Messel* a perpétué le principe de cette division de la corde, n'ont jamais abouti à l'*harmonie* des peuples occidentaux. Les sons de la « *crousis* d'après le chant », au contraire, produisent des échelles ascendantes où, à des rapports de longueurs de cordes de plus en plus complexes correspondent des rapports de vibrations conformes à la série des *harmoniques* du son musical. Or le son est constitué, non de longueurs de cordes, mais de *vibrations,* qui seules sont perçues par l'oreille, et de quoi les longueurs de cordes ne sont que la cause. Aussi, tout de même que Walter Odington le constatait au XIIIe siècle à propos des sons pythagoriciens, on conçoit que la voix humaine ait pu employer d'instinct des sons correspondant à la nature du phénomène vibratoire ambiant. Ces échelles descendantes et ascendantes fournissant une opposition symétrique, l'innovation d'Archiloque consistait donc, en somme, dans la lecture inverse facultative d'une échelle ou d'une mélodie, autrement dit, dans ce que nous appelons aujourd'hui son « *renversement par mouvement contraire* ». Il en résultait l'opposition du *Dorien* et du *Lydien*, de l'*Hypodorien* et de l'*Hypophrygien*, du *Mixolydien* et de l'*Hypolydien*, le *Phrygien* demeurant identique dans les deux sens. L'importance de cette innovation est soulignée par cette observation de Plutarque que « Crexos l'introduisit dans la pratique dithyrambique et que les poètes tragiques en adoptèrent

l'usage », ce qui élucide clairement le rôle de la *strophe* et de l'*antistrophe* dans les chœurs de la tragédie. Mais ce fut Pythagore qui, en découvrant expérimentalement les lois de vibration des cordes tendues, établit le premier numériquement le rapport symétrique inverse des longueurs de cordes et des nombres de vibrations, et transforma ainsi la pratique intuitivement empirique d'Archiloque en la démonstration d'une loi de la nature d'application universelle, celle du rapport inversement proportionnel entre la masse d'un corps vibrant et le nombre de ses vibrations. C'est à partir de ce moment que les nombres de vibrations et les rapports qui s'ensuivaient intervinrent dans la théorie musicale des Grecs et, conformément à l'exemple du Maître, ils en confectionnèrent des échelles où, selon le principe du *canon*, les nombres de vibrations figuraient à côté des longueurs de cordes, les sons coïncidant ainsi par leur intonation constituant « *la consonnance* » pythagoricienne, laquelle est « un son unique » résultant par *crase* de la rencontre et de la fusion de deux sons produits respectivement en sens inverse par les longueurs de cordes et par les nombres de vibrations. Ce procédé est évoqué, commenté ou réalisé chez Boëce, Gaudence et dans les *Trois Canons de Florence*. Gaudence (Mb.p. 17) décrit même en détail une échelle dont le son le plus grave (le *proslambanomène* ou *son ajouté*) est indiqué, d'abord par le nombre le plus grand, correspondant à sa longueur de cordes, ensuite par le nombre le plus petit, correspondant à ses vibrations pour un temps donné. L'évolution de la sensibilité sensorielle devait fatalement entraîner la prédominance graduelle du concept vibratoire conforme à la nature du phénomène objectif. La base fondamentale de la théorie primitive, issue de la division de la corde, consistait en ce que les Grecs dénommaient le « *Système parfait* », constitué par une échelle descendante correspondant à notre gamme de *la*, sans accidents.

la sol fa mi ré do si *la sol fa mi ré do si* *la*

Cette échelle était divisée, comme on voit, en quatre *tétracordes* baptisés, de l'aigu au grave, tétracordes des *hyperboléennes*, des *disjointes*, des *moyennes* et des *hypates* ; le son le plus grave étant appelé *proslambanomène* ou *son ajouté*. Or, la lecture en sens inverse de cette échelle archaïque, en prenant

(comme dans le tableau ci-dessous, par exemple), les longueurs de cordes pour des nombres de vibrations, aboutissait à une échelle ascendante de *sol*, où la suite des tons et demi-tons coïncidait « par mouvement contraire » avec la précédente.

Et, le *mode* étant caractérisé, dans toute échelle intégrale, par l'octave centrale de ce *système parfait*, il en résultait l'opposition du *Dorien* (rapports de longueurs de cordes) et du *Lydien* (rapports de vibrations).

Dorien

la	*sol*	*Fa*	*mi*	*ré*	*Do*	*si*	*la*	*sol*	*Fa*	*mi*	*ré*	*Do*	*si*	*la*
72	81	90	96	108	120	128	144	162	180	192	216	240	256	288
Sol	*La*	*si*	*Do*	*Ré*	*mi*	*Fa*	*Sol*	*La*	*si*	*Do*	*Ré*	*mi*	*Fa*	*So*

Lydien

Et nous pouvons admettre que, sous l'influence du concept vibratoire, la lecture inverse du *système parfait* fondamental ait totalement supplanté la précédente oubliée peu à peu, mais en respectant néanmoins, par tradition, la *nomenclature modale* qui s'y rattache. Le mode *dorien* aurait ainsi été représenté par l'échelle de *do*, remplaçant celle de *mi*, et *vice versa*, le *Lydien* aurait été représenté par l'échelle de *mi*, propre au *Dorien* antérieur. En poursuivant la comparaison, on obtient le tableau suivant :

Modes anciens		*Modes nouveaux*
Hypophrygien —	*Sol*	— (Hypermixolydien)
Hypolydien —	*Fa*	— Myxolydien
Dorien —	*Mi*	— Lydien
Phrygien —	*Ré*	— Phrygien
Lydien —	*Do*	— Dorien
Mixolydien —	*Si*	— Hypolydien
Hypodorien —	*La*	— Hypophrygien
	Sol	— Hypodorien

Et l'événement, en effet, confirme l'hypothèse. Ces gammes modales, précisément, — dont les dénominations ne correspondent, ni aux *modes* primitifs antiques, ni aux *tons ecclésiastiques*, — nous sont parvenues par l'intermédiaire de Manuel Bryennius, musicographe byzantin du XIVe siècle. Elles correspondent au renversement rigoureux de l'échelle fondamentale

primitive sous l'influence de l'évolution sensorielle. Et cette évolution était définitive dès les débuts de notre ère, car ces dénominations nouvelles sont exactement conformes à la classification (inexplicable jusqu'ici) des modes par tons et demi-tons de Ptolémée (II, 10), — avec, chez celui-ci, l'*Hypermixolydien* ci-dessus entre parenthèses, — de Bacchius le Vieux (Mb. 18), comme aussi plus tard de Boèce (IV, 15). Le *Dorien* primitif (gamme de *mi*) étant devenu le *Lydien*, on n'est plus surpris que les tables de notation d'Alypius soient basées sur un mode *lydien* fondamental et que, à ce même égard de la notation graphique, l'*Anonyme* de Bellermann ne traite que de ce mode *lydien*, correspondant de part et d'autre à l'ancien *Dorien*. Enfin, ce *système parfait*, fondé sur une échelle de *sol*, nous le trouvons au IXe siècle chez Hucbald, dès l'exorde de la *Musica enchiriadis*, figuré en cette écriture, dite « *dasia* », dont il n'a peut-être pas inventé les caractères. Et, en présence de cette échelle de *sol*, il suffit, pour obtenir la classification des *tons ecclésiastiques*, d'une opération, en somme, fort logique en soi, à savoir de renverser, non seulement la suite des notes, mais l'organisme du *système parfait* tout entier, en considérant le *sol* grave comme un *proslambanomène* ou *son ajouté*, et en subdivisant le reste du système selon les tétracordes traditionnels. La comparaison de l'échelle descendante antique et de l'échelle ascendante nouvelle fournit le tableau suivant.

	la	*sol*	*fa*	*mi*	*ré*	*do*	*si*
	Hypodorien..	Hypophrygien	Hypolydien ..	Dorien......	Phrygien....	Lydien......	Mixolydien ..
sol	*la*	*si*	*do*	*ré*	*mi*	*fa*	*sol*

la	*sol*	*fa*	*mi*	*ré*	*do*	*si*	*la*
....	....	....	....	....	....	....	
la	*si*	*do*	*ré*	*mi*	*fa*	*sol*	

Et on aboutit ainsi à la justification des *tons ecclésiastiques* et de leurs dénominations dans un ordre contraire à celui des modes grecs. A la vérité, dans les manuscrits qui nous restent du moyen âge, cette division de l'échelle en tétracordes est effectuée à partir du *sol* grave et non pas à partir du *la*, mais on peut légitimement y soupçonner une erreur de copistes plus

ou moins tardifs. Car nous ne connaissons nullement l'origine première d'une telle division de l'échelle de *sol* en tétracordes et rien n'autorise à l'attribuer à Hucbald. Or c'est seulement en considérant le *sol* grave comme un *proslambanomène*, c'est-à-dire comme un *son ajouté* à l'organisme des tétracordes, que, en suivant l'échelle ascendante, on obtient naturellement la série des *tons plagaux* (*la, si, do, ré,*) et des *tons authentes* (*ré, mi, fa, sol*), formant deux tétracordes *conjoints* par le *ré* central, et que nous rencontrons déjà dès le VIIIe siècle chez Alcuin ; tandis que le simple renversement de l'échelle antique rapporté par Manuel Bryennius, aurait donné logiquement, de l'aigu au grave et dans cet ordre : *sol, fa, mi, ré* pour les *authentes* et *do, si, la, sol* pour les *plagaux*, se répondant à la *quinte* et non pas à la *quarte*. Et cette disposition, en effet, est justement celle des *èckoi* primitifs de l'ancienne Eglise byzantine. En résumé, on voit que la nomenclature modale ecclésiastique apparaît bien moins le résultat d'une simple confusion de compilateurs ou théoriciens ignares que le fruit d'une évolution naturelle et logique, où les aspirations nouvelles utilisent un système hérité d'un lointain passé de culture, bénéficiant de l'autorité de la tradition, et offrant à un art en germe, plutôt qu'encore en la plus vague genèse, un fondement théorique qu'on n'eût su remplacer alors par autre chose. Et M. le Professeur Urbain s'en peut convaincre de l'inexistence des théories à priori et de l'impuissance des théories caduques à l'égard de l'évolution. La prime théorie des anciens Grecs fut dictée par l'empirisme des musiciens et la systématisation d'un phénomène objectif (rapports de longueurs de cordes). Il en naquit un art monodique où l'organisme des *tétracordes*, des *genres* et des *échelles modales* (origine de toutes *gammes*), constituait un ensemble complexe et, certes, admirable en soi d'éléments à la fois d'unité et de variété indispensables à toute forme d'art. Cette théorie *modale* se perpétua dans les traités jusqu'au XVIe siècle, conformément à la routine servile propre aux théoriciens de tous les temps. *Nos vero cavemus aliquid ab antiquitatis auctoritate transvertere*, avouait déjà Boëce (IV, 3). Mais l'ascendant qu'elle empruntait à une tradition séculaire ne put point prévaloir contre l'évolution sensorielle, et la *modalité* s'écroula devant le concept de *tonalité harmonique*. A l'heure qu'il est, ses résidus, nos deux *modes*

majeur et mineur, n'existent plus guère que nominalement et dans les manuels de Conservatoires. L'inconsciente exploitation progressive des *harmoniques* 11, 13, 17 et 19 ronge de plus en plus et dissout les vieux moules. Et, tout de même qu'il s'avère où que ce soit l'infaillible critère de l'analyste, seul le phénomène vibratoire objectif demeure la loi souveraine, régissant et déterminant l'évolution de l'art musical.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition Henry de Warocquier (Aquarelle de Venise) : Galerie Druet. — Exposition de Mme Marval : Galerie Druet. — Exposition Charles Camoin : Galerie Marcel Bernheim. — Exposition Raphaël Drouart : Galerie Rodrigues. — Exposition Morin-Jean : au Nouvel Essor. — Exposition Kars etc..., : Galerie Visconti. — Exposition Jeanne Baraduc : Galerie Marguerite Henry. — Exposition Aman-Jean et René Ménard : Galerie Georges Petit. — Exposition Jean Challié : Galerie Georges Petit. — Mémento.

Il n'est point de bon peintre qui n'ait rapporté de Venise une vision particulière, différente, et dont Venise n'ait point tiré un effort vers la lumière et la clarté. Un Claude Monet, sensible surtout au miroitement de l'atmosphère sur les eaux lourdes et les palais roses, rapporte des merveilles de limpidité irisée. Un Raffaelli, sensible partout et toujours, plus encore au personnage humain qu'au paysage, au lieu de chercher comme Monet les points curieux et solitaires où la lumière règne sans partage et s'impose seule à l'admiration, Raffaelli abordera les aspects populeux de la ville, les quais encombrés d'une foule qui court au *vaporetto*. Un Chahine élevé à Venise, plus familier de ce paysage qui est entré en lui, s'arrêtera à des détours de rues pour noter et graver les plus jolies silhouettes de Vénitiennes D'autres, comme Abel Truchet, s'imprègent de la vie cosmopolite de la ville et silhouettent la foule attentive à la Serenata. La psychologie d'un peintre s'éclaire du choix qu'il a fait à Venise d'impressions aimables ou profondes. Venise est un aspect du conte des mille et une beautés de la terre, où chaque narrateur parle du meilleur timbre de sa voix et chacun trouve une variante qui ne ressemble pas à celle du voisin. **Henry de Warocquier** rapporte de Venise des aquarelles qui ne relèvent d'aucun souvenir pictural de Venise; et qui se différencient de sa production ordinaire. Il a laissé les tons riches et sombres qui

composent l'harmonie des fonds de ses visions de villages et de montagnes pour d'heureuses recherches de transparence et de clarté.

Le métier de l'aquarelle l'y amenait tout naturellement, mais le fait qu'il se soit décidé, pour fixer ses notations, au procédé de l'aquarelle implique qu'il était décidé à travailler dans ces gammes fluides et légères.

Il a cherché des coins peu connus, ou s'est placé à des observatoires peu fréquentés, car voici, sur Venise, une page d'un caractère tout neuf : un petit canal silencieux et grisâtre coupe le décor. D'un côté, la masse blanche de *palazzi* dont les frontons se rosissent légèrement ; de l'autre, allusivement décrites, les arbrelets et les massifs d'un joli jardin, peuplé de menues silhouettes de passants.

Dans un coin de port, il note la station de grands voiliers, toutes toiles élargies par le vent qui les bombe. Autour, un semis de barques et de rameurs qui se hèlent. L'harmonie colorée est ici, au gré de l'heure, un peu plus foncée et collabore à une impression de Venise ancienne, de Venise du temps des derniers doges, ou au moins de Manin, fort intéressante.

Ailleurs, Venise éclate tout entière sous un ciel étincelant comme du paradoxe d'un feu d'artifice lumineux. Le Colleone apparaît dans la singularité d'une atmosphère lourde qui serait un temps gris, si le décor avait moins d'éclat.

C'est une excellente série et qui marque un progrès dans l'art de Warocquier. La leçon qu'il a si profondément prise de l'art japonais aboutit à une saveur neuve. La silhouette humaine que tant de peintres ont oubliée à Venise, au bénéfice des architectures et de la lumière, est ici curieusement traitée, sommaire ou détaillée selon les utilités de la présentation : des rameurs, des barques, indiqués dans l'ensemble de leurs groupes; des passants de quai traités presque avec détail quoique cursivement, et, aussi sur un quai, avec deux Vénitiennes, une sorte de gitane, et un Grec élargi par sa justanelle, l'artiste suggère l'idée d'un va-et-vient cosmopolite sur le quai d'embarquement.

§

Mme Marval peint de jolies fleurs et les peint avec diversité. Tantôt elle détache, sur le fond d'appartements aux

lignes appuyées, un grand bouquet très bien construit et elle cherche surtout à donner le mouvement de la masse florale, ou elle sertit le bouquet d'un vase et traite la fleur isolément. Parfois aussi elle jette, sur la touffe de roses, un voile léger, tulle ou dentelle, et, sans nuire à la transparence de la fleur, lui confère un joli mystère.

Le gros de son exposition est une nombreuse série de plages, plages d'été, à baigneuses mondaines. Elle s'est ingéniée à varier sa figuration : voici ses sveltes baigneuses, strictement vêtues de maillots blancs, quelquefois, repris après le bain, un grand collier de grosses perles bleues. Elles se détachent devant la tente rayée de polychromies joyeuses sur un fond hérissé de menues baigneuses pareilles et de tentes aux claires rayures. Elle les isole sur le sable, au bain de soleil. Aussi, elle représente des dames des pays chauds, au teint mat avivé de hâle et aussi d'ocre, mates et basanées sous l'éclat doré du grand chapeau de paille. L'atmosphère est bleue et blanche et fluide et fraîche.

§

Une bonne exposition de **Camoin**, peintre parfois inégal, souvent excellent. Quelques nus de femme, exécutés dans des dimensions restreintes, offrent l'harmonie la mieux nacrée et la plus agréable. Ces nus s'appuient sur des fonds d'arborescences légères, sur des rideaux nuancés, ornés de gros florages. Quelques paysages du midi offrent une séduction particulière, par la chaude limpidité de l'atmosphère et la jolie plantation du décor. Une étude de cuisinière nettoyant ses cuivres est enlevée avec la plus savoureuse franchise; accessoires bien peints, autour d'une figure principale à tignasse noire ébouriffée, d'un aspect juste et spontané.

§

Galerie Rodrigues, une très importante exposition du graveur **Raphaël Drouart**, plus importante par la qualité que par le nombre des pièces, estampes ou monotypes. Voici un artiste doué des plus belles qualités de l'imagination, d'un goût sûr et d'un beau méier. Ses monotypes, enlevés sur des dessins écrits sur plaque de verre, lui donnent un moelleux qu'atteint difficilement la gravure, encore que Drouart, à force de souplesse, y atteigne dans certaines planches.

Une partie de l'exposition affère au moderne : visions de plage, femme au bain, nymphes ou femmes jaillissant des eaux tranquilles, d'un style élégant et rythmique ; mais voici dans les monotypes, une Bethsabée se dévoilant d'un mouvement simple et grave, une Proserpine près des feux infernaux auprès desquels apparaissent des larves ou ses Parques, une bacchanale d'une jolie vibration, des chasseresses du cortège de Diane, Aphrodite arrivant vers la terre, droite dans un grand coquillage.

Quelques spécimens d'une illustration du Cantique des Cantiques placent dans une ornementation de page, de style médiéval varié de modernisme, la Sulamite et l'amant. L'accent est savoureux et somptueux. Quelques bons tableaux de Mme Cahout contribuent à l'intérêt de l'exposition.

§

Autre graveur, au Nouvel Essor, **Morin-Jean**. Morin-Jean est résolument moderniste, épris de paysage large et aussi d'intimité recueillie.

On pourrait lui reprocher de plier parfois son art sobre et sûr à de simples exercices, lorsqu'il s'amuse à graver, avec une méticulosité de primitif, un petit nécessaire de cousette. Mais il se retrouve dans des pages comme la *Fenêtre ouverte*, d'un si intéressant détail d'horizon, dans une vue d'appartement où le pas d'une vieille femme en bonnet de paysanne est si habilement situé en un calme intérieur représenté à la Pieter de Hooghe, dans ses eaux-fortes qui traduisent la rude majesté des paysages de Quiberon, dans un marché aux poissons fortement établi.

Les qualités de graveur de Morin-Jean se retrouvent dans sa peinture : une nature-morte aux instruments de musique, d'une belle et riche gravité, un quai de Nantes à la paix solide et mobile, des natures-mortes aux densités bien distribuées.

§

Galerie Visconti, d'excellents nus de **Kars**, un peu rudes, mais de bel équilibre et vibrants de vie vraie et familière ; un portrait de paysanne alourdie, d'un accent sûr, une baignade où les silhouettes féminines un peu rapides sont nimbées d'une telle atmosphère, parmi la beauté d'un paysage aux verdoyances très variées. Une nature-morte et un nu consciencieux de Conrad

Kickert, une petite nature-morte de jolie tonalité d'Yves Alix et, comme dans toutes les galeries, un Utrillo, sensible et joli, un Utrillo de campagne, d'horizon large et de détails menus.

§

Galerie Marguerite Henry, des fleurs de **Jeanne Baraduc**, peinture claire, agréable, volontaire ; un souci d'originalité qui s'exerce parfois aux dépens de la construction du bouquet, souvent irrégulière avec quelque fantaisie cherchée, mais la vision générale du tableau intéresse.

§

L'art d'**Aman-Jean** est fait de vérité, de lyrisme, de suavité. Le parti pris de l'artiste, pour être d'agrément et de douceur, n'en est pas moins arrêté. Son orchestration colorée est toujours d'un charme pénétrant, et il n'est point de page de lui qui ne repose sur une savoureuse et neuve recherche d'accords rares. Cet art est littéraire autant et juste autant que la peinture peut le supporter. L'image apporte l'évocation, mais le travail pictural la présente en parfaite simplicité du dessin dans la recherche de coloration logique et poussée aux extrêmes conséquences des accords fondamentaux.

Le plus beau tableau de cette exposition, c'est peut-être cette représentation de baigneuses, à une heure très calme, dans le jour adouci, dans un silence recueilli des choses. Une femme s'y dévoile d'une admirable pureté de dessin. La nature y prend un aspect de jardin méditatif, mais c'est aussi une belle œuvre que ces deux jeunes filles dont l'une accorde, au livre qu'elle lit, une attention gravement souriante, tandis que l'autre tâtonne aux rayons d'une bibliothèque où les vieux livres, or doux, cuir fauve, maroquin sombre, alignent leurs gaines variées.

Quelques figures évocatrices. L'impression de lecture de la *Sylvie* de Nerval, de la *Colette Baudoche* de Barrès, l'impression d'un feuilletage d'estampes de Goya, du texte du *Roman de la Rose*, traduit par des représentations de lectrices très diversifiées d'aspect, aux faces empreintes d'émotions et de joie noble et tranquille. Une belle série de dessins, portraits ou études de mouvements féminins, de groupes féminins, nous montrent les intéressantes préparations d'Aman-Jean à ses grands tableaux.

Les panneaux d'Aman-Jean alternent avec ceux de **René Ménard**. La robustesse de l'un fait valoir la délicatesse de tons de l'autre.

Les fonds de paysage de Ménard sont toujours somptueux et nourris. Il demeure fidèle à l'image mythologique, en la plaçant dans un paysage observé, vu en Sicile, à Fontainebleau, avec le même élément d'orée de forêt, d'eaux où l'approche du soir pose au milieu du courant ou au centre de l'étang des glaives d'argent.

Il approche ainsi de nous les Trois Grâces, solidement nacrées, par la vraisemblance ordonnée de son bois sacré, lequel est un beau et simple bouquet de bois. Il représente du même style la naissance d'Aphrodite, Hercule archer, les Centaures, dans des gammes solides de pourpre rousse et de vert profond.

§

Chellié expose une abondante série de paysages neigeux du Jura. Ce sont des cimes de collines sur de larges paliers des rampes de montagne, avec des bleuissements de la neige, une savante etude de ses densités et de ses réverbérations dans l'horizon. L'accent d'humanité, la vie du travail dans ces rudes hivers de la montagne, est donné par des charrettes ou des carrioles dont les chevaux peinent pour arriver jusqu'au village, dont la petite église et les maisons frileuses couronnent la côte dure. Quoique uniquement composée de représentations d'effets de neige, l'exposition offre une variété de par la souple exécution des thèmes.

Mémento. — L'Aide amicale aux Artistes, peintres, graveurs, sculpteurs, décorateurs, donne son bal annuel à Magic-City, le vendredi 3 avril. On connait le but de cette œuvre, qui est de venir en aide aux artistes par des achats d'œuvres, et, au moyen d'une ingénieuse combinaison, de laisser la propriété de l'œuvre à l'artiste, qui peut l'exposer et la vendre, à la condition de verser à l'Aide amicale la moitié de la plus-value obtenue. L'aide devient ici l'entr'aide. Mais ces ressources ne suffiraient pas à alimenter la caisse de l'AAAA, même ajoutées aux cotisations de ses nombreux adhérents : le bal annuel fait l'appoint.

Il y aura deux orchestres. Déguisement facultatif. Les artistes organisent eux-mêmes des attractions, des cortèges, toute la décoration des salles de Magic-City, un bal-musette, une kermesse. Bataille de

fleurs. On décernera de nombreux prix de costumes, de costumes de groupes, de cortèges et d'attractions.

Entrée : 30 francs — Loges, toutes de premier rang : 500 et 300 fr. On trouve des billets à Magic-City, dans toutes les galeries d'art, aux agences de théâtres et au siège social de l'AAAA, 82, rue Vaneau.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dans les musées de Vienne : le nouveau Musée du « baroque » autrichien, la Galerie d'art du XIXe siècle; les enrichissements du Musée d'histoire de l'art; une exposition d'art français. — Expositions Ronsard et Camoëns à Paris.

Depuis que l'écroulement de la monarchie des Habsbourgs a fait passer dans le domaine de l'Etat les collections de la Cour et de la famille impériale d'Autriche, on a procédé à Vienne, sous la direction d'un haut fonctionnaire de l'Etat, l'érudit écrivain d'art Hans Tietze, à un reclassement très heureux de diverses collections publiques. C'est ainsi qu'on a réuni à la célèbre et déjà si riche collection de dessins et d'estampes de l'**Albertina** les gravures du Cabinet des estampes de l'ancienne Bibliothèque impériale et que, ne laissant dans le Musée d'histoire de l'art du Burgring que les œuvres antérieures au XIXe siècle, on a constitué dans le palais du Belvédère construit pour le prince Eugène par l'architecte Fischer von Erlach, le grand bâtisseur de palais et d'églises de l'époque, et résidence, avant la guerre, de l'archiduc François-Ferdinand, assassiné à Serajevo, un double musée : dans le Belvédère inférieur, un Musée de l'art « baroque » autrichien, miroir de l'activité artistique de Vienne et de l'Autriche en cette première moitié du XVIIIe siècle qui vit le plus brillant épanouissement de la monarchie impériale dans tous les domaines, — et dans le Belvédère supérieur, où l'on avait installé en 1920 et 1921, comme nous l'avons annoncé alors, les plus belles tapisseries de la Couronne d'Autriche, la Galerie de l'art du XIXe siècle. Deux belles publications de l'éditeur viennois Anton Schroll (1) nous permettent de nous faire une idée, à distance, des richesses contenues dans ces deux nouveaux musées.

(1) *Das Wiener Barockmuseum im unterem Belvedere* (in-4. 166 pages avec 190 fig. ; 8 fr. 40, monnaie suisse) ; — *Galerie des XIX. Jahrhunderts im oberen Belvedere* (in-4, 236 p. avec 455 fig. ; 12 fr. 50, monnaie suisse).

Le **Musée de l'art « baroque » viennois**, grâce à l'adaptation parfaite du contenant et du contenu, forme un ensemble d'une merveilleuse harmonie. Dans ces appartements aux décors rocaille, cette galerie de Marbre, ce cabinet des Glaces, ces Chambres jaune, bleue, rouge, verte tendues de damas, ces galeries aux murailles et aux plafonds ornés de stucs et de fresques pimpantes, les statues pompeuses de souverains en costume d'apparat ou vêtus à l'antique, les sculptures mythologiques, les peintures aux tons fleuris, les sièges aux formes contournées, s'exaltent les uns les autres et donnent une impression de richesse imposante dont on ne peut — même si l'on n'est pas enthousiaste de cet art si « en dehors » — méconnaître la séduction. L'album que nous avons sous les yeux, et qui reproduit en très belles planches, avec un texte explicatif du conservateur du Musée, M. Haberditzl, ces ensembles et leurs détails, nous fait admirer le goût parfait qui a présidé à cette installation et nous permet d'apprécier les qualités séduisantes de toutes ces œuvres : plafonds et toiles d'Altomonte (de son vrai nom Hohenberg, dont Altomonte n'est que la traduction italienne) et de Maulpertsch, les grands décorateurs d'alors, qu'il ne serait pas excessif de comparer, surtout le second, à Tiepolo ; compositions religieuses de Johann-Martin Schmidt et de Troger ; peintures décoratives de Strudel, fondateur de l'Académie de Vienne ; portraits de Meytens et de Kupetzky ; paysages classiques de Dorfmeister, Faistenberger et Schinnagel ; statues, bustes et médailles de Franz Messerschmidt, le plus grand sculpteur de l'époque avec Raphaël Donner, auteur de nombreuses et belles œuvres, parmi lesquelles la fontaine de l'ancien Marché aux farines de Vienne, représentant les fleuves de l'Autriche dominés par une figure centrale de la Providence et dont les originaux en plomb, remplacés en 1873 par des copies en bronze, sont ici l'ornement principal et magnifique de la galerie de Marbre ; médailles encore de Kayserwerth, de Johann-Martin Krafft et de Widemann, statues mythologiques de l'Italien Parodi, etc.

Un second album, d'une présentation non moins soignée, nous transporte dans l'autre palais, situé en haut de la colline du Belvédère, qui abrite maintenant la **Galerie du XIXe siècle**, comprenant 455 œuvres, toutes reproduites dans ce beau livre. Ce sont surtout les artistes autrichiens et allemands qui y sont re-

présentés. Parmi les premiers, on remarque surtout les trois Alt : Jacob le père, Franz et Rudolf, les fils, auteurs de vues d'Italie et de Vienne, charmantes de sincérité ; les portraitistes Amerling, Eybl et surtout Waldmüller, bien supérieurs par leur probité — surtout le dernier, remarquable aussi comme paysagiste et qui est peut-être le plus grand artiste autrichien du XIXe siècle — aux Lampi, aux Hans Canon, aux Angeli, plus ou moins fades et conventionnels, qui eurent cependant tant de renommée de leur vivant ; l'excellent miniaturiste Daffinger; les peintres de mœurs et de scènes militaires Peter Krafft, Peter Fendi, Danhauser et Pettenkofen ; dans le domaine du paysage, le romantique Koch, et, plus tard, les véridiques Gauermann, Ribartz, Hugo Darnant, Emil Schindler, Robert Russ, Schuch, Carl Moll, puis le charmant romantique Moritz von Schwind dont une suite d'aquarelles sur *La Belle Mélusine* est une des perles de la galerie ; le brillant et superficiel Hans Makart, fêté à Vienne dans les années 75 à l'égal d'un Rubens et dont les compositions décoratives, alors si admirées, sont aujourd'hui bien vieillies ; dans la peinture religieuse, le « Nazaréen » Joseph Führich, etc. Parmi les Allemands, le portraitiste Füger, le charmant intimiste Caspar Friedrich, le délicieux peintre de mœurs humoriste Carl Spitzweg, puis les artistes bien connus chez nous Overbeck (avec *un Chemin de croix*), Feuerbach, Hans Marées, Lenbach, Klinger, Leibl, Trübner, et, le plus grand de tous, Menzel ; les sculpteurs Rauch, Fernkorn, Hildebrand, etc. Mais notre école française est également représentée, et par quelques œuvres excellentes : une réplique par David du *Bonaparte franchissant le Saint-Bernard* du Musée de Versailles, un magnifique *Trompette* de Géricault, un charmant *Portrait de femme* de Corot, un *Bouquet de fleurs* de Delacroix et l'esquisse de son *Combat de Jacob avec l'Ange*, un *Sancho Pança* de Daumier, la *Herse* de Millet, plusieurs Courbet, une *Baigneuse* de Renoir, un paysage de Claude Monet, un tableau d'Eva Gonzalez, le buste de *Rochefort* par Rodin, une *Baigneuse* par Bartholomé. L'Espagne est représentée par un très beau *Portrait d'homme* de Goya.

Le Musée d'histoire de l'art, de son côté, n'est pas resté inactif : une troisième publication du même éditeur (1) nous fait

(1) *Gemäldegalerie im kunsthistorischen Museum, Wien : Erwerbungen in*

connaître par la reproduction et par un texte du conservateur, M. Gustave Glück, qui avait donné l'an dernier le catalogue illustré de cette galerie annoncé ici et auquel cette brochure fait suite, les œuvres dont il a trouvé le moyen, malgré la désastreuse situation financière de l'Autriche, de s'enrichir de 1920 à 1923, soit par voie d'acquisitions, soit grâce à des donations. Il n'y en a pas moins de 57, parmi lesquelles on admire surtout : dans l'école germanique, 9 Primitifs des diverses écoles autrichiennes de la fin du XVe siècle, un beau *Saint Matthieu* dans une niche gothique du peintre bavarois du même siècle Mair de Landshut, un *Portrait d'homme* du peintre de Feldkirch Wolf Huber, des compositions religieuses d'Altdorfer (notamment une *Décollation de sainte Catherine*) et de Cranach le Vieux, et surtout une *Tête de Vénitienne* par Dürer, jusqu'ici inconnue et qui compte parmi les belles œuvres du maître ; dans les écoles des Pays-Bas, un *Portement de Croix* de Jérôme Bosch, une charmante *Nativité de l'Enfant Jésus* du maître flamand dit « de la *Vierge entre les vierges* », une autre de Josse van Cleve, une curieuse *Histoire de Ruth* de Jan van Scorel, deux portraits par Rubens de l'*Archiduc Albert*, gouverneur des Pays-Bas, et de sa femme l'*Infante Isabelle-Claire-Eugénie*, un Jordaens : *Les filles de Cécrops trouvant le jeune Erechtonios*, un *Marché aux poissons* d'Ochtervelt, une *Circoncision du Christ* d'Aert de Gelder, un *Portrait de femme de* B. van der Helst, des paysages de Van Goyen, de Salomon van Ruysdael, de Wouwerman, d'A. van der Neer, de Hackaert, et surtout une admirable *Judith tenant la tête d'Holopherne* du peintre Jan Lys, que notre Louvre, à qui elle fut, croyons-nous, proposée, ne put malheureusement acquérir ; parmi les Italiens, une *Flagellation* du Christ du Tintoret, une *Mise au tombeau* du Bassan, un paysage vénitien, *La Barque de la poste*, de Tiepolo ; dans l'école espagnole, un charmant portrait par Velazquez de l'*Infante Marguerite-Thérèse*, qui est allé rejoindre celui de cette princesse et ceux de l'infante Marie-Thérèse que le musée possédait déjà, enfin un sarcastique *Portrait de Goya* par lui-même. On ne peut qu'admirer la belle vaillance dont fait ainsi preuve la direction des musées de Vienne et la féliciter sin-

den Jahren 1920-1923 (in-4, 23 p. de texte avec 57 fig. hors texte, 3 fr. 50, monnaie suisse).

cèrement des beaux résultats auxquels aboutissent ses efforts.

Vienne, en outre, donne asile en ce moment à une **exposition d'art français moderne** organisée dans les salles de la « Sécession » par le peintre Carl Moll, délégué de la Société des Amis des Musées de Vienne, avec l'aide du gouvernement français. Elle montre au public viennois une centaine de tableaux très judicieusement choisis parmi les œuvres de nos plus grands peintres depuis David, Géricault et Ingres jusqu'à Renoir et Van Gogh, ainsi que quelques morceaux caractéristiques de la sculpture française de cette même époque, notamment de Carpeaux et de Rodin, et a un énorme succès. On cite, parmi les chefs-d'œuvre de peinture offerts à l'admiration des Viennois, les toiles suivantes prêtées par nos musées ou par des collectionneurs français : une *Baigneuse* d'Ingres, une *Chasse au lion* de Delacroix, le *Balcon* de Manet, la *Loge* de Renoir et l'*Amateur d'estampes* de Daumier ; la galerie du Belvédère dont nous parlons plus haut a envoyé ses Troyon et ses Daumier ; des collectionneurs particuliers, la *Folie* de Géricault, un *Buveur* de Van Gogh et d'autres toiles non moins intéressantes.

§

Une deuxième **exposition Ronsard**, qui complète celle de la Bibliothèque Nationale, dont nous avons récemment parlé, vient d'être organisée par la maison Maggs frères de Londres, dans ses locaux du boulevard Haussmann à Paris. Elle comprend une suite de 68 éditions anciennes, dont plusieurs rarissimes, ayant appartenu pour la plupart au bibliophile Prosper Blanchemain, à qui est due la résurrection du chef de la Pléiade, plus une lettre autographe de Ronsard à un « Monsieur Chrestien » de Vendôme. C'est la plus importante collection d'éditions anciennes du poète après celle de notre Bibliothèque Nationale. Elle réserve aux fervents de Ronsard qui la visiteront, ayant en main l'érudit catalogue descriptif dressé par M. Seymour de Ricci, les plus vives jouissances.

La maison Maggs y a joint, à l'occasion du quatrième centenaire de Camoëns, une exposition d'une cinquantaine d'éditions précieuses des *Lusiades* et d'autres ouvrages évoquant **Camoëns et son temps**, qui n'intéressera pas moins les bibliophiles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Lettres inédites de Flaubert à G. Pouchet. — On connaît les relations intimes qui existèrent entre Gustave Flaubert et le naturaliste Georges Pouchet. M. Charles Chassé vient de les rappeler et de les préciser dans une très intéressante étude, publiée par la *Grande Revue* (cf. numéro de décembre 1924) sous ce titre : « Le biologiste consultant d'une génération littéraire : Georges-Pouchet 1833-1894 », étude qui porte en épigraphe : « Mon Maître Pouchet (Flaubert) ».

Cependant, Charles Chassé déclare dans cette étude (cf. page 308) qu'on ne connaît pas de lettres échangées par ces deux hommes, et il cite l'opinion du docteur Georges Pennetier, successeur de Pouchet père au Muséum de Rouen, ainsi que l'opinion du si regretté René Descharmes qui, plus que personne au monde, était documenté sur Flaubert : « Je ne sais même pas, lui écrivait Descharmes, ce qu'a pu devenir la correspondance de Flaubert à Pouchet. »

Or, précisément, un hasard heureux vient de mettre au jour trois lettres inédites de Flaubert à Georges Pouchet. La trouvaille a été faite par M. Robert Régnier, le nouveau Directeur du Muséum d'Histoire Naturelle de Rouen, alors qu'il procédait à un classement méthodique et général des Archives de l'établissement, telles que les avait laissées le précédent Directeur Georges Pennetier, mort à 87 ans, en 1923.

M. R. Régnier a bien voulu, sur ma demande, et pour le Musée Flaubert, me communiquer le texte authentique de ces trois lettres, et j'ai l'honneur, nanti des autorisations régulières des ayants droit, de les publier ici intégralement.

PREMIÈRE LETTRE

Voici un mot pour Sainte-Beuve, ça vous fera faire sa connaissance par la même occasion.

J'ai écrit déjà une fois à Maury mais n'ignorez pas, jeune homme, que ledit Maury est plus actif de sa nature. Me comprenez-vous ?

Cette histoire du Jardin des Plantes me semble prodigieusement embrouillée. Tenez moi toujours au courant.

Mille poignées de main,

GUSTAVE FLAUBERT.

Si Sainte-Beuve ne vous sert pas, il pourra vous donner de bons conseils, c'est un malin.

DEUXIÈME LETTRE

Jeudi, 11 h. du matin.

Je reçois à l'instant vos deux lettres d'hier.

La Princesse a, devant moi, déblatéré contre Duruy qui lui avait refusé sans doute quelque service? Sainte-Beuve ne me paraît pas non plus le chérir. (Donc de ces deux côtés-là, il vaut mieux se tenir tranquille?) Mais votre ami Baudry le connaît très bien, allez le voir et prenez ses conseils. De plus allez *immédiatement* (1) rue Laffite, 43, chez mon ami Jules Duplan, que vous avez vu chez moi, il vous mènera chez Me Cornu (2), vous aurez soin, jeune homme, de ne pas dire à Me Cornu que la princesse a travaillé pour vous.

Mais j'ai peur que Me Cornu ne soit en Allemagne ?

Vous pourriez aussi ne pas trouver Duplan ? En tout cas voici un mot d'introduction près d'elle. Ah! si ma pauvre Princesse Julie n'était pas à Rome ! votre affaire serait infaillible.

N'importe, il me semble que le succès se dessine grandement ! Je suis sûr que si vous pouviez voir personnellement Duruy, vous lui plairiez comme *ennemi des Prêtres*. Tâchez de le faire.

Je m'absente à partir de lundi prochain.

Je repasserai par Paris vers le milieu de juillet.

Adieu, ou mieux à bientôt. Je suis bien content de tout ce qui vous arrive et je vous embrasse.

GUSTAVE FLAUBERT.

TROISIÈME LETTRE

Vous êtes le plus aimable des mortels, merci mille fois.

Le passage de Plutarque dont je vous ai parlé ne concerne point l'âge de fer, il y est dit seulement que les premiers temps étaient de foutus temps et que la terre se trouvait laide et désordonnée *s'il est loisible de manger chair*. Chap. II.

Tâchez donc de me venir voir un de ces jours.

Mille poignées de mains de votre

GUSTAVE FLAUBERT.

Mercredi.

Quand vous aurez le temps envoyez-moi votre trad. de Genesius.

Comme on le voit, l'objet de cette correspondance paraîtrait avoir trait à un poste sollicité par Pouchet. Est-ce sa demande pour faire partie, en qualité d'anthropologiste et de micrographe, de l'Expédition scientifique du Mexique? Ou mieux, sa candidature

(1) Souligné sur le texte original.

(2) « e » pour « me », indiquant Mme Cornu.

pour succéder à Gratiolet (mort le 16 février 1865) ? Je ne sais. En tout cas, ces lettres, selon l'habitude très fréquente de Flaubert, ne sont aucunement datées. Cependant, la mise en cause de Sainte Beuve (mort en octobre 1869), de Duruy (ministre de 1863 à 1869), de Jules Duplan (mort en 1870), paraît montrer que ces lettres seraient antérieures à 1869.

A propos de lettres inédites de Flaubert (1), j'ai eu, en 1921, communication partielle, par mon ami feu le docteur Pennetier, de toute une liasse de lettres, ou à mieux dire, de billets, à lui adressés par Flaubert. La plupart de ces lettres, écrites sur papier bleuté, ont pour objet de brèves demandes de renseignements d'ordre scientifique. L'une d'entre elles, par exemple, formulait interrogation sur la copulation de l'oiseau consacré à Junon : le « Paon coïtant ». Cette liasse de lettres a été égarée, et les héritiers du docteur Pennetier — qui en avaient promis le don au Musée — n'ont pu, jusqu'à présent, la retrouver.

Je connais également l'existence de lettres de Flaubert adressées à Pouchet père, et dans quoi Flaubert exprime son opinion sur la fameuse question des Générations spontanées, où Pouchet fut combattu et vaincu — peut-être provisoirement ? — par Pasteur.

Une telle immixtion de Flaubert dans les hautes sphères des spéculations scientifiques présente un grand intérêt ; toutefois, la publication de ces lettres, vu leur caractère scientifique, est réservée jusqu'à nouvel ordre par leur découvreur et détenteur, et aussi elle est assujettie aux autorisations de publier.

GEORGES-A. LE ROY,
Conservateur du Musée Flaubert à Croisset.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

« La Déduction relativiste », d'Emile Meyerson (2). — Comment rendre compte en quelques lignes, voire en quelques colonnes d'une Revue, d'un ouvrage comme *la Déduction Relativiste* d'Emile Meyerson ? L'auteur y a condensé, en

(1) Dont il existe également une autre lettre inédite, adressée au même Georges Pouchet, et plus intéressante encore, puisqu'elle a trait à la composition de *Salammbô* et formule, à sujet, une série d'interrogations ou de questions d'histoire naturelle.

(2) Payot, Paris.

effet, une grande partie des idées sur la philosophie des Sciences qu'il avait exprimées dans ses deux ouvrages fondamentaux : *Identité et Réalité* et *De l'Explication des Sciences*, tout en montrant comment la genèse et le développement des théories d'Einstein illustrent les thèses qu'il a soutenues depuis près de vingt ans.

Ce nouveau livre n'a pas la prétention — comme tant d'autres qui ont si bien échoué — d'offrir un exposé de la « Relativité » en langage ordinaire à l'usage du grand public, voire même à l'usage des philosophes. L'auteur croit même que « c'est là une entreprise condamnée d'avance », la difficulté provenant surtout du niveau des connaissances mathématiques nécessaires pour aborder cette étude, et du manque de souplesse du langage ordinaire, qui est une création du sens commun et qui est constitutionnellement incapable d'exprimer ce qui s'en écarte.

S'il n'est pas un exposé de la Relativité, ce livre n'est pas non plus un exposé *relativiste*, en ce sens que dans les polémiques qui maintenant encore divisent le monde pensant à ce sujet, M. Meyerson se garde bien de prendre parti : il étudie la révolution relativiste en se tenant loin au-dessus de la mêlée, et en cherchant à tirer de ce mouvement des enseignements sur les tendances éternelles de l'esprit humain.

S'inspirant en effet de la pensée bien connue de Pascal : « Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement », l'auteur croit à « la solidarité des hommes de toutes les époques dans l'effort tendant à la recherche du vrai ».

Seulement, jusqu'ici, dans la louable intention d'éviter toute occasion de partialité, il avait surtout pris ses exemples dans des théories appartenant au passé de la science comme l'atomisme démocritéen, le mathématisme cartésien ou l'hypothèse du phlogistique, et même dans des théories que l'on pourrait qualifier *d'antiscientifiques*, comme celles de Hegel qui firent tant de bruit au début du XIXe siècle. De là certains reproches que ne lui ont pas ménagés les farouches partisans des « modernes » — ils sont légion aujourd'hui — dans leur querelle toujours renouvelée contre les « anciens... »

C'est à ces reproches qu'il a voulu répondre en analysant les

théories relativistes et les tendances de leurs créateurs, modernes parmi les modernes... Et l'on voit en effet qu'à un examen attentif, la théorie de la Relativité se présente comme une illustration des idées que M. Meyerson avait développées dans ses précédents ouvrages.

Mais il y faut un *examen attentif...* car l'interprétation philosophique de la théorie d'Einstein a donné lieu de la part d'hommes éminents à de grosses confusions.

Contrairement à ce qu'ont pensé et écrit des philosophes célèbres, cette théorie ne conduit nullement à une sorte de *relativisme philosophique :* bien loin d'exiger la considération de règles, d'horloges ou d'observateurs fictifs, imaginés, fantasmatiques, elle ne s'occupe que d'objets et de phénomènes réels ; bien loin — autre erreur non moins grave — de définir la réalité par la mesure et de lier celle-là à celle-ci, elle suppose essentiellement, comme toute théorie physique, que la réalité préexiste à sa mesure. Comme toute théorie scientifique, la relativité d'Einstein exige une ontologie, seulement cette ontologie s'écarte de celle du sens commun plus que dans aucune autre théorie, et c'est là ce qui peut tromper. Ce qui risque également d'induire en erreur, c'est le nom de la théorie qui laisse croire que *tout* y est relatif, alors que la «relativité» des mesures d'espace et de temps (qui justifie ce nom par opposition aux anciennes conceptions) y exige comme base l'*absolu* des « événements » dans l'espace-temps.

Et cette théorie, même sous ses formes les plus avancées — les généralisations de Weyl et d'Eddington — n'aboutit pas, quoi qu'on en ait dit, à une dissolution complète du réel en des êtres mathématiques inconsistants : d'abord la mathématique qu'elle emploie est une *géométrie*, une *géométrie physique* qui se distingue donc de la géométrie axiomatique pure (comme l'a montré Einstein dans son opuscule : *La Géométrie et l'Expérience*) par les axiomes et postulats d'où elle part, et qui sont *donnés* par l'expérience au lieu d'être fixés arbitrairement par l'esprit. De plus, au sein de cette *géométrie dans l'hyperespace,* qui par elle-même renferme du *donné,* il y a quelque chose qu'on ne peut déduire, qui est fondamentalement *donné* aussi, c'est la diversité des éléments qui s'y trouvent (électrons, éther...) avec la diversité de la disposition initiale de ces éléments : à tel point qu'on

doit, dans cette théorie, distinguer l'*essence* de l'*existence*, la première étant déduite des lois fondamentales, alors que cette opération est impossible pour la seconde.

Tous ces éléments irréductibles à la déduction, M. Meyerson les appelle des *irrationnels*, en ce sens qu'ils opposent une barrière à la tendance de la raison humaine qui est de chercher à tout déduire ; et déduire un effet d'une cause, c'est trouver dans cette cause tout ce qu'il faut pour expliquer les faits, c'est-à-dire au fond y trouver déjà l'effet lui-même, sous une forme différente, comme par exemple on trouve à l'origine d'un mouvement l'énergie potentielle qui est susceptible de le produire. Et le fait même que l'énergie est passée d'une forme « potentielle » à la forme « actuelle », nous cherchons aussi à l'*expliquer* par un procédé analogue, de sorte qu'en cherchant à tout expliquer, on cherche aussi à tout identifier ; c'est là la tendance *rationnelle* par excellence, et elle se trouve au fond des recherches de tous les savants sans qu'ils la démêlent toujours fort bien eux-mêmes : ils croient souvent rechercher uniquement les rapports entre les phénomènes (des rapports sans supports, suivant la formule positiviste) alors qu'en réalité ils cherchent *l'identité*.

Ce qui le montre bien, c'est le succès incontesté auprès des savants et du public des *principes de conservation* (conservation de la matière, de la force vive, de l'énergie), étayés tout d'abord sur des preuves expérimentales extrêmement faibles, ou même énoncés avant toute espèce de vérification. Ce qui le montre aussi, c'est, en sens inverse, la difficulté que l'on a toujours éprouvée à admettre les énoncés de lois qui ne se plient pas à ce schéma, comme le *principe de Carnot*, qui montre dans l'Univers un devenir irréversible, un *irrationnel* au sens de M. Meyerson. Certes, il faut bien que la déduction se heurte quelque part à des irrationnels (elle en rencontre d'ailleurs bien souvent d'imprévus, témoin les *quanta* d'énergie), mais ces irrationnels, elle cherche à les expliquer à leur tour, à les reculer par conséquent, jusqu'à les réduire en termes d'espace, but ultime que se proposait le « mécanisme » cartésien. La science n'arrive pas à ce but, et même elle inclut dans ses explications toujours plus d'« irrationnels ». Mais la tendance dans ce sens existe depuis que la science est née, et c'est dans les théories récentes qu'elle se manifeste de la façon la plus éclatante.

La théorie de la Relativité nous en montre un exemple remarquable : consciemment ou non, ses créateurs ont obéi à la tendance explicative sous sa forme la plus large ; les hypothèses qu'ils font sur la nature profonde du réel se ramènent à un minimum qu'il paraît difficile de réduire, et ils se félicitent d'arriver, par cette voie nouvelle, à la *déduction* de presque tous les phénomènes, à part certains « irrationnels » qui les gênent visiblement, comme le *quantum* d'action, et l'irréversibilité des changements que montre le principe de Carnot. Certains relativistes ont même, oubliant cette irréversibilité, prétendu arriver à une parfaite homogénéité entre l'espace et le temps ; c'est inexact en vertu des formules même, et il convient de remarquer à ce sujet qu'Einstein et Langevin ont souvent insisté sur *l'impossibilité de télégraphier dans le passé* ; ce fait implique une irréversibilité fondamentale du temps, qu'il est impossible par là d'assimiler aux autres « dimensions ». Mais les outrances mêmes de ces affirmations inexactes montrent combien est profonde la tendance à l'*explication globale*. Dans cette voie, la Relativité a beaucoup mieux réussi, jusqu'ici, que le mécanisme cartésien, mais elle procède du même état d'esprit du savant.

La théorie d'Einstein, bien loin de marquer un bouleversement de la raison humaine, est donc une construction conforme au schéma de la raison. Certes, elle modifie profondément certaines conceptions en nous imposant l'idée que les mesures légitimes de temps et d'espace sont relatives aux mouvements des appareils de mesure : elle va par là directement à l'encontre du Newtonianisme et du Kantisme, qui posaient le temps absolu et l'espace euclidiens comme nécessairement donnés, soit par la nature de la réalité extérieure, soit par celle de l'esprit humain. Elle paraît donc appauvrir la raison en lui retirant quelque chose qui semblait en faire partie ; mais elle l'appauvrit en l'élargissant, et il n'y a pas jusqu'ici d'exemple qu'on soit revenu en arrière après des progrès de ce genre.

En somme M. Meyerson, qui, contrairement à tant d'autres(1), a parfaitement compris la « Relativité », a trouvé, dans la genèse et le développement de cette théorie une éclatante confirmation

(1) Par là son ouvrage se distingue non seulement de ceux des philosophes auxquels il est fait allusion plus haut, mais aussi de la plupart des résumés populaires, qui se prétendent strictement scientifiques...

expérimentale de sa philosophie scientifique : bien plus profonde que les systèmes couramment adoptés à tort dans le monde scientifique (et qui se rattachent plus ou moins au *positivisme* de Comte), cette philosophie s'appuie sur des tendances qui demeurent souvent cachées à la vue des savants eux-mêmes. Aussi n'a-t-elle pas eu encore parmi ceux-ci (1) toute la diffusion qu'elle mérite, malgré la clarté avec laquelle l'auteur a su mettre en évidence ces tendances profondes et cachées. Puisse le succès de son dernier livre répandre dans le monde qui pense les idées de M. Meyerson, qui paraissent devoir être si fécondes pour la science et la philosophie de l'avenir !

ANDRÉ METZ.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Alexis François : *Jean-Jacques et Leurs Excellences*, Lausanne, Editions Spes. — Edmond Gilliard : *Rousseau et Vinet, individus sociaux, suivi de Notes sur Vinet, Baudelaire, Ramuz, les Cahiers Vaudois*, Lausanne, Payot. — Léon Bopp : *Jean Darien*, Paris, N. R. F. — Bernard Barbey : *Le Cœur gros*, Paris, Grasset. — Noelle Roger : *Le Nouvel Adam*, Paris, Albin Michel. — Mémento.

Tandis que M. Pierre-Paul Plan, demeuré vainqueur dans ce combat des « Franciscains » et des « Planeurs », dont l'enjeu était formé par les papiers Dufour (2), célèbre sa victoire en répandant sur la face du globe, à coup de massifs in-octavo, la *Correspondance générale* de Jean-Jacques, son infortuné compétiteur, M. Alexis François, se trouve réduit aux miettes du festin rousseauiste. De ces miettes, rendons-lui cette justice, il a su tirer bien des choses : en 1922, les *Lettres* de J.-J. Rousseau et de François Coindet ; en 1923, les *Matériaux* pour la correspondance.

Cette année, en un petit volume — illustré d'estampes et fort bien présenté — de la collection « Vieille Suisse », M François évoque **Jean-Jacques et Leurs Excellences**, c'est-à-dire les événements dont le récit occupe, dans les *Confessions*,

(1) Les théories de M. Meyerson ont heureusement le succès qu'elles méritent parmi les philosophes, et D. Parodi disait déjà, à propos de l'*Explication dans les Sciences* : « Cet ouvrage n'a fait que confirmer sa réputation et élargir son influence, qui dès maintenant est considérable. » (*Revue de Métaph. et de Morale*, décembre 1924.)

(2) Voir *Mercure de France* du 15 février 1924, page 246.

la fin du livre onzième et le début du douzième : le philosophe, fuyant les rigueurs du Parlement de Paris, se réfugie à Yverdon, dans le pays de Vaud, qui appartenait alors à la république oligarchique de Berne ; accueilli par des amis dévoués et des admirateurs sincères, dont le zèle ne réussit pas à le protéger contre le Sénat bernois, il est bientôt contraint de reprendre le chemin de l'exil.

Le récit de M. François n'apprendra rien de très neuf aux simples curieux de littérature et de psychologie. Les scoliastes fervents du citoyen de Genève y découvriront en revanche quelques documents ignorés ou peu connus. Pour moi, j'ai goûté surtout le style du narrateur. Cet universitaire se révèle poète. Ecoutez-le commencer son histoire : « Le 14 juin 1762, un simple cabriolet, bien étonné de servir pour un si long voyage, s'arrêtait sur la grand'route... » Faire vivre ainsi les objets inanimés, n'est-ce pas proprement la magie poétique ? Et comment pourrait-on dénier aux paroles de l'aède le pouvoir prestigieux de communiquer aussitôt à son lecteur l'étonnement du cabriolet ? Vous rencontrerez plus loin d'autres images non moins hardies : chez les Roguin, Jean-Jacques « se repose dans cette simple bonté de cœur » ; il « se détend après les terribles émotions du voyage et les cahots de sa chaise de poste improvisée » Apprenez donc, petits ignorants, qu'un habile homme improvise non seulement des discours, mais des chaises de poste et que, si les cahots ont endolori votre carcasse, c'est dans la bonté de cœur qu'il sied de la reposer. Ailleurs encore, par la vertu d'une syntaxe audacieuse, vous ferez la connaissance d'un noble Bernois qui « s'est rappelé *d'*avoir rencontré l'auteur d'*Emile* ». Mais il y a mieux : « un témoignage éloquent sur les dispositions de Rousseau à ce point critique de la crise qui devait de nouveau le balayer ». Dans une crise, apercevoir le « point critique », c'est une performance remarquable ; armer cette crise d'un balai qui emporte le pauvre Jean-Jacques comme un fétu, c'est, en vérité, une invention hallucinante !

En étudiant **Rousseau et Vinet**, M. Edmond Gilliard ne s'embarrasse ni d'anecdotes ni de documents. C'est aux idées qu'il en a, moins pour elles-mêmes que pour ce qu'il en peut tirer à son propre usage, au bénéfice de son pays, au profit de ses contemporains. Protestant d'origine, isiaque ou dionysiaque

(de tempérament ou par certitude acquise ?), il ne se défend pas d'être un critique utilitaire :

Je ne songe pas à me demander, de Vinet, quel il fut; je tiens seulement à savoir quel il est, ici, devant moi, en cette rencontre d'aujourd'hui, en cet affrontement d'aujourd'hui, en face de cette exigence d'aujourd'hui. Que Vinet soit de son temps, que m'importe, s'il n'est encore, et suffisamment, et activement, du mien ?

Cette méthode se peut défendre, au moins aussi bien que toute autre. Elle conduit M. Gilliard à des définitions auxquelles, pour ma part, j'ai grand plaisir à m'associer. Celle de Vinet, par exemple :

Ayant supprimé toute existence de l'homme en dehors de Dieu, il a supprimé toute différence entre l'homme et Dieu. Il l'a rendu aussi absolu que Dieu. Par anéantissement de soi, prise de possession du tout. Equivalence de rien et de tout. Plus de proportions. Immobilité. Inhumanité. Néant. Suicide. Mots.

Il me plaît de trouver là une confirmation imprévue de l'avis que j'ai souvent exprimé dans ces pages : c'est que l'influence de Vinet, superposée à celle de Rousseau, qu'elle prolonge tout en la combattant, explique à merveille certains caractères généraux de la littérature romande, ce goût de l'abstrait, ce manque d'imagination cinématique dont souffrent beaucoup de nos écrivains, cette impression qu'ils donnent d'un monde où l'homme est toujours seul en face de la nature et de lui-même.

Sur Juste Olivier, sur Ramuz, M. Gilliard abonde en aperçus ingénieux qu'il serait agréable de discuter à loisir. De Baudelaire, il note très justement que toute sa morale, tout son art reposent sur le problème des sexes. Il aurait pu ajouter, avec M. de Reynold, que ce drame, pour le poète des *Fleurs du Mal*, s'avère d'autant plus poignant qu'il est perçu par un cerveau catholique.

L'écriture du livre révèle plus d'éloquence que de style. Elle n'est pas toujours exempte d'affectation et de redondance. Témoin ceci :

Il faut bien aller prendre les mots où ils sont ; non là où ils se trouvent à l'état inerte, mais là où ils s'affirment en vigueur d'initiative ; là où ils accusent une puissance d'intention, où se manifeste, par eux, une volonté de définition, une énergie d' « imagination » ; là

où, étant entrés en obligation de combinaison significatrice, ils restent soumis à une naturelle nécessité de décomposition rénovatrice.

Ne dirait-on pas du Péguy revu par Paul Reboux ?

§

Passant de la critique au roman, j'y trouve deux jeunes auteurs qui, sans s'attarder, comme nous le fîmes aux temps lointains de l'avant-guerre, à vouloir être prophètes en leur pays, choisissent d'emblée Paris pour théâtre de leurs exploits et se gardent d'y claironner aux carrefours le nom du village natal.

En nous contant la brève histoire de **Jean Darien**, M. Léon Bopp a-t il voulu fixer un souvenir de sa jeunesse, amplifier jusqu'au tragique une banale déception amoureuse, en même temps que railler son ancienne souffrance ? Ou bien la lecture de Freud l'a-t-elle incité à se mettre dans la peau d'un névrosé, aboulique et insane, pour examiner, du dedans, cet incohérent personnage ? On ne sait. On voit seulement qu'il a fait un livre déplaisant, mais mouvementé et plein de ressources. Et l'on regrette que l'abus d'un procédé aujourd'hui fort en vogue, qui consiste à mêler sans relâche le récit impersonnel au « monologue intérieur », apparaisse parfois comme un moyen commode d'éviter les fondrières parmi lesquelles serpente le rude chemin de la perfection.

M. Léon Bopp a, paraît-il, fréquenté l'Ecole Normale. Cela se sent : « Je ne me libérerai jamais de mes lectures pour fabriquer du neuf ; c'est triste ». Et, bien que l'action du roman se déroule entre Saint-Tropez, Cavalaire, Toulon et Paris, l'image qu'il présente des Français en général et des Méridionaux en particulier ne s'apparente que d'assez loin aux produits de l'art indigène. Même si l'ouvrage était anonyme, on découvrirait sans peine qu'il a pour auteur un Suisse protestant : « A chaque carrefour possible, je ne prends jamais une voie sans éprouver des remords pour celle que j'ai délaissée ». Entendez-vous cette phrase, prononcée sur le Cours, avec une pointe d'ail dans l'accent ? Non, mais à la Chaux-de Fonds, dans le parler des Montagnes, elle ne vous surprendrait point.

Petit roman ou longue nouvelle, **Le Cœur Gros**, de M. Bernard Barbey, semble écrit par quelque disciple d'un Fromentin qui, au lieu d'être peintre, eût été musicien. C'est une histoire

de partout et de nulle part, dont la donnée présente quelque analogie avec celle de *l'Enfant Jaloux*, publiée par M. Robert de Traz dans le recueil qu'il intitule *Complices*. Cette situation, M. Barbey l'expose dans ses facteurs, avec beaucoup d'art, sans en développer les conséquences. La pauvreté, la fragilité du contenu font d'ailleurs ressortir par contraste la force contenue, la délicate richesse qui caractérisent la sensibilité de l'écrivain. On aimera surtout, dans cet excellent début, le naturel, l'aimable aisance, la distinction du ton. Et, sans que le pays de Vaud y soit nommé, on y respirera plus d'une fois l'air paisible et salubre des campagnes vaudoises, non pas celui des vignes ou des pâturages, mais celui des beaux jardins soignés dont les « personnes de la société » ont coutume d'entourer leur maison des champs.

Excédée sans doute des éloges et des blâmes que suscitèrent la douceur, la tendresse, la pitié généreuse — d'aucuns ajouteraient : la sensiblerie — éparses dans ses premiers ouvrages, Mme Noelle Roger a voulu prouver, semble-t-il, qu'elle pouvait créer aussi de la terreur.

Le Nouvel Adam, c'est un pauvre cancre, qui avait tenté de se suicider à la suite d'un échec scolaire et qu'une greffe, pratiquée *in extremis* dans sa substance cérébrale, a doté d'une intelligence prodigieuse, en avance de plusieurs siècles sur celles de ses contemporains. Devenu un savant génial, dévoré par la passion de connaître, rongé par l'ennui de vivre dans un monde trop lent, Silenrieux, dont la conscience ne s'est pas perfectionnée en même temps que son cerveau, n'use de son pouvoir que pour le mal, ou du moins pour tout ce que les autres hommes appellent de ce nom. Le physiologiste qui a créé le monstre s'effraye des résultats de son œuvre et se jure de ne jamais recommencer la terrible expérience. Sentant son sort lié par une fatale complicité à celui de Silenrieux, dont il est seul à connaître les crimes, il s'efforce en vain d'arrêter la tragique carrière de son fils spirituel et ne réussit qu'à mourir avec lui, dans une expérience de décomposition intra-atomique qui dévaste en une seconde une partie de l'Europe.

Grand sujet, dont l'auteur a tiré, avec une abondance parfois excessive, des effets saisissants. A un ouvrage qui se veut prophétique, il convient de passer quelques inventions qu'un esprit

strictement réaliste pourrait tenir pour invraisemblables. A une terrifique histoire, quand c'est une femme qui la raconte, il ne faut pas demander la même qualité d'épouvante qu'aux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Mme Noelle Roger n'en a pas moins réalisé un beau roman, plein d'idées et de vie, et qui chemine à vive allure sur un rythme singulièrement entraînant. Le débat que propose au lecteur la lutte engagée entre le cynisme de Silenrieux et la scrupuleuse honnêteté du docteur Flécheyre ne manque pas de grandeur : chacun en pourra tirer des conclusions propres à enrichir et le cœur et l'esprit.

MÉMENTO. — I. — Poètes. — Dans un écho sur la mort de Carl Spitteler (*Mercure* du 15 janvier 1925), nous annonçions la publication prochaine d'une traduction de ses *Glockenlieder*. Cette traduction, en vers, due à Mme Denyse Dunant, vient de paraître chez Crès, en un charmant volume à tirage restreint qui s'intitule : *Chansons des cloches et de l'herbe*. — Au « Caméléon » (université Alexandre Mercereau), Mme Marcelle Eyris, poétesse elle-même, a fait, le 23 février, sous la présidence de M. E. Jaques-Dalcroze et avec le concours de nombreux artistes, une spirituelle causerie sur les poètes de la Suisse française.

II. — Les revues. — *Pages d'Art*, excellent périodique suisse, qui se publie à Genève, consacre son numéro de janvier à Sigismond Freudeberg : illustrations nombreuses et bien venues, texte érudit et sensible de M. Paul Chaponnière.

III. — C.-F. Ramuz et le public français. — M. Bernard Grasset, qui se propose de diffuser par le monde l'œuvre, jusqu'à ce jour assez peu répandue, de l'écrivain vaudois, donne, pour commencer, une réédition de *La Guérison des Maladies*, dont la première version avait paru en 1917, aux *Cahiers Vaudois* (voir notre chronique dans le *Mercure* du 1er janvier 1920, page 240).

RENÉ DE WECK.

LETTRES ROUMAINES

Claudia Millian : *Cântari pentru pasarea Albastra*, Ed. Vlaici, Bucarest. — Mia Frollo : *Flori de flacari*; E. Sperantia ; *Svonuri din necanoscut* ; D. Protopopescu : *Zvon de pretutindeni* ; V.-V. Paraschivescu : *Cascadele luminei* ; G. Gregorian : *Poezii* ; A. Mosoiu : *Sufletul gradinei* ; 6 vol. aux édit. Casa Scoalelor, Bucarest. — J. Pillat : *Gradina intre Ziduri* Socec, Bucarest; *Pe Arges in sus*, Cultura nationala, Bucarest. — A. Maniu : *Lânga pamânt* ; G. Petrescu : *Versuri* ; 2 vol., *ibid*. — N. Crainic : *Darurile pamântului*, Cartea româneasca, Bucarest. — A. A. Philippidi : *Aur sterp*, Viata romaniceasca, Jassy. — L. Blaga : *Poemele luminii*, Cosinzeana, Sibiu ; *Pasii*

profetului, Ed. « Ardealul », Cluj. — Ovid Densusianu : *Sub stînca vremei*, Ed. « Vieata noua », Bucarest; *Raze peste lespezi*, Ed. « Vieata noua », Bucarest et lib. Henri d'Arthez, Paris. — Mémento.

Le Roumain naît poète, s'écria un beau jour notre grand-père Basile Alecsandri, l'aimable chantre des vertus raciales ; de ces paroles d'orfèvre, l'on a vite fait un adage bien flatteur pour l'amour-propre national. Il est, cependant, vrai que le peuple roumain, tout en gardant l'esprit pratique et le franc-parler, comme il sied à de bons paysans du Danube, ne chérit pas moins les reposantes rêveries et le langage fleuri des Muses ; son folklore rend même merveilleusement manifestes ces prédispositions et aptitudes poétiques, lesquelles s'expliquent en grande partie, selon M. Ovide Densusiano, par nos origines pastorales.

En dehors des rustres inspirés, prodigues et anonymes, dont l'existence quotidienne se passe au milieu d'une nature resplendissante de beautés qui les pénètre jusqu'à l'union fraternelle et mystique, nous comptons aussi une élite de poètes, rompus aux subtilités prosodiques, ayant — pour ainsi dire — lu tous les livres, avides — malgré ou pour cela — d'en faire à leur tour. Leurs jeux gentils et savants, il convient de les tenir hautement pour l'une des plus utiles formes de l'énergie roumaine au travail ; c'est que nos poètes ne défendent et n'illustrent pas seulement la langue, ils la créent encore, autant que leurs songes sinon davantage. Au surplus, après avoir nourri le rêve — enfin accompli — de l'unité nationale, ils entraînent avec un succès de jour en jour croissant par les routes « doux-fleurantes », que recommandait Montaigne pour la vertu, à la connaissance et à l'exercice de la vie intérieure ; car, d'aspect au début plutôt didactique ou relevant d'un art par trop souple et superficiel, la poésie roumaine s'est progressivement enrichie de substance intellectuelle comme de force émotive, pour devenir entretien secret et vibration spirituelle, chose profonde mais ondoyante sans forme préconçue, poésie intuitive et lyrisme pur, suivant la formule et sous l'influence du symbolisme français. Il lui a fallu, à celui-ci, soutenir au champ de nos lettres une véritable guerre, sa guerre de trente ans, qui a été sous le rapport esthétique notre guerre de l'indépendance ; il nous a apporté, en effet, en même temps que les principes d'une poésie suggestive et musicienne, l'idée de réalité individuelle et de liberté artistique ; aussi a-t-il engendré, non pas une littérature d'initiation — comme d'aucuns l'avaient

prétendu, — mais bien des œuvres personnelles, où les caractères particuliers à notre terre et à notre race se retrouvent élargis et sublimés.

Si aujourd'hui les nouveaux venus aux lettres, afin d'y marquer leur passage, se dressent à leur tour contre le symbolisme, ce n'est pas qu'ils manquent, pour cela, d'en signaler, même à leur insu, les bienfaits, ou d'en prolonger les conséquences, à tel point ils sont tous imbus de son esprit et de ses applications pratiques, malgré les directions opposées qu'empruntent leurs recherches, les ramenant aux formes traditionnelles, d'une part, ou, de l'autre, les conduisant, par exemple, aux découvertes expressionnistes. Mais remettons à une prochaine fois la description et l'analyse des tendances et des réalisations actuelles de notre poésie; pour l'instant, nous allons présenter, sans nous arrêter aux marques, une série de recueils lyriques échantillons, dont l'apparition en librairie, seule, nous a commandé le choix.

Chants pour l'oiseau bleu, par Claudia Millian. — La bonne fée, qui avait organisé le célèbre voyage de Tyltyl et de Mytyl, a revêtu maintenant les traits d'une troublante et délicieuse sorcière : elle connaît tous les bonheurs, les petits et les gros, de la vie simple et de l'existence raffinée, du monde réel et imaginaire, comme de l'âme humaine et cosmique, qu'elle appelle et interpelle, chasse et pourchasse, s'offrant ainsi à soi-même fête sensuelle et mystique, dévote et sacrilège. C'est la chanson d'Eve, la chanson, traversée d'échos baudelairiens et d'éclats propres à Mme de Noailles, de l'Eve heureuse de s'être délivrée du Paradis, parce qu'elle s'en est taillé d'innombrables, en Amazone intrépide et orgueilleuse, qui s'était faite Dieu.

Fleurs de flammes, par Mia Frollo. — Sur la terrasse du vieux château, discrètement surveillée par une société immobile de nobles dames et de grands seigneurs en pierre — il y a là Marie de France, Marguerite de Navarre, Laure et Béatrice, le bienheureux François d'Assise, ainsi que les Grâces de M. Henri de Régnier — la jeune princesse, sage et savante, aux doigts effilés et experts, s'amuse à l'aquarelle : tout prend la couleur de son âme préraphaélite — la nature est en fleurs, les êtres s'estompent, l'ombre est rose, comme ses peines paraissent de la tendresse, et ses larmes des sourires... Un vent brutal emporte

les exquises et fluides enluminures — la jeune princesse, sage et savante, le laisse faire, résignée et souriante.

Bruits de l'inconnu, par Eugeniu Sperantia. — Le promeneur solitaire a entendu dans ses promenades philosophiques, à travers le temps et l'espace, des voix mystérieuses et d'étranges rumeurs, venant de dessous terre ou bien de l'horizon, ou plutôt des profondeurs intérieures, que son imagination visionnaire a combinées et organisées en une lente succession de mélancoliques histoires et de vieilles légendes — fresque mouvante de songeries idéologiques ou grand ballet de fantômes exécuté aux sons d'une musique triste et lointaine.

Rumeur de partout, par Dragos Protopopescu. — Cet éphèbe du siècle, dilettante inquiet et malicieux dandy, qui aurait fréquenté les jardins d'Académus, se livre, dans le calme des bibliothèques, à toutes les promesses d'émotions, la pensée l'excitant à sentir ; au cours de ses lectures, souvent il s'arrête, surchargé de butin, pour inscrire sur son block-notes gloses rapides, interrogations et rappels, souvenirs de rêves et projets de méditations, qui épousent le rythme de son âme, comme Barnabooth, le riche amateur, tenait journal, orné de vers, en marge de ses voyages par le vaste monde.

Les cascades de la lumière, par Vintila V. Paraschivescu.

La ville. Les usines. Les cris. L'or. Les spectacles .
Dites ! ces bras hardis, aux champs et dans les mines !
La ferveur. Les heures du soir. La détresse.
Il faut savoir aimer pour découvrir,
Et admirer pour rendre
Infiniment
Les visages de la vie étonnante et féconde.
... Voilà — donc — la poésie fixer plus loin la cible
Du but suprême et accessible.
Oh ! la multiple splendeur des forces tumultueuses !

Poésies, par George Gregorian. — En exergue :

Sur des pensers vieillots faire de nouveau des vers.

Et, en manière de postface : les Destinées — vanité des vanités (voir l'Ecclésiaste) et lamentations universelles ; le *Mont des oliviers* — impuissance, colère et blasphèmes du Père ; Chatterton ou le journal d'un poète — *Miserere* pour orgue de barbarie ;

Nuit d'octobre — vents et pluies, tic-tac de l'horloge, quinte de toux, hiboux, fossoyeurs, danse macabre; *ultima ratio* — gémir, pleurer, prier, avec abondance, et ne pas tordre le cou à l'éloquence.

L'Ame du jardin, par Alfred Mosoiu. — Retraite sentimentale dans le musée des souvenirs ; divisions du catalogue-guide : collections de gants, de lettres et de photographies; modelages d'Albert Samain aux flancs des vases ; corbeilles et médailles Henri de Régnier ; estampes du parc verlainien ou de Versailles, avec jets d'eau, sanglots des fleurs, papillons, faunes et nymphes, musiques du soir et du silence ; les Trophées accrochés aux murs ; etc.

L'Enclos, par Jon Pillat. — Aux pays des rêves énormes et délicats — forêts bruissantes, vastes prairies, étangs morts, impétueuses rivières, tours d'église, vieux donjons, perrons de porphyre, pauvres cabanes — chevauchées et parades, jeux et travaux, princesses et preux, fées et poupées, bêtes, saints et démons.

En remontant l'Argesh, par le même. — En descendant la rivière, vous entendrez les échos d'une vieille légende populaire; si vous vous dirigez en sens contraire, vous connaîtrez une fraîche et délicieuse histoire, histoire de famille, ressemblant à une longue confidence spontanée et émue. C'est la confidence des choses et des êtres auxquels le poète en âge mûr a rendu visite. Visite à son Milly, ou plutôt à ses Orthez et Tournay. Voici les sites de sa prime enfance, voici au penchant d'une colline, cachée par les vignes, la blanche maison de l'aïeul, sa chambre à coucher, sa montre et sa canne. *Sunt lacrymae rerum.* Voici les visages de ses aïeux et de ses aïeules, voici les images de leurs jours évanouis. — Elégies toutes remplies de détails saisissants, de nostalgique amour, de piété attendrie. Le pèlerin fait sa rentrée au bercail en compagnie de M. Francis Jammes. Notre Basile Alecsandri l'accompagne aussi. Il prie encore de s'y rendre maints de nos maîtres ès belles lettres. C'est la grande famille réunie, et unie.

Près de la terre, par Adrian Maniu. — Retour de l'enfant prodigue — retour à l'inspiration primitive et nationale : louanges de la vie simple au milieu de la saine nature, mais les parfums rares et les forts relents se mêlent à l'encens dévot;

tableaux champêtres, d'observation directe et exacte, mais dont la touche dénonce la volonté inapaisée de raffinement et d'originalité.

Vers, par Camil Petrescu. — Les vers se suivent et ne se ressemblent pas. Mais, est-ce vraiment des vers ou c'est de la prose ? M. Jourdain n'en eût pas été plus surpris. Cependant, il y a le mouvement intérieur, la cadence qui résulte du sens des mots librement mariés. Il y aussi des images, bien des « images et mirages ». Cela vous fait revenir à l'esprit l'un des recueils de M. Charles Vildrac ? M. Vildrac a écrit plus tard les « chants du désespéré », auxquels nous ramènent encore, par la vision de la guerre et par le lyrisme secoué d'angoisse et d'amour, les vers du poète roumain.

Les bienfaits de la terre, par Nichifor Crainic. — Rentré des champs, où il a accompli les mêmes besognes que les rudes paysans, ses ouailles, le curé de campagne lit, avant de se coucher, la Bible dans une version teintée d'archaïsmes, ou les romans de l'énergie nationale de Maurice Barrès. Lorsqu'il monte, le dimanche, en chaire, l'on retrouve dans son sermon les odeurs de la terre nourricière, des fleurs de rhétorique, ainsi que résumée en sentences toute la doctrine barrésienne.

Or stérile, par Alexandru A. Philippide. — Divertissements organisés par le petit-fils de Lord Pierrot et de Pierrot fumiste en l'honneur de Jules Laforgue : jets de mots, cascades d'images, légers et passagers nuages de pensées, fusées d'esprit.

Les Poèmes de la lumière, par Lucian Blaga. — Des pans de notre conscience subliminale, du premier moi, confus et mouvant, qui constitue le fondement mystérieux de l'être, se laissent saisir et extérioriser par des métaphores inattendues, par des analogies, approximations et allusions aussi incertaines que frappantes, empruntées à des ordres très différents, dans une harmonie de paroles se déroulant tantôt avec une vive allégresse, tantôt avec une lente majesté, sur le mode des hymnes barbares et des vieux cantiques.

Les pas du prophète, par le même. — Projections de l'Afrique intérieure (nouvelle série, mêmes procédés).

Sous le faix du temps, par Ovid Densusianu. — Collection de paysages, particulièrement caractéristiques, de la terre et de l'âme nationales, perçus du dedans, pénétrés dans leurs

histoire et réalité profonde, possédés dans leurs éléments irréductibles et leur esprit originel, magiquement ressuscités, vivifiés, recréés par un riche déploiement d'images neuves, sensibles, plastiques, d'images psychiques, aussi, douées de conscience, chargées de sens — collection de petits et vrais chefs d'œuvre, resplendissant d'éclat extérieur en même temps que rayonnant d'un foyer secret et intense.

Rayons sur les dalles, par le même. — Voici passer le cortège des Heures, heures claires et grises et sombres, d'amour, de méditation, de lutte, heures douces et graves et lasses, d'espoir, de souvenir, d'attente, voici passer le cortège des Heures, cortège pittoresque, troublant, touchant, de fées, de grâces, de revenants, de masques. Leurs voix diversement modulées évoquent des choses précises, des choses voilées, des choses inconnues, des choses que l'on ne saurait ni décrire ni nommer, que l'on peut seulement deviner et sentir, leurs voix, chapelet de confidences chuchotées, floraison d'aphorismes, de symboles et de mythes orchestrés, leurs voix, qui se renvoient les unes aux autres des échos, éveillent dans les âmes toutes les possibilités de pensée, de rêve, d'enchantement, comme des illuminations immarcessibles, comme des marches processionnelles sous les voûtes de nos cathédrales intérieures.

MÉMENTO. — Publications sur la guerre : M. le général D. Iliesco recueille en un fort précieux volume (pourvu de cartes, de tableaux et de nombreuses pièces d'archive inédites ou très peu connues) intitulé *Documents relatifs à la guerre pour l'unité nationale* (Bucarest, Imprim. Statului) le retentissant et magistral discours prononcé par lui dans une grande séance, dorénavant historique, du Sénat : c'est le complément nécessaire de son succinct, mais déjà riche en faits révélateurs, exposé de *La guerre pour l'unité nationale* (Imprim. de l'Indépendance, Bucarest), dont nous avons rendu compte, constituant par l'abondance des renseignements, par la vigueur de l'analyse, par l'ampleur des jugements, la plus exacte et profonde relation sur la préparation et la conduite des opérations, auxquelles l'auteur avait effectivement présidé, en même temps que par la sincérité des accents et par l'élévation d'âme une confession et un témoignage des plus nobles et émouvants.

Histoire et critique générales. — M. Eugène Lovinesco entreprend une grande et très intéressante *Histoire de la civilisation roumaine*, dont ont déjà paru les deux premiers tomes consacrés aux « Forces

révolutionnaires » et aux « Forces réactionnaires » (Ancora). — M. Michel Dragomirescо réunit en volume sous le titre *Du mysticisme au rationalisme* (Tip. Româna-Unite) la série de chroniques très remarquées et remarquables qu'il avait données au « Viitorul ». — M. P.-V. Hanes publie une petite *Histoire de la littérature roumaine* (Ancora).

Critique littéraire et philosophique. — M. H. Sanielevici publie de *Nouvelles recherches critiques et philosophiques* (Cartea româneasca); M. Jean Slavici des *Souvenirs* (Cult. nation.) ; M. Jean Petrovici, *Figures disparues* ; M. Lucian Blaga, une *Philosophie du style* (Cult. nation.) ; M. Eugène Sperantia, des *Contributions à la psycho-biologie de la pensée* (Oradea Mare, Tip. Rom.).

Les romans. — Ce genre connaît une grande faveur ; à côté de quelques maîtres éprouvés, beaucoup de poètes s'y essayent avec bonheur. Paru ou en cours de publication : M. Sadovenu, *Oameni din luna*; *Venea o moara pe Siret* (Cartea rom.) ; J. Agîrbiceanu, *Iubirea iubirilor* (Adeverul lit.); J. Slavici, *Din pacat in pacat* (ibid) ; V. Eftimiu, *Tragedia unui comedian* (Ancora) ; *Omul fara nume* (Dimineata) ; J. Minulescu, *Rosu-galben si Albastru* (Viata rom.) ; N. Davidescu, *Conservator et Cia* (Ancora) ; Lucia Mantu, *Cucoana Olimpia* (Dimineata) ; H.-Yv. Stahl, *Voica* (Tip. Rasaritul) ; J. Teodoreanu, *La Medeleni* (Viata rom.) ; Vinea, *Tic-tac* (Contemporanul). On annonce : E. Sperantia, *Casa cu nalba* ; H. Papadat-Bengescu, *Cetatea vie* ; L. Rebreanu, *Adam si Eva* ; etc.

Les revues. — Naissances : *Societatea de mâine* (Cluj), hebdomadaire ; au sommaire du n° 33 : un excellent article de l'académicien G. Bogdan-Duica sur les caprices de la critique : — c'est une sévère et juste, quoique tardive, condamnation de ce que « Vieta noua » avait dénoncé à temps comme un « égarement littéraire », c'est aussi un bel hommage rendu aux rénovateurs de nos lettres.

Tara de jos, revue mensuelle (Bucarest) : au numéro du 15-XII-24 : le rôle social des universités, par G. Tasca, et souvenirs sur Petica par A. Mandru.

Lumea (Jassy), bazar hebdomadaire : l'écrivain roumain par T. Arghezi (n° 7) ; la littérature pour la Noël, par G. Toparceano (n° 8) ; sur le pamphlet, par M. Sadoveanu, J. Arghezi (n° 11) ; etc.

Revista romana, mensuelle : la langue littéraire, par T. Vianu ; les écrivains devant la vie, par F. Aderca (n°s 3-4).

Cuvantul literar si artistic, hebdomadaire : un musée d'art national, par N. Crainic ; auteurs et public, par Cesar Petrescu (n° 6).

Cornelia, hebdomadaire pour l'art (Iassy) ; Entretiens avec les écrivains, par H. Burileano (n°s 7-8).

Peninsula Balcanica, excellente revue mensuelle, consacrée à l'étude et à la défense des Roumains du Pinde et de la Macédoine, dirigée par

M. Hagi-Gogu, avec la collaboration de nos meilleurs écrivains originaires de la péninsule balkanique. Chronique littéraire, par Take Papabagi.

Miscarea literara, hebdomadaire d'information et de critique littéraires, artistiques, scientifiques, genre « Nouvelles littéraires » de Paris, sous la direction du puissant romancier et fébrile critique M. Live Rebreano. Substantielles chroniques : littéraire, par J. M. Sadoveano; dramatique, par A. Dominic ; artistique, par T. Vianu ; musicale, par G. Breazu. M. Aderca rapporte, à la manière de M. Lefèvre, les propos des écrivains à qui il rend visite. Articles de fond, gloses et silhouettes, par M. Perpessicius, le délicieux poète, qui s'affirme comme penseur érudit et subtil chaque jour davantage.

POMPILIU PALTANEA.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. Kessel et G. Suarez : *Au Camp des Vaincus, ou la Critique du onze mai*, Nouvelle Revue française.

MM. Kessel et Suarez, qui ont déjà donné sous le titre *Le onze mai* un très savoureux volume d'intervious dont il a été parlé ici (15 juin 1924, p. 849) le complètent par un second du même genre, **Au Camp des Vaincus ou la Critique du onze mai**. Dans le premier, les auteurs avaient surtout interrogé des candidats de l'ancienne minorité, futurs vainqueurs ; dans le second ils questionnent des membres de l'ancienne majorité, et il est intéressant de voir comment ceux-ci expliquent leur défaite.

« Reconnaissez-vous, tout de même, demandent les deux journalistes à un de leurs visités, que des fautes ont été commises ? » Et celui-ci répond : « Au point de vue électoral, oui. Au point de vue national, non. » Et cette brève réplique résume très bien le livre, et même l'histoire du revirement. L'ancienne majorité a pu commettre de grosses imprudences électorales, d'abord celle de ne pas prendre le pouvoir elle-même dès le début et de s'inféoder à des leaders d'une nuance politique beaucoup plus accentuée qu'elle, et qui donnaient la sensation continuelle qu'ils auraient préféré être soutenus par une Chambre beaucoup plus rapprochée de l'actuelle ; ensuite celle de ne pas se préoccuper des répercussions que pouvait avoir dans l'esprit des électeurs la politique vraiment malavisée de M. Poincaré, plaçant sous l'épée

de Damoclès un million de fonctionnaires. Si M. Poincaré avait quitté le pouvoir, comme il aurait peut-être dû le faire, le 26 mars 1924, quand son ministre des Finances fut mis en minorité après avoir posé la question de confiance, son successeur n'eût certainement pas conservé son attitude rigide, et les élections n'eussent pas déplacé l'axe du gouvernement. Car, on le sait, l'ancienne majorité, non seulement n'a pas perdu de voix, mais même en a gagné en 1925 par rapport à 1919, mais l'ancienne minorité en a gagné plus encore, parce que beaucoup de précédents abstentionnistes ont été tirés de leur torpeur par la crainte des événements, et ceci a suffi à changer le parti au pouvoir.

Mais au point de vue national, l'ancienne Chambre a droit à tous les éloges, et un des interviouvés qui n'en faisait pas partie, M. François Poncet, a raison de dire : « Ses mérites seront jugés plus grands que ceux d'aucune Chambre de la troisième République. » J'irai même plus loin et dirai qu'aucune Chambre depuis la grande Constituante n'a rendu plus de services à la patrie. Même les fautes qu'elle a commises ont une réelle magnanimité, puisqu'elles ont consisté à surestimer les forces de stoïcisme et de dévoûment patriotique, et à sous-estimer les égoïsmes et les haines. Mais ce n'en furent pas moins des fautes, on ne peut le nier, et que nous payons très cher.

Pour en revenir au livre de MM. Kessel et Suarez, il faut reconnaître que ce n'est pas la rancœur qui règne *Au camp des vaincus*, mais au contraire la confiance et l'espérance. Le beau mot de Lamartine, que cite l'un deux : « L'opposition ne doit pas être le parti de la mauvaise humeur nationale, mais bien le parti de l'espérance nationale », est leur devise, et on ne peut que les en louer. Le parti au pouvoir a fait d'énormes fautes depuis six ou huit mois, mais il semble s'en apercevoir et faire machine en arrière. Tous les bons citoyens seront avec lui s'il poursuit et accentue cette évolution. Mais il faut qu'elle se fasse, car nous nous trouvons dans une crise où la moindre faute peut devenir désastreuse.

Que ce soit grâce aux interviouveurs ou aux interviouvés, le livre de MM. Kessel et Suarez se lit comme une comédie aux quinze actes divers. Quelques-uns de ces quinze intervious sont tout à fait savoureux. Dans celui de M. Lucien Romier, je trouve une formule à retenir : « Pendant la guerre, Joffre a été l'esto-

mac, Pétain le cerveau, Foch le poing. » Ah! que nous voici loin du *onze mai* et des boniments électoraux !

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914.

Michel Lhéritier : *Tours pendant la guerre*, A. Costes. — A. Diderrich : *La vague sanglante au Luxembourg*, Edit. du Pays Lorrain, Nancy.

C'est le 27 juillet 1914, raconte M. Michel Lhéritier dans son volume : **Tours pendant la guerre**, après divers chapitres de préambules sur la situation de la ville, les travaux et le rôle de la municipalité, etc., — qu'on connut les préliminaires du conflit qui devait si longtemps bouleverser l'Europe.

Les journaux annonçaient que l'Autriche avait déclaré la guerre à la Serbie et que la Russie mobilisait. On eut dans la ville l'impression que la menace cette fois était directe, et que nous allions être entraînés dans le conflit. Il y eut naturellement nombre de potins et l'on vit des espions partout. Deux jeunes Danois furent même arrêtés pour avoir photographié un pont, puis relâchés. Il y eut aussi des manifestations patriotiques, comme il arrive toujours en pareil cas; puis ce fut le tour des syndicats, où l'on pérora, sinon contre la guerre, du moins pour « le bien de la paix ». Les jours suivants, on annonça la prise de Belgrade et l'intervention de l'Allemagne. Avec le *moratoire*, l'argent devint rare. La gare est militarisée, et bientôt on sonne les cloches, tandis qu'on affiche la mobilisation à l'Hôtel de Ville. M. Michel Lhéritier donne cependant l'aspect de la ville avec la mobilisation. On arrache des murs les réclames allemandes. Les troupes partent bientôt, au milieu de l'enthousiasme général. On proclame l'état de siège dès le 3 août, on fait la chasse aux mercantis et les manifestations se succèdent comme les départs de troupes.

On réquisitionne tous les locaux vacants pour y installer des hôpitaux. Nous passons sur les faits concernant l'administration et le ravitaillement de Tours. Les nouvelles de la guerre, d'ailleurs, étaient vagues et optimistes; tout semblait marcher à souhait. Entre parenthèses, on annonce que le nombre des filles publiques a augmenté dans la ville pendant cette période.

Mais voici les mauvaises nouvelles. C'est l'arrivée d'une co-

lonne de 2.000 étrangers ; des Italiens surtout qu'on a fait partir de la frontière et qu'il faut nourrir, loger, avant de les répartir aux environs. Puis ce sont des blessés et encore des blessés. On apprend bientôt (26-27 août) l'arrivée du dépôt du 4e cuirassiers, venu de Cambrai.

C'était la débâcle, et l'ennemi envahissait la France. Un nouveau ministère est cependant à la tête du pays, et Galliéni est nommé gouverneur de Paris. On sait la suite et l'arrêt de l'invasion allemande sur la Marne. De Tours même, les nouvelles sont d'ailleurs assez rares à partir de ce moment.

On parle d'un emprunt de 200.000 francs pour les allocations, et qui est couvert avant même l'émission ; lors de la fête du roi Albert de Belgique, la municipalité fit pavoiser l'Hôtel de Ville aux couleurs de nos alliés de l'Yser, au milieu d'un grand enthousiasme de la population. Avec 1915, on note l'entrée en guerre de l'Italie à nos côtés. La ville comme tout le pays, s'était maintenant installée dans la guerre, et l'on ne conservait plus beaucoup de l'anxiété des premiers mois. La 20 février 1916, on parle surtout de la bataille acharnée qui se livre sous Verdun.

A Tours, pendant ce temps, on se plaint de l'augmentation du prix du gaz ; on se lamente à propos du lait et du beurre ; il y a une grève des employés des tramways, qui demandent le relèvement des salaires.

On arrive cependant à 1917, et chacun de discourir sur la grande offensive qui n'aboutit guère, avec la bataille de la Malmaison et du chemin des Dames. Les mois cependant passent, et l'on se préoccupe surtout de la question d'une paix possible. En attendant, on déplore l'augmentation du lait, du beurre, du gaz, etc. Au printemps, l'ennemi s'est replié sur la Somme, vers Saint-Quentin, mais les batailles qui sont alors livrées ne donnent pas grand résultat. L'agrément de la vie tourangelle a fait place à la pénurie, aux restrictions, au rationnement. Le ravitaillement prend une importance qu'on ne lui connaissait pas ; mais tout est subordonné aux services de la guerre, qui priment tout le reste. La pénurie générale continuait, le pain manquait ; dans un des arrondissements de la ville, des boulangeries furent envahies et la police dut intervenir. On manqua de charbon, de pétrole, de tabac, etc. On assiste cependant à l'arrivée et à l'installation des Américains, avec lesquels la municipalité eut bien des discus-

sions, mais qui finirent pourtant par s'installer commodément. Enfin, c'est la fin de la guerre ; les rues sont pavoisées, les cloches sonnent et toute la ville est en fête, etc.

Cependant, M. Michel Lhéritier se plaint de la saleté de la ville, des baraquements qui l'encombrent, du mauvais état des boulevards dont l'un est devenu le cimetière des autos de l'armée, etc. — Le volume de M. Michel Lhéritier poursuit cette chronique de Tours jusqu'à 1919. Mais en somme il n'intéressera guère que les indigènes de la ville ou de la région, qui lisent le bulletin municipal. Ce qui peut retenir dans le volume, ce sont les faits généraux, qui constituent la trame sur laquelle est bâtie le récit. Mais on les connaissait depuis longtemps déjà.

M. Camille Chautemps, dans la préface, nous fait longuement l'éloge des municipalités de France et montre combien leur situation fut laborieuse et difficile ; je le chicanerai cependant sur un point : c'est lorsqu'il parle de la cité du moyen âge, qui fut un organisme le plus parfait sans doute qui ait jamais existé, et la cellule vivante du pays.

Nos villes, à côté de cela, ne sont que des agglomérations. Elles ne vivent pas de leur vie propre, mais du reflet de la capitale, le long récit de Michel Lhéritier le démontre péremptoirement, une fois de plus; et, même à ce point de vue, peut-on dire qu'il est un précieux témoignage, mais en somme à côté de ce qu'a voulu et cherché l'auteur.

Cet ouvrage abondant se termine par la très longue liste des Tourangeaux qui sont tombés pour la défense du pays au cours de la guerre.

Une très intéressante relation encore des premiers mois de la grande guerre a été donnée par M. A. Diderrich : **La vague sanglante au Luxembourg** et dans le nord de la Lorraine. C'est le récit d'un témoin oculaire et l'un des acteurs du drame. L'indépendance du Luxembourg, on le sait, ne devait pas peser plus que celle de la Belgique, aux yeux d'un adversaire sans scrupule et qui voulait arriver rapidement à ses fins; c'était une porte ouverte, que lui interdisaient les traités, mais qu'il avait hâte de franchir.

Dès le 31 juillet 1914, raconte M. A. Diderrich, — le fait se place avant la déclaration de guerre, — une auto militaire pénétrait dans la gare de Trois-Vierges, vers la frontière allemande du

pays. Elle portait un officier et six soldats qui sommèrent le chef de gare de leur livrer les appareils télégraphiques, — qu'il détériora devant eux — et firent enfin sauter les rails du chemin de fer sur une longueur de 50 mètres. Toutefois, on s'aperçut ensuite qu'il y avait erreur de jour, et l'officier en s'éloignant ne put que faire des excuses. Au lieu du dimanche matin 6 h., il était venu le samedi à 5 heures. Lorsque l'invasion se produisit (2 août), le gouvernement envoya *son* capitaine de gendarmerie pour protester. C'était tout ce qu'il pouvait faire en effet, les troupes dont dispose le duché ne dépassant pas 300 hommes.

Dès les premiers jours, mensonges et vantardises commencèrent du reste. En même temps qu'on apprenait l'intervention anglaise et la déclaration de neutralité de l'Italie, on raconta que les troupes du Kaiser avaient déjà fait plus de 50.000 prisonniers. La France était pourrie, ajoutait-on ; ses soldats marchent nu-pieds et n'ont pas de munitions ; les Anglais ne sont pas armés ; quant aux Russes, les Japonais, « ces Allemands de l'Extrême-Orient », s'en chargeront.

Trois armées allemandes avaient en somme pénétré dans le Luxembourg : l'armée du Konprinz, celle du duc de Wurtemberg et celle du général Von Hausen, c'est-à-dire plus de 600.000 hommes. On envoya à Longwy trois des otages qui avaient été pris à Longuyon pour obtenir la reddition de la place, mais sans succès.

Pendant cette première quinzaine d'août, les troupes allemandes continuaient d'ailleurs à traverser le Luxembourg ; mais on accusait surtout les Anglais d'avoir voulu cette guerre ; on croyait bien aussi que le Japon se mettrait avec les Austro-Allemands et déclarerait la guerre à la Russie. Dès le début, les troupes allemandes furent pillardes et rapaces, exhibant à Luxembourg le fruit de leurs rapines ; des lettres venues du pays leur demandaient surtout des meubles et du linge ; des trains spéciaux furent même organisés pour transporter en Allemagne les milliers de choses volées dans les régions envahies ; et après l'armistice, certains de nos officiers ont retrouvé leurs meubles au delà du Rhin où ils avaient émigré. — « En attendant et pour se faire la main, les soldats du bon Dieu allemand commettaient crimes sur crimes » à travers le Luxembourg occupé. Massacres, déportations, vols et pillages, furent de tous les jours.

Les premiers coups de feu avaient été tirés le 7 août et il y eut des escarmouches du côté de Longwy. Un convoi de vingt-six camions automobiles allemands, chargés de vivres, se trompa de route et fut pris par les Français, qui incendièrent aussitôt les voitures dans la crainte de les voir reprises par l'ennemi. L'offensive française avait d'ailleurs bientôt commencé, mais se heurta à de grandes forces allemandes. Un moment, le bassin de Briey fut libéré.

Dans le sud du Luxembourg, ce fut l'affolement parmi les Boches; les villages regorgent de blessés, de cavaliers démontés. Le Kronprinz avait fait ses malles, et les camions chargés de bagages étaient prêts à partir. Mais l'ennemi disposait de trop grandes forces; les nôtres reculaient en Belgique; les armées allemandes reprirent l'offensive et se préparaient à enlever Longwy.

Le Konprinz s'était arrêté à Esch-sur-Alzette et y faisait la fête. L'offensive reprit bientôt et l'occupation de Longwy fut décidée. La place, sous le commandement du colonel Darche, était défendue par environ 3.000 hommes. Cette poignée de soldats allait immobiliser presque complètement l'avance du Kronprinz jusqu'au 27 août. Après la prise du Mont Saint-Martin, ils envoyèrent un régiment d'infanterie, musique en tête, pour occuper la place jusqu'alors silencieuse, mais qui s'enflamma brusquement quand l'ennemi fut à portée et en fit une boucherie. Pour se venger, les Allemands incendièrent soixante-dix-huit maisons à Mont Saint-Martin et y massacrèrent dix-sept personnes. Dès le 25 août, ils commencèrent à tirer sur la ville basse de Longwy, sur les civils ; la grosse artillerie allemande se mit bientôt de la partie, et la forteresse dut hisser le drapeau blanc. Comme Maubeuge, Longwy avait été forcée de se rendre, ouvrant une porte de plus à l'ennemi. Dans le traité de capitulation, le colonel commandant la place avait spécifié que les prisonniers garderaient « leurs biens personnels et leur argent ». Mais on ne nous dit pas si cette clause fut respectée. Le dimanche qui suivit la chute de Longwy, le grand quartier général allemand, d'abord à Coblence, puis à Trèves, vint s'intaller à Luxembourg, dont tous les hôtels et locaux divers furent envahis. On vit même passer l'Empereur Guillaume II, mais qui alla se terrer dans la légation allemande, où l'on avait installé toute une

artillerie contre les avions. Je ne parlerai pas des autres précautions prises par une police d'ailleurs ostensible et surabondante cela risquerait de faire sourire. L'empereur devait partir de là sans doute pour faire son entrée dans Paris, mais la bataille de la Marne, qui décida en somme du sort de la guerre, l'obligea de changer tous ses projets.

A la suite de la bataille des frontières, ajoute l'auteur, nombre de soldats français, séparés de leurs corps, se cachèrent dans les bois et finirent par être recueillis par des Luxembourgeois, ainsi que quantité de blessés. On parvint à les soustraire à la curiosité et à l'espionnage des vainqueurs. C'est ainsi que fit le bourgmestre de Differdange. Les soldats ainsi sauvés des pattes allemandes restèrent au Luxembourg jusqu'à la fin de la guerre.

De nombreux Luxembourgeois et l'auteur lui-même servirent la France jusqu'à la fin de la guerre ; des milliers de volontaires s'engagèrent au cours des hostilités dans l'armée française, et payèrent de leur sang leurs aspirations et leurs préférences. Le Luxembourg en effet, nous dit M. A. Diderrich, a toujours demandé son union à la grande famille française.

Les « parlotes » des diplomates qui ont réglé le sort des divers États après la capitulation de l'Allemagne, — les jalousies peut-être de nos amis les Anglais ? — ont empêché, cette fois encore, de leur donner satisfaction.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Paul Gruyer : *Fontaines bretonnes*, avec 45 illust. ; Laurens. 3 »

Achille Segard : *Ango de Dieppe* ; Peyronnet. 3 50

Art

Maurice Bladel : *Le concept de la foi selon les peintres flamands* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 3 »

Claude Champion : *Schongauer*, avec de nombr. repr. ; Alcan. 10 »

Henri Guerlin : *L'art enseigné par les maîtres. La Technique, Peinture*, avec 8 pl. h. t. ; Laurens. 7 50

F. Jean-Desthieux : *Qu'est-ce que l'art moderne ?* Plon. 5 »

Roger Peyre : *Les Carraches*, biographie critique avec 24 reprod. ; Laurens. 6 »

Histoire

E. Cavaignac : *Chronologie à l'usage des candidats aux examens d'histoire* ; Payot. 12 »

Paul-F. Macquat : *Le fils de Louis XVI en Suisse*, ses relations avec les familles Leschot et Himely ; Daragon. 4 »

Colonel Nemours : *Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue.* Tome I : *La campagne de Leclerc contre Toussaint-Louverture*, avec une carte routière et militaire ; Berger-Levrault. 7 »

Littérature

Henri d'Almeras : *La femme amoureuse dans la vie et dans la littérature : La jeune fille* ; Albin Michel. 7 50

H. Ashton : *Lettres de la comtesse de La Fayette et de Gilles Ménage*, publiées d'après les originaux avec une introduction, des notes et un index ; Hodder et Stoughton, Londres. » »

Jean Azaïs : *Les attaches méridionales d'André Chénier* ; Le Bon-Plaisir, Toulouse. 2 50

Dr Barbillon : *Vivre, penser, mourir*, essais de philosophie biologique ; Presses universitaires de France. 5 »

Pierre Berger : *Les poètes préromantiques anglais*, avec introduction, traduction et notes ; Renaissance du Livre. 5 »

Albert Besnard : *Sous le ciel de Rome*, souvenirs. Introduction de Marcel Prévost ; Edit. de France. 7 50

Ludovic Bron : *Sarah Bernhardt*, avec des illust. ; La Pensée française. 15 »

Gabriel Faure : *Ames et décors romanesques* ; Fasquelle. 7 50

Gustave Kahn : *Silhouettes littéraires* ; Montaigne. 6 50

Mme de La Fayette : *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*, introduction par Emile Henriot ; Rieder. 7 50

Paul Louis : *Les types sociaux chez Balzac et Zola* ; Editeurs associés. » »

Comte de Luppé : *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle* ; Champion, 2 vol. 40 »

Charles Melaye : *Pastiches du Sérail* ; Libr. des Lettres. 5 75

Francis de Miomandre : *Eloge de la laideur* ; Hachette. 3 50

Ernest Raynaud : *Souvenirs de police : Au temps de Félix Faure* ; Payot. 7 50

Jacques Roujon : *La vie et les opinions d'Anatole France* ; Plon. 7 50

Jean Royère : *Clartés sur la poésie*; Messein. 9 »

Margaret de Schurinitz : *Les Epitaphes de Ronsard*, étude historique et littéraire ; Presses universitaires de France. 15 »

Willy : *Souvenirs littéraires et autres* ; Edit. Montaigne. 6 50

X : *Le Gazetier littéraire*, historiettes, anecdotes et indiscrétions de l'an 1924 ; Crès. 7 50

X : *Graal*, avec 3 dessins et 35 bois ; Edit. Revue mondiale. 15 »

X : *Le Théâtre indiscret de l'an 1924* ; Crès. 7 50

Musique

Léon Melchissedec : *Le chant, la déclamation lyrique, le mécanisme de l'émission de la voix* ; Nilsson. 10 »

Robert Pitrou : *La vie intérieure de Robert Schumann*, avec 8 pl. h. t. ; Laurens. 18 »

Ouvrages sur la guerre 1914-1918

K.-F. Nowak : *Les dessous de la défaite*, traduction française par H. Simondet et G. Bernard ; Payot. 25 »

Général Palat : *La grande guerre sur le front occidental.* X : *La ruée sur Verdun, 5 août 1915-30 juin 1916*, avec 4 cartes et un plan ; Berger-Levrault. 25 »

Lieut.-Col. Reboul : *Mobilisation industrielle.* Tome I ; *Des fabrications de guerre en France de 1914 à 1918*, avec 4 graphiques ; Berger-Levrault. 6 75

Philosophie

Berkeley : *Dialogues entre Hylas et Philonous*, traduction française par G. Beaulavon et D. Parodi ; Alcan. 9 »

M. Vallois : *La formation de l'influence kantienne en France* ; Alcan. 20 »

Poésie

Laurent d'Algol : *Aux temps médiévaux* ; Edit. de la Nef. » »

Jean Cocteau : *Poésie, 1916-1923* ; Nouv. Revue franç. 12 »

Gilberte Custine : *La guirlande des heures* ; Messein. 5 »

Fernand Demany : *Chansons pour vivre* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 4 »

Maurice Heim : *Le chacal de minuit* ; Chiberre. 5 »

Charles Mattéi ; *Le rêve d'or* ; Jouve. 6 »

J. Kervyn de Meerendré : *La vallée païenne* ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

Moréal : *Visions et voix* ; Jouve. 5 »

Politique

N. Lénine : *Que faire ?* Libr. de l'Humanité. 7 »

A. Netchvolodow : *L'empereur Nicolas II et les juifs*, traduit du russe par I.-M. Narischkina, avec 8 portraits ; Ghiron. 15 »

Questions juridiques

Paul Ginisty : *Vie, aventures et incarnations d'Anthelme Collet, 1785-1840* ; Poirier. 7 50

Questions militaires et maritimes

Dr Lomier : *Histoire des régiments de Gardes d'honneur, 1813-1814*, préface de M. Edouard Driault, avec des illust. ; Champion. 25 »

Colonel Duchêne : *Comment naquit l'artillerie de tranchée française*, avec 2 croquis et 7 photos ; Berger-Levrault. 1 50

Questions religieuses

A. Aulard : *Le christianisme et la révolution française* ; Rieder. 6 50

E. Moutier-Rousset : *La prétendue morale dans l'Evangile* ; Presses universitaires de France. » »

Roman

Henri Bachelin : *Les grandes orgues*, bois originaux de Galanis ; Editeurs associés. 12 »

Pierre Bienaimé : *Tu aimeras*, commentaire de Georges de Porto-Riche ; Edit. de la Nef. » »

Louis Borde : *L'usure* ; Edit. du Raisin, Dijon. 7 50

Charles de Bordeu : *Un cadet de Béarn* ; Plon. 7 50

Georges Bouchard : *Une ferme sur la Tille* ; Editeurs associés. 7 »

Cami : *Les amours de Mathusalem* ; Flammarion. 7 50

Claude Chauvière : *Notre désir* ; Férenczi. 7 50

Michel Corday : *Des histoires* ; Flammarion. 7 50

Henri Deberly : *L'ennemi des siens* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Roger Dévigne : *Janot, le jeune homme aux ailes d'or*, avec un bois gravé par Maximilien Vox ; Le Livre. » »

Jacques Estervielle : *Une fausse sortie* ; Flammarion. 7 50

Pierre Guéguen : *Arc-en-ciel sur la Domnonée* ; Rieder. 7 50

Thomas Hardy : *Tess d'Urberville*, traduit de l'anglais par Madeleine Rolland ; La Sirène (Crès). » »

José Hennebicq : *Le miracle des yeux* ; Renaissance du Livre. 7 50

André Négis : *Pégase et le percheron* ; Edit. Fortunio. 6 50

Paulo Osorio : *La mort de Don*

Juan ; Editeurs associés. » »

Fortuné Paillot : *Les amants d'enfance* ; Flammarion. 7 50

Jean Ray : *Les contes du whisky* ; Renaissance du Livre. 7 50

Elissa Rhaïs : *L'Andalouse* ; Fayard. 7 50

Louis de Robert : *Papa* ; Flammarion. 7 50

André Salmon : *Une orgie à Saint-Pétersbourg* ; Kra. 10 »

Léon Sazie : *La danseuse errante* ; France-Edition. 7 50

Maurice Simart : *L'entresol de Monsieur Perrucot* ; Baudinière. 7 »

Pierre Soulaine : *Totte et sa chance* ; Flammarion. 7 50

Les Trois : *L'initiation de Reine Dermine* ; Fasquelle. 7 50

Hugh Walpole . *La cité secrète*, traduit de l'anglais par M. Hentsch et J. Muller-Bergelonne ; Perrin. 8 »

Sciences

Rémy Collin : *Physique et métaphysique de la vie* ; Doin. 4 »

Jean Mascart : *Notes sur la variabilité des climats*. Ire partie ; *Introduction générale historique* ; Audin et Cᵒ, Lyon. 25 »

Dr Charles Perrier : *L'oreille et ses rapports avec la taille, la grande envergure, le buste, le pied et le crâne chez les criminels*, avec 50 illust. ; Maloine. 15 »

Edmond Perrier : *Lamarck* ; Payot. 5 »

Etienne Rabaud : *J.-H. Fabre et la science* ; Chiron. 6 »

Sociologie

A.-L. Bittard et R. Mortier : *Ce que peut la France vivante*, préface de M. Henri Queuille ; Dunod. 9 75

Paul Gemähling : *Les grands économistes*, textes et commentaires ; Libr. Sirey.

René Masse : *La production des richesses*, préface de M. Raphaël-Georges Lévy ; Giard. 50 »

Théâtre

Paul Avort : *Le monsieur un tel*, pièce en un acte ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 5 »

Michel de Ghelderode : *Le mystère de la Passion de N. S. Jésus-Christ*, avec tous les personnages pour le Théâtre des Marionnettes reconstitué d'après le spectacle ; Renaissance d'occident, Bruxelles. 5 »

Michel de Ghelderode : *Oude Piet*, drame burlesque ; Renaissance d'Occident, Bruxelles. 4 50

Varia

Georges Anquetil : *Satan conduit le bal*, roman pamphlétaire et philosophique des mœurs du temps ; Edit. Georges Anquetil. 10 »

Colonel M. Givierge : *Cours de cryptographie* ; Berger-Levrault. 20 »

Voyages

R. Desjardins : *Avec les Sénégalais par delà l'Euphrate* ; Calmann-Lévy. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Un monument Verlaine à Metz. — En hommage à Albert Samain. — La famille de Paul-Louis Courier. — Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — Cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot. — Centenaire de Mrs Barbauld. — A propos des chaires de Langue d'Oc. — Une lettre

de M. Jean de Gourmont. — Sur la mort d'Enrico Thovez. — L'histoire de la « Marie-Céleste ». — Le titre d'Empereur pris par les rois de France. — Mr Howard Carter et Toutankhamon. — La tombe de Bazac. — La réforme de l'orthographe en Angleterre. — L'épreuve de l'Obèse. — A propos du mot « arpète ». — Erratum. — Rachat de numéros du *Mercure de France*.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale ordinaire le mercredi 8 avril prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Un monument Verlaine à Metz. — Deuxième liste de souscriptions :

Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques	1.000 fr.
Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique	500 »
Mme Cécile Réal	10 »
M. Hussenot-Desenonges	50 »
Anonyme	20 »
M. Jean Pédron	20 »
Société des Poètes français	50 »
M. Louis Richard	10 »
	1.660 »
Première liste	4.553 »
	6.213 »

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé (6e).

§

En hommage à Albert Samain, le dimanche 7 juin, il sera apposé à Magny-les Hameaux, comme nous l'avons annoncé, deux plaques commémoratives, l'une, en céramique de Sèvres, sur la maison mortuaire, l'autre, sculptée en bas-relief par Mme Yvonne Serruys, contre le mur du cimetière.

Voici la troisième liste de souscriptions :

Société des Auteurs Dramatiques	500 »
Association de la Critique littéraire (2e versement)	50 »
Société des Amis des Arts de Versailles et Seine-et-Oise	100 »
Société des Amis de Versailles	100 »
Conseil Municipal de Magny-les-Hameaux	100 »
Lycée de jeunes filles de Versailles	100 »
Lycée Hoche, à Versailles	100 »
M. Daix, maire de Magny-les-Hameaux	20 »
M. Raymond Bonheur	100 »
M René Philipon	100 »
M. Louis Barthou	50 »
La *Feuille de Chou*	10 »
Mme Georges Kohn	50 »
Mme Stuart Merrill	30 »
M. A. Ferdinand-Herold	20 »
M. le Curé de Magny-les-	

Hameaux	2 »
M. Risch	5 »
M. Jean Blaize	10 »
M. L. Amodru	50 »
M. L. Poitevin	5 »
M. Alfred Langevin	20 »
M. H.-S. Fernau	50 »
M. G. Canton	10 »
M. Siron	5 »
M. Louis Dorizon	20 »
M. Louis Hirsch	100 »
Mme Janin-Ditte	20 »
M. Marcou, Président du Syndicat d'Initiative de Versailles	20 »
Mlle de Palerme	100 »
M. Jacques des Gachons	5 »
M. Regnier	5 »
Mme Desjardins	5 »
Mme la Ctesse de Corberon	5 »
M. le Capitaine Manguin	20 »
M. Morichau-Beaupré	5 »
M. le Dr Paul Depasse	5 »
M. Ducaruge	5 »
Mme la Ctesse de Legge	10 »
M. Farnier	1 »
M. le Cel James Martin	2 »
M. Normand	5 »
M. le Ct Maurice Martin	5 »
M. et Mme Charly La Brosse	20 »
M. Conrad Munsch	5 »
M. le Cte d'Hauteville	5 »
M. Haimet	5 »
M. Albert Francastel	5 »
Versements anonymes à Versailles	31 »
M. Fleury	10 »
Mme Jacques Ferny	5 »
M. Emile Girard-Marchand	10 »
Mme Chiappiri	2 »
M. et Mme Didot	5 »
Mlle Marie Dubois	10 »
M. Emilien Giraud	5 »
Total	2043 »
Listes précédentes	2710 »
	4753 »

La souscription sera close avec la prochaine liste. Les souscriptions sont reçues par M. Fernand Boulé, à l'Hôtel des Archives départementales de Seine-et-Oise, 12, rue Neuve, Versailles.

§

La famille de Paul-Louis Courier. — Né à Paris, élevé en Touraine où vivait son père qui y possédait des biens importants, Paul-Louis Courier peut cependant être considéré comme appartenant au département de l'Yonne en raison de ses lointaines origines paternelles; c'est en effet à Saint-Maurice-aux-Riches-Hommes, dans ce département, que doit être, semble-t-il, placé le berceau de sa famille. C'est là, en tout cas, que naquit en 1732, du mariage de Jean Courier, « marchand pour la provision de Paris », et de dame Jeanne Joly, un fils prénommé Jean-Paul. Ce dernier, en contractant mariage à son tour, le 11 février 1777, avec Louise-Elisabeth La Borde, fille de Jean La Borde, « ancien bourgeois de Paris », et de Marie-Magdeleine Massinot, du diocèse de Sens, légitima un fils qu'il avait eu d'elle cinq ans plus tôt et qui avait été baptisé à Paris, en l'église Saint-Eustache, le 4 janvier 1772, sous le nom de Paul Louis, qui fut l'écrivain dont on célèbre ces jours-ci le centenaire de la mort.

Aussi bien du côté paternel que du côté maternel, Paul-Louis Courier,

on le voit, était d'origine bourgeoise. Si son père, Jean-Paul Courier, prit parfois le nom de la terre de Méré qu'il avait achetée en Touraine, si son acte de mariage le qualifie de « Seigneur du Breuil », du nom d'un domaine très important qu'il possédait également en Touraine et sur lequel il avait des droits seigneuriaux, il n'en avait pas pour cela la moindre prétention nobiliaire, non plus que son fils.

Ajoutons enfin que Paul-Louis Courier, qui naquit rue du Mail, fut tenu sur les fonds baptismaux par Jacques-Etienne-Rémy Petit, « marchand », et par Marie-Magdeleine Luce, fille de Jean-Pierre Luce, « marchand ».

§

Éphémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — *Mercredi 4 mars.* — M. J.-H. Rosny aîné répond à l'*Intransigeant* (qui publie des extraits de cette réponse dans son numéro du 6 mars) pour protester contre les propos qui lui ont été attribués au cours de sa conférence à l'Association générale des Etudiants. Voici le texte complet de sa lettre.

47, Rue de Rennes, VIe.

Mes chers Treize. Votre note, parue le 26 février, travestit complètement ma pensée. Elle transforme un passage mélancolique en une boutade presque brutale... Pour m'expliquer, il faudrait m'étendre trop longuement ; je me propose de faire un article sur ce sujet .. En attendant, la fausse boutade fait son petit bonhomme de chemin, accompagnée de commentaires malveillants,.. Je continue, comme en 1921, à désirer vivement la publication du *Journal des Goncourt*, mais, si c'est quasiment impossible, que faire ?

Bien cordialement J. H. ROSNY, AINÉ.

P. S. — Remarquez que ma conférence étant écrite, je sais exactement ce que j'ai dit.

Samedi 7 mars. — M. J.-H. Rosny aîné, interviewé par M. Guillot de Saix pour le *Journal littéraire*, annonce que l'Académie Goncourt s'occupera, en Assemblée générale, de la question du *Journal inédit*. Il espère que « le temps se chargera d'arranger toutes choses... » ; « le *Journal* paraîtra, dit-il, et ce sera peut-être plus tôt qu'on ne le croit ».

Moi-même, je serais très heureux de pouvoir lire ces mémoires que je ne connais que partiellement pour en avoir entendu des pages lues par l'auteur lui-même, et je conçois qu'un lettré comme Léon Deffoux désire avidement en prendre connaissance. Il voudrait qu'on en autorisât la communication aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale « sous leur responsabilité », écrit-il... Mais on ne peut prévoir l'usage que ces lecteurs pourraient faire du texte qui, publié par extraits, se trouverait défloré... Ce qui n'aurait pas d'importance pour une œuvre purement littéraire, en aurait énormément pour une œuvre de *révélations*.

Samedi 14 mars. — D'où il résulte, observe le *Journal littéraire*, que « c'est même la communication du *Journal des Goncourt*, que l'on

veut empêcher. Est-ce légal puisque la propriété du « Journal » n'appartient pas à l'Académie Goncourt, mais bien à la Bibliothèque Nationale? »

— On ne peut prévoir l'usage que les lecteurs pourraient faire du texte, a déclaré M. J.-H. Rosny aîné.

— Ce qui revient à dire, mon cher Maître, lui répond M. Léon Deffoux, que vous êtes retenu par la crainte d'un délit problématique qui pourrait être, éventuellement, commis par d'autres que par vous ? C'est raffiner un peu sur le scrupule et on demande plus généralement aux exécuteurs testamentaires d'exécuter un testament tel qu'il est, même lorsqu'il ne leur donne pas toute tranquillité. Ces héritiers ont accepté les avantages, ils doivent assumer les risques, s'il y en a. Or, si l'on ne considère que la communication du manuscrit aux lecteurs de la Bibliothèque, les risques seraient courus par ceux-ci et non par les Dix. Alors ?

L'observation ci-dessus semble faire allusion à certaine note officieuse communiquée par le ministère de l'Instruction publique au journal *le Temps* (12 août 1922) et qui prévoyait que « la responsabilité des publications incomberait à leurs auteurs, qu'il s'agisse de diffamation ou du droit de propriété ». — L. DX.

§

Cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot. — On a un peu négligé, semble-t-il, le cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot, née Marguerite-Louise-Virginie Chardon et femme de Jacques-Arsène François Polycarpe Ancelot, membre de l'Académie française. Mme Ancelot, qui mourut le 21 mars 1875, eut pourtant un des salons les plus célèbres du XIXe siècle ; elle écrivit des pièces qui furent favorablement accueillies au Gymnase, au Vaudeville et même au Théâtre-Français (Mlle Mars fut le principal interprète, en 1836, de *Marie ou trois époques*) ; elle publia aussi des romans, dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés et traduits à l'étranger (ces romans ont de bien jolis titres : *Emerance* ; *Méderine* ; *Renée de Varville* ; *La nièce du banquier* ; *Une route sans issue* ; *Un nœud de rubans*, etc., etc.) ; elle tenta d'organiser, en 1843, dans les salons de l'Hôtel Jules de Castellane, une « académie de femmes » que George Sand faillit présider et que combattit Mme de Girardin ; enfin elle « cultiva » également la peinture, et son tableau, exposé au Salon de 1828, sous ce titre : *Une lecture de M. Ancelot*, est bien connu ; il illustra *Un Salon de Paris*, souvenirs publiés par Mme Ancelot en 1865 ; on y reconnaît une trentaine d'illustres personnages assemblés autour d'un guéridon sur lequel s'appuient Mme Ancelot, Victor Hugo, Mme Hugo et Parseval Grandmaison, ce dernier déclamant des vers.

Dans les *Mémoires d'Auger* (tirés à cent exemplaires, par la *Revue rétrospective*, en 1891) on trouve cette amusante description du salon de Mme Ancelot :

Elle [Mme Ancelot] trônait, d'ordinaire, entre le philosophe Jouffroy et Patin, le professeur de presque tous ceux qui avaient alors une certaine renommée littéraire, et qui venaient chercher ses sourires : Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, parfois Charles Nodier, Alexandre Dumas, Mme Gay et sa fille Delphine, auxquelles la maîtresse du logis, avec une courtoisie bien entendue, cédait toujours la parole, dussent-elles en abuser, y brillaient sur un fond assez terne d'autres femmes, dont j'excepterai toutefois Mme Mélanie Waldor. Quelques hommes du monde, ayant à leur tête un aide-de-camp du général Marmont, M. Delarue, que nous avons vu siéger au Sénat du second Empire avec le titre de comte, donnaient à la réunion un faux air d'Abbaye-aux-Bois; on disait des vers, le piano s'ouvrait quelquefois et, pour complément, on buvait de l'eau chaude, où le thé ne pouvait compromettre le sommeil de personne. Le tout était prétentieux et naturellement ennuyeux.

Mme Ancelot ne me sembla ni très jeune ni très jolie. C'était une beauté étudiée, mettant en œuvre une certaine grâce féline, qui s'accordait d'ailleurs à merveille avec un esprit quintessencié, auquel l'observation et la justesse prêtaient leur appui. Je parus fort rarement au soir, et si, par hasard, je me hasardais à faire une visite du matin, comme je trouvais la dame toujours en tête-à-tête avec un jeune et beau Saint-Simonien d'un bleu céleste, lequel, probablement, lui enseignait la *femme libre*, ce qu'elle savait du reste, il en résulta que je l'ai peu connue...

Ne faut-il pas voir quelque dépit dans ces dernières phrases d'Hippolyte Auger ? Et pourquoi ne nomma-t-il pas le « jeune et beau Saint-Simonien d'un bleu céleste » ? — L. DX.

§

Centenaire de Mrs Barbauld. — Dans la petite église de Sainte-Marie, à Stoke Newington, en Angleterre, se trouve une chapelle où l'on peut voir une tablette de marbre informant le visiteur que Mrs Barbauld, née Anna-Lœtitia Aikin, et son frère, le docteur John Aikin, pharmacien, secrétaire de la Société Royale, y sont enterrés.

Mrs Barbauld mourut âgée de 82 ans, le 29 mars 1825. Quelques jours avant, elle avait composé un poème sur la *Vie* qui aujourd'hui encore figure dans toutes les anthologies poétiques anglaises.

Wordsworth, qui l'avait appris par cœur, en célébrait les mérites dans une lettre à sa sœur Dorothée et, lui citant les vers que voici, ajoutait: « Je voudrais les avoir écrits ».

Life, we've been long together
Through pleasant and through cloudy weather ;
Tis hard to part when friends are dear ;
Perhaps 'twill cost a sigh, a tear ;
Then steal away, give little warning,
Choose thine own time ;
Say not Good night, but in some brighter clime
Bid me Good morning.

Mrs Barbauld qui était d'origine écossaise, naquit en 1743 à Ribworth

où son père était professeur. Après avoir reçu une éducation classique, elle se consacra à la poésie. Son premier volume parut quand elle avait 30 ans. Il connut immédiatement le succès et eut quatre éditions successives. L'année suivante, elle épousa un Français, Rochemont Barbauld, alors étudiant en théologie, qui devint, par la suite, ministre, avant que d'être interné dans une maison d'aliénés où il mourut.

Sa veuve passa le reste de ses jours à Stoke Newington, où elle tenait un salon littéraire renommé.

De ses œuvres très nombreuses, on connaît surtout aujourd'hui, outre le poème cité plus haut, une hymne demeurée en usage dans l'église anglicane : *Come, said Jesus sacred voice*, et un essai : « Contre l'inconstance dans nos expectations », dont Crabb Robinson disait : « Je le tiens pour un des meilleurs morceaux de prose qui aient été écrits en anglais. »

§

A propos des chaires de Langue d'Oc.

Paris, le 5 mars 1925.

Monsieur le directeur,

J'ai recours à votre obligeance et au désir que vous avez de renseigner exactement vos lecteurs, pour vous prier d'insérer les lignes que voici, où je rectifie l'article de M. Frédéric Mistral neveu, « La grande Pitié des Chaires de Langue d'Oc en France », paru dans le *Mercure* du 1er mars dernier.

Je m'excuse d'avance de l'aride statistique que je vais présenter : je suis obligé, par respect pour vos lecteurs, d'être court et de me borner à des chiffres.

Aux professeurs de philologie romane de Paris, il faut ajouter, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, M. Morel-Fatio.

En France, aux chaires de Montpellier, Toulouse, Aix, dont le titulaire est actuellement mon ami M. Mignon, et Bordeaux, indiquées par M. Mistral, j'ajouterai celles de Besançon, Dijon, Rennes, Poitiers, 2 chaires à Lyon et à Strasbourg et non pas seulement une.

J'abandonne l'Allemagne à M. Mistral, puisque, pour son article entier, il a (sauf pour Paris) puisé ses renseignements dans *Minerva*.

Pour l'ancienne Autriche, la chaire de Prague a été dédoublée (deux universités actuellement dans cette ville) ; celles de Vienne, Graz, Innsbrük, Czernowitz (mais pourquoi maintenir les orthographes allemandes ? disons donc Cernauti) subsistent.

Les renseignements concernant la Suisse que donne M. Mistral sont exacts, Suède et Norvège aussi.

A Leyde, je vois seulement une chaire de Paléographie du moyen âge, mais à Groningue est en effet une chaire de roman.

En Angleterre, Ecosse et Irlande, il faut indiquer, avec Londres, Cambridge, Oxford, Dublin : Bangor, Edimbourg et probablement Glascow.

Pologne : il existe (je mets entre parenthèses les chiffres de M. Mistral) à Cracovie 2 chaires (3), à Lwow 1 chaire (3), à Varsovie 1 chaire (1), à Wilno 1 chaire (1), à Lublin 1 chaire (1), mais il n'en existe plus à Poznan (3).

Nous sommes d'accord pour Copenhague, Dorpat, Helsingfors, mais Bucarest est à supprimer, tandis qu'il faut indiquer une chaire à Sophia.

Je ne vois rien à Barcelone, mais une chaire à Madrid.

En Australasie, en Asie, en Amérique du Sud, Amérique Centrale, Mexique : rien, comme le laisse entendre, sans le spécifier, M. Mistral.

Mais au Canada, au moins une chaire à Kingston et peut-être deux autres.

Je m'étonne que ce pays, où la lutte entre les éléments anglo-saxons et les éléments français est poussée à un paroxysme dont nous n'avons pas idée en France, soit si mal partagé, surtout si j'en juge par le développement impressionnant donné aux Etats-Unis aux études romanes.

Aux Etats-Unis, c'est en effet... dans 52 universités, que je ne citerai pas, ce serait fastidieux, et non pas dans 25, que la philologie romane est enseignée. Le nombre de professeurs de cette matière atteint jusqu'à dix à Ann-Arbor (University of Michigan).

Je parle d'Universités reconnues par l' « American Association », donc devant figurer dans tout annuaire sérieux.

Je n'ai d'ailleurs point à m'en prendre à M. Mistral de ses données inexactes : il dit s'être servi d'un ouvrage allemand, *Minerva*.

Je ne fais que donner les renseignements qui sont dans l'ouvrage français *Index Generalis*, qui offre cette particularité appréciable : les Notices ne sont imprimées qu'après avoir été revues sur épreuves par les Recteurs d'universités, ou les chefs de Service intéressés ; au nombre de plus de six mille, les Notices sont ainsi mises à jour chaque année ; elles sont à la disposition de tout venant, et leur collection n'est pas sans intérêt, ne serait-ce qu'au point de vue graphologique.

Vous connaissez *l'Index Generalis*, Monsieur le directeur, vous savez quelle somme énorme d'efforts il a coûté, vous savez ce qu'il est et quelle est son influence à l'étranger.

Je vous remercie à nouveau de donner l'hospitalité à cette lettre et je vous prie, etc...

R. DE MONTESSUS DE BALLORE
Professeur Libre à l'Université de Paris,
Directeur de l'*Index Generalis*.

§

Une lettre de M. Jean de Gourmont.

Paris, le 11 mars 1925.

Mon cher ami,

Je suis bien content que M. A. Gide, en réponse à mes articles qui ne sont tout de même pas des injures grossières, comme il le dit, ait publié les préfaces à son *Corydon*. Ces préfaces justifient mes critiques et prouvent qu'au point de vue scientifique, les théories de M. Gide ne sont que des théories sentimentales, basées sur une aberration sexuelle. Je ne peux tout de même pas ne pas considérer comme un sophisme cette morale extraite de l'inversion sexuelle et qu'il nous donne pour une morale normale.

Mais il est inutile de discuter ; nous ne regardons pas du même côté. Croyez, etc.

JEAN DE GOURMONT.

§

Sur la mort d'Enrico Thovez. — Nos journaux — deux lignes, du moins, dans le courrier littéraire de l'*Intransigeant* — ont enregistré la mort du « critique » italien Enrico Thovez, survenue — on a oublié de le préciser — à Turin, le 16 février dernier. Thovez mérite ici quelques souvenirs. Il était né à Turin, en 1869, d'une famille savoyarde établie en Piémont depuis deux siècles. Journaliste de talent, il voulut être peintre — je me souviens d'avoir vu des toiles de lui à Turin, où, pendant plusieurs années, il dirigea la *Galleria Civica d'Arte Moderna*. Il a laissé des pages exquises de critique musicale. Ses poésies, où il cherche une formule qui ne soit pas le classicisme de Carducci et de D'Annunzio — son hexamètre a la liberté et la dignité du *verso sciolto* et de la strophe léopardiens, encore qu'en ayant répudié la métrique, — valent qu'on s'y arrête, mais surtout les critiques du recueil de 1910 — mon édition, de 1920, est la troisième, — intitulé : *Il pastore, il gregge e la zampogna*, qui s'efforcent de réagir contre l'influence des deux poètes susnommés. La première édition est de 1910, Naples, R. Ricciardi. Thovez n'a cependant pas été ce qu'on appelle un écrivain célèbre. Son *Poema dell'adolescenza*, paru à Turin en 1901, n'avait eu qu'un succès d'estime. Ses *Poemi d'amore e di morte*, parus à Milan chez Treves en 1922, ne dépassèrent pas le cercle restreint des gens de lettres professionnels. C'est sans doute ce qui explique la retraite de l'écrivain, qui, dans *Il filo d'Arianna* (Milan, Corbaccio, 1924), s'est efforcé de sauver de l'oubli ce qu'il estimait le meilleur de sa production critique et artistique, comme en 1923, dans *Il viandante e la sua orma* (Naples, R. Ricciardi), il avait essayé de retracer les étapes principales de son itinéraire spirituel, —

car on ne saurait employer, pour ce livre, le grand mot d'autobiographie.

Thovez avait fait du bruit en France en 1896, alors qu'il s'amusait à dévoiler les plagiats de D'Annunzio, ce qui avait causé la publication dans une Revue de Milan, le *Capitan Cortese*, d'une très curieuse contre-enquête, restée inconnue chez nous, car les deux articles de Gaston Deschamps — *Temps* des 26 janvier et 2 février 1896 — sont muets sur elle. D'Annunzio essaya alors de se blanchir, par une lettre à M. A. Maurel, insérée dans le *Figaro*, curieuse apologie de l'auteur et surtout du plagiat à la manière de Banville et d'Anatole France. M. G. Maurevert en a touché un mot page 249 de son *Livre des Plagiats*, en 1923. Mais le plus intéressant sur cette matière se trouve dans le volume de Domenico Giuriati : *Il Plagio*, paru à Milan en seconde édition, en 1903, chez Hoepli, pages 22 et suivantes. — C. P.

§

L'histoire de la « Marie-Céleste ». — Nous avons rappelé sous ce titre (*Mercure de France*, 15 octobre 1921) l'histoire de ce bateau qui partit de New-York le 17 novembre 1872 avec une cargaison de pétrole et d'alcool à destination de Gênes et qui, en plus de l'équipage, transportait à son bord la femme et l'enfant du capitaine.

Du jour où la « Marie-Céleste » passa en vue de Sandy Hook, personne de l'équipage ne fut plus jamais revu mort ou vivant.

Sept jours après que la « Marie-Céleste » avait quitté New-York, le brigantin « Del Gratia » en partait à son tour. Par 36° de latitude nord et 27° de longitude ouest, les officiers du « Del Gracia » virent à l'avant un bateau bizarre ; passant à hauteur de celui-ci, ils le saluèrent sans obtenir de réponse. Ayant lu à la poupe « Marie-Céleste, New-York », ils mirent un bateau à la mer. Quelques hommes, ayant abordé la « Marie-Céleste », se hissèrent sur le pont. Tout y était dans un ordre parfait. Les gréements y étaient en place et les ponts ne présentaient rien d'anormal. On frappa à la porte de la cabine. Pas de réponse. Il n'y avait personne. La « Marie-Céleste » voyageait en pleine mer n'ayant plus personne à bord. Et pourtant l'équipage semblait n'être parti que depuis quelques minutes.

La « Marie-Céleste », conduite à Gibraltar, fut consignée à l'Amirauté et plus tard devint la propriété de ceux qui l'avaient découverte.

Bien des hypothèses furent émises pour expliquer le mystère de ce navire dont l'aventure inspira quelques romanciers.

Après tant d'années, il était permis de supposer que jamais la vérité ne serait connue ; eh bien ! contre toute vraisemblance, le mystère est élucidé.

Un marin anglais, le capitaine Lucy, qui malgré son âge (il a aujour-

d'hui 70 ans), servit dans la marine britannique pendant la guerre avec honneur et... qui habite désormais les Indes, vient d'en donner l'explication au cours d'une visite à Londres.

La « Marie-Céleste », qui avait fait une excellente traversée, approchait de la côte portugaise quand elle aperçut un navire qui semblait désemparé et abandonné. Cinq hommes se rendirent à bord de ce navire dont le nom était effacé. Il n'y avait personne. Dans la cabine du commissaire se trouvait un large coffre-fort. Le charpentier de la « Marie-Céleste » appelé vint l'ouvrir. Il contenait 3.500 livres d'or et d'argent.

Le capitaine de la brigantine décida de transporter cet or et cet argent sur la « Marie-Céleste ». L'opération faite, on partagea la somme sans discussion. Mais elle laissa quelques appréhensions aux intéressés qui décidèrent de couler leur bateau et de faire rame vers Cadix dans les canots du bord. Un navire qui passait ayant fait à ce moment des signaux à la « Marie-Céleste », le capitaine renonça au projet de couler son bateau et se résolut simplement à l'abandonner.

Les canots de la « Marie-Céleste » eurent leur nom maquillé et revêtu de celui d'un schooner du port de Londres. L'équipage fit alors rame vers la côte distante de 50 milles, qui fut atteinte le lendemain matin. Et la perte du faux schooner anglais fut enregistrée sans difficulté.

Les marins de la « Marie-Céleste » se séparèrent alors. On n'entendit plus parler d'eux. C'est ce que voulut le capitaine, qui craignait à l'arrivée à Gênes l'indiscrétion d'un de ses hommes, un soir d'ivresse. Et l'aventure mystérieuse du bateau remorqué à Gibraltar par la barque qui le découvrit fit son chemin.

Le capitaine Lucy dit avoir recueilli l'explication du mystère, il y a quarante ans, d'un matelot rencontré à Melbourne et qu'il avait fait engager sur un bateau des mers du Sud dont il était alors le second. Mais il avait promis sous la foi du serment de ne rien révéler des déclarations de son interlocuteur. Quarante ans après, il estime pourtant pouvoir lever le voile...

§

Le titre d'Empereur pris par les rois de France.

Casablanca, 5 mars 1925.

Monsieur,

J'ai suivi avec un certain intérêt la controverse engagée dans les deux derniers numéros du *Mercure* sur le « titre d'Empereur pris par les rois de France ».

Je n'ai point de texte à proposer à M. Auriant sur la reconnaissance officielle du titre par le Sultan de Constantinople. Mais il peut être utile de rappeler que dans la longue correspondance des Rois de France et des Sultans du Maroc, c'est bien du terme d'Empereur que se sert le Chérif, seul héritier du Prophète, pour honorer le Capétien.

C'est ainsi que l'Ambassadeur Ben Aïcha, venu à Versailles demander la main de Mlle de Conti (mai 1699), commence toutes ses harangues par la formule : « Très majestueux Empereur de France », ne prononce jamais le mot roi, et multiplie les « majesté impériale ». (Cf. Archives du ministère des Affaires étrangères, Consulat du Maroc.)

De même les textes de Fez, de Rabat, de Meknès parlent tous de « Sa Majesté l'Empereur de France et de Navarre », jamais du Roi, titre évidemment inférieur que le Sultan se donne parfois, assez curieusement, mais il est vrai à la troisième ou quatrième puissance : « Roi de Maroc, Fez, Tafilet, etc... » A la même époque, les mêmes souverains ne jugeaient pas dignes du titre impérial les Rois de Portugal ou d'Espagne dont la puissance s'exerçait pourtant, depuis deux siècles, sur les côtes du Moghreb, de Ceuta à Mazagan.

Il serait curieux de connaître le texte du traité de commerce signé en 1533 par Pierre de Piton, au nom de François Ier, et le dernier Mérimide Albon-Abbâs-Ahmed ; j'ignore si, s'inspirant de l'orgueil de Suleïman, le Sultan de Fez dénie au Roi très chrétien le titre impérial que lui accordèrent les Sâadiens.

Veuillez croire, etc.

MAURICE DURAND,
Professeur d'histoire détaché au Maroc

§

Mr Howard Carter et Toutankhamon. — L'hiver dernier, une retentissante dispute mit aux prises Mr Howard Carter, égyptologue anglais qui déterra Toutankhamon, et le gouvernement de Zaghboul Pacha. Dans le livre qu'il vient de publier (1), *Egypt under the Egyptions*, Mr Murray Harris fait sur les origines de cette affaire de curieuses révélations.

C'est, dit-il, une malheureuse histoire qui remonte à vingt ans, au temps où Howard Carter, fonctionnaire du Service des Antiquités, dirigeait les fouilles de Sakkara. Les Bédouins qui gardaient le Sérapéum, où les bœufs sacrés se trouvaient enterrés, étaient dans l'habitude d'arrondir leur maigre salaire en fournissant des chandelles aux visiteurs qui, naturellement, leur donnaient quelques piastres en bakchiche. Un groupe de mécaniciens français, attachés à l'Usine de Gaz du Caire, ayant oublié cette petite formalité en quittant les lieux, se virent rudoyer par les Bédouins. Ils se plaignirent à l'Agent diplomatique de France que Mr Howard Carter n'avait pas jugé bon de prendre fait et cause pour eux. Mariette Pacha (2), directeur du Service des Antiquités, s'offrit d'aplanir les choses, si Carter consentait seulement à présenter au Ministre de France des excuses officielles. Mr Carter refusa. On le pria de donner sa démission. Le Service des Antiquités, à la tête duquel se trouve toujours un Français, n'oublia jamais, ni ne pardonna l'incident.

(1) A Londres, chez Chapman and Hall.
(2) Mr Harris se trompe de personne, Mariette Pacha étant mort en 1881.

C'est à son instigation, d'après Mr Harris, que Mr H. Carter aurait éprouvé tous les désagréments que l'on sait. — AURIANT.

§

La tombe de Balzac. — Comme suite à l'écho que nous avons inséré, sous ce titre, le 1er novembre dernier, *Le Réveil fougerais* a publié les lignes ci-dessous :

Certes, la date du décès, 18 août 1850, commence à être rongée, mais que le monument a belle allure ! Il est dommage que son piédestal si élégant soit en une pierre tendre qui continuera à s'effriter. Des fleurs diverses, provenant de plusieurs hommages anonymes du jour de la Toussaint, achevaient de se flétrir lorsque samedi dernier une jeune Américaine et un Fougerais, tous les deux membres de la Société Honoré de Balzac, déposèrent, sur le livre de bronze de *La Comédie Humaine*, de gros chrysanthèmes et des roses délicates, fleurs cueillies dans les *collines rocailleuses du Nid-aux-Crocs*, où Balzac aime à dérouler la reptation silencieuse de ses *Chouans*. Cette suite à l'article du *Mercure* méritait, croyons-nous, être signalée aux amis et admirateurs de l'hôte du général de Pommereul à Fougères en 1828.

§

La réforme de l'orthographe en Angleterre. — Une société s'est constituée, voilà déjà longtemps, en Angleterre, dont l'objet est la simplification de l'orthographe actuellement en usage et pour cela d'obtenir que les mots soient écrits tels qu'ils se prononcent.

Au cours d'une récente réunion il a été discuté d'une pétition au Premier Ministre pour le solliciter de nommer une commission qui serait chargée d'étudier ce problème.

Cette pétition arrêtée par la guerre fut reprise vers la fin de 1923.

Non seulement les particuliers ont été sollicités, mais les corps constitués, les Universités, ont été invités à se joindre aux signataires. Sur les 13.000 signatures ainsi recueillies figurent celles de presque toute les Universités de l'Empire Britannique. Les Indes et les États de protectorat furent parmi les plus empressés à faire parvenir leurs adhésions.

Outre des arguments tirés de l'expérience — par exemple que les enfants apprennent à écrire et à lire correctement en deux mois avec une orthographe simplifiée, — les promoteurs de cette réforme invoquent des raisons d'ordre historique.

Ils disent notamment que certaines des formes orthographiques qu'ils proposent furent autrefois en usage et se retrouvent chez les auteurs anglais anciens. C'est ainsi que *plough* (charrue) est orthographié *plow* dans la version autorisée de la Bible, et que Chaucer écrit *tung* pour *tongue* (la langue).

Alors qu'en France les réformateurs n'ont guère trouvé jusqu'ici de

crédit, en Angleterre, au contraire, ils paraissent être mieux écoutés. Le ministre de l'Instruction publique, sans s'engager formellement, s'est-il pas promis d'envisager une réforme dans le sens indiqué, — si l'expérience confirme les affirmations des réformateurs ?

§

L'épreuve de l'Obèse. — Le Club, tout moderne, des Cent-kilos a eu un ancêtre, non en France, mais en Angleterre. Joseph Addison en a parlé dans le *Spectator* de mars 1711.

Je connais, écrit-il, une ville importante réputée par son marché et qui possède un club d'obèses qui se réunissent, comme bien vous pensez, non pour goûter les charmes de leur mutuelle société ou ceux de la légèreté et de l'esprit, mais seulement pour se maintenir en forme.

Addison poursuit en fournissant des précisions : le club se réunissait dans une salle possédant deux entrées ; l'une était fermée par une porte simple, l'autre par une porte à double battant.

Tout candidat au club qui pouvait pénétrer dans la salle par la porte simple était immédiatement exclu. Si, au contraire, sa corpulence l'empêchait de franchir le seuil de cette porte, alors on le faisait pénétrer dans le club par l'autre entrée, qui s'ouvrait largement pour l'accueillir, et les anciens membres le saluaient du nom de « frère ».

§

A propos du mot « arpète ». — Un collaborateur du *Mercure* recherchait, dernièrement, l'étymologie du mot *arpète*, qui signifie apprenti, en argot. Ce mot a vraisemblablement une formation qui n'a rien de savant, et l'origine doit en remonter, pour le moins, aux dernières années du XVIIIe siècle.

Dans son étude sur la danseuse Saulnier et le pseudo-prince Kabardinsky (*Amour d'opéra*, chap. V, Paris, 1909), M. Adolphe Jullien a publié une correspondance fort curieuse, échangée entre le double mystificateur Caillot-Duval (pseudonyme de deux jeunes officiers en garnison à Nancy, Fortia de Piles et Boisgelin de Kerdu, qui, pour tromper les ennuis de la province, s'amusaient à adresser des lettres à quantité de gens de théâtre, à Paris : le chanteur Laïs, Audinot, la Dugazon, etc.), et l'une des sœurs Saulnier, de l'Opéra, en 1785-86.

Une lettre du pseudo Caillot-Duval, qui se disait secrétaire de l'imaginaire Kabardinski, prince russe, contient ces lignes :

Je ne sais où vous avez pris que la Crimée était désolée tour à tour par les Russes et les Turcs : elle ne l'est par personne. Ces climats sont protégés par la division du prince *Botenipet*, qui est composée des trois régiments des *Pastéroipètes*, *Friscarpètes* et *Simmocupètes* : ce sont des troupes superbes, faciles à entamer, mais fort aisées à recruter (25 décembre 1785).

Dans la lettre suivante, qui est la dernière, Caillot-Duval écrit (10 janvier 1786) :

Mon ordinaire a été changé : je mange à la table du prince, et tous les jours nous nous régalons de *cagupètes*, c'est son plat favori : il répond à cette espèces d'oublies que vous appelez *plaisir des dames*.

Pour l'explication de ces mots, et d'autres encore, Caillot-Duval, qui a publié cette correspondance, renvoie au livre du chevalier de Mouhy, *les Mille et une Faveurs, Contes de la Cour*, que le chevalier attribue à la Reine de Navarre.

Il est probable que le mot *arpète*, comme le mot *adjupète* et autres semblables, est né de l'habitude prise, dans certains milieux, puis vulgarisée, d'ajouter un suffixe fantaisiste au radical de certains mots. A l'imitation des *Botanipet* et des *Friscarpètes*, du chevalier de Mouhy, qui n'en est peut-être pas l'inventeur, — dut naître le mot *arpète*. Plus tard, n'eut-on pas la rage des mots en *rama* (voir Balzac), puis des mots en *boche*, comme Rigolboche ? — J.-G. P.

§

Erratum. — Dans le *Mercure de France* du 15 mars 1925, lire à la deuxième ligne de la note placée en bas de la page 854 : « 15 décembre 1921 » et non « 15 décembre 1924 ».

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète au prix de 3 francs l'un les numéros suivants ;

1919 : Nos 494, 495, 509, 515
1920 : Nos 517, 518, 527 ;
1921 : No 563 ;
1923 : No 581.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.